8
16-b
40

. 196.

Bibliotheca
Coll. Rom.
ciet. Jesu

8, 16, b, 40.

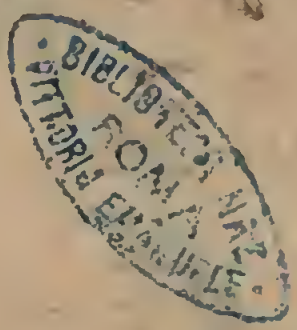
40
C
24

10.5.23.

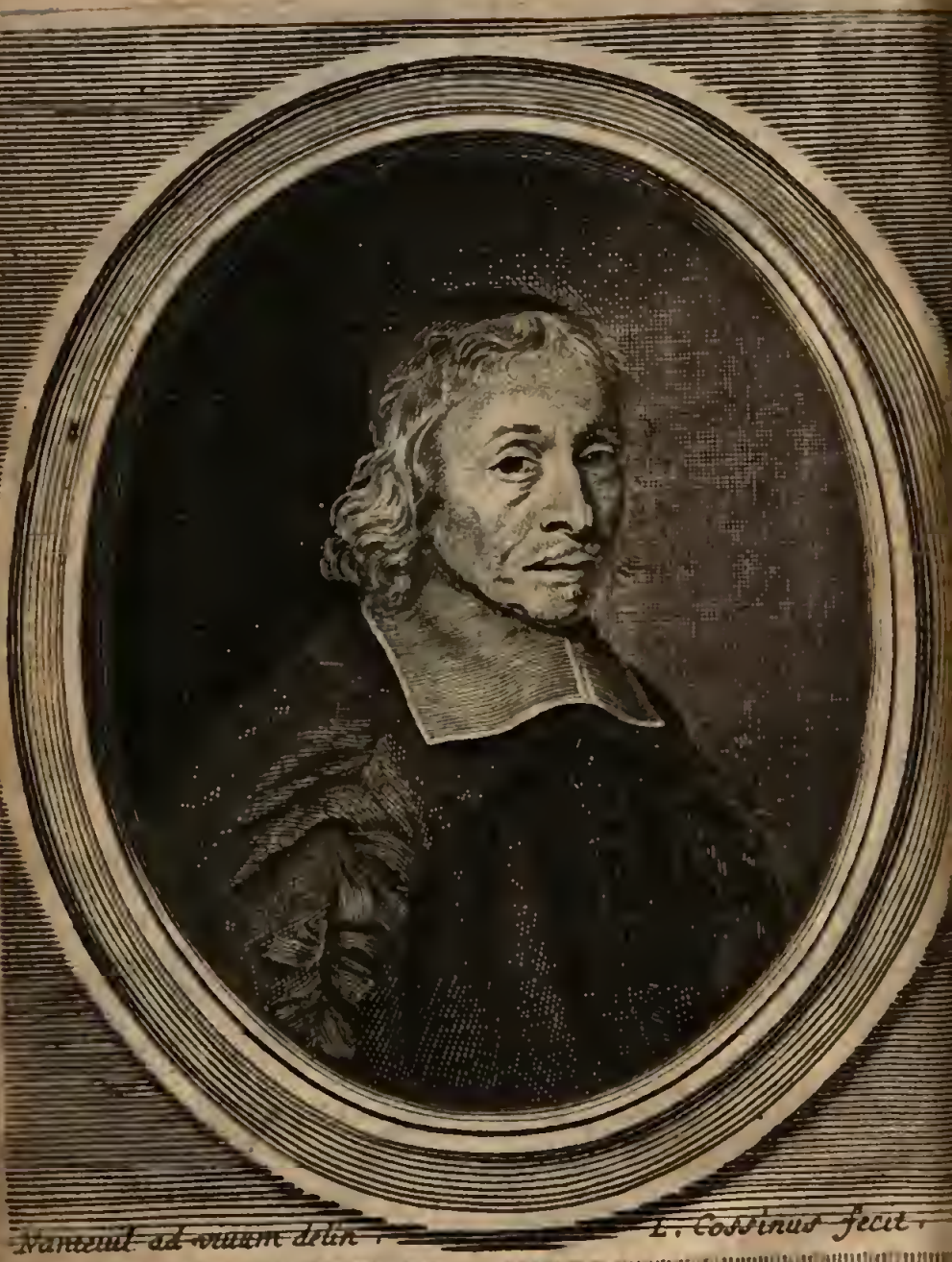
# ŒUVRES

## DE MONSIEVR

# LE VAYER.



BIBLIOTECA ROMANA



Nanteuil ad vivum delin.  L. Cossinus fecit.

FRANCISCVS MOTHÆVS
VAYERIVS REGI A CONSILIIS
FRATRIQVE EIVS VNICO
A STVDIIS.

# ŒUVRES
# DE FRANÇOIS
## DE
# LA MOTHE LE VAYER,
## CONSEILLER D'ESTAT
## ORDINAIRE.

*NOUVELLE EDITION.*

AUGMENTE'E DE PLUSIEURS
nouveaux Traittez;

ET DIVISE'E
EN QUINZE PETITS VOLUMES,

*AVEC UNE TABLE*
*fort ample.*

Bib. Sacr Coll. Rom. S. J

A PARIS,
Chez Loüis Billaine, au Palais,
au second Pilier de la grand' Salle,
à la Palme & au grand Cesar.

M. DC. LXIX.
*AVEC PRIVILEGE DU ROY.*

# AU ROY.

SIRE,

*Voici une troiſiéme edition de toutes les œuvres de mon pere, plus ample & plus exacte que les deux pre-*

*mieres, & par conſequent plus digne d'eſtre dediée à Voſtre Majeſté. Les precedentes qui ont eu le bon-heur de voir le jour ſous la protection de feu Monſieur le Cardinal Mazarin, n'en ont eſté, pour ainſi dire, que l'eſſai, & comme une épreuve, qu'il eſt toûjours raiſonnable de faire des choſes que l'on a deſſein de preſenter aux grans Monarques. Maintenant, SIRE, que la faveur avec laquelle ſon Eminence eut la bonté de les recevoir, & que l'heureux ſuccés qu'elles ont eu dans le monde, ſemblent en avoir aſſez juſtifié la valeur, je penſe vous les pouvoir offrir ſans ſcrupule ; & je m'y determine avec d'autant plus de hardieſſe, que dans l'heureuſe conjoncture de la naiſſance de Monſeigneur le Dauphin, j'oſe eſperer que vous pourrez prendre quelque plaiſir à voir à la teſte de ce Recueil un ouvrage qui*

*orte ſon nom, & qui fut fait il y a lus de vingt ans pour Voſtre Ma- ſté, lors qu'elle le portoit elle- eſme. C'eſt le livre de l'inſtru- tion de Monſeigneur le Dau- bin, dans lequel mon pere n'aiant u pour but alors que de donner le odele d'un Prince parfait, nous rouvons aujourd'huy qu'il avoit eureuſement fait par avance le raion de V. M. Mais, SIRE, ſi eſt une choſe merveilleuſe de voir n un Prince de voſtre âge une co- ie ſi parfaite du Heros dont cet ou- rage nous avoit tracé l'idée; il eſt ncore bien plus merveilleux de voir ue la copie, contre toutes les regles le la Peinture, ait paſſé ſon original, & l'ait paſſé de ſi loin. Que de gloi- e pour ceux qui ont eu l'honneur de ravailler à un ſi rare chef d'œuvre! On a remarqué comme une choſe out-à-fait ſinguliere, que Iules*

*Romain, l'un des plus grands Peintres qui aient jamais esté, aiant mis la main à un excellent Tableau, avec Raphaël dont il estoit le Disciple, Andrea del Sarto l'imita si parfaitement quelque temps aprés, que Iules Romain y fut trompé luy mesme & prit la copie pour son propre original: Vostre Majesté nous fait voir aujourd'huy quelque chose de bien plus extraordinaire, puisqu'elle nous fournit en sa personne sacrée une image, qui non seulement égale, mais qui surpasse infiniment son exemplaire.*

*Toutefois, SIRE, ce n'est pas la seule consideration du livre dont je viens de parler, qui me fait prendre la liberté de vous adresser toutes les œuvres de mon pere. Les autres matieres qui y sont traittées y contribuent aussi beaucoup, quand je fais reflexion*

*que Voſtre Majeſté n'y verra que des écrits faits ou pour la defenſe des droits de ſa Couronne contre les injuſtes pretentions de ſes ennemis ; ou pour les études d'un Prince qui a l'honneur d'eſtre ſon frere ; ou enfin pour l'inſtruction de tous ſes peuples, dont il ne nous eſt pas permis de douter que tous les avantages ne lui ſoient auſſi conſiderables que les ſiens propres. De ſorte, SIRE, que tous ces Ouvrages aiant eu dans leur origine une ſi particuliere relation à Voſtre Majeſté, il eſt conſtant, que quand meſme je le voudrois, à peine me pourois-je diſpenſer de les lui conſacrer aujourd'hui, puiſqu'ils lui appartiennent comme par le droit de leur naiſſance, & qu'en les lui donnant je ne fais que ſuivre l'ordre commun & l'intention de la Nature, qui veut que toutes les cho-*

*ſes retournent enfin à leur principe.*

*Mais outre toutes ces raiſons j'en ai encore une bien plus puiſſante. Cette raiſon, SIRE, eſt qu'au lieu que les autres hommes ont accouſtumé de preſenter leurs livres pour leur donner quelque credit, je penſe pour moi ne pouvoir mieux faire que de me faire preſenter par les livres de mon pere. C'eſt,*

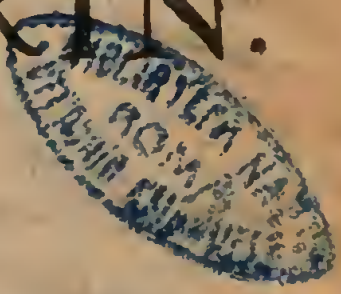
*SIRE,*

*DE VOSTRE MAIESTE',*

Le tres-humble, tres-obeïſſant, & tres-fidele ſerviteur, & ſujet,
F. DE LA MOTHE LE VAYER le fils.

L'Epiſtre qui ſuit, à Monſieur le Cardinal Mazarin, eſt celle dont il eſt fait mention dans la precedente, & qui fut miſe au devant des deux premieres Editions.

# A MONSEIGNEUR
## L'EMINENTISSIME
# CARDINAL
# MAZARIN.



MONSEIGNEUR,

*Quand par reconnoiſſance & par devoir, je ne ſerois pas attaché d'un nœud tout particulier à Voſtre Eminence, comme fils d'un de ſes plus redevables, & de ſes plus humbles Serviteurs ; je ne laiſſerois pas de luy devoir dédier plûtoſt qu'à tout autre, ce Recueil des Oeuvres de mon Pere, qu'on a imprimé pendant les differens voyages qu'il a eſté obligé de faire à*

*la ſuite de la Cour ; ne fuſt-ce que de peur de contrevenir à ſes bonnes inſtructions, dont la principale a toûjours eſté de me propoſer Voſtre Eminence pour le but de mes ſervices, & pour la fin de toutes mes penſées ; & puis MONSEIGNEUR, le rang que vous tenez dans l'Eſtat, l'obligeant de vous rendre compte des Emplois qu'il a eus, tant auprés du Roy qu'auprés de Monſieur ; pourrois-je mieux faire que de vous preſenter cette nouvelle Edition, qui comprend une partie de ce qu'il a pû contribuer à leur ſervice ? A la verité, MONSEIGNEUR, la pluſpart de ces Ouvrages eſtant déja à Vous, & aiant veû le jour ſous les heureux auſpices de de voſtre Nom, peut-eſtre pourra-t-on dire que je me devrois paſſer de les offrir une ſeconde fois à Voſtre Eminence ; & qu'il ſemble que ce ſoit lui vouloir faire deux preſens d'une meſme choſe, & lui donner ſon propre bien. Mais MONSEIGNEUR, quand je conſidere que Dieu meſme à qui appartient tout ce qui eſt au Monde, ne laiſſe pas neantmoins de ſouffrir que nous lui en faſſions des offrandes, & de trouver bon que ceux qui ſe*

*ont consacrez à lui par des Vœux parti-*
*uliers, lui reïterent tous les ans en les*
*enouvellant, le presen qu'ils lui avoient*
*éja fait de leurs personnes; Cela me*
*ait esperer que Vostre Eminence, à l'e-*
*emple de la Divinité qu'elle imite si*
*ien en la plusspart de ses actions, ne desa-*
*réera pas mon procedé, qui est d'ailleurs*
*l'autant plus raisonnable, que mesme*
*ar les Loix Civiles, dans les Donatiõs les*
*lus justes & les plus asseurées, on ne laiſ-*
*e pas d'user quelque fois de Ratification.*
*C'en est une ici, MONSEIGNEUR,*
*que je vous fais, & que je vous fais peut-*
*estre à d'autant meilleur titre, (quoique*
*je n'aie rien contribué au Don) que par*
*ces mesmes Loix Civiles, le Pere & le*
*Fils ne sont qu'une mesme personne: Je*
*sçai bien, MONSEIGNEUR, qu'au*
*sentiment de l'Auteur mesme de ces Ou-*
*vrages, ce n'est pas ici un present digne*
*de vous; Mais où trouve-t'on des offran-*
*des dignes de la Divinité qui les reçoit?*
*Il suffit que l'ame de ceux qui les appor-*
*tent soit pure, & que leur cœur soit plein*
*de Devotion; & je suis dans cet estat,*
*puisque j'ai toûjours esté bon François,*

*& zelé particulierement pour la gloire de Voſtre Eminence.*

*Auſſi, MONSEIGNEUR, qui pourroit connoiſtre comme je fais, cette grandeur d'ame, qui vous a fait ſi ſouvent expoſer voſtre perſonne pendant les ſaiſons les plus rudes, & dans les lieux les plus perilleux : Ce détachement general de vos propres intereſts, avec lequel vous preferez tous les jours ceux du Roy & de l'Eſtat, à voſtre repos & à voſtre bien particulier : Cette profonde ſageſſe qui vous rend auſſi inſenſible aux Flatteries qu'à la Calomnie : Cette moderation d'eſprit, à l'aide de laquelle vous ſupportez d'un viſage égal, en un meſme jour, la bonne & la mauvaiſe Fortune : Cette noble amour pour les Lettres, qui vous avoit fait donner dans cette fameuſe Bibliotheque, la plus ſuperbe demeure à la Science & à la Vertu, qu'elles euſſent en nos jours ſur la Terre : Qui pourroit, dis-je, connoiſtre comme je fais toutes ces choſes, ſans eſtre embrazé pour Voſtre Eminence, de cette preſſante ardeur que les Philoſophes ſouſtiennent qu'il ſeroit impoſſible*

*e aux plus vicieux meſme, de n'a-*
*ir pas pour la Vertu, ſi elle leur eſtoit*
*en connuë.*

*C'eſt une choſe conſtante, MON-*
*EIGNEUR, que comme une Ri-*
*ere peut bien joüir d'un calme uni-*
*rſel; au lieu que la Mer, quelque*
*nquille qu'elle paroiſſe, ne l'eſt ja-*
*ais de telle ſorte qu'il ne demeure toû-*
*urs de l'agitation en quelqu'une de*
*s parties; De meſme un petit Eſtat*
*ut bien eſtre quelquefois exempt de*
*ute ſorte de troubles; Mais que les*
*ands Roiaumes tels que le noſtre, ne*
*auroient joüir d'une paix ſi eſtenduë,*
*'il ne demeure toûjours de l'emotion*
*quelqu'une de leurs provinces. C'a*
*é la cauſe des horribles tempeſtes qui*
*t battu ce Roiaume les dernieres an-*
*es. Dans ces faſcheux temps, MON-*
*EIGNEUR, dans cet orage qui ſem-*
*oit nous menaſſer d'une perte inévi-*
*ble, qui n'a admiré l'adreſſe & la*
*exterité de voſtre main ſalutaire à*
*nduire noſtre Vaiſſeau? L'art du Pi-*
*te ne va pas à empeſcher la Tempe-*
*, cela eſt impoſſible; mais à s'en*

*tirer en cedant ſagement aux Vents quand il eſt neceſſaire ; en leur reſiſtant quand il le faut ; en abaiſſant les Voiles à propos ; en les rehauſſant avec prudence ; & ſe ſervant meſme par un biaiſement utile des vents contraires, pour gagner le lieu de ſalut. Il n'y a perſonne, MONSEIGNEUR, qui ne vous ait veu pratiquer glorieuſement toutes ces choſes, pendant les derniers temps de voſtre illuſtre Miniſtere. Parlerai-je de cette haute & profonde Politique, par laquelle vous renverſez tous les jours ſur nos Ennemis, les meſmes Machines qu'ils preparoient à noſtre perte, & vous ſervez de leurs entrepriſes meſmes pour les en punir ? S'ils ont par les deſordres d'Angers retardé quelque temps le retour de Sa Majeſté, qui ſembloit alors abſolument neceſſaire ; Vous avez pris de là occaſion de les laiſſer venir perdre au milieu de la France, des Armées dont ils auroient pû gagner la moitié de la frontiere. S'ils ſont entrez dans la Capitale du Roiaume, s'ils ont ruïné tous les endroits par où ils ont paſ-*

é ; *Voſtre Eminence s'eſt ſceu ſervir* le ces *mal-heurs pour deſabuſer les* Peuples, *leur apprendre l'intereſt qu'ils* nt *de ne plus preſter l'oreille à la ſe-* ition, *& leur faire connoiſtre la dif-* erence *qu'il y a d'une Paix domeſti-* ue *à une Guerre civile. S'ils ont en-* agé *dans leurs deſſeins des Puiſſances* ont *la moindre paroiſſoit invincible ;* ous *vous en eſtes prevalu pour jetter* e *la défiance, de l'envie, & de la* liſſenſion *entre elles, & vous en ſer-* vir *comme de venins oppoſez, dont les* ualitez *contraires conſervent ſouvent* e *ſujet qu'ils devroient deſtruire. En-* n *s'ils ſont venus exciter des Divi-* ons *en Guyenne, capables en appa-* ence *de faire perdre au Roi une des* lus *importantes Provinces de la Cou-* onne ; *Vous avez fait en ſorte que ç'a* ſté *pour y conſumer inutilement une* Armée *Navale qui euſt pû leur con-* ſerver *la Cathalogne, que cependant* vous *leur enlevez. C'eſt ainſi, MON-* SEIGNEUR, *que le Soleil a beau* ſtre *attaqué & obſcurci des nuages qui* 'élevent *de la Terre ; il n'en eſt pas*

*moins lumineux en luy-meſme ; & dans ſa propre Sphere ; il les diſſipe auſſi-toſt, & les rejette ſur celle qui les luy avoit envoiez ; il ne tarde gueres à la foudroier des meſmes vapeurs dont elle avoit combattu ſa lumiere ; & ſouvent il s'en forme luy-meſme de tres-éclatantes Couronnes.*

*Souffrez, MONSEIGNEUR, ce petit crayon de vos Heroïques Vertus. A la verité c'eſt un portrait qui ne ſort pas d'une excellente main, & qui n'eſt pas fait de ma part d'une matiere fort exquiſe : Mais je ſçay que Voſtre Eminence eſt bien éloignée de l'orgueil d'Alexandre, qui défendit à tout autre qu'à Liſippe, de faire ſa Statuë ; & qu'elle n'ignore pas que les plus grans Empereurs ont bien ſouffert d'eſtre mis en cuivre auſſi-bien qu'en or. Quelque imparfaite que puiſſe donc eſtre cette Image, MONSEIGNEUR, & quelque mauvais peintre que je ſois, je ne laiſſerai pas avec la permiſſion de Voſtre Eminence, de la finir par mon nom, à la mode de ceux de cette profeſſion ; car s'il m'eſt deſavan-*

*tageux d'eſtre connu pour mauvais Ou-*
*vrier, il me ſera tres-glorieux que*
*tout le monde ſçache, que je ſuis,*

*MONSEIGNEUR,*

*De Voſtre Eminence,*

Le tres-humble, tres-obeïſſant,
& tres-obligé ſerviteur,
F. DE LA MOTHE LE VAYER,
le fils.

*Paris ce*
*jour de*
*illet 1653.*

# TABLE
## ET
## DISPOSITION
## DES
## OÜVRAGES
## DE MONSIEUR
# LE VAYER,
## CONTENUS
en chaque volume de la
presente Edition
en petit.

# LE LIBRAIRE AU LECTEUR.

CEtte nouvelle Edition des Ouvrages de Monſieur de la Mothe le Vayer, comprend non ſeulement tout ce qui eſt contenu dans le dernier Recueil qui a eſté fait en trois Volumes *in folio* : mais auſſi pluſieurs autres Traittez que l'Autheur a donnez depuis au Public ; comme l'on peut voir dans la Table ſuivante.

TABLE

# TABLE

## E CE QUI EST CONTENU dans le I. Volume.

## E L'INSTRUCTION DE MONSEIGNEUR LE DAUPHIN.


D *Eſſein de l'Auteur*, page 17
*De la Religion*, 19
*e la Iuſtice*, 29
*es Finances*, 60
*es Armes*, 75
*igreßion ſur le ſujet du feu Roy de Sue-de*, 110
*es Sciences*, 132
*es ſept Arts Liberaux*, 145
*e la Grammaire*, 147

*De la Rhetorique*, 148
*De la Logique*, 152
*De l'Arithmetique*, 154
*De la Muſique*, ibid.
*De la Geometrie*, 157
*De l'Aſtronomie*, 159
*De la Phyſique, Geographie, & Morale*, 163
*Des ſept Arts Mechaniques*, 165
*De l'Agriculture*, 166
*De la Chaſſe*, 170
*De la Guerre*, 176
*De l'Architecture*, ibid.
*De la Chirurgie*. 184
*De l'Art des Tiſſerans*; 185
*De l'Art des Pilotes*, ibid.
*De la Poëſie*, 191
*De la Peinture*, 196
*De l'Art de monter à cheval*, 200
*Du maniment des Armes*, 202
*De la Danſe*, 205
*De l'induſtrie à nager*, 207
*De la Paulme, du Mail, de la Courſe, &c.* 209
*Des Cartes, des Detz, du Trictrac, & des Eſchets*, 212
*Des Ieux de pure recreation*, 216

DE M. LE VAYER.
*l'Aſtrologie Iudiciaire*, 228
*la Chymie*, 289
*la Magie*,
*cluſion*,

## II.

DISCOURS DE LA CONTRA-
eté d'humeurs qui ſe trouve entre
ertaines Nations, & ſinguliere-
ent entre la Françoiſe & l'Eſpa-
nolle, p. 1
DISCOURS SUR LA BATAILLE
e Lutzen, donnée en 1633. 65
DISCOURS SUR LA PROPO-
tion de Tréve aux Pays-bas en 1633.
2
EN QUOY LA PIETE'
es François differe de celle des Eſ-
agnols dans une profeſſion de meſ-
ne Religion, 99
ap. I. *Les bons & les mauvais traitte-
ens que l'Egliſe & les Papes ont receu
es François & des Eſpagnols*, 100
ap. II. *Les diverſes fins des alliances
u'ont euës les François & les Eſpa-*

*gnols avec les Heretiques & avec les Infidelles,* 119

V. DISCOURS DE L'HISTOIRE où eſt examinée celle de Prudence de Sandoüal Chroniqueur du feu Roy d'Eſpagne Philippe III. & Eveſque de Pampelune, qui a écrit la vie de l'Empereur Charles-Quint. 139

## III.

## DES HISTORIENS GRECS.

I. *Herodote*, page 1
II. *Thucydide*, 14
III. *Xenophon*, 21
IV. *Polybe*, 28
V. *Diodore Sicilien*, 41
VI. *Denis d'Halicarnaſſe*, 53
VII. *Ioſephe*, 63
VIII. *Arian*, 77
IX. *Appian*, 88
X. *Dion Caſſius*, 96
XI. *Herodien*, 108
XII. *Soſime*, 118
XIII. *Procope*, 127
XIV. *Agathias*, 147

DE M. LE VAYER.
S HISTORIENS LATINS.

*luſte*, 155
*ſar*, 171
*ite-Live*, 179
*elleius Paterculus*, 193
*uinte-Curce*, 197
*acite*, 207
*Florus*, 220
*Suetone*, 226
*uſtin*, 231
*mmian Marcellin*, 240
*EFACE D'UNE HISTOIRE.* 251

## I V.

ONSIDERATIONS SUR L'E-
quence Françoiſe de ce temps. p. 1.
ETIT DISCOURS CHRESTIEN
l'Immortalité de l'Ame. 121
*llaire au precedent diſcours*, 201
DISCOURS SCEPTIQUE SUR
Muſique. 218

## V.

## DE LA VERTU DES PAYENS.

### PREMIERE PARTIE.


Avant-propos, page 1
Dessein de l'Autheur, 14
De l'Estat du droit de Nature, 16
De l'estat de la Loi, 20
De l'Estat de la Grace, 36
Observations sur les trois Estats en general. 48


### SECONDE PARTIE. 54


De Socrate, 60
De Platon, & de la Secte Academique, 78
D'Aristote, & de la Secte Peripatetique, 100
De Diogene, & de la Secte Cynique, 117
De Zenon Cypriot de la ville de Citie, & de la Secte Stoïque, 141
De Pythagore, & de la Secte Pythagorique, 163
D'Epicure & de la Secte Epicurienne, 192
De Pyrrhon, & de la Secte Sceptique, 212
De Confutius le Socrate de la Chine, 236

*De Seneque*, 247
*De Iulien l'Apoſtat*, 271
*Concluſion*, 313
*Preuves des Citations*, 318

## VI.

## LA GEOGRAPHIE DU PRINCE.

Chap. I. *De la Geographie, & ce que c'eſt*, page 3
II. *Du Globe & des Cartes*, 4
III. *Des Poles*, 5
IV. *Des Cercles en general*, 7
V. *De l'Equateur*, 8
VI. *Du Zodiaque*, 9
VII. *De l'Horiſon*, 10
VIII. *Des Meridiens*, 11
IX. *Des Tropiques*, 16
X. *Des Cercles Polaires*, 17
XI. *Des Zones*, 18
XII. *Des Paralleles*, 19
XIII. *De la grandeur de la Terre*, 20
XIV. *Des Longitudes & des Latitudes*, 23
XV. *Des differentes meſures*, 24
XVI. *Des termes propres aux Geographes, ſoit pour la Terre, ſoit pour la Mer*, 25

XVII. *Des divisions de la Terre,* 28
XVIII. *De l'Europe,* 29
XIX. *De l'Asie,* 30
XX. *De l'Afrique,* 32
XXI. *De l'Amerique,* 33
XXII. *De la Terre Australe,* 35
XXIII *Des Parties de l'Europe,* 37
XXIV. *Du Royaume de la Grande Bretagne,* 38
XXV. *De l'Escosse & Angleterre,* 40
XXVI. *De l'Escosse en particulier,* 41
XXVII. *De l'Angleterre en particulier,* 42
XXVIII. *De l'Irlande,* 43
XXIX. *Du Royaume de Dannemarc,* 45
XXX. *Du Royaume de Suede,* 47
XXXI. *De l'Empire de Moscovie,* 48
XXXII. *Des autres païs de l'Europe plus proches du Pole,* 52
XXXIII. *De l'Espagne,* 53
XXXIV. *De l'Italie,* 58
XXXV. *De l'Empire du Turc & particulierement de ce qu'il possede dans l'Europe,* 63
XXXVI. *De la Grece,* 64
XXXVII. *De la Trace,* 67
XXXVIII. *De la Bosnie, Servie, Bulgarie, Croatie, Dalmatie, & Alba-*

DE M. LE VAYER.


, 69
XIX. *De la Hongrie*, 70
. *De la Transylvanie, Valachie & Moldavie*, 71
. *De la Tartarie Precopite, ou petite Tartarie*, 73
I. *De la Pologne*, 74
III. *De l'Allemagne*, 77
IV. *De la haute Allemagne*, 82
V. *De la basse Allemagne*, 84
VI. *De la France*, 88
VII. *Des parties de l'Asie*, 96
VIII. *De la Tartarie*, 98
IX. *De la Tartarie deserte*, 99
*De la Tartarie Zagathée, & du Turquestan*, 101
*De l'Empire du Catay, ou du Grand Cam*, 102
. *De l'ancienne Tartarie*, 104
I. *De l'Empire du Turc en Asie, & premierement de la Natolie*, 105
V. *De la Syrie*, 108
. *De la Turcomanie, & Mesopotamie*, 109
I. *Des trois Arabies*, 111
II. *Des principales Isles Asiatiques que possede le Turc*, 113

LVIII. *Du Royaume de Perſe*, 115
LIX. *De l'Empire du Mogol*, 117
LX. *Du Royaume de la Chine*, 118
LXI. *Corollaire du reſte de l'Inde*, 120
LXII. *Des parties de l'Afrique*, 125
LXIII. *De l'Empire du Turc en Afrique*, 128
LXIV. *De l'Empire des Cherifs, ou de Fez & de Maroc*, 130
LXV. *De l'Empire du Preſtre-Ian, ou des Abyſſins*, 131
LXVI. *De la Guinée*, 134
LXVII. *Du Royaume de Congo*, 135
LXVIII. *Du Royaume de Monomotapa*, 137
LXIX. *De la Coſte de Zanzibar, & des Caffres*, 139
LXX. *Des Iſles principales d'Afrique*, 141
LXXI. *Des parties de l'Amerique, & premierement de la Septentrionale*, 145
LXXII. *De l'Amerique Meridionale*, 150
LXXIII. *Des parties de la Terre Auſtrale*, 155

## LA RHETORIQUE DU PRINCE.

I. *Ce que c'eſt que la Rhetorique, & en*

*quoi elle consiste*, 161
*De l'Invention Oratoire*, 163
I. *Des lieux generaux dont se sert la Rhetorique*, 167
. *Des lieux particuliers qu'on emploie dans le genre Demonstratif*, 168
. *Des lieux utiles au genre Deliberatif*, 171
I. *Des lieux propres au genre Judiciaire*, 172
II. *De la Disposition Oratoire*, 175
III. *De l'Exorde*, 176
X. *De la Narration*, 181
. *De la Confirmation*, 184
XI. *De la Peroraison*, 186
XII. *De l'Elocution*, 191
XIII. *Des figures de la Diction*, 192
XIV. *Des figures de la Pensée*, 193
XV. *Des Vices de l'Elocution*, 196
XVI. *De la Prononciation*, 201
XVII. *Du prix de l'Eloquence*, 212

## LA MORALE DU PRINCE.

. *De la Philosophie Morale en general*, p. 217
I. *De l'Entendement & de la Volonté, comme principes de nos actions*, 218

III. *Ce que c'eſt qu'action Morale*, 219
IV. *Des Paſſions en general*, 221
V. *De l'Amour & de la Haine*, 225
VI. *Du Deſir & de la Fuite*, 227
VII. *De la Volupté & de la Douleur*, 229
VIII. *De la Hardieſſe & de la Peur*, 233
IX. *De l'Eſperance & du Deſeſpoir*, 234
X. *De la Colere*, 235
XI. *Des Paſſions mixtes, la Miſericorde, l'Envie, la Ialouſie, & la Honte*, 238
XII. *Des Vertus Morales, & des Vices en general*, 240
XIII. *De la Prudence*, 244
XIV. *De la Iuſtice*, 248
XV. *De la Force ou grandeur de courage*, 250
XVI. *De la Temperance*, 253
XVII. *Du Vice & du Peché*, 256

## VII.

## L'OECONOMIQUE DU PRINCE.

Chap. I. *DE la Science Oeconomique*, page 1
II. *Des Parties principales de l'Oeconomie*, 5

II. *Des Loix Oeconomiques, en ce qui touche principalement l'acquisition, la conservation, & la dispensation des biens,* 8

## LA POLITIQUE DU PRINCE.

Chap. I. *De la Politique en general,* page 15
I. *Des trois sortes d'Estats & de Gouvernemens,* 17
II. *Maximes generales propres aux trois formes de Gouvernement,* 19
V. *De ce qui est propre à la Democratie,* 32
. *De ce qui est propre à l'Aristocratie,* 36
VI. *De ce qui est propre à la Monarchie,* 40
VII. *De la Science d'un Monarque,* 41
VIII. *De la Bonté d'un Monarque,* 51
X. *De la Puissance d'un Monarque,* 59

## LA LOGIQUE DU PRINCE.

Chap. I. *De la Logique, & en quoi elle consiste,* p. 71
. *Division de la Logique en trois parties, selon les trois actions ou operations*

*de noſtre Entendement*, 74
III. *De la premiere operation de noſtre Entendement*, 76
IV. *Des cinq voix de Porphyre*, 77
V. *Des dix Categories d'Ariſtote*, 80
VI. *De la ſeconde operation de noſtre Entendement*, 85
VII. *De la troiſiéme operation de noſtre Entendement*, 87
VIII. *Maximes generales pour le diſcours Logique, & qui ſervent à diſcerner les bonnes des mauvaiſes conſequences*, 92

## LA PHYSIQUE DU PRINCE.

Chap. I. *De ſon nom.* p. 105
II. *De ſes Principes.* 107
III. *De la Matiere.* 108
IV. *De la Forme.* 111
V. *De la Privation.* 112
VI. *De la Nature.* 113
VII. *Des Cauſes.* 118
VIII. *Du Lieu, du Tems, & du Mouvement.* 124
IX. *Du Monde en general.* 130
X. *Du Ciel.* 136
XI. *Des Elemens en general.* 142

XII. *Du Feu.* 144
XIII. *De l'Air.* 148
XIV. *De l'Eau.* 150
XV. *De la Terre.* 160
XVI. *Des Meteores en general.* 164
XVII. *Des Meteores qui ſe font dans l'Air.* ibid.
XVIII. *Des Meteores qui ſe font dans l'Eau.* 178
XIX. *Des Meteores qui ſe font dans la Terre.* 184
XX. *Des corps animez.* 189
XXI. *Des Vegetaux.* 191
XXII. *Des Animaux.* 197
XXIII. *Des Hommes.* 216
XXIV. *De la Veuë.* 221
XXV. *De l'Ouïe.* 225
XXVI. *De l'Odorat.* 230
XXVII. *Du Gouſt.* 234
XXVIII. *De l'Attouchement.* 238
XXIX. *Du Sens Interne, ou Commun.* 242
XXX. *De l'Appetit ſenſitif.* 244
XXXI. *De l'Ame raiſonnable.* 246
XXXII. *De la leuneſſe & de la Vieilleſſe; De la Santé, & de la Maladie; De la Veille & du Sommeil; De la Vie, & de la Mort.* 257

# TABLE DES OUVRAGES

## VIII.

## OPUSCULES OU PETITS Traittez.

### *PREMIERE PARTIE.*


I. *De la Lecture de Platon & de son éloquence*, page 1.
II. *Du Sommeil & des Songes*, 16
III. *De la Patrie & des Estrangers*, 43
IV. *Du bon & du mauvais Vsage des Recitations*, 55
V. *Des Voiages*, 64
VI. *Des Habits & de leurs modes differentes*, 76
VII. *Du Secret & de la Fidelité*, 95


### II. PARTIE.


I. *De l'Amitié*, 111
II. *De l'Action & du Repos*, 136
III. *De l'Humilité & de l'Orgueil*, 156
V. *De la Santé & de la Maladie*, 173
V. *De la Conversation & de la Solitude*, 191
VI.

DE M. LE VAYER.
VI. *Des Richeſſes & de la Pauvreté*, 215
VII. *De la Vieilleſſe*, 241

III. PARTIE.

*De la Vie & de la Mort.* 273
I. *De la Proſperité*, 312
II. *Des Adverſitez*, 334
V. *De la Nobleſſe*, 362
*Des Offenſes & Injures*, 380
VI. *De la bonne Chere*, 404
VII. *De la Lecture des Livres & de leur compoſition*, 436

---

IX.

DE *la Hardieſſe & de la Crainte.* 1
*De l'Ingratitude.* 26
*De la Marchandiſe.* 68
*De la Grandeur & Petiteſſe de corps.* 81
*Des Couleurs.* 94
*Du Menſonge.* 168
*Des Monſtres.* 147
DE LA LIBERTE' ET DE LA Servitude.
*De la Liberté & de la Servitude en general.*

*Avant-propos*, 171
Chapitre premier. là-meſme
II. *En quoy conſiſte noſtre Liberté & noſtre Servitude.* 174
III. *Que perſonne ne ſe peut dire veritablement libre.* 179
IV. *De la Liberté philoſophique.* 184
V. *De la Servitude de la Cour.* 200
Concluſion. 217
OPUSCULE OU PETIT TRAITTE' ſceptique ſur cette commune façon de parler.
*N'avoir pas le ſens commun.* 225
PROSE CHAGRINE, EN TROIS Parties.
*Proſe chagrine premiere partie.* 299
*Seconde partie.* 344
*Troiſiéme & derniere partie.* 388

---

## X.

## PETITS TRAITEZ EN FORME de Lettres.

Let. I. *Du Sujet de ces Lettres*, p. 1.
II. *De la Prudence*, 8
III. *Des Bagues & Anneaux*, 15

IV. *Des Odeurs*, 30
V. *De la Pudeur*, 36
VI. *De l'Vtilité des Voiages*, 45
VII. *De l'Inutilité des Voiages*, 55
VIII. *De l'Envie*, 63
IX. *De la Peinture*, 70
X. *De l'Inſtruction des Enfans*, 89
XI. *Des Promeſſes*, 95
XII. *Des bonnes & des mauvaiſes Compagnies*, 100
XIII. *Du moien de dreſſer une Bibliotheque d'une centaine de livres ſeulement.* 106.
XIV. *De l'Amour*, 117
XV. *De la Beauté*, 122
XVI. *De la Curioſité*, 128
XVII. *Des Feſtins & des Paraſites*, 134
XVIII. *Des Epithetes*, 142
XIX. *De l'Inſolence des Riches*, 150
XX. *Du Froid*, 160
XXI. *Des Ialoux*, 166
XXII. *De la faveur des Iuges*, 170
XXIII. *Des Pompes funebres*, 177
XXIV. *De l'Eſperance*, 194
XXV. *De la Devotion*, 198
XXVI. *De ceux qui ont pris de faux noms*, 204.

XXVII. *De la Liberalité & de ce qui luy eſt contraire*, 213
XXVIII. *Des Courſes*, 221
XXIX. *Du Temps & de l'Occaſion*, 230
XXX. *Des Victoires*, 236
XXXI. *De la Colere*, 245
XXXII. *De la Nouveauté*, 252
XXXIII. *Des Noms*, 258
XXXIV. *Des Langues*, 270
XXXV. *Du Larcin ſecret*, 277
XXXVI. *Contre le Larcin*, 282
XXXVII. *Des Ruſes de guerre*, 286
XXXVIII. *Des Procez & de l'inobſervation des Loix*, 300
XXXIX. *De la Flatterie & de la Correction*, 308
XL. *Des Caracteres magiques*, 314
XLI. *Des Chevaux*, 320
XLII. *Des Supplices*, 334
XLIII. *Des Baſtards*, 341
XLIV. *Des Mathematiques*, 349
XLV. *Des Nopces*, 354
XLVI. *De la Memoire*, 363
XLVII. *Des Magiſtrats*, 372
XLVIII. *Des Remedes*, 378
XLIX. *Du Deſtin*, 386
L. *De l'Agriculture*, 399

LI. *Des Baſtimens*, 408
LII. *Des Poiſons*, 423
LIII. *Du Commandement Souverain*, 434
LIV. *Des Animaux*, 443
LV. *De l'Examen de Conſcience des Pythagoriciens*, 457
LVI. *Des Brindes.* 469
LVII. *Des nouvelles Remarques ſur la Langue Françoiſe*, 479
LVIII. *Sur le meſme ſujet.* 492
LIX. *Sur le meſme ſujet.* 508
LX. *Sur le meſme ſujet.* 526

## XI.

SUITE DE PETITS TRAITEZ en forme de Lettres, écrites à diverſes perſonnes ſtudieuſes.

Let. LXI. *D'Un homme qui répondoit eſtant endormy en toutes Langues où on l'interrogeoit, quoy qu'il ne les ſçeuſt pas.* 1
LXII. *De la Meditation.* 25
LXIII. *De la diverſité des ſentimens.* 33
LXIV. *De la Moderation d'eſprit.* 41

LXV. *D'un Aveugle-nay.* 47
LXVI. *Des nouvelles de la Cour.* 62
LXVII. *De l'Eſtime & du Mépris.* 67
LXVIII. *D'un Livre.* 76
LXIX. *De la Prevoiance de noſtre Mort.* 81
LXX. *De la Profuſion des Princes.* 87
LXXI. *De l'eſtude & du lien d'amitié.* 96
LXXII. *De l'habitation des villes.* 102
LXXIII. *De la Convoitiſe.* 112
LXXIV. *Des Aſnes.* 119
LXXV. *Des Tremblemens de Terre.* 125
LXXVI. *De l'emploi des perſonnes agées.* 133
LXXVII *De l'Eloignement de ſon Païs.* 142
LXXVIII. *De la Credulité.* 150
LXXIX. *Du Sommeil & des Procez.* 158
LXXX. *Des Recreations.* 165
LXXXI. *Des Conteſtations.* 176
LXXXII. *De la bonne Reputation.* 182
LXXXIII. *D'un mauvais declamateur.* 190
LXXXIV. *Des jours reputez heureux ou mal-heureux,* 201
LXXXV. *Des ſecrettes malveillances.* 219

LXXXVI. *D'un Divorce.* 221
LXXXVI. *De quelques creances mal-fondées.* 231
LXXXVIII. *Des longues Tables.* 238
LXXXIX. *Remarques Geographiques.* 253
XC. *D'un Amour illicite.* 265
XCI. *Des Villes remarquables.* 273
XCII. *De la privation de l'odorat* 286
XCIII. *Rapports de l'Hiſtoire Profane à la Sainte.* 294
XCIV. *De la Retraitte de la Cour.* 303
XCV. *De la Fidelité Romaine.* 314
XCVI. *De la maladie du Roy.* 332
XCVII. *De la mort des Amis.* 342
XCVIII. *De la ſouvenance.* 350
XCIX. *De la ſcience qui eſt en Dieu.* 368
C. *De la vaine preſomption.* 385
CI. *De la vie ſolitaire.* 394
CII. *Du culte divin.* 408
CIII. *De quelque compoſition.* 418
CIV. *Des Afflictions,* 426
CV. *Des Hommes de Lettres.* 435
CVI. *Des Oracles.* 445
CVII. *Des Compoſitions ſtudieuſes.* 479
CVIII. *Derniers propos d'un Ami.* 487
CIX. *De la Chicane & des Loüanges.* 495
CX. *De la Cenſure des Livres.* 503

CXI. *Des Bien-faits.* 510
CXII. *Des Eunuques.* 521

## XII.

## SUITE DE PETITS TRAITEZ en forme de Lettres.

Let. CXIII. *D'Une Diſpute,* 1
CXIV. *D'une Laide devenuë belle,* 7
CXV. *Du Recit d'un Ouvrage.* 16
CXVI. *Paralleles hiſtoriques,* 24
CXVII. *Du mépris des Injures,* 45
CXVIII. *De ceux qui font beaucoup de Livres,* 52
CXIX. *Diverſitez,* 62
CXX. *De l'Humilité, de l'Amour, & de la Parenté,* 74
CXXI. *Des Abſtractions ſpirituelles,* 83
CXXII. *Des Dents,* 92
CXXIII. *Du merite d'un Livre,* 104
CXXIV. *Du prix de la Sceptique,* 110
CXXV. *Des Femmes,* 118
CXXVI. *De la Difference des Eſprits,* 129
CXXVII. *De la Paix,* 143
CXXVIII. *D'une Ieuneſſe vicieuſe,* 150

CXXIX. *Des Habitudes vertueuſes,* 157
CXXX. *D'une belle Vie,* 168
CXXXI. *Du ſoin qu'on doit prendre à bien élever les Enfans,* 175
CXXXII. *Des Gentilshommes,* 186
CXXXIII. *De la contrainte d'agir,* 195
CXXXIV. *Conſolation,* 202
CXXXV. *De l'Impieté.* 217
CXXXVI. *D'un Homme de grande Lecture,* 224
CXXXVII. *Des Sepulcres,* 231
CXXXVIII. *Du Sçauoir humain,* 239
CXXXIX. *Des Scrupules de Grammaire,* 250
CXL. *Du Gouvernement Politique,* 167
CXLI. *De l'Impoſition de quelques Noms,* 274
CXLII. *De la Couſtume,* 285
CXLIII. *De la Poëſie,* 292
CXLIV. *Des Poëtes,* 302
CXLV. *Des Doutes raiſonnez,* 309
CXLVI. *De l'Eſtude des Mathematiques,* 317
CXLVII. *De l'Impaßibilité,* 325
CXLVIII. *De la continuation des Eſtudes,* 333
CXLIX. *Qu'il y a une pauvreté prefe-*

*rable aux richeſſes,* 342
CL. *De la connoiſſance des choſes divines,* 354

Tous les Traittez qui ſuivent ne ſont point compris dans la derniere Edition en grand Volume, & ſont adjoûtés en cette nouvelle Edition en petit.

## XIII.

## LA PROMENADE
contenant neuf Dialogues.

### PROBLEMES SCEPTIQUES.

I. PROBLEME. EST-IL *a propos de mettre ſouvent la main à la plume, & de donner ſon temps à la compoſition de pluſieurs livres.* *pag.* 225
II. *Mais ne doit-on jamais prendre la plume, qu'elle ne ſoit parfaitement bien taillée, & qu'on n'y puiſſe en nulle façon trouver à redire?* 228
III. *Eſt-on obligé de ſuivre toûjours dans la Philoſophie les ſentimens de cét Ariſtote dont nous venons de parler?* 231
IV. *La ſcience eſt-elle de ſi haut prix, qu'il faille tout quitter pour l'acquerir?* 232
V. *Le deſir de la gloire, de quelque nature*

*qu'elle ſoit, peut-il legitimer toutes nos actions?* 325

VI. *L'Amour doit-il eſtre tenu pour une paßion, dont l'un ni l'autre ſexe ne ſe puiſſe garentir?* 240

VII. *Vn homme d'eſprit doit-il préferer la ſolitude à la conſervation?* 241

VIII. *Se doit-on abſtenir des voyages, ſur ce pretexte qu'ils preſentent plus de vices que de vertu à imiter?* 242

IX. *Faut-il refuſer les preſens que vous fait une main ſuſpecte, pour ne pas dire ennemie?* 245

X. *Ne ſçauroit-on eſtre trop heureux? & une fortune mediocre doit-elle eſtre preferée à toute autre?* 244

XI. *Eſt-on obligé d'obſerver toûjours ce qu'on a promis, & la foy donnée doit-elle eſtre tenuë inviolable?* 247

XII. *Faut-il s'abſtenir des jeux de hazard, & où l'on s'affectionne à cauſe du gain qu'on y pretend faire?* 248

XIII. *Vne extréme vieilleſſe eſt-elle ſouhaittable?* 251

XIV. *Peut-on trop reſpecter les loix, & eſtre trop rigoureux Iuſticier?* 253

XV. *Faut il apprendre les Langues com-*

*me une choſe abſolument neceſſaire* 257
XVI. *Tout Larcin eſt-il condamnable?* 262
XVII. *Vne Loüange mediocre eſt-elle à eſtimer?* 652
XVIII. *Peut-on dire qu'il y ait de bons Magiciens?* 268
XIX. *Le Mariage eſt-il à fuïr, comme quelques-uns ſe le perſuadent?* 273
XX. *Faut-il deferer aux invectives dont uſent beaucoup de perſonnes, à l'exemple du viel Caton, contre la Medecine?* 275
XXI. *Doit-on s'abandonner comme aſſez de gens le font, à la Fortune ou à la Deſtinée?* 281
XXII. *La préſeance qui ſe donne à la Nobleſſe, eſt-elle bien fondée?* 283
XXIII. *Eſt-il honteux de changer d'avis?* 287
XXIV. *Peut on éviter toutes les mauvaiſes penſées?* 286
XXV. *Peut-on eſtre trop prudent?* 292
XXVI. *Y a t'il des prieres deſ-agreables à Dieu?* 265
XXVII. *Les Richeſſes meritent-elles la grande eſtime qu'on en fait?* 298
XXVIII. *Faut-il deferer aux Songes?* 350
XXIX. *Le Menſonge eſt-il ſi abſolument*

*deffendu, qu'on ne doive jamais rien dire qui ne ſoit vray?* 311

XXX. *La Morale des Philoſophes ſuffit-elle pour rendre parfaitement Vertueux?* 317

XXXI. *Eſt-ce grandeur ou force d'eſprit de ne point craindre la Mort?* 320

DOUBTE SCEPTIQUE.

*Si l'Eſtude des belles Lettres eſt preferable à toute autre occupation* 335

DU PEU DE CERTITUDE qu'il y a dans l'Hiſtoire. 415

DE LA CONNOISSANCE DE ſoy meſme. 451

---

## XIV.

HOMILIES ACADEMIQUES diviſées en trois parties contenant XXVII. Homilies.

## XV.

OBSERVATIONS DIVERSES sur la compoſition & ſur la lecture des Livres.

DISCOVRS POVR MONTRER que les doutes de la Philoſophie ſceptique ſont de grand uſage dans les ſciences. 61

UNE TABLE FORT AMPLE des noms propres & des matieres du contenu dans le preſent Recuëil,

*Fin de la Table des Ouvrages de Monſieur le Vayer.*

## *EXTRAIT DV PRIVILEGE du Roy.*

PAr Lettres de Privilege du Roy, dattées du 9. de Mars 1651. & signées CONRART ; il est permis à Monsieur de la Mothe le Vayer, Conseiller du Roy en ses Conseils, de faire imprimer, vendre & debiter, *tous les Traittés, Lettres, Opuscules & autres Pieces de sa composition*, par tel Imprimeur ou Libraire qu'il voudra choisir, conjointement ou separément, en un ou plusieurs Volumes, de tels caracteres & autant de fois que bon luy semblera, durant le temps de vingt ans, à compter du jour que chaque Traitté aura esté mis au jour, & deffences sont faites à toutes personnes, d'imprimer, vendre ny debiter aucuns desdits Traittez & Opuscules sans son consentement ou de ceux qui auront droit de luy, sur peine de trois mille livres d'amende &

autres plus grandes, ainſi qu'il eſt plus amplement ſpecifié par leſdites Lettres.

*Ces derniers Traittez & Opuſcules contenus dans ce Recuëil n'ont eſté imprimez pour la premiere fois, qu'és années* 1667. 1668. *&* 1669.

OEUVRES

# ŒUVRES
# DE FRANÇOIS
## DE
# LA MOTHE LE VAYER,
## CONSEILLER D'ESTAT
## ORDINAIRE.

## TOME I.

*CONTENANT*

*L'Instruction de Monseigneur le Dauphin.*

BIBLIOTECA

A PARIS,
Chez Loüis Billaine, au Palais,
au second Pilier de la grand'Salle,
au grand Cesar.

M. DC. LXIX.
*AVEC PRIVILEGE DU ROY.*

# TABLE
## DE CE QUI EST CONTENU dans le I. Volume.

BIBLIOTECA ROMANA

## DE L'INSTRUCTION DE MONSEIGNEUR LE DAUPHIN.


*Deſſein de l'Auteur*, page 17
*De la Religion*, 19
*De la Iuſtice*, 29
*Des Finances*, 60
*Des Armes*, 75
*Digreſſion ſur le ſujet du feu Roy de Suede*, 110
*Des Sciences*, 132
*Des ſept Arts Liberaux*, 145
*De la Grammaire*, 147
*De la Rhetorique*, 148
*De la Logique*, 152
*De l'Arithmetique*, 154
*De la Muſique*, ibid.

*De la Geometrie*, 157
*De l'Aſtronomie*, 159
*De la Phyſique, Geographie, & Morale*, 163
*Des ſept Arts Mechaniques*, 165
*De l'Agriculture*, 166
*De la Chaſſe*, 170
*De la Guerre*, 176
*De l'Architecture*, ibid.
*De la Chirurgie*, 184
*De l'Art des Tiſſerans*, 185
*De l'Art des Pilotes*, ibid.
*De la Poëſie*, 191
*De la Peinture*, 196
*De l'Art de monter à cheval*, 200
*Du maniment des Armes*, 202
*De la Danſe*, 205
*De l'induſtrie à nager*, 207
*De la Paulme, du Mail, de la Courſe, &c.* 209
*Des Cartes, des Detz, du Trictrac, & des Eſchets*, 212
*Des Ieux de pure recreation*, 216
*De l'Aſtrologie Iudiciaire*, 228
*De la Chymie*, 229
*De la Magie*, 313
*Concluſion.* 336

DE

# DE L'INSTRVCTION DE MONSEIGNEVR LE DAVPHIN,

*A MONSEIGNEVR L'EMINENTISSIME CARDINAL DVC DE RICHELIEV.*

DE

# L'INSTRVCTION DE MONSEIGNEVR LE DAVPHIN,

## *A MONSEIGNEVR L'EMINENTISSIME CARDINAL DVC DE RICHELIEV.*

MONSEIGNEUR,

L'affection extréme que vous témoignez à la France par vos soins continuels, ne me permet pas de douter que vous ne vous intereſſiez infiniment en tout ce qui

regarde ſa grandeur ; & l'heureuſe naiſſance de Monſeigneur le Dauphin rendant aujourd'huy toutes nos fortunes dépendantes de ſa bonne éducation, m'aſſure que rien ne vous peut eſtre plus agreable que ce qui viſe à l'avancement d'un ſi grand bien. C'eſt ſur ce fondement que j'entreprens de traitter ici de ſon Inſtruction, & d'y employer les heures de mon eſtude qui vous ſont dediées, croyant que comme je ne puis prendre un plus haut ni plus important ſujet, je n'en ſçaurois non plus eſlire qui donne à Voſtre Eminence une plus ſolide ſatisfaction. Les Princes tels que nos Dauphins ne reçoivent point de nourriture corporelle, qui n'ait eſté auparavant ſoigneuſement examinée ; mon opinion eſt qu'on devroit faire l'eſſai des viandes ſpirituelles qui leur ſont deſtinées, avec encore plus de precaution. En voici que j'expoſe pour cela au public, & que je ne penſe pas qu'on doive rejetter, puiſque les plus grands Monarques de l'antiquité ſe ſont bien trouvez d'en avoir uſé. En effet, ſuppoſé que c'eſt le naturel des peuples de prendre de leur Souverain, comme d'vn moule public, la forme de la pluſpart de leurs actions, qui ne voit la conſequence de ſon inſtitution, d'où doit venir en partie celle de ſes ſujets ? Et qui peut nier que ce ne ſoit le plus grand crime qu'on puiſſe commettre contre la ſocieté civile, de mal regler un principe qui doit eſtre la meſure de tant de choſes qu'on

I.

ſçait luy eſtre ſubordonnées ? On a toûjours bien dit en general, que le ſoin de la jeuneſſe eſtoit de ſi grande conſequence, qu'on ne voyoit rien qui le fuſt davantage dans toutes ſortes d'Eſtats. Mais c'eſt principalement des Enfans nez pour avoir le maniement des Sceptres que cette maxime eſt tres-veritable ; toutes les deſtinées des hommes qui leur doivent eſtre ſoûmis eſtant comme attachées, ſoit pour le bien, ſoit pour le mal, à leur premiere nourriture. De là vient, qu'ainſi que jettant du poiſon dans une fontaine publique, on ſe rend bien plus coupable, que ſi on en verſoit ſeulement dans le breuvage de quelques particuliers ; ceux auſſi qui corrompent les mœurs naiſſantes d'un jeune Prince, comme une ſource du bien public, ſont bien plus deteſtables, que ſi leur malefice ne s'étendoit que ſur des perſonnes communes. Car cette flateuſe couſtume de ſuivre toûjours les inclinations de ceux qui dominent, a eſté de tout temps ſi puiſſante, que quand elles ont eſté vertueuſes, celles de leurs ſujets n'ont gueres eſté portées qu'au bien. Et l'on a obſervé, qu'au contraire les habitudes dépravées de quelques Rois ont entierement perverti le naturel de la multitude. C'eſt ce qui faiſoit prononcer à un Ancien, qu'il ſeroit plus facile à la Nature d'errer en ſes operations, qu'à un Souverain de former ſon Empire diſſemblable à luy, & de luy donner un genie

Facilius errare naturam, quàm Principem formare

Remp. dissimilem sui. *Theodoricus apud Cassiodorum.*

different du sien. Il est donc merveilleusement necessaire que l'esprit du Prince reçoive sa premiere trempe telle, qu'il possede la vigueur & la bonté requise pour un si grand employ que doit estre le sien, & de la consequence que nous remarquons. Les Egyptiens eurent autrefois, & retiennent encore aujourd'huy pour signe d'abondance, ou de sterilité, la hauteur du Nil, selon qu'il inonde plus ou moins leurs campagnes. Mais j'ose dire, que l'instruction de ceux qui doivent gouverner, est une marque bien plus certaine du bon-heur à venir, ou de l'infelicité future des Estats, qui peuvent regler sur cette mesure leurs craintes, ou leurs esperances. Or cela estant ainsi, c'est une chose estrange, qu'il se trouve des tems où l'on n'apporte pas tout le soin possible à la nourriture des Souverains. L'Empereur Iulien reprend Lycurgue dans l'une de ses Oraisons, de ce qu'ayant voulu laisser le Royaume de Sparte hereditaire aux descendans d'Hercule, il avoit oublié d'ordonner qu'ils fussent eslevez autrement que le commun des Lacedemoniens, qui alloient pour cela du pair avec leurs Rois. Mais le defaut est sans comparaison plus grand dans un Estat veritablement Monarchique, où l'absoluë puissance du Prince en toutes choses semble requerir vne capacité de mesme étenduë, qu'il n'est pas dans une Royauté limitée comme celle de Sparte, où les Roys estoient justiciables des Epho-

res, auſſi bien que le moindre Citoyen, & où ils n'avoient rien de plus que le commun, aprés le titre & la preſeance, ſinon la portion double qu'on leur donnoit aux repas. Sans mentir, il y auroit dequoy s'eſtonner, que tout le monde fuſt ſi exact à ne ſe hazarder jamais ſous la conduite d'un patron de vaiſſeau, ou d'un cocher, ſans eſtre aſſuré de leur experience, & qu'on n'apportaſt pas toute la diligence requiſe à bien inſtruire celuy qui doit tenir le timon de l'Eſtat, & gouverner tant de peuples à ſa fantaiſie. I.

C'eſt, MONSEIGNEUR, ce qui n'a gueres eſté veu en France, où le ſoin de ces jeunes & cheres plantes a toûjours eſté tres-exact, comme toutes nos Hiſtoires, & tant de rares actions, qui ont eſté les fruits de cette bonne culture, nous le témoignent aſſez. Car non ſeulement nos Rois ont excellé en ce bel art de gouverner les peuples dans l'un & l'autre tems de paix & de guerre; mais ils ſe ſont meſmes rendus recommandables en beaucoup de ſciences, qu'on ne peut pas dire eſtre abſolument neceſſaires à ceux de leur condition. Eginard nous aſſure que Charlemagne parloit Latin, & entendoit le Grec, ayant meſme commencé la compoſition d'une Grammaire du langage vulgaire. Il l'enrichit du nom des vents & des mois de l'année, qui ne ſe prononçoient gueres auparavant qu'en termes Latins. Jamais il n'eſtoit ſans ſes tablettes où il écrivoit ce qu'il compoſoit,

les mettant repoſer la nuit ſous le chevet de ſon lict. Et quand ſon Precepteur Alcuin, le Poëte ſurnommé Saxonique, & les Chroniques de ſon tems ne nous apprendroient rien de celà, l'Univerſité de Paris eſt un titre irreprochable de ſon inclination aux lettres. Les Eveſques aſſemblez au Concile de Limoges, nomment noſtre Robert le plus docte de tous les Rois; & l'Egliſe chante encore des Hymnes & des Antiennes de ſa façon. Je me veux taire des livres qu'on attribuë à François Premier, & à Charles Neufiéme, pour faire encore cette ſeule obſervation, que comme la Grece a mis Palamedes entre ſes plus grands Heros, qui n'eſtoit qu'un petit Roy de Negrepont, parce qu'il inventa quelques lettres de l'Alphabet Grec; la France compte parmi ſes Rois de la premiere Race, un Chilperic Second qui ne merite pas moins d'honneur pour avoir adjouſté trois lettres à noſtre langue, dont elle receut beaucoup de douceur & d'ornement. Or encore que je ne croye pas que la connoiſſance de beaucoup de ſciences ſoit entierement requiſe pour former un grand Prince; Et bienque je ſçache que les Phalaris, les Denis, & les Nerons y ont eſté auſſi entendus; que les Romules, les Trajans, & aſſez d'autres puiſſans Monarques les ont ignorées: Si eſt-ce qu'on ne peut douter qu'elles ne ſoient au moins un tres-grand ornement à ceux qui les poſſedent; & ce que je viens de dire de l'ex-

*Greg. Tur. lib. 5. c. 45.*

cellence de nos Rois sur ce sujet, n'est que pour monstrer avec combien de soin & de curiosité ils ont esté instituez. A la verité, on ne sçauroit nier que l'art de regir les peuples, & de subjuguer les ennemis, qui est le propre exercice des Princes, ne consiste beaucoup plus en l'action qu'en la contemplation. Et je n'ignore pas la réponse que fit Apollonius à Vespasien, qui le prioit de luy apprendre la science de bien regner, quand il l'assura, que comme il luy demandoit la plus importante chose du monde, elle estoit aussi celle de toutes qui pouvoit estre le moins enseignée. Mais bien que les preceptes seuls ne soient pas suffisans pour cela, & quoy que la Nature & l'exercice semblent donner ce qui fait les grands Potentats; il faut avoüer pourtant qu'une bonne nourriture, & une soigneuse instruction, contribuent merveilleusement à leur perfection. Comme il n'y a point de marbre qui soit naturellement si beau ni si accompli, qu'il n'en faille retrancher beaucoup avec le ciseau, & le polir fort assiduëment pour en faire vne statuë d'Alexandre, & y trouver cette forme dans sa matiere : On ne voit point non plus de naturels si excellens, ni si capables d'eux-mesmes du souverain commandement dont nous parlons, qu'il n'y ait quantité de choses à oster & à façonner, avant qu'ils nous puissent representer la figure d'un Prince parfait, ce qui dépend en partie de l'industrie de ceux à

I.

Βασιλείας γὰρ μέγιστον ἀγαθὸν τῶν καθ' ἀνθρώπους, ἀδίδακτον εἶναι. *Philostrat. l 5. de vita Apol. cap. 13.*

qui l'on confie un ouvrage de si grande importance. Ce sont les Gouverneurs & les Precepteurs qu'on approche de ces personnes sacrées, pour leur donner comme une seconde naissance, par la generation spirituelle des vertus morales & intellectuelles, dont ils leur doivent distribuer les semences. Que si Platon a eu raison de nommer la Magistrature des enfans la plus importante qui soit dans une Republique; combien doit estre particulierement estimée celle qui s'exerce sur des fils de Rois, de qui dépend le salut de tant de milliers de personnes, & qui pour estre au dessus des Loix, ont besoin d'estre d'autant plus soigneusement instruits, qu'ils ne les craignent point, comme font ceux qui n'ont pas ce privilege.

Il ne faut pas douter, MONSEIGNEUR, que ceux qui seront honorez de cette charge auprés de Monseigneur le Dauphin, n'y apportent une extréme diligence, jointe à une parfaite connoissance de tout ce qu'il y faut observer. Et de verité, le choix n'en peut estre fait avec trop de consideration. Les vices de Leonide Precepteur d'Alexandre le Grand, passerent par contagion dans l'esprit du Disciple, qui tenoit de là cette humeur promte, ce port du corps, & cette mauvaise démarche, dont il ne put jamais se défaire durant tout le tems de son regne. Outre cela il y a une certaine adresse à garder par ceux qui exercent ces fonctions, dont l'inobservation leur a quelque-

*Quintil. l. 1. c. 1. Hincm. in epist.*

fois couſté cher, & a cauſé beaucoup de prejudice à la reputation des jeunes Princes qu'ils inſtruiſoient. Les Lions, les Tigres, & les Elephans ſe rendent dociles ſous la main de leurs Gouverneurs, pourveu qu'ils entendent l'art de les mettre à quelque ſorte de raiſon; autrement ils courent fortune de ſe perdre, auſſi bien que ceux pour qui nous uſons de cette comparaiſon. Car il en prit ainſi à Linus, qui pour n'avoir pas ſceu s'accommoder à l'eſprit peſant d'Hercule, dont il eſtoit Precepteur, fut tué par luy d'un coup de harpe qu'il luy rompit ſur la teſte. Arſenius ſe vid reduit à ſe retirer dans une ſolitude, pour avoir traitté avec trop de ſeverité l'Empereur Arcadius. Galeas Duc de Milan fit donner autant de coups d'eſtrivieres à ſon Maiſtre, qu'il en avoit receu de verges ſous luy; action qui couſta depuis la vie à ce Prince. Et noſtre Hiſtoire nous fait voir vn Sadregiſile, que Dagobert fit fouëtter, & raſer, pource qu'eſtant ſon Gouverneur il s'eſtoit comporté avec trop d'inſolence en ſon endroit. Je ſçai bien qu'il y a des Chroniques de ſaint Denis qui taſchent d'excuſer leur Fondateur, & de donner quelque couleur à cette mauvaiſe action. Mais certes elle meritoit bien le reſſentiment qu'en témoigna Clothaire Second, qui jugeoit avec beaucoup de prudence, que ce violement de reſpect en la perſonne d'un Gouverneur, eſtoit vn degré à ſon fils pour arriver bientoſt au mépris de la ſienne; comme il l'é-

I.

*Diod. Sic. l. 3. hiſt.*

*Geſta Dagob.*

prouva auſſi peu de tems aprés, ſe voyant contraint de luy ceder le Royaume d'Auſtraſie. Tant y a que le jugement de ceux qui ſont dans des charges de ſi haute conſequence, leur doit faire éviter de ſi faſcheux inconveniens. Ils doivent meſnager leur conduitte ſelon la portée de l'eſprit qu'on a commis à leur diſcipline; & prendre garde que les plus nobles ne ſe reduiſent gueres à ce que l'on veut que par la douceur, ſemblables au premier des metaux, qui ſe fond plûtoſt par un feu de paille, que par un autre plus violent. Car il y a des naturels qui tout au contraire veulent de la contrainte, & quelque ſorte de ſeverité; ayant cela de commun avec ces plantes qu'on dit venir mieux lors qu'elles ſont mal traittées, ſi tant eſt que la camomille, le lin & le ſaffran, profitent des injures qu'on leur fait, ſelon que parle Pline, & ſe perfectionnent lors qu'on les foule aux pieds. Mais quand aux grands Genies, tels que ſont ordinairement ceux des Demidieux dont nous parlons, ils ne doivent pas eſtre conduits par ce cheminlà; c'eſt par celuy de la complaiſance qu'il faut taſcher d'obtenir d'eux ce que l'on deſire; & ces hautes conſtellations n'éclairent que dans la voye de laict, d'où l'on ſe travailleroit en vain de les tirer. Jamais perſonne n'entendit mieux cette maxime, que le renommé Precepteur d'Achille. Philoſtrate nous repreſente ce Centaure donnant des pommes & du miel (ſymboles de la

*Lib. 19. cap. 1. & l. 21. c. 6.*

*Lib. 2. Icon.*

douceur) à son cher nourriçon, qui venoit de faire quelque belle chasse; & pour le rendre un Cavalier accompli, il fait que Chiron monté par Achille, accommode ses pas & sa course à l'âge & aux forces de ce jeune Heros. I.

Il y en a neantmoins qui forment ici une difficulté, fondée sur le texte des Morales d'Aristote, qui porte qu'il ne peut pas y avoir d'amitié entre le Precepteur & le Disciple, celuy qui enseigne, & celuy qui est enseigné; d'où ils veulent conclure, que selon ce Philosophe il ne se peut faire qu'il ne se trouve de la mesintelligence entre eux, & par consequent peu de cette douceur que nous venons de dire estre si necessaire. La réponse est facile à ceux qui considereront l'intention d'Aristote, quand il a mis en avant cette proposition. Car ce n'a esté que pour en maintenir une autre des principales de toute son Ethique, qui assure que l'amitié est toûjours en l'égalité, & qui luy fait dire encore, qu'entre un homme riche & un indigent, voire mesme entre Dieu & les hommes, on ne sçauroit supposer qu'il y ait de l'amitié, à cause de l'inégalité des sujets. Il faut donc avoüer qu'elle ne se trouve point veritablement selon cette doctrine entre ces relatifs, en tant qu'ils sont tels, pour user des termes de l'Ecole, mais que cela n'empesche pas qu'on ne l'y puisse bien recevoir par beaucoup d'autres respects. D'ailleurs, il y a encore plusieurs *Lib. 7. Eudem. c. 12.*

eſpeces d'amitié outre celle qui conſiſte en cette parfaite égalité des Philoſophes, que nous voyons neantmoins contraints d'en mettre quelquefois juſques parmi les choſes contraires, qui ne s'uniroient jamais ſans cela. Auſſi pour revenir à celle qui doit eſtre entre le Maiſtre & l'Ecolier, nous en avons des exemples trop aſſurez dans l'Hiſtoire, pour douter de ſa veritable exiſtence. Car ſans parler de ce qui ſe dit du tems fabuleux, où Jupiter meſme voulut eſtre ſurnommé Olympien, pour honorer la memoire de ſon Precepteur Olympe; Auguſte ne témoigna-t-il pas combien il aimoit Athenodore qui fut le ſien, déchargeant en ſa conſideration la ville de Tarſe ſa patrie, des impoſts dont elle eſtoit travaillée? Noſtre Roy Robert avec l'Empereur Othon Troiſiéme, ne procurerent-ils pas à Gerbert qui avoit eſté leur Maiſtre, le ſouverain Pontificat, qu'il exerça ſous le nom de Silveſtre Second? Et Charles-Quint n'uſa-t-il point encore de la meſme gratification envers Hadrien Cinquiéme, qui luy avoit montré ce peu de lettres qu'il ſçavoit? Certainement il n'y a gueres eu de Princes, qui n'ayent ainſi fait paroître l'affection qu'ils portoient à ceux de qui ils tenoient leur inſtitution; Neron ne s'eſtant pû empeſcher de combler Seneque de biens & d'honneurs, pendant qu'il reſta à ce monſtre quelque teinture d'humanité.

Or comme on ne peut attendre du juge-

ment incomparable de noſtre grand Roy, I.
qu'une eſlection tres-exquiſe des perſonnes qu'il voudra commettre pour avoir ſoin des premieres années de celuy, en la naiſſance de qui le Ciel nous a ſi viſiblement monſtré combien luy eſt chere la conſervation de cette Monarchie. Auſſi faut-il tenir pour aſſuré, que ceux qui ſe verront honorez de cette confiance, s'acquitteront ſi fidelement de leur devoir, qu'ayant le plus important employ du monde, & travaillant ſur le plus digne ſujet de la terre, ils n'omettront rien de ce qui peut eſtre judicieuſement pratiqué, pour bien faire toutes les fonctions de leur charge. Ils auront un merveilleux avantage pour cela, le ſeul exemple d'un tel pere pouvant ſuffire à parfaitement inſtruire le fils; qui ne peut recevoir de tous les preceptes de la Morale une ſi belle leçon, que luy ſera celle des vertus d'un ſi brave Monarque, quand elles luy ſeront propoſées à imiter avec le poids & la dignité qu'elles meritent. Ce ſont des conſiderations qui me font quaſi tomber la plume de la main; joint que tant d'autres ont déja écrit ſur cette matiere que j'entreprens, qu'il eſt beaucoup plus facile d'y faire des repetitions inutiles, que de rien adjouſter à ce qu'on en a déja dit. Et neantmoins, MONSEIGNEUR, le zele que j'ay pour mon Prince ne me permet pas de me taire, ſur un ſujet où je crois avoir fait quelques reflexions qui luy peuvent eſtre uti-

les. Le desir aussi, comme j'ai déja dit, de m'occuper aux choses qui doivent plaire à Vostre Eminence, m'y convie. Et en tout cas j'imiterai les voyageurs, qui ne laissent pas de jetter leur pierre sur ces mont-joyes qui marquent les chemins, bien que ce soit un petit accessoire au grand nombre qui les composent. Il y a long-temps qu'on a prononcé que rien ne pouvoit estre dit, ni écrit, qui ne l'eust déja esté. Cela peut estre vrai dans toute sorte de Philosophie; & il est du tout necessaire dans celle d'Aristote, qui suppose l'eternité du Monde. Mais ce n'est pas à dire pourtant que nous soions obligez de demeurer dans un perpetuel silence. On a reproché il y a plus de deux mille ans à Homere, d'avoir pris son Iliade d'un Corinnus qui en avoit écrit une dés le temps de la guerre de Troye. Et quelques-uns ont accusé Hippocrate d'avoir mis le feu au Temple d'Esculape, apres avoir transcrit des tables qui y estoient; ce qu'il nous a donné d'excellent dans ses livres de Medecine. Si est-ce que de semblables discours n'ont pas empesché que l'un & l'autre n'ait acquis une reputation immortelle; comme depuis eux Platon, Ciceron, & tous les premiers hommes de lettres qui ont écrit, n'ont pas esté moins estimez pour avoir traitté des matieres aprés d'autres qu'ils faisoient profession de suivre & d'imiter. I'espere d'ailleurs, que je me gouuernerai de sorte dans tout ce discours, qu'en

qu'en le rendant propre au temps preſent, & à l'uſage de celuy ſur l'heureuſe nourriture de qui nous fondons nos plus cheres eſperances, on ne pourra pas dire que je n'aye rien fait qu'y copier les originaux d'autruy ? & j'oſe meſme me promettre que Voſtre Eminence n'en jugera pas le travail inutile. I.

MON DESSEIN eſt de le commencer par ce qui eſt de plus eſſentiel au gouvernement d'une Monarchie, que j'appuirai ſur ces quatre colomnes d'un Eſtat bien établi, la Religion, la Juſtice, les Finances, & les Armes. Je paſſerai de là aux preceptes qui regardent particulierement la perſonne de Monſeigneur le Dauphin, dans ſes exercices, & dans le reſte des occupations de ſa jeuneſſe. Et pource que l'eſtude des lettres eſt l'une des principales, & ſur qui les eſprits ſemblent le plus partagez en ce qui regarde l'inſtitution des Souverains, je diray là-deſſus ce que je croirai le plus avantageux pour celle qui me fait écrire. Mais dautant que tous ceux quaſi qui ont traitté ce meſme ſujet, ſe ſont efforcez d'attribuer à leurs Princes non ſeulement toutes les vertus, mais encore une union, & une encyclopedie, comme ils diſent, d'autant qu'il y a de ſciences ; je m'eſtendrai principalement ſur la vanité de trois, l'Aſtrologie judiciaire, la Chimie, & la Magie, dont j'ai toûjours creu

DESSEIN DE L'AUTEUR.

l'amuſement tres-dangereux à toute ſorte de perſonnes, & ſingulierement aux grandes Puiſſances, qui ſe laiſſent peut-eſtre le plus attraper aux apparences trompeuſes de cette ſorte de connoiſſance, dont le credit ne ſubſiſte que par l'impoſture, & par la credulité des hommes. Il pourra ſembler à quelques-uns que j'aurai traitté trop par le menu, & penetré ces pretenduës ſciences plus que l'inſtruction d'un jeune Prince ne le requeroit. Dequoi au lieu de me juſtifier, je tomberai facilement d'accord, ne penſant pas neantmoins que pour avoir rendu mon diſcours de plus d'uſage qu'il n'euſt eſté autrement, & pour y avoir cherché le ſalut des particuliers dans celuy d'un Roy, on me puiſſe juſtement blaſmer. C'eſt une maxime en Philoſophie, que le bien eſt d'autant plus grand qu'il eſt plus commun. Sa nature, comme nous l'apprenons du meſme lieu, eſt de s'épandre, & de ſe communiquer le plus qu'il luy eſt poſſible. Et nous voyons en effet, que tout ce que Dieu a creé de plus beau, & de meilleur dans le Monde, les Cieux, la Lumiere, les Elemens, & s'il y a quelque choſe qui approche de leur excellence, il l'a rendu d'uſage public, & l'a fait pour le bien general, où celuy des particuliers eſt compris. Je ne penſe donc pas que Voſtre Eminence, qui ſçait ſi bien imiter Dieu & la Nature en ce point, par ſes ſoins continuels pour le bien de tous les hommes; trouve mauvais

que j'aye pris cette occasion d'y contribuer aussi quelque chose selon la petite portée de mes forces : veu mesmement que je n'avancerai rien dans la refutation de ces arts, que j'ose nommer illicites, qui ne puisse estre entendu par ceux mesmes qui n'y auront pas fait une fort profonde estude. I.

POUR COMMENCER donc, suivant nostre proposition, par la premiere & la plus importante partie de ce qui doit estre enseigné à Monseigneur le Dauphin, c'est sans doute que puisque le commencement de toute la Sagesse humaine dépend de la crainte de Dieu, on la luy doit imprimer de bonne heure dans l'esprit d'autant plus profondément, que n'y ayant rien dans le monde qu'il doive apprehender, il faut qu'il soit retenu de cette juste peur d'offenser l'auteur de son estre, & celuy qu'il est obligé plus que tout le reste des hommes de reconnoistre. Car encore qu'il n'y en ait point qui ne soient infiniment redevables à Dieu, si est-ce que les Rois le sont sans comparaison plus que personne, veu les graces extraordinaires qu'ils ont receuës de luy, & le soin particulier que nous sçavons qu'il prend de les conserver. Sa Providence les a formez & les maintient de la sorte, comme il semble qu'elle travaille avec plus d'artifice à la composition des

DE LA RELIGION.

yeux que des autres membres, pource que ceux-là doivent estre les guides de tout le reste. C'est ainsi que le Soleil agit bien plus noblement sur de certaines plantes que sur d'autres, encore qu'il soit à l'égard de toutes la cause universelle de leurs productions. Et c'est pour cela que Platon compare les Souverains à ces anneaux qui sont immediatement touchez d'une pierre d'aimant, & qui en attirent bien que foiblement plusieurs autres ensuite, voulant que l'esprit des Princes, comme plus voisin du Ciel, participe de la Divinité avec beaucoup d'avantage & de prerogative sur celuy de leurs inferieurs. Or ces grands privileges demandent une reconnoissance qui leur soit proportionnée, & ceux dont nous parlons commettroient une extréme ingratitude envers la Bonté Divine, si pleins de zele pour son service ils ne donnoient l'exemple à leurs Sujets d'une veritable devotion. Aussi voyons-nous, que depuis Melchisedec la pluspart des Rois de la terre ont joint le Sacerdoce à leur Diadéme, & n'ont pas fait moins de compte de servir aux Autels, que de commander aux peuples. Dés les premiers siecles, qu'Aristote nomme Heroïques, il observe que les Rois en usoient ainsi. Ceux de Sparte, de Perse, d'Egypte, & de Rome mesme pendant qu'elle en a souffert, estoient tous Souverains Sacrificateurs dans leurs Estats. Et le Poëte nous décrivant ce bon Roy Anion, con-

3. *Polit. cap.* 14. *Dionys. Halic. l.* 2. *Cic. lib.* 3. *de Divin.*

joint encore le Pontificat avec ſon Empire. I.
Je remarquerois comme les noms de Cherifs, de Califes & de Miramammolins, ſont d'un abſolu pouvoir tant au ſpirituel qu'au temporel, s'il ne valoit mieux s'arreſter ſur ce que dans la vraie Religion nos Princes Chreſtiens font une ſi exacte profeſſion du culte divin, que tous leurs habits de parade, nommément ceux du Sacre de nos Rois, ſont Sacerdotaux; pour ne rien dire de leur onction, & de ce qu'ils prennent place comme Chanoines dans les plus notables Chapitres de la France. Cela ne leur donne pas pourtant le pouvoir de rien entreprendre ſur ce qui eſt des fonctions purement Eccleſiaſtiques. Ils ſont obligez de laiſſer auſſi bien que ceux de Juda, la charge du Temple aux Levites. Et ils doivent craindre d'irriter Dieu comme fit Saül, s'ils offroient eux-meſmes l'holocauſte, qui ne peut eſtre agreable qu'eſtant preſenté par Samuël. C'eſt ſur ce ſujet qu'il ſera tres-important de bien informer Monſeigneur le Dauphin, de l'eſtat qu'il doit faire du premier Ordre de ſon Royaume, qui eſt le Clergé. Mais ſur tout il faudra ſoigneuſement l'eſlever dans le reſpect & la reverence, que doivent les Couronnes Chreſtiennes au Saint Siege Apoſtolique. Les Rois qui s'humilient ſelon qu'ils y ſont obligez devant le Chef viſible de l'Egliſe, ne ſe font pas moindres pour cela, au contraire ils ſe rendent plus grands en devotion, & par là



BIBLIOTECA NAZ. ROMA

plus considerables devant Dieu & devant les hommes. Il sera besoin de luy faire sçavoir combien les benedictions des Papes luy peuvent donner de contentement, outre le repos de sa conscience, & de luy monstrer dans l'Histoire de ses predecesseurs, à combien d'infortunes ont esté exposez ceux d'entre eux, qui ont vescu en mauvaise intelligence avec les Souverains Pontifes. Ces leçons n'empescheront pas qu'on ne luy en face d'autres en mesme tems, qui luy apprendront jusques où se doit estendre cette grande soumission vers eux du fils aisné de l'Eglise. Car pource qu'il se trouve des saisons où nos Rois sont obligez de s'opposer aux pretentions de la Cour de Rome, il ne doit pas ignorer l'indépendance de sa Couronne pour ce qui est du temporel, les privileges attachez à sa personne sacrée, ni les libertez dans lesquelles l'Eglise Gallicane s'est toûjours maintenüe.

*In Censura defens. Fid. Fran Suares.*

Pour ce qui est de sa Couronne, l'Evesque des Algarbes Mascaregnas a esté le premier qui a voulu depuis peu, que celle qu'on dit avoir esté envoyée par Clovis au Pape Hormisdas, nommée par les Italiens le Regne, fust un titre de sujetion & d'engagement du Royaume de France au Saint Siege. Je ne veux point m'arrester sur ce que Gregoire de Tours n'a point parlé de l'envoy de cette Couronne, Hincmarus estant le plus ancien qui en a dit quelque chose trois cens ans plus tard.

Mais je soustiens que quand ce present auroit esté veritablement fait par Clovis, il n'y a rien de plus impertinent que d'en vouloir tirer une telle induction. Car s'il estoit permis d'argumenter de la sorte, qui empescheroit les François de dire, que quand le Pape Gregoire Second envoya les clefs & les liens de Saint Pierre à Charles Martel, il soûmit par là sa Thiare à la Couronne de France? Et que quand bien-tost aprés Leon Troisiéme fit presenter à Charles-Magne les mesmes clefs, & l'estendart de la ville Rome, il l'obligea & ses successeurs à nous faire la foy & hommage? A quoy il y auroit d'autant plus d'apparence, qu'ils receurent en ce temps-là de la liberalité de nos Rois, ce qu'ils possedent encore aujourd'huy de Domaine dans l'Italie. Par de telles raisons le Patriarche de Hierusalem auroit aussi assujetti sa ville au mesme Empereur, quand il luy en envoya l'estendart & les clefs, avec celles du Sepulcre de Nostre Seigneur & du Calvaire. En verité, c'est estre ridicule de vouloir faire passer pour bonnes de si vicieuses consequences; & de prendre ce don de Clovis pour autre chose que pour une assurance au Pape de sa devotion, & de son assistance, autant de fois que le Saint Siege auroit besoin de la protection des François, veu que Baronius mesme n'en a pas parlé autrement. La veritable doctrine qui doit estre enseignée à Monseigneur le Dau-

I.

*Chron. Fredeg. cap. 110.*

*Annal. Franc. ad ann. DCCXCVIJ*

*Ibid. ad ann. DCCC.*

*Ep. dedic. tom. 6. Annal ad Clem. VIII. Spond. epit. ad ann. DXIV.*

phin là dessus, c'est qu'il est né tel par la grace de Dieu, auquel seul il est obligé du Royaume qui le regarde, & qui n'a jamais relevé de personne depuis son heureuse fondation, l'hommage n'en estant deu qu'à celuy de qui toutes les Puissances de la terre dépendent.

Quant à sa personne, outre les privileges attachez à celle de tous les Souverains, il est expedient qu'il soit instruit, que par le merite de ses ancestres, & par les signalez services qu'ils ont rendus à l'Eglise, les Rois de France possedent beaucoup de droits qui leur ont esté particulierement accordez. C'est ce que toutes les Universitez, les Parlemens, & les Estats de leur Royaume connoissent si bien, qu'autant de fois que le malheur du tems a permis qu'on ait osé attenter quelque chose de contraire à cela, ils se sont toûjours unanimement opposez à une si grande temerité.

A l'égard des libertez de l'Eglise Gallicane, que quelques-uns ont nommées le Palladium de la France, elles ne sont point extraordinaires, ni nouvelles, comme les estrangers, qui se trouvent interessez dans leur conservation, le voudroient bien faire croire. Tant s'en faut, elles sont toutes fondées sur le droit commun, & n'ont rien qui ne soit conforme à celuy de la Nature; de sorte que plusieurs les considerent comme originaires, indépendantes, & qui subsistent d'elles-mesmes. Quand neantmoins

neantmoins on les voudroit appeller des graces & des privileges que les Papes ont accordez à la France, en reconnoiſſance de tant de bienfaits dont nous avons déja parlé, ils ne luy ſeroient pas moins avantageux, ni moins aſſurez pour cela, puiſque les donations remuneratoires ſont irrevocables de droit, & qu'en tout cas pour en venir là, il faudroit rendre ce qu'on a receu; & comme diſoit cet Empereur, quitter en meſme temps la dot & l'Empire. I.

Mais encore qu'il ſoit neceſſaire de donner connoiſſance aux Princes de ce qui leur importe ſi eſſentiellement, ſi eſt-ce qu'apparemment les noſtres n'auront plus de ſujet d'entrer en conteſtation pour ce regard avec le Saint Siege. Car outre ce qui doit eſtre attendu de l'équité des Souverains Pontifes, & de la pieté de nos Rois, accompagnée toûjours d'un extrême reſpect vers ceux-là, une meſme raiſon, & un meſme principe oblige les uns & les autres, à vivre dans une parfaite correſpondance d'amitié. Les choſes ne ſe nourriſſent & ne s'entretiennent, à ce qu'on dit en Phyſique, que par ce qui leur a donné l'eſtre; & les Politiques appliquant ceci à leur uſage, ſouſtiennent que les Eſtats ne ſe maintiennent jamais mieux, que par les meſmes moyens qui ont donné lieu à leur eſtabliſſement. Cela eſtant, il s'enſuit neceſſairement que les Papes ne ſçauroient conſerver plus commodément

le patrimoine de Saint Pierre, & ce qu'ils ont de grandeur temporelle dans l'Italie, que par la prompte assistance, & par la puissante protection des Rois de France, de qui ils ne peuvent nier qu'ils ne tiennent quasi tout ce qu'ils possédent. Il faut que nos Monarques reconnoissent de leur costé, que jamais leur Empire n'a esté plus florissant, & n'a receu tant d'accroissement, que lors qu'ils se sont entretenus aux bonnes graces des dispensateurs de celles du Ciel. Aussi, puisqu'il n'y a point de puissance temporelle qui ne vienne de Dieu, il ne maintiendroit pas vraisemblablement les Rois dans celle qu'il leur a donnée, s'ils manquoient à rendre ce qu'ils doivent d'honneur & de reverence aux personnes qu'il a establies ses Lieutenans en terre, pour les choses spirituelles & qui touchent la Religion. On ne sçauroit donc eslever les Princes dans de trop tendres sentimens pour tout ce qui la concerne; ni trop les éloigner de ces maximes pleines d'impieté, qui portent que les soins excessifs de l'autre monde ne sont pas propres pour ceux qui sont destinez au commandement de celuy-ci. La devotion est un lien de parfaite amitié entre Dieu & les hommes; quand ceux qui les gouvernent en sont touchez comme il faut, il n'y a sorte de benedictions qu'ils n'attirent sur eux & sur leurs peuples. Mais pour produire ces bons effets, elle doit estre raisonnable & veritable. Comme

il y a des zeles indiſcrets, il s'en trouve I.
auſſi d'hypocrites, & l'on voit aſſez de perſonnes qui n'employent la pieté que comme un fard ſur le viſage, dont ils ſe tiendroient intereſſez au dedans. Ce ſont des Cygnes qui couvrent une chair tres-noire avec des plumes fort blanches, & que Moïſe defendoit pour cela qu'on approchaſt des Autels. D'ailleurs, un Roy ſe doit bien empeſcher d'eſtre, ni de paroiſtre ami commun de deux creances. Si un Mathematicien ne ſouffre pas qu'on revoque en doute les principes de ſon Art; quelle apparence y a-t-il à un Souverain, de permettre qu'on diſpute de ceux de ſa Religion? Et neantmoins il fera bien d'employer toûjours plûtoſt les Docteurs que les bourreaux, pour ramener à la Foy ceux qui s'en ſeront écartez. Le malheur de cet Eſtat a voulu que nous ſoions diviſez depuis cent ans pour ce regard. C'eſt un effet du courroux du Ciel, & nous devons attendre le principal remede du meſme lieu, quand les prieres & les bonnes mœurs des plus vertueux l'auront obtenu. Il n'y a point de doute cependant que nos Rois ne ſoient obligez de tenir tous les moyens poſſibles & raiſonnables, pour faire ceſſer un ſi miſerable Schiſme. Mais comme les plus violens remedes ſont excuſables, & meſme ſouvent neceſſaires dans la naiſſance de ces maladies d'eſprit; auſſi quand elles ſont arrivées au poinct où nous les voyons, & que le fer & le feu ne

feroient que les augmenter, il faut avoir recours aux moyens plus doux & plus utiles, tels que nous voyons Louïs le Juſte les pratiquer ſi heureuſement aujourd'huy. A la verité l'un des articles du ſerment qu'il fit à ſon Sacre, l'oblige d'exterminer les hereſies de tout ſon pouvoir. Ce n'eſt pas à dire pourtant qu'il y doive proceder contre la foy publique, violer ſes Edits, & rompre la ſeureté accordée à tous ſes Sujets pour le bien du Royaume & de la Religion meſme. Il n'y a point de ſerment qui puiſſe engager à ce qui eſt contraire aux Commandemens de Dieu, qui veulent qu'on obſerve religieuſement la foy promiſe ; & nos Rois ne jurent cet article de l'extirpation des hereſies, qu'aprés un autre precedent, par lequel ils promettent de maintenir inviolablement la paix parmi leurs peuples. S'ils ne peuvent donc les y conſerver en uſant d'une extrême rigueur contre les Sectaires, & ſi la conſideration de l'Eſtat, avec celle meſme des Temples & des Autels, les contraint de faire garder des Edits qu'ils ont trouvé eſtablis devant leur regne ; on ne ſçauroit dire ſans injuſtice & ſans calomnie, qu'ils manquent à ce qu'ils ont promis par leur ſerment. C'eſt eſtre Roy tres-juſte & tres loyal, de ne point faire de tort à ſon Eſtat, puiſque la promeſſe qu'il luy a faite de le conſerver en prenant ſa conduite, eſt celle qui regle toutes les autres. Je penſe qu'il ſera tres à propos de faire comprendre ces

choſes à Monſeigneur le Dauphin quand il en ſera temps, & de ne perdre aucune occaſion dés ſa plus tendre jeuneſſe, de jetter dans ſon ame les ſemences d'une veritable devotion. I.

LA JUSTICE eſt le ſecond appuy d'une Monarchie, & qui a tant de choſes communes avec la Religion, que beaucoup de perſonnes ne conſiderent celle-ci que comme un acte de Juſtice, par lequel les hommes rendent à Dieu ce qui luy eſt deû. Il y en a une autre qui s'exerce entre eux, dont la diſpenſation reſide entre les mains des Souverains, & qui eſt encore ſi voiſine des Autels, que comme Salomon nous aſſure, elle eſt plus agreable à Dieu qu'aucune hoſtie qu'on luy puiſſe immoler. C'eſt à mon avis pour cela que ceux de Delphes ſe ſervoient d'un meſme coûteau à punir les coupables, & à ſacrifier les victimes, voulant donner à entendre qu'il n'y en a point qui plaiſent plus au Ciel que la punition des crimes. Je ſçai bien qu'Ariſtote ne le prend pas de la ſorte, & qu'il rapporte l'uſage double de ce glaive Delphique au pur defaut de l'art, qui ne peut pas fabriquer comme la Nature un inſtrument propre & particulier à chaque choſe. Mais je penſe que le ſens moral que nous venons d'expliquer n'eſt pas moins recevable que celuy-ci, n'y ayant gueres d'apparence que les Preſtres

DE LA IUSTICE.

*Prou. c. 16. & 21.*

*Lib. 1. Polit. c. 2.*

de Delphes en usassent ainsi par une pure necessité selon le texte d'Aristote. Quoiqu'il en soit, les Princes ne participent en rien tant de cette Divinité qu'ils nous representent ici bas, qu'en l'exercice de la Justice par la distribution des peines & des recompenses. C'est pour cela que leurs Palais ne sont jamais plus augustes que quand ils servent d'asyle aux opprimez; & c'est pourquoi en usant comme ils sont obligez, leurs pieds doivent estre comme un Autel de refuge à ceux qui s'y viennent jetter. En effet, on ne sçauroit demander justice à un Roy sans luy rendre une espece d'hommage qui luy est propre, & sans le reconnoistre pour Lieutenant de ce grand Dieu qui a pris le nom de Melchisedec, ou de Roy de Justice. Ce n'est donc pas merveille, si ceux qui se sont humiliez devant les Puissances souveraines pour obtenir quelque acte de cette Justice, n'ont pû s'empescher de témoigner de grands ressentimens lors qu'elle leur a esté refusée. Philippe de Macedoine, & depuis luy les Empereurs, Trajan & Hadrien, souffrirent en de telles rencontres la liberté de quelques personnes, qui leur dirent hardiment qu'ils devoient donc cesser de regner, s'ils ne vouloient pas prendre la peine de leur faire Justice. Et nostre bon Saint Louïs fit donner quelque argent à une pauvre femme qui luy avoit tenu un tout pareil langage, dans la sollicitation d'une affaire qu'elle poursuivoit

*Paul. ad Heb. c. 7.*

contre le Chevalier de Feüilleuſe, quoique ſon inſolence extréme luy euſt fait adjouſter ces paroles criminelles, qu'il n'eſtoit plus Roy que des Preſtres, & des Freres Mineurs, à cauſe de l'accés libre, & de la faveur qu'ils trouvoient auprés de ce religieux Prince. Les Arabes ont un proverbe fort exprés pour ſignifier combien la Juſtice eſt eſſentielle à la Royauté, quand ils diſent qu'un fleuve ſans eau eſt l'image d'un Monarque ſans Juſtice. Et les Poëtes ont écrit ſur cela, que Dicé & Themis, qui ſont la Juſtice & l'Equité, n'abandonnoient jamais les coſtez de Jupiter. Mais entre tous les Souverains de la terre, ceux de France ont le plus témoigné qu'ils eſtoient de ce ſentiment. De là vient que tous les autres nous ſont repreſentez dans leurs Seaux à cheval, & tenant l'eſpée à la main, n'y ayant que les noſtres ſeuls qu'on y voit aſſis dans le Thrône, avec la main de Juſtice dans l'une des leurs, & le Sceptre dans l'autre; comme ceux qui ont plus fait d'eſtat d'eſtre grands Juſticiers que grands Guerriers, encore qu'ils ayent toûjours excellé dans l'exercice des armes. Et c'eſt pour cela qu'ils ſe ſont toûjours monſtrez ſi ſeveres contre ceux qui oſoient violer le reſpect deu aux moindres Miniſtres de leur Juſtice. François Premier adverti d'un excés, quoique leger, fait à un ſimple Sergent, porta le bras en écharpe, à ce que content nos Annales, diſant qu'on I.

l'avoit bleſſé en ſon bras droit. Et veritablement il avoit raiſon de le prendre de la ſorte. La deſobeïſſance comme les autres vices, a ſes degrez ; & celuy qui mépriſe aujourd'huy le plus petit Officier, eſt capable de ſe moquer demain du Roy meſme qui l'a eſtabli, & qui a ſouffert ce premier attentat. Un Italien fut trouvé poignardant le portraict de ſon Prince, pour s'accouſtumer, diſoit-il, à ce qu'il avoit deſſein d'executer ſur l'original. Ceux qui ſe donnent la licence de faire des outrages aux Miniſtres d'un Souverain, ne feront pas grande difficulté de s'attaquer enſuite à ſa propre perſonne ; & une rebellion contre ſa Juſtice qui ſemble petite, ne laiſſe pas de leur donner l'audace qui accompagne le crime de leze-Majeſté au premier chef.

Or bien que noſtre commune façon de nous expliquer ſemble mettre le principal emploi de la Juſtice en la diſtribution des peines, parce que quand nous diſons faire Juſtice, nous entendons quaſi toûjours parler de la punition des crimes : Si eſt-ce que celle des Rois dont nous traittons, ne ſe doit pas moins occuper à recompenſer la vertu qu'à chaſtier le vice ; puiſqu'au contraire ceux d'entre eux dont nous conſervons le plus cherement la memoire, ſe ſont toûjours portez plus volontiers à exercer des actes de liberalité & de magnificence, qu'à nous laiſſer des exemples de ſeverité. Les Anciens ne

nommoient gueres leur Jupiter, sans luy donner les attributs de bonté & de puissance, qui le rendoient le premier de tous les Dieux. Mais jamais ils ne l'ont appellé tres-puissant, qu'ils ne l'eussent qualifié tres-bon auparavant comme s'il y avoit plus de Divinité à bien faire qu'à monstrer son pouvoir absolu. Nous les imiterons en cela, traittant de cette partie de la Justice qu'exercent les Princes en recompensant le bien, avant que de parler de celle par laquelle ils font paroistre leur puissance en ne laissant point de crimes impunis.

I. Iupiter optimus maximus

Aristote nous apprend, que les anciens mettoient toûjours le Temple des Graces au milieu des villes. C'est le Palais du Souverain qui doit aujourd'huy tenir ce lieu-là, afin qu'estant de facile accés à un chacun, il n'y ait personne qui ne se puisse promettre d'y trouver la reconnoissance de ses services. La liberalité est d'ailleurs si Royale, que le mesme Philosophe n'a pas creu qu'un Roy peust pecher en l'excés de cette vertu, ni qu'il y eust jamais lieu de nommer ceux d'une si haute condition prodigues, comme on fait les particuliers qui usent de leurs biens avec trop de profusion. Sa raison est, que les grands Monarques ne sçauroient se ruïner en donnant, le fonds de leurs richesses estant trop ample pour cela, & leur fortune trop eslevée pour décheoir de ce costé là. Il se tromperoit pourtant en ceci

*Lib. 5. Ethic. ad Nicom. c. 8.*

*Ibid. l. 4. c. 2.*

s'il le disoit absolument, parce qu'assez d'exemples nous ont fait voir, qu'un Estat Monarchique peut estre incommodé par des largesses excessives ; & que les Princes aussi bien que les autres hommes, sont obligez d'user de quelque moderation dans leurs bienfaits, la source de leur opulence n'estant pas inépuisable. J'aime mieux le faire voir dans l'Histoire de nos voisins, & d'un Henri Troisiéme Roy de Castille, que dans la nostre, bien qu'un Roy de même nom nous y pust fournir des preuves suffisantes de ce que nous disons. Le Castillan se trouva dans la ville de Burgos, au retour de la chasse des cailles, reduit à une telle necessité, qu'il fut contraint d'envoyer mettre son manteau en gage pour avoir dequoi disner, ce qu'il avoit pris n'estant pas suffisant pour luy en fournir. Ce fut dés le commencement de son regne, qui eust esté tres-miserable par le mauvais mesnage, & les profusions immenses de ses predecesseurs, si le ressentiment d'une si extréme pauvreté ne l'eust porté à contraindre les Grands d'Espagne de rendre à sa Couronne ce qu'ils en tenoient, suivant la regle fiscale, Trop donné soit repeté. Il ne fit en cela que ce qui avoit esté pratiqué par Galba, pour retirer les dons inconsiderez de Neron ; par Basile, pour ravoir les prodigalitez de l'Empereur Michel ; & par beaucoup d'autres qui ont ainsi traitté ceux qui se trouvoient avoir abusé de la facilité de leurs

*Mariana l. 19. c. 14.*

*Tac. 1. Hist. Zonare.*

Princes. D'autre costé les gratifications doivent estre proportionnées, non seulement à la condition de celuy qui les fait, mais encore à la qualité du service qu'on veut reconnoistre, & à l'estat de celuy qui l'a rendu. Car il n'y a personne qui ne juge que le Sultan Osman fut tres-ridicule, quand il crea Beglerbey ou Vice-Roy de Cypre l'un de ses Jardiniers, pour luy avoir veû planter un chou de fort bonne grace. Un bienfait si indignement placé, & avec tant d'inconsideration, se peut beaucoup mieux nommer un mesfait. Et chacun peut voir combien Seneque traitte mal Alexandre, sur ce que quelqu'un refusant un de ses presens, comme ne le pensant pas meriter, il luy repartit qu'il ne regardoit qu'à ce qu'il devoit donner, & non pas à ce que les autres devoient recevoir. Cette parole, dit Seneque, semble d'abord fort genereuse & royale, bien qu'en effet elle soit tres-impertinente, n'y ayant point de doute qu'on ne doit jamais donner une chose disproportionnée au merite de celuy qui la doit prendre. Voilà pour monstrer que les Rois peuvent abuser de la liberalité aussi bien qu'un chacun de nous, qu'ils doivent semer avec la main, & non pas avec le boisseau non plus que les autres; & qu'ils sont obligez de se contenter d'ouvrir leur bourse sans la renverser tout-à-fait. Il n'y auroit point d'apparence de s'amuser ici à faire voir qu'ils n'ont pas moins à fuïr le vice oppo-

1.

*Lib. 2. de benef. c. 16.*

sé à la prodigalité, puisqu'il n'est pas possible de presumer que Monseigneur le Dauphin pûst jamais degenerer jusques-là que d'estre touché d'une infame avarice. Je me contenterai de rapporter ce que j'ai leu dans l'Histoire de quelques-uns de ses ancestres, & qui est si exprés pour monstrer enquoi consiste le milieu de la liberalité Royale, que je ne pense pas qu'on luy puisse faire une plus belle leçon sur cela. Les Bearnois cherchans un Souverain dans la maison de Moncade, y trouverent trois enfans endormis. L'un avoit le point tout fermé en dormant, ce qu'ils prirent pour une marque d'avarice, & sur cette consideration n'en voulurent point. L'autre prenoit son sommeil tenant la main ouverte, & les doigts estendus, ils interpreterent cela du vice opposé, & jugerent qu'il seroit d'humeur trop prodigue pour le bien de leur gouvernement. Mais ayant rencontré Gaston de Moncade qui n'avoit la main fermée qu'à demi, sur cet augure de moderation ils jugerent qu'il estoit celuy qu'ils cherchoient, & le reconnurent tous pour tel. Cela peut estre pris pour une galanterie, qui signifie pourtant qu'ils vouloient un Prince qui ne fust liberal que de bonne sorte, qui donnast si judicieusement qu'il pût donner longuement, & qui dans ses largesses ne parust pas irrité contre ses finances, comme parle Seneque, pource que celuy qui en use ainsi ne manque jamais à les reparer

Ep. 120.

aprés par toute sorte de violences. Philippe de Macedoine reprit son fils Alexandre fort aigrement dans une lettre qu'il luy écrivit sur ce sujet, & dont nous avons la substance dans Ciceron. N'avez-vous point de honte, luy disoit-il, de vouloir comme acheter la bienveillance de vos Sujets à prix d'argent ? Croyez-vous que ceux-là vous puissent estre fort fideles ; que vous aurez comme corrompus par presens ? Et voulez-vous les accoustumer à vous considerer plûtost pour leur Argentier que pour leur Monarque? Il avoit raison en verité, c'est une chose trop dangereuse à un Souverain d'user de profusions, & de donner inconsiderément, non seulement à cause que les bienfaits mal placez, & qui s'exercent sans jugement, sont quasi toûjours receus sans obligation, & tombent, selon le dire d'un Ancien, comme un escu dans une cloaque : mais encore pource que l'excessive liberalité se ruïne aussi bien que le feu, d'elle-mesme, consumant la matiere qui la doit entretenir. De là vient que Diogene, qui se contentoit ordinairement d'une obole, demanda une mine à un prodigue, comme desesperant qu'il luy pût jamais rien donner. D'ailleurs, les bons Princes se sont toûjours comportez comme s'ils n'estoient que simples usufruictiers de leurs Estats. Voire mesme l'un des Antonins dit à sa femme qui ne le trouvoit pas assez liberal, qu'elle estoit fort

I.

*Tac. 2. ann. Lib. 2. de Offic.*

*Diog. Laër. in Diog.*

*Iul. Capit. in Anton. Pio.*

abusée si elle ne faisoit son compte d'avoir perdu, venant à l'Empire, la proprieté de ce qu'ils y avoient apporté, & des choses mesmes qu'ils possedoient auparavant, dont ils ne pouvoient plus disposer qu'au profit de la Republique. Cela n'empesche pas qu'un grand Roy ne doive faire paroistre en toutes occasions une liberalité digne de sa fortune, y observant les conditions qui rendent cette vertu plus éclatante. Titus disoit à ses amis, qu'il tenoit un jour pour perdu où il n'avoit fait du bien à personne. Il soustenoit qu'un Prince ne devoit jamais souffrir qu'on se retirast triste de sa presence. Et ces belles paroles conformes à toutes ses actions, le firent nommer les delices du genre humain. Aussi n'y a-t il rien qui approche si prés de la Divinité des Potentats de la terre, que cette faculté qu'ils ont de surmonter la fortune des malheureux, de leur donner de nouvelles destinées, & de faire par ce moien les fonctions d'une Cause Universelle. C'est pourquoi quelques-uns, comme Alexandre Severe, se sont faschez contre ceux qui ne leur demandoient rien. Les autres tels que l'Empereur Hadrien, n'ont pas souffert qu'on leur fist aucune demande, pource qu'ils ont voulu prevenir les prieres, & rendre par ce moien leurs faveurs de plus de consideration. Tant y a qu'on peut dire, qu'il est tellement de l'essence Royale d'user de gratification, que le Roy des Rois

*Sueton. in Tito cap. 8.*

*Lamprid. in Sev. Dion. Cassius in Hadr.*

*Math. c. 8. Luc. c. 2. Marc. c. 5.*

eſtant en terre ne volut pas meſme refuſer I.
à ces eſprits immondes la grace qu'ils luy demanderent, de ſe ſaiſir d'un troupeau de pourceaux.

Peut-eſtre jugera-t-on qu'ayant que de quitter ce propos, je devrois dire quelque choſe de ceux dont la fortune eſt toûjours ſi enviée, à cauſe qu'ils reçoivent les plus grandes faveurs de leur Prince. Neantmoins pource que nous en avons traitté dans un diſcours ſeparé, il me ſuffira de remarquer ici, que toutes les invectives qui ont eſté faites contre les Favoris, ne peuvent eſtre bien entenduës, que de ceux que de mauvais moiens ont quelquefois eſlevez à une trop puiſſante autorité. C'eſt en ce ſens que Pline prononça en plein Senat, & en la preſence de Trajan, qu'il n'y avoit point de marque plus certaine de la petiteſſe d'un Souverain, que la grandeur de ſes Libertins. Mais à l'égard des autres, que les vertus eminentes & les ſervices extraordinaires eſlevent au ſupréme degré d'honneur & de confiance auprés de leur Maiſtre, il n'y a jamais eu que l'Envie qui y ait trouvé à redire; & à moins de controller Dieu pource qu'il agit par des cauſes ſecondes, on ne ſçauroit accuſer ceux qui repreſentent ici bas ſa puiſſance, s'ils ſe ſervent de ces nobles & grands inſtrumens pour la mieux exercer. En effet, Philippe de Macedoine ne faiſoit point de tort à ſa gloire, qui a toûjours eſté tres-pure, quand il commettoit *Athen. l. 10.*

à la sobrieté d'Antipater, comme il disoit, la conduite de son Royaume, afin de se pouvoir délasser quelquefois dans les passe-tems de la vie & de la bonne chere. Personne ne trouvoit estrange non plus, qu'Auguste partageast tantost avec Mecenas, & tantost avec Agrippa les soins de l'Empire, où il leur donnoit une autorité qui n'estoit guere moindre que la sienne. Et tout le monde loüa Alexandre Severe de ne rien faire que par l'avis de ce grand homme d'Estat Ulpien, qu'il a souvent couvert luy-mesme de sa Pourpre sacrée, contre l'insolente fureur de la milice Pretorienne. Il est donc besoin de faire distinction entre ceux qui possedent les bonnes graces des Monarques, par les moiens dont ils se sont servis pour y parvenir, par le merite de leurs personnes, & par les services qu'ils ont rendus à l'Estat. Autrement on ne sçauroit sans une extréme injustice, & sans crime de leze Majesté, condamner indifferemment ce que les plus grands & les meilleurs Princes du monde ont toûjours pratiqué. Les Poëtes qui font soustenir le Ciel par des Atlas & par des Hercules, comme si Jupiter mesme avoit besoin de l'aide d'autruy pour gouverner son Olympe, monstrent bien ce qu'ils pensent des Royaumes de la terre. Je ne m'estendrai pas davantage là dessus.

*Lãprid. in Sev.*

Venons à la seconde partie de la Justice qui regarde la punition des crimes, & où

où les Souverains ſont encore obligez de tenir une voye moienne entre les extremitez vicieuſes de l'indulgence trop grande, & de la trop grande ſeverité. Car pour commencer par la derniere, qui peut lire ſans abomination, comme Motezuma faiſoit mourir ceux de Mexique pour l'avoir ſeulement enviſagé? Qui ne deteſte la cruauté d'un Caligula, ſurnommé à ſon ſujet le Phaëthon du genre humain, ſous le regne duquel on n'euſt oſé, à cauſe qu'il eſtoit chauve, prononcer le mot de chevre, ni regarder par une feneſtre quand il paſſoit par les ruës ayant la teſte nuë à la mode d'alors? Il n'y avoit pas moins à craindre de parler du Cyclope en la preſence de Philippe, qui avoit perdu un œil; ou de couſteaux & d'inciſions, devant un Hermias Prince des Atarnéens, pource qu'il eſtoit Eunuque. Tibere rendit capital d'eſtre entré dans un lieu deshonneſte avec une piece de monnoye où eſtoit ſa figure; d'avoir frappé le moindre ſerviteur qui ſe trouvoit en avoir une ſur luy; ou de s'eſtre diſpenſé de porter la main à quelque neceſſité de nature, ſi l'on avoit au doigt une bague où fuſt la meſme figure. On peut mettre entre ces exmples l'action inhumaine de Cambyſe, qui fit mourir ſon frere pour avoir eu un ſonge dont l'interpretation ſembloit luy promettre l'Empire. Et je penſe qu'on y peut joindre ce qu'un autre ſonge fit faire à noſtre Henry Troiſiéme,

I.

*Io. Aceſta l. 7. cap. 22. Sueton. in Cal. art. 50.*

*Dem. Phal. tr. de Eloc. Suet. in Tib. art. 58. Philoſtr. l. 1. c. 11. Senec. 3. de benef. c. 26. Iuſt. l. 1. hiſt. & Herod. lib. 3. Thuan. l. 78. hiſt. Iourn. de Hen. III.*

qui voulut qu'on arquebusast des Lions qu'il nourrissoit, dont il luy avoit semblé en dormant qu'il estoit déchiré ; parce que de la cruauté envers les bestes, on passe aisément à celle qui va contre les hommes. Ce sont toutes choses qui ne doivent estre dites à un jeune Prince que pour luy en donner de l'aversion, & luy en faire comprendre la laideur. La Nature, dit-on, a blanchi le laict des nourrices, de peur que les enfans ne s'accoustumassent au sang. Les Precepteurs des Rois sont des nourriciers spirituels qui la doivent imiter en cela, & proposer toûjours à leurs Disciples des exemples contraires à ceux que nous venons de rapporter, si ce n'est par forme d'opposition, & pour leur recommander davantage la douceur qui ne les doit jamais abandonner. Je ne croi pas qu'on leur en puisse donner une plus belle leçon, qu'en leur faisant voir ce qui se passa dans la Perse aussi-tost aprés qu'Alexandre l'eut conquise. Un pauvre homme s'estant autrefois endormi dans la chaire de Cyrus, avoit esté puni de mort. Alexandre apperceut un Macedonien tout roide de froid, dont il eut pitié, & le fit mettre dans son Siege Royal devant le feu, avec ces belles paroles, qu'il vouloit que la mesme seance luy donnast la vie, qui la luy eust fait perdre sous l'Empire des Perses. N'est-ce pas là un trait de bonté digne de ce grand Conquerant, & qui reçoit un merveilleux

*Plutar. in Alexãd. Val. Max. l. 5. c. 1.*

éclat de la rigueur qu'on avoit auparavant exercée ? Nos Hiſtoires ſont pleines de ſemblables actions de nos Rois, qui ont excellé ſur tous ceux de la terre en ces façons de faire, dont la familiarité gagne plus que tout autre choſe le cœur des Sujets. Il eſt bon de faire garder exactement les reſpects qui ſont deus à la Majeſté Royale, comme faiſoient les Perſes; mais il ne faut pas ſur ce pretexte s'eſloigner avec eux de l'humanité, & donner des punitions qui n'ont point de proportion avec l'offenſe. Peut-on lire ſans horreur dans Herodote, que Cambyſes ayant eſté averti par un des premiers & des plus fideles de ſa Cour, qu'on remarquoit ce defaut en luy d'eſtre trop adonné au vin, il prit ſon arc, & perça d'un coup de fleche le cœur du fils de ce mauvais Courtiſan, luy demandant ſi c'eſtoit là le coup d'un yvrongne? Quant à moi, je tiens l'action fort abominable; comme je n'ai jamais pû approuver qu'on ait fait mourir criminel de leze-Majeſté, celuy qui mit ſur ſa teſte le Diadême Royal afin de le ſauver du naufrage, ou pour le rapporter à Alexandre ſans eſtre mouïllé, ſelon qu'en parle Appian douteuſement. Et j'ai toûjours blaſmé noſtre Louïs Onziéme, d'avoir mal traitté ceux qui dans une defaillance l'eſloignerent par force des feneſtres de ſa chambre; auſſi bien que d'avoir puni le Medecin de Charles Septiéme ſon pere, à cauſe que ſuivant les

I.

*Lib. 3.*

*Lib. de bell. Syr.*

regles de ſon art, il avoit contraint le Roy malade de manger. Le pretexte que prenoit Louïs Onziéme, de rendre inviolable juſqu'à la fin l'autorité du Souverain, n'eſt pas recevable, puiſque l'intention juſtifioit tout ce qu'il vouloit faire paſſer pour crime, comme c'eſt elle qui dans toute la Morale imprime ſur nos actions le caractere du bien & du mal. Mais quand il ſe trouve des Princes du naturel de celui-cy, les choſes meſmes faites à bonne fin ſont ſujettes à de mauvaiſes interpretations. C'eſt pourquoi ceux qui ont ſoin de leur inſtitution, ne ſçauroient prendre garde de trop prés à détourner dés leurs plus tendres années les inclinations qu'ils peuvent avoir à la rigueur. Dom Carlos, fils infortuné de Philippe Second, ſe plaiſoit à tuer de ſa main, & à voir palpiter de petits lapins, ce que l'Ambaſſadeur de Veniſe conſidera comme un ſigne de cruauté; de meſme qu'autrefois les Areopagites le trait de celuy qui avoit crevé les yeux à quelques petits oiſeaux. Cet Infant n'avoit que ſept ans lors qu'il ſe faſcha contre un jeune garçon pour quelque choſe qui luy déplut. Sa colere fut ſi grande, qu'il proteſta de ne point manger qu'il n'euſt veû pendre ce pauvre enfant; & en effet, on executa un fantôme qui le repreſentoit. N'eſtoit-il pas bien aiſé de reconnoiſtre dés lors les ſemences de cette humeur furieuſe, qui le fit ſi tragiquement finir?

*Famianus Strada dec. 1. lib. 7.*

Et ne falloit-il pas employer toute l'adreſſe poſſible pour la moderer, ſi tant eſt qu'elle fuſt corrigible ? A la verité ſon pere vint là deſſus qui luy donna un ſoufflet, mais il ne ſervit qu'à luy en laiſſer un mauvais ſouvenir le reſte de ſes jours, qui ne furent pas longs. Et neantmoins Philippe Second ne fit en cela que le traitter de la meſme façon que luy-meſme l'avoit eſté de l'Empereur ſon pere, dans un âge bien plus avancé. Car il n'avoit pas moins de vingt-ans quand il receut dans Auſbourg, pour quelque traict qui luy eſtoit échapé, un pareil ſoufflet de Charles Quint, dont il fit trembler au meſme temps tous les Princes d'Allemagne, & les Grands d'Eſpagne. C'eſt ainſi que Dieu lance ſa foudre ſur le ſommet d'une montagne, en faiſant retentir le coup par tous les environs ; & que s'il touche quelquefois une ſeule teſte, il ne laiſſe pas d'eſtonner du bruit le reſte du monde. Que s'il faut ſuivre cette comparaiſon, nous adjouſterons que comme le Ciel a beaucoup plus de tonnerres pour épouvanter, que de foudre pour punir ; les Rois en doivent uſer de meſme à l'égard des grands ſupplices, qu'on nomme fort à propos des exemples en Latin, ne s'en ſervant que fort rarement, & toûjours plus pour profiter à l'avenir par la crainte, que pour punir le paſſé qui eſt ſans remede. La Theologie des Anciens leur enſeignoit, que Jupiter pouvoit bien diſ-

poſer des tonneres de bon augure luy ſeul, & à ſa fantaiſie ; mais que quand il eſtoit queſtion de lancer les foudres nuiſibles, il ne le pouvoit faire ſans le conſeil des douze Dieux. On ne peut pas douter qu'ils ne donnaſſent par là une fort belle inſtruction aux Souverains, qui doivent diſtribuer leurs faveurs de telle ſorte, que ceux qui les reçoivent y puiſſent reconnoiſtre leur propre mouvement. Mais à l'égard des peines, les plus ſages d'entre eux ont toûjours fait paroiſtre qu'elles leur déplaiſoient infiniment, & ils en ont toûjours rejetté l'envie, s'il y en avoit, ſur ceux de leur Conſeil qui avoient eſté obligez de juger ſelon les loix. Pendant le gouvernement des cinq premieres années de Neron, il prononça les plus belles paroles ſur ce ſujet, qui ſortirent jamais de la bouche d'un Empereur, & qui meritent bien le grand jour où les a miſes ſon Precepteur en les exaggerant. On luy preſentoit à ſigner un jugement de mort contre quelques coupables, & comme il ſe vid preſſé de le faire ; Je voudrois, dit-il à Burrus qui attendoit l'expedition, n'avoir jamais appris à écrire. Qui eut jamais creû que de ſi beaux propos euſſent deû eſtre deshonorez par tant d'infames actions qui les ſuivirent ! Il y a eu des Princes qui pour témoigner l'averſion qu'ils avoient des ſupplices, les ont fait differer pour quelque temps. Le Senat ordonna ſous Tibere, tout ſevere qu'il

*Sen. l. 2. de Clem. c. 1. & Sueton. art. 10.*

*Tac. 3. ann. &*

eſtoit, que les condamnations à mort ne fuſſent point executées que dix jours aprés la ſentence renduë. Et nous avons dans le Code une reſcription des Empereurs Gratien, Valentinien & Theodoſe, dattée de Verone, & qu'on dit que perſuada Saint Ambroiſe, par laquelle les jugemens de mort, quoique donnez par la bouche du Prince, ſont ſuſpendus durant trente jours. I. *Sueton. art. 75. L. ſi vindicari C. de pœnis, & Sozom. 7. hiſt.*

Or comme les Rois ne ſçauroient trop s'éloigner des limites de la cruauté, auſſi ne faut-il pas qu'ils pechent par un excés de bonté, qui n'eſt quelquefois gueres moins prejudiciable à l'Eſtat, que la trop grande ſeverité. L'indulgence de Nerva fut ſi extrême, ayant ſuccedé à Domitien, dont il vouloit prendre le contre-pied, qu'un Conſul ſe donna la liberté de dire en plein Senat, que c'eſtoit veritablement un mal d'avoir un Empereur ſous qui l'on n'oſaſt quaſi rien faire ſans peril, mais qu'il n'eſtoit pas moins dangereux de vivre ſous un autre qui permiſt de faire tout impunément. Voila pourquoi nos Princes ſe ſont ſouvent lié les mains par leurs Edits, notamment en ce qui touche l'abolition des crimes, ayant commis des Magiſtrats pour connoiſtre ſi les remiſſions qu'ils donnent, ſont admiſſibles ou non; & fait des Ordonnances qui defendent à tous les Juges d'avoir égard à leurs lettres de cachet, à cauſe de la facilité qu'on trouve auprés d'eux à les obtenir. Je

ne ſçaurois rendre ce lieu plus illuſtre, que par la belle penſée qui ſortit de la bouche ſacrée de Louïs le Juſte, en un tems qui avoit ſi grand beſoin de quelque exemple ſignalé pour eſtonner la Rebellion, qu'elle oſoit bien paroiſtre armée, & donner des batailles contre les troupes que ſa Majeſté luy oppoſoit. Ce fut en mil ſix cens trente deux, qu'un Seigneur de ſa Cour prit la hardieſſe de luy dire dans Thoulouze, qu'il jugeoit au viſage & aux yeux de pluſieurs, que ſa bonté obligeroit bien du monde, en pardonnant à celuy dont on ne ſe pouvoit empeſcher de plaindre le malheur, quoiqu'on deteſtaſt ſa felonnie. Je croi ce que vous dites, répondit ce grand Monarque, mais conſiderez que je ne ſeroïs pas Roy ſi j'avois les ſentimens des particuliers. O admirable repartie, que vous contenez de myſterieuſe ſageſſe! & que vous meritez d'eſtre publiée par tous les Royaumes de la terre? Comme Dieu ne diſpoſe pas des ſaiſons, ni de tout ce qui ſe paſſe ici bas ſelon la volonté des hommes, parce que ce ſeroit perdre l'Univers: les Rois ne peuvent pas non plus gouverner à l'appetit des peuples, ni en de ſi importantes occaſions condeſcendre à leurs deſirs, dautant qu'il y va ſouvent de la ruïne de l'Eſtat, qui ſeroit peut-eſtre inevitable ſi on leur donnoit tout contentement. Les Sujets ne laiſſent pas neantmoins d'eſtre obligez de reſpecter une conduite dont ils

ne penetrent pas tous les conſeils ; de meſme que nous admirons celle du Monde, ſon ordre, & ſes mouvemens pleins d'intelligence, ſans les comprendre. Or quand cette neceſſité de pourvoir à la ſeureté publique ſe rencontre, ce ſeroit une cruauté d'uſer de clemence à ſon prejudice, & un crime de ne pas punir les fautes qui vont à la deſtruction de la ſocieté civile. Javouë que hors ces conſiderations du bien general, les Souverains doivent plûtoſt pencher du coſté de l'indulgence, que de l'autre, & ſe contenter bien ſouvent, de faire couper comme Artaxerxes, la thiare pour la teſte. Ils ne ſçauroient mieux uſer de la Royauté, qu'en pardonnant, ſelon le conſeil de Livia, à ceux qui ne leur peuvent plus nuire, & qui ſont neantmoins capables de ſervir encore à leur gloire. Et rien ne les rendra plus recommandables, que de faire grace aux miſerables, avec ces belles paroles de Marc-Antonin, dont ſe ſervit depuis Theodoſe : Pleuſt à Dieu que je peuſſe encore donner la vie à ceux qui ne l'ont plus. La Juſtice eſt une faulx qui trenche également tout ce qu'elle rencontre. Mais il ſe trouve parfois de ſi belles plantes parmi les autres herbes, qu'il y auroit de l'inhumanité, s'ils ne les épargnoient levant un peu la faulx en leur faveur. Sur tout ils ſe doivent ſouvenir aux offenſes particulieres, de cette belle ſentence de Seneque, Qu'il n'y a rien de plus beau ni

I.

*Amm. Marcel. l. 30.*

*Vulg. in Avid. I. Antioc. in Exer.*

*L. 1. de Clem. c. 20.*

Nihil glorioſius Principe impunè læſo.

de plus glorieux ſous le Ciel, qu'un Prince qui a receu quelque déplaiſir ſans reſſentiment. Et de cet autre beau mot d'un ancien Philoſophe, Qu'il y a quelque choſe de Royal à entendre de mauvaiſes paroles pour de bonnes œuvres. Nous n'avons que faire d'aller chercher des exemples de cela dans l'Hiſtoire du temps paſſé, celle de nos Rois en eſt toute pleine, & je me contenterai de donner celuy de Philippe Second Roy d'Eſpagne, tant pour en repreſenter de domeſtiques de tous coſtez à Monſeigneur le Dauphin, qu'à cauſe que celuy-là eſt des plus notables en la perſonne d'un ſi ſage & ſi puiſſant Monarque. Un homme qui n'avoit jamais eu l'honneur de parler à ſa Majeſté, & qui n'en avoit auſſi receu aucun déplaiſir, ne laiſſa pas d'eſtre empriſonné pour avoir eſté ſi temeraire que d'en médire publiquement. Ce genereux Prince le fit mettre en liberté auſſi-toſt qu'il fut informé de la qualité de ſon crime, ſans luy faire ſouffrir autre mal, que le jugement qu'il fit de ſa perſonne; diſant, qu'un autre qu'un fou parfait n'auroit jamais, ſans eſtre offenſé, parlé de la ſorte de celuy qu'il ne connoiſſoit point. A quoi il adjouſta cette belle ſentence, Qu'il n'y a point de Souverains dont les peuples parlent moins deſavantageuſement, que de ceux qui leur donnent toute liberté de le faire. Si eſt-ce que Philippe Second ne manquoit pas de ſeverité ailleurs, & il

*Antiſt. apud Laërt.*

Regium eſt malè audire cùm benefeceris.

*L. Cabrera l. 10. hiſt. c. 17.*

nous a donné assez de témoignages dans sa maison & au dehors, pour nous faire croire qu'il ne laissoit point de fautes impunies, où l'Estat estoit tant soit peu intereſſé. Il a mesme parfois voulu confondre la cruauté avec la Justice, changeant le surnom de Cruel qu'a merité l'un de ses predecesseurs, en celuy de Justicier, comme si la difference n'estoit pas grande de l'un à l'autre. Car considerant dans son Chasteau de Segovie une statuë du Roy Dom Pedro, qui avoit au bas cette inscription, *El Cruel*, il commanda qu'elle fust ostée, & y fit substituer cet autre mot, *El Iusticiero*. Il excéda en cela de beaucoup l'estenduë de la puissance Royale, qui ne va pas si avant, & qui ne sçauroit faire perdre des titres acquis par les suffrages de tout un peuple, beaucoup moins changer la nature des choses, & faire d'un vice une vertu. Tant y a qu'à l'égard de ce coupable, qu'il croioit n'avoir parlé que contre sa personne, il usa d'une tres-grande clemence; & qui merite bien, ce me semble, la recommendation que nous luy donnons. Ce n'est pas à dire qu'il ne faille souvent reprimer l'insolence de ces temeraires, leur crime est assez ordinairement accompagné d'un mauvais dessein d'émouvoir les peuples; auquel cas on n'en sçauroit faire une punition trop grande, ni trop exemplaire. Mais il y a lieu aussi quelquefois à un Prince de monstrer sa

I.

*L. Cabrera l. 9. hist. c. 12.*

bonté, & sa grandeur de courage, quand il le peut faire sans qu'elles prejudicient au public. Nos Rois, sur tous ceux de la terre, en ont usé de la sorte, & ont fait voir en de telles occasions qu'ils avoient aussi peu d'aiguillon que celuy des Abeilles. Monseigneur le Dauphin est particulierement obligé d'imiter cet autre Roy des eaux, de qui il porte le nom; Aristote nous apprenant, qu'entre tous les animaux de la mer qui la reçoivent au dedans, & à qui la nature a donné des poulmons, le Dauphin est le seul qui n'a point de fiel.

*2. de hist. anim. cap. 15.*

Voilà comment la Justice s'exerce par les Souverains en ce qui regarde la distribution des peines, sans qu'on leur puisse reprocher, ni la severité, ni la trop grande indulgence. Mais outre la Justice qu'ils rendent eux-mesmes, avec une particuliere connoissance, & qui doit estre la plus respectée de toutes; il y en a d'autres dans une infinité de Tribunaux qu'ils ont establis pour le bien de leurs Sujets, dont neantmoins la fin n'est que trop souvent contraire au dessein de leur institution. Il arrive tous les jours aux peuples qui s'y addressent pour se garentir d'oppression, comme à la brebis qui se mit sous un buisson pour se preserver de la pluye. Elle y trouva le couvert qu'elle cherchoit à la verité, mais avant que d'en sortir il luy fallut laisser la meilleur partie de sa toison. Ce sont les lieux

où les Rois doivent le plus faire paroître l'amour qu'ils ont pour la Justice, par la punition de ceux qui font un brigandage public de son Ministere. Artaxerxes fit écorcher de mauvais Juges, & seoir dessus leurs peaux ceux qui leur succederent, afin de les rendre meilleurs. Cambyses en avoit déja usé de la sorte; & Darius fit mettre en croix l'un d'eux qui s'estoit laissé corrompre par argent. J'aime mieux exaggerer sur ce sujet le mal de nos voisins, que le nostre qui est peut-estre plus grand. Ferdinand, sous qui les Indes Occidentales furent découvertes, y envoyant un Pedrarias pour Vice-Roy, luy defendit fort expressément d'y mener aucun de ces Jurisconsultes, qu'on nomme *letrados* en Espagne, desirant exempter le nouveau monde des disgraces qu'ils causent à celuy-ci. Et Mathias Corvin fut contraint de chasser de toute la Hongrie ceux qu'il y avoit amené d'Italie, tant ils excitoient de desordres & de ruines par les subtilitez de leur chicane. A la verité, les Rois ne sçauroient trop estimer les hommes de cette profession qui la font avec integrité, ni trop recompenser les bons Juges qui distribuent en leur nom ce sel de la vie, comme parloit Pythagore, qui preserve leurs Sujets d'une corruption inevitable, puisque les Pirates mesmes, & les plus scelerats des hommes ne se peuvent passer d'exercer quelque justice entre eux. Mais aussi ne sçauroient-

I.

*Diod. Sicul. l. 15. Herod. l. 5. & 7.*

*Diog. Laert. in Pyth.*

ils témoigner assez d'indignation contre ceux qui abusent de leurs charges par toute sorte de corruption ; qui ne reconnoissent la balance de Themis que pour l'imiter, inclinant toûjours du costé d'où ils reçoivent le plus ; & qui n'emploient l'autorité souveraine qu'on leur a confiée, qu'au service de leurs passions, & à l'oppression des peuples. Le merite des premiers fit couvrir à Marcellus le lieu où l'on rendoit la justice, afin qu'on la pûst rechercher plus commodément. Et la malice des derniers obligea l'un des Catons à dire, qu'on devoit paver de chausse-trapes toutes les avenuës du mesme lieu, qu'il croyoit ne pouvoir estre rendu trop desert.

Il me reste à dire un mot sur la question que quelques-uns font, si les Rois sont tellement au dessus de la Justice & des Loix, qu'elles ne les regardent point. Car on a veû beaucoup de Legislateurs qui ont subi la peine de celles qu'ils avoient faites, croyant ne les pouvoir mieux autoriser que par leur exemple. Il ne semble pas aussi que Trajan se creust exempt de leur jurisdiction, quand il disoit en donnant son épée à porter, qu'on s'en serviſt contre tous ceux qui le meriteroient, & contre luy-mesme si besoin estoit. Et entre ceux qui ont parlé avant moy de l'instruction des Princes, il y en a, comme le Pere Mariana, qui les ont tout-à-fait assujettis à leurs propres con-

In cunctos, in meque simul.

ſtitutions. D'autre coſté chacun ſçait, que par le Droit Romain, conforme à la doctrine d'Ariſtote pour ce regard, le Souverain n'eſt aucunement tenu d'obſerver les Loix; juſques-là qu'il communique ce meſme privilege à ſa femme, qui ne l'a pas de ſon chef. Marc Antoine, tout homme de republique qu'il eſtoit, dit à Cleopatre, qui le prioit inſtamment de demander raiſon au Roy Herode de la mort de ſon beau-frere, qu'eſtant Reine elle ſe faiſoit grand tort en cette pourſuite, parce qu'elle vouloit qu'on violaſt le privilege des Rois, qui les exempte de rendre conte de leurs actions. Ce fut ſelon cette juriſprudence que les premiers Magiſtrats de Perſe répondirent à Cambyſes, qu'ils ne trouvoient point veritablement de Loy qui permiſt à un frere d'épouſer ſa ſœur, mais qu'il y en avoit bien une qui donnoit la licence au Roy de faire tout ce que bon luy ſembloit. Paryſatis prononça depuis la meſme choſe à ſon fils Artaxerxes Mnemon, qui ſe maria avec deux de ſes propres filles, luy repreſentant que ſans avoir égard aux Loix, ni aux opinions des Grecs, il ſe pouvoit ſouvenir que Dieu l'avoit donné aux Perſes pour leur definir ce qui eſtoit juſte ou injuſte, honneſte ou deshonneſte. Quand Seleucus fit épouſer ſa propre femme Stratonice à ſon fils Antiochus, il fit entendre à ſes peuples que les Perſes ni les Grecs n'avoient point de loy compara-

I.

*Lib. 31. ff. de leg.*

*Ioſ Ant. Iud. l. 15. cap. 4.*

*Herod. l. 3.*

*Plut. vie d'Artax.*

*Appian. bel. Syr.*

ble à celle qui porte, que tout ce que le Roy ordonne doit estre tenu pour equitable. Et cette effrontée Julia dit à Caracalla, selon le mesme sens, qu'il pouvoit tout ce qu'il vouloit, puisque comme Empereur il donnoit la loy à tout le monde, & ne la recevoit de qui que ce fust. Je pense quant à moy qu'on peut tenir une opinion moyenne entre les deux que nous venons d'exposer, & dire, qu'encore qu'un Souverain ait cette prerogative d'estre pardessus les Ordonnances, comme celuy qui est reputé les avoir faites, & qui en dispense qui bon luy semble, à plus forte raison soy-mesme; si est-ce que de son propre mouvement il ploye sa volonté à les suivre aussi exactement que personne, parce qu'il les reconnoist justes, & qu'il fait gloire de se soûmettre à la raison. Pour le moins est-ce ainsi que nos Rois en ont toûjours usé, mesme quand il n'a esté question que des moindres loix somptuaires, le plus souvent establies pour le commun des hommes seulement, à qui pourtant ils ont ordinairement voulu donner l'exemple de les bien observer. Or il est certain qu'entre tous les Monarques Chrestiens, il n'y en a point qui ayent tant de cette autorité absoluë, & de cette souveraineté indépendante, que ceux de France, qui sont les aisnez de tous, & qui ne relevent, comme nous disons communément, que de Dieu & de l'épée. Car quant aux Em-

*Si libet, licet, &c. Spartianus.*

pereurs d'Allemagne, il s'en faut beaucoup qu'à cet égard l'Image de Dieu soit si visible, ni si eminente en eux qu'elle paroist en nos Rois ; tant pource que leur élection les soûmet à des Bulles d'or, & à des Constitutions Imperiales, qui limitent tout-à-fait leur puissance ; que pource que l'Empire n'est aujourd'huy, à le bien considerer, qu'une grande Commanderie qui oblige à beaucoup de dépense, & qui n'a pas dequoi entretenir son Titulaire, s'il n'apporte d'ailleurs un grand revenu en y entrant, pour en soustenir la dignité & les charges. Que si le premier Roy de la Chrestienté se reconnoist tenu d'obeïr non seulement aux Loix Divines, dont personne n'est dispensé, mais qu'il se porte encore de luy-mesme à l'observation de celles qui ne le lient point, parce qu'il est au dessus, & qu'elles n'ont de force qu'autant qu'il leur en donne ; y auroit-il apparence de soustenir que les autres Souverains fussent si absolument libres, qu'ils n'eussent pour loy & pour toute regle, comme des Polyphemes, que leur seule volonté ? Dieu mesme, de qui ils tiennent toute l'autorité qu'ils exercent ici bas, obeït aux loix de cette raison eternelle qui vient de luy ; & nous ne voyons gueres qu'il contrevienne à celles du monde, qui est l'ouvrage de ses mains. Les plus grands Potentats le doivent imiter en cela, & se dispenser aussi rarement des loix mesmes

I.

de leur Estat, que Dieu de celles de la Nature; n'usant des prerogatives de leur Toute-puissance, que comme il fait des miracles, c'est à dire fort rarement, & en de tres-importantes occasions. Car il faut tenir pour autant de blasphemes, les reparties de La Nouë & d'Antoine de Leve à leurs Maistres, qu'ils vouloient porter à faire de mauvaises actions. Celuy-là touché du reproche de son Roy, de luy avoir conseillé ce qu'il n'eust pas voulu faire, dit brusquement, que quant à luy il avoit une ame à sauver. Et le dernier eut la hardiesse de prononcer à Charles-Quint, que si la conscience le retenoit de faire quelques actions de peu de justice, il devoit au mesme tems renoncer à l'Empire. Ce sont des propos d'autant plus scandaleux, que les Payens ont eu des maximes de gouvernement formellement contraires, & qu'on peut dire aussi raisonnables, que celles-là sont impies. Pompée soustenoit pompeusement, & de fort bonne grace, que ce n'estoient ni les mers, ni les montagnes, mais la Justice seule qui terminoit l'Empire Romain. Et Trajan récrivit depuis au Roy des Parthes selon la mesme pensée, qu'il s'assuraſt que l'Euphrate ne seroit jamais qu'une borne mal-assurée contre la Domination Romaine, qui ne pouvoit estre limitée que par la consideration de l'Equité. Aussi est-il tout evident, que sans elle les Royaumes, & ce qu'il y a de Puis-

Vostra Maiesta tienne anima? rinunrii dunque l'Impe-rio.

I.

sance sur la terre, ne seroient que de glorieuses pirateries, & de fameux larrecins; Puisque, comme parle Saint Augustin, les brigandages peuvent estre nommez de petites royautez sans justice. C'est donc elle qui rend un Empire grand & considerable, plûtost que son estenduë, selon le beau mot de Zenon, Que la grandeur est en la bonté; & selon que l'entendoit ce petit Roy de Grece, qui ne pouvoit souffrir qu'on appellast celuy de Perse le grand Roy en sa presence: Pourquoi seroit-il plus grand que moy, disoit-il, si ce n'est qu'il soit meilleur, & plus juste que je ne suis? Il avoit raison en verité, & je suis pour son sentiment d'autant plus volontiers, qu'il establit solidement la grandeur & la superiorité de nostre Monarchie Françoise sur toutes celles de la terre. En effet, le regne heureux & triomphant d'un Loüis le Juste, luy pourroit seul donner cet avantage, quand elle ne le meriteroit pas d'ailleurs par le consentement de toutes les Nations, qui luy accordent assez le premier rang en general, luy attribuant chacune du moins le second en particulier. Et les vertus naissantes de Monseigneur le Dauphin, le rendant aussi digne successeur des titres d'un tel Pere, que de ses Couronnes, nous assurent d'une perpetuité de gloire, & de bon-heur tout ensemble, sous de si puissans & de si justes Princes. Finissons dans une si belle esperance le discours de la Justice, &

*Lib. 4. de Civit. Dei c. 4.*

ἐν τῷ εὖ, τὸ μέγα.

passons à celuy des Finances, dont nous avons fait la troisiéme colomne d'un Estat.

DES FINANCES.

CE N'EST PAS sans sujet que nous nommons Finances, celles sans qui il n'y a gueres d'entrepriſes qu'on puiſſe heureuſement finir. Nos Anciens ſe ſervoient du mot de Chevances, qui vouloit dire la meſme choſe, parce qu'on acheve toute choſe avec de l'argent, ou le rameau d'or en la main, les Enfers meſmes reſpectant ce premier des metaux. Et quand les Latins ont appellé les richeſſes des facultez, & nous des moyens, ç'a eſté pour ſignifier que par leur moyen on peut faire quaſi tout ce qu'on veut, de meſme que ſans elles il eſt comme impoſſible de rien executer. Or quoique cela ſoit vrai à l'égard de tous les particuliers, qui demeurent tels que des corps ſans ame & ſans action, s'ils ne ſont pourveus de ces biens de fortune; y ayant plus de deux mille ans qu'Heſiode a dit, que l'argent eſtoit un ſecond eſprit qui faiſoit vivre les hommes; & que Penelope a reſcrit à ſon Ulyſſe pour le faire revenir, qu'on déchiroit pendant ſon abſence leurs entrailles communes, nommant ainſi le bien de leur maiſon. Si eſt-ce qu'il eſt encore plus certain dans le general des Eſtats & des Monarchies, dont les richeſſes ont toûjours eſté conſiderées

*Opes, quod opem ferant.*

*χρήματα δ' ψυχὴ πέλεται δειλοῖσι βροτοῖσι.*

*Viſcera noſtra tuæ dilacerantur opes. Ovid. ep. 1.*

comme des nerfs qui leur donnent la vi- I.
gueur & le mouvement. Et veritablement il n'eſt point plus ordinaire au corps phyſique de devenir boiteux ou perclus, quand un nerf ſe retire & s'accourcit ; qu'au corps politique de ſouffrir de notables incommoditez, ou de perilleuſes defaillances ; lors que ſon revenu & ſes finances diminuent. C'eſt pourquoi les Anciens les mettoient au rang des choſes ſacrées, & ces ſages Romains en commirent la garde au plus âgé de tous les Dieux, comme de la plus importante choſe de leur Republique. En effet, tout le monde a reconnu que jamais Ceſar n'euſt eu le pouvoir de la ruïner, ſans le ſacrilege qu'il commit enlevant le threſor public du Temple de Saturne.

Mais bien que les Finances ſoient de la conſequence que nous venons de dire, & qu'il ſemble, cela eſtant, que les Souverains ne puiſſent apporter trop de ſoin, tant pour en acquerir que pour les conſerver ; il ne s'enſuit pas pourtant qu'ils doivent indifferemment faire pour les avoir, tout ce que leur autorité abſoluë leur donne le moyen de pratiquer ; ni qu'on doive eſtimer ceux de l'humeur de Veſpaſien, qui trouvoit l'odeur des tributs toûjours bonne, quoiqu'ils fuſſent tirez des plus ſales excremens, & que l'exaction en fuſt tres-honteuſe. Caligula ne rougit point de prendre des femmes débauchées, autant que chacune d'elles

*Suet. art. 23.*

*Id. art. 40.*

se faisoit payer pour un embrassement. Il y a eu d'autres Empereurs qui ont imposé des Daces sur les ombres, & sur l'air que nous respirons. Les Senateurs Romains se sont veus contraints de payer six de ces pieces de monnoye qu'ils nommoient *Asses*, pour chaque tuile de leur maison. Et on dit, qu'encore aujourd'huy des Princes d'Orient font acheter à leurs Sujets la permission de se baigner dans le Gange; comme celuy de Benamataxa en Afrique, oblige ses peuples à luy demander une fois l'an le feu nouveau, l'usage de cet élement ne leur estant pas libre autrement. A la verité, il y a long-temps que Diodore a remarqué, que les Rois Indiens s'attribuoient la proprieté de toutes les terres de leur domination. Les Empereurs de Maroc & de Congo n'en pretendent pas moins en nos jours, non plus que le grand Seigneur. Et ces puissans Ingas de Cusco estoient en possession de partager tous les ans ces vastes Provinces du Perou, comme bon leur sembloit; ce que Cesar dit qui se pratiquoit aussi dans nos Gaules de son temps. Sous une si estrange servitude il y auroit moins dequoi s'estonner, quand les Souverains disposeroient à leur fantaisie du bien des particuliers; & il n'y a point de tribut dont les Tartares se puissent plaindre, supposé que leur grand Cam soit maistre absolu, tant de leurs troupeaux, de leurs meubles, & du reste de leurs biens s'ils en ont d'autres, que de

*Harmen. apud Cujac. l. 10. observ.*

*Odoardo Barbosa.*

*Lib. 2.*

*Acosta l. 6. c. 15.*

*De bello Gall. l. 6.*

*Berg. voyage de Carpin. c. 5.*

leurs perſonnes meſmes & de leurs vies. I.
Mais graces à Dieu, le gouvernement de nos Monarques Chreſtiens eſt bien different ; ils regnent avec autant de douceur que ceux-là uſent de violence ; & la moderation des Rois de France eſt particulierement celle qui les a rendus en meſme temps les plus aimez, & les plus puiſſans de tous. Ce ſeroit donc une choſe auſſi injuſte qu'odieuſe, s'ils penſoient ſe ſervir des exemples que nous avons rapportez pour mal-traitter leurs peuples ; les loix de l'Eſtat & celles de la Religion s'y oppoſent ; & il me ſouvient d'avoir leû qu'un Docteur Eſpagnol ayant preſché devant Philippe Second, que les Souverains avoient un pouvoir abſolu ſur la vie & ſur les biens de leurs Sujets, il fut contraint de s'en dédire le lendemain, comme d'une propoſition fauſſe & heretique.

J'avouë pourtant qu'il y a des ſaiſons ſi calamiteuſes, que les meilleurs Princes du monde ne ſe peuvent pas diſpenſer d'augmenter leurs ſubſides, & de ſurcharger leurs peuples. Ils ont l'autorité de le faire quand il leur plaiſt, & ce ſont des actions dont ils n'ont à rendre compte qu'à Dieu ſeul. La guerre Punique fit mettre un impoſt ſur le ſel, qui acquit au Cenſeur Livius le ſurnom de Salinateur. Tite-Live remarque qu'en de ſemblables occaſions les Queſteurs Romains contraignoient les Augures & les Pontifes, de

*Dec. 4. l. 3. Appian. l. 2. de bel. civil.*

contribuer aux frais des armemens qu'il falloit faire. Et les femmes meſmes n'ont pas eſté exemptes de donner lors juſques à leurs ornemens de teſte, pour les neceſſitez de la Republique. Ce fut par la meſme raiſon que S. Louïs leva la taille, le premier de nos Rois, pour fournir aux dépenſes de ſes guerres ſaintes. Les Aides furent introduites ſous Charles le Sage, afin de payer la rançon du Roy Iean ſon pere, qui reduiſit la France à une telle extremité, qu'on n'y voyoit plus que de la monnoye de cuir, percée d'un petit cloud d'argent par le milieu. Et pour m'abſtenir d'une ennuyeuſe repetition de tous nos malheurs, je remarquerai ſeulement que long-temps auparavant Chilperic Second avoit chargé la France de tant de ſubſides, qu'au rapport de Gregoire de Tours, la plus grande partie de ſes habitans abandonnerent le pays, & furent chercher leur demeure ailleurs. Il n'y a point de Nations qui n'ayent éprouvé quelquefois les meſmes traittemens de ceux qui en ont eu le gouvernement. Le Paſquin declara ſous Sixte Cinquiéme, qu'il s'eſſuyoit promptement devant qu'on euſt mis une impoſition ſur les rayons du Soleil. Un Poëte Grec diſoit, que de ſon temps Charon avoit déja fait monter ſon droit de paſſage juſques à trois oboles. Et nous ſçavons avec verité, que le peuple de Dieu meſme ne fut pas exempt de charges extraordinaires ſous Salomon, le plus

Miaſciugo inanziche il ſo'e ſi venda.

plus ſage & le plus riche de tous ſes Rois. C'eſt ce qui oblige Bacon de nommer de fort bonne grace Henri Septiéme le Salomon d'Angleterre, comme celuy que tout le monde reconnut auſſi prudent en ſa conduitte, que ſes Sujets l'éprouverent peſant en beaucoup d'exactions qu'ils eurent à ſouffrir de ſon temps. Mais nous pouvons dire auſſi, que hors les neceſſitez preſſantes de l'Eſtat, les bons Princes ne ſe ſont guerés portez aux nouvelles inventions de tributs odieux, & de levées faſcheuſes; qui font ſouvent crier les peuples, & les mettent parfois hors de leur devoir. Les Iſraëlites lapiderent Aduram, qui eſtoit venu pour prendre d'eux les ſubſides intolerables du Roy Roboam; & nous n'avons que trop d'exemples de ſemblables rebellions avenuës en des occaſions peu differentes. Les veritables Paſteurs des peuples, comme les nomme Homere, tondent ſans écorcher leurs brebis, ſelon le dire de Tibere; ils ménagent le bien de leurs Sujets comme leur propre ſubſtance; & ſur tout, ils ont en horreur la maxime de ceux qui ont dit, que la graiſſe du peuple eſtoit la pire de toutes. Tant s'en faut, les Rois n'ont de forces qu'autant que leurs Sujets ont d'embonpoint; la teſte ne ſçauroit bien faire ſes fonctions, ſi les membres ſont trop debilitez; & je trouve que l'Hiſtoire de la Reine d'Angleterre Elizabeth la louë avec grande raiſon, d'avoir remis une

*Hiſt. de Hen. VII.*

*3. Reg. cap. 12.*

*Cambdenus lib. Hiſt.*

partie des deniers que le Parlement luy avoit accordez, disant qu'elle les trouvoit aussi bien dans la bourse de ses Sujets que dans la sienne.

Or ce n'est pas assez que les Souverains s'abstiennent des trop violentes oppressions, il faut que dans les impositions justes & raisonnables ils observent beaucoup de choses, sans quoi leur gouvernement ne peut estre heureux, ni l'estat de leurs Finances bien reglé. Car premierement ils doivent faire en sorte que la pluspart des levées qu'ils ordonnent sur le peuple, ressemblent à ces vapeurs qui sortent de la terre, & qui aprés s'estre épaissies en nuées tombent en bas, & retournent au lieu d'où elles estoient parties. Parce que si l'or & l'argent qu'ils tirent des particuliers demeuroit dans l'Espargne en trop grande masse, ils reduiroient bien-tost leur Royaume à une extréme pauvreté; & leur Fisc seroit justement, selon le dire d'un Ancien, comme la Rate dans le corps humain, qui devient hetique aussitost que celle-là groffit outre mesure.

Il est aussi besoin qu'ils prennent garde que les impositions se fassent avec une proportion plûtost de Geometrie, que d'Arithmetique, en telle façon que toutes les parties de l'Estat y contribuent, chacune selon ses forces, & selon que la raison du bon gouvernement, dont parlent tant les Italiens, le peut souffrir. Les Royaumes sont souvent comparez à

des vaiſſeaux, & c'eſt en cecy principalement qu'ils leur reſſemblent, que ſi vous les chargez plus d'un coſté que de l'autre, ils ſont pour verſer au premier vent, n'y ayant que l'égalité de la charge qui leur puiſſe donner un bon mouvement. Je ſçai bien qu'en matiere de ſubſides, tout le monde ſe plaint également, & que celuy qui a la teſte fort garnie de cheveux, ne crie pas moins qu'un autre qui eſt chauve, quand on luy en arrache le moindre poil. Mais il eſt vrai auſſi, que ceux qui ſont beaucoup de ſang peuvent mieux porter les grandes & frequentes ſaignées, que ceux qui ſont d'un autre temperament; & que les Marchands, par exemple, qui profitent journellement en beaucoup de façons par le moyen du trafic, ſont tout autrement capables d'aider le Prince en ſes neceſſitez, que ceux qui n'ont nulle induſtrie pour reparer le préjudice qu'ils reçoivent d'un nouvel impoſt. C'eſt pourquoi on ne ſçauroit avoir trop de ſoin du commerce; non ſeulement par la conſideration que nous venons de toucher, mais encore pource que l'un des principaux & des plus juſtes revenus d'un Eſtat, dépendant des entrées & des peages qui ſe prennent ſur la marchandiſe, il importe infiniment que ſon cours ſoit entretenu, & qu'il n'y ait jamais de ceſſation. Car le trafic manquant, la diminution des Daces cauſe le meſme inconvenient au corps politique, I.

qui arriveroit au noſtre, s'il ſe faiſoit quelque notable obſtruction dans la vene Porte, eſtant indubitable que le ſang n'eſtant plus diſtribué comme il faut par les membres, nous ne pourrions pas ſubſiſter davantage.

Or l'utilité de ce qui ſe leve à l'entrée & à l'iſſuë du Royaume eſtant ſi grande, & de l'importance que nous venons de remarquer, on doit bien éviter de tomber dans le malheur de ceux qui penſant augmenter leur revenu par de nouveaux tributs, ont fait des pertes cent fois plus grandes, qu'il n'y avoit à profiter. C'eſt l'un des plus ordinaires ſujets de diviſion entre toute ſorte d'Eſtats, qui conſomment plus de finances en une année de guerre, que leur ſubſide ne leur en auroit apporté pendant tout un ſiecle. Les Rois de Dannemarc l'ont bien experimenté, autant de fois quaſi qu'ils ont voulu hauſſer les peages de leur Sund. Et Polybe remarque, que les Byſantins ayant penſé faire la meſme choſe en cet autre deſtroit de l'Helleſpont, dont ils eſtoient les maiſtres, cela les engagea dans une tres-faſcheuſe guerre contre les Rhodiens, qui ne voulurent jamais ſouffrir cette nouvelle impoſition.

*Lib. 4. hiſt.*

Ceux de Byſance me font ſouvenir d'avertir les Princes de ne pas pratiquer ce que fit dans Conſtantinople l'Empereur Leon Iconomache, qui n'a eſté que trop imité par d'autres en de ſemblables ren-

contres. Les murs de cette nouvelle By- I.
ſance ayant eſté abatus par un merveilleux tremblement de terre, il voulut profiter de l'ire de Dieu, & ſe ſervir de cette occaſion pour impoſer un tribut nouveau, dont il faiſoit entrer la meilleure partie dans ſes coffres, & fort peu aux reparations de la ville, qui eut à ſouffrir longtemps aprés luy le ſubſide dont il eſtoit l'auteur. Car c'eſt une des choſes dont les Souverains doivent avoir le plus d'averſion, de fouler leurs Sujets par des charges qu'ils n'ont poïnt encore ſenties, & dont la conſequence eſt ſi grande, qu'on ne voit arriver que fort rarement qu'ils s'en puiſſent delivrer. Au contraire, elles augmentent quaſi toûjours de temps en temps, comme une boule de nege qui groſſit en roulant, & comme une plante qui croiſt inſenſiblement depuis qu'elle a pris racine, tant il eſt dangereux de donner le moindre commencement à ce qui eſt odieux dés ſa naiſſance. Je n'irai point chercher des preuves de cela dans l'Hiſtoire Grecque ou Romaine, & pour ne me rendre pas trop importun dans la noſtre, je me contenterai d'obſerver par quels degrez la ſeule impoſition du ſel eſt montée au point où nous la voyons. Philippe le Long fut le premier qui mit un denier ſur chaque minot de cet excrement de la mer. Philippe de Valois y en adjouſta un autre. Charles Sixiéme le fit aller juſques à quatre. Louïs Onziéme crut

combler la mesure en la taxant à douze deniers. Et cependant pour ne particulariser pas toutes ses creuës, il n'en sort point aujourd'huy de la Gabelle à moins de douze escus le minot; jamais la maxime de Philosophie ne s'estant trouvée plus evidente qu'en ceci, lors qu'elle a dit que les principes qui sont fort petits d'eux-mesmes, ne laissent pas d'estre tres-grands par puissance, & dans les effets qui viennent d'eux, puisque nous voyons que l'impost d'un denier a produit insensiblement celuy de douze escus.

Et pource que les plus grands desordres qui arrivent en cela, & en tout ce qui regarde les Finances, se rejettent ordinairement sur les Partisans; il est bien à propos d'informer les Princes de combien de disgraces ces gens-là sont capables de remplir leurs affaires, quand ils abusent du pouvoir que leur donne le mestier dont ils se mestent. Car outre qu'alors ils ont toûjours esté tenus pour les sangsuës du peuple, on les peut souvent encore mieux nommer les Harpies des Rois, celles de Phinée qui ravissoient toute sa substance, & qui le reduisoient quasi à mourir de faim, n'ayant esté inventées par les Poetes, que pour nous representer l'estat où ce pauvre Roy fut mis, par de fascheux Partisans qui s'estoient rendus maistres de tout son revenu, avec leurs fermes, leurs avances, & leurs artifices ordinaires. Cependant il y a des temps où l'on ne se peut

passer d'eux. Tite-Live remarque comme le Senat Romain n'osoit offenser le corps de ces personnes-là qu'il nommoit Publicains, fermant les yeux à leurs malversations pendant la seconde guerre Punique. Et pour monstrer qu'ils ont toûjours esté tels, qu'on les éprouve encore quelquefois; Le mesme Auteur dit, qu'un L. Pomponius, & un M. Posthumius, ayant pris à parti la conduite qui se faisoit par mer des vivres de l'armée, non seulement ils allegueront des naufrages qui n'estoient point, mais que pour mieux fonder leurs dédommagemens, ils en firent arriver de veritables, avec de vieux vaisseaux chargez de ce que bon leur sembla, qu'ils laisserent couler à fond, ayant de petites barques prestes pour recueillir les hommes seulement. Si est-ce que le dernier de ces deux Partisans se voyant cité en Justice pour cela, eut bien la hardiesse de chercher son impunité dans la force, & de contraindre, avec l'assistance de ses associez, le peuple Romain de se retirer, bien qu'il se fust assemblé pour le juger au pied du Capitole. Je me contente d'avoir monstré le mal qui peut venir de leur part, ce n'est pas mon dessein de l'examiner davantage, & pour parler des remedes, il en faudroit dresser un discours separé. I.

*Lib. 5. dec. 3.*

Ce ne seroit rien fait à un Roy d'empescher le dégast que les autres peuvent apporter à ses Finances, si luy-mesme les

diſperſoit inconſiderément, & qu'il n'en pûſt ſouffrir la reſerve pour les neceſſitez de l'Eſtat. Ce monſtre d'Heliogabale prenoit plaiſir à faire abiſmer dans le port des navires chargez de beaucoup de biens, nommant cela une action de grandeur & de magnificence, parce qu'il n'y a que des Empereurs qui puiſſent pratiquer des folies ſi cheres, & abuſer de la ſorte de la patience des hommes. A la verité, peu de ceux de ſa condition ont commis de ſemblables actions, mais il y en a eu quantité d'autres qui ne ſe ſont pas contentez d'eſtre liberaux, paſſant juſques à des prodigalitez qui cauſent ordinairement en ſuite la deſolation des Provinces. Et pource que nous nous ſommes déja expliquez ſur cette matiere, en parlant tantoſt de la Juſtice diſtributive, nous ne nous y eſtendrons pas davantage maintenant.

*Lampridius.*

Mais quelque utilité que nous remarquions dans le bon meſnage des Finances, un grand Monarque n'en doit faire eſtime qu'autant que l'acquiſition en eſt juſte & honneſte, & il luy eſt toûjours glorieux de ne point ſouffrir que la cauſe de ſon Fiſc prevale contre ce qui eſt de la raiſon. L'Empereur Hadrien fut le premier qui crea un Advocat Fiſcal, car il y avoit d'autres Officiers auparavant qui exerçoient cette charge. Pline ne laiſſa pas pourtant de prononcer avec beaucoup de generoſité devant Trajan, que les pretentions du Fiſc n'eſtoient jamais rejettées, ni

ni trouvées mauvaises que sous de fort bons Princes. C'est par cette regle que nous nous pouvons vanter d'estre gouvernez par les meilleurs de la terre, ils souffrent que le moindre de leurs Sujets dispute contre eux dans tous les Tribunaux de la Justice, & nous y voyons tous les jours leurs Advocats & Procureurs Generaux, succomber comme les particuliers, s'ils n'ont le droit de leur costé. Je ne rapporterois donc rien davantage pour l'instruction de Monseigneur le Dauphin sur ce sujet, l'usage de nos Rois, tel que nous venons de le dire, estant la plus belle leçon qu'il puisse recevoir, si je ne faisois conscience de luy taire la genereuse réponse d'un autre de ses ayeuls. Philippe Second, des vertus de qui rien n'empesche que ce jeune Prince ne puisse legitimement heriter, estant informé par le Docteur Velasque d'une affaire fiscale, où il estoit besoin que sa Majesté fist sçavoir sa volonté, il la luy expliqua en ces termes : Prenez garde, Monsieur le Docteur, & le Conseil avec qui vous jugerez de mesme, qu'en toutes les affaires de cette nature où il se trouvera le moindre doute, j'entens que vous soyez toûjours contre moy. Le sens de cette réponse est excellent en toutes langues, mais les propres mots qui sont prononcez par ces bouches sacrées, ont tant de force & de grace, que je ne puis m'empescher de transcrire ceux-ci : *Doctor advertid, y al*

I.

*L. Cabrera l. 10. cap. 5.*

*consejo, que en caso de duda, siempre contra mi.* O sentence digne d'estre écrite en lettres d'or dans tous les Palais des plus grands Monarques ! O paroles qui meritez d'entrer dans le solemnel serment qu'ils font lors qu'ils sont couronnez ! O maxime pleine d'equité & de bonté Royale, qu'il seroit à souhaiter qu'un meilleur Echo que le mien, vous fist resonner par tout l'Univers ! Un Roy qui a de telles pensées, ne trouvera jamais mauvais qu'on luy die comme à Marc-Antoine, que s'il veut doubler ses subsides, il doit au mesme temps faire que ses peuples ayent deux Estez avec deux Automnes, & qu'ils jouïssent d'une double recolte. Il ne croira jamais un Palphurius, ni un Armillatus, quand ils adjugeront à son Fisc tout ce que l'Ocean porte de plus beau sur son dos, aussi bien que ce qu'il cache de plus precieux dans son sein. Et ceux qui luy attribueront de mesme une absoluë puissance sur la vie & sur les biens des particuliers, à cause que l'Ecriture Sainte dit, que toute la terre est au Seigneur, seront contraints de se retracter, comme nous avons veû tantost. Nous ne devons aussi rien attendre de moins equitable du grand Genie de nostre Dauphin; & selon que nous pouvons augurer de la bonne institution qu'on luy donnera, il reglera l'estat de ses Finances, sans avarice & sans prodigalité. L'or n'est puissant que sur les esprits terrestres comme luy; sa splendeur

*Iuven. sat. 4.*

n'éblouït que les veuës baſſes ; & quand tout eſt dit, un threſor amaſſé par de mauvais moyens, ne ſert bien ſouvent aux Rois meſmes, qu'à preparer leur ruïne. L'ami de Chilperic Premier creut ne pouvoir mieux ni plus promptement cauſer ſon retour, qu'en portant Egidius uſurpateur de ſa Couronne, à faire de grandes levées de deniers, qui le rendirent odieux à toute la France. Il faut donc élever Monſeigneur le Dauphin dans une liberalité digne de ſa naiſſance, & luy apprendre à n'eſtimer, ni trop, ni trop peu ſes Finances. Comme leur diſſipation eſt indubitablement celle d'un Royaume, leur trop grande reſerve ne luy fait pas moins de mal, tenant en meſme temps renfermez ſous la clef la joye du peuple, la vie des languiſſans, le rachapt des captifs, la liberté des priſonniers, & le contentement d'une infinité de miſerables. C'eſt avoir aſſez examiné ce poinct, paſſons à celuy des Armes.

*Epitome Fredeg. c. 11.*

DES ARMES.

IL N'Y A RIEN de plus vrai que ce que repreſentoit autrefois Hannibal dans le Senat de Carthage, que comme les grands corps ont beſoin de beaucoup d'exercice, parce qu'ils ſont quantité d'excremens qui peuvent eſtre diſſipez par là ; les grands Eſtats ſont auſſi ſujets à de perilleuſes maladies qui leur viennent du dedans, ſi on ne les exerce par les armes

*Tite-Live dec 3. l. 10.*

au dehors, & si la chaleur profitable d'une guerre estrangere ne consomme les mauvaises humeurs, d'où naissent ordinairement les émotions fiévreuses des guerres civiles. Outre cette raison qui semble justifier les armes en les rendant necessaires, on ne peut nier qu'il n'y ait des guerres aussi utiles parfois, qu'on en voit d'autres qui sont la ruïne & la desolation des Provinces. Je ne veux pas dire simplement comme les Stoïciens, que les guerres remedient à ce nombre excessif & comme insupportable de peuples, les Dieux n'ayant permis celle de Troye, selon la pensée d'Euripide, que pour décharger l'Europe & l'Asie de la trop grande multitude d'hommes qui l'opprimoit. Mais je puis bien soustenir aprés Diodore, que rien ne mit la Grece dans l'opulence, & ne l'éleva à ce haut point de gloire où elle s'est veuë, que l'entrepriſe militaire de Xerxes contre elle lors qu'il la voulut envahir avec une armée qui trenchoit les montagnes, & qui desseichoit les lacs & les rivieres seulement en passant. Car les riches dépouïlles des Perses remplirent toutes les villes Grecques de tant de biens, qu'elles eurent depuis le moyen d'exciter par la recompense toute sorte d'esprits à bien faire. C'est pourquoi l'on a observé que le siecle des grands personnages, soit pour les arts ou pour les sciences, eut alors son commencement; & que Phidias, Themistocle,

*Plutarque co tred. des Stoïc.*

*Lib. 12.*

Socrate, Ariſtide & Iſocrate, donnerent de ce temps-là chacun à ſa profeſſion, la plus haute reputation qu'elle ait jamais pû obtenir. Que ſi nous voyons clairement par cette Hiſtoire, que les guerres ne ſont pas toujours deſ-avantageuſes, puiſqu'elles ſont capables de produire de ſi bons effets; nous pouvons encore adjouſter à la recommendation des armes, que ſans elles toutes les diſciplines, dont nous venons de parler, ne ſe ſçauroient maintenir. Vegece prend ſujet d'admirer là deſſus les Romains, qui s'appliquèrent principalement à un meſtier duquel dépend la conſervation de tous les autres; & qui voulurent exceller en cette ſcience militaire, ſans laquelle toutes les autres periſſent, parce que ceux qui ne ſongent qu'à les cultiver, ſont expoſez aux injures du plus fort. Il faut pourtant reconnoiſtre avec Ariſtote que les Eſtats qui ont eſté trop guerriers, comme celuy de Sparte & de Crete, ont eu le defaut de ne ſe pouvoir maintenir pendant le repos de la paix; & que ces meſmes Romains furent fort redevables à Numa, qui ſceut accommoder leur gouvernement à l'un & à l'autre temps de paix & de guerre. Rien n'empeſche nos Monarques Chreſtiens de ſuivre un ſi bel exemple. Le Dieu de paix qu'ils adorent, s'eſt fait auſſi nommer le Dieu des armées. Et puiſque ce ſeroit tomber dans l'hereſie des Anabaptiſtes & des Manicheens, de croire que

I.

2. *Politic. c. 9. & l. 7. c. 2. & 14.*

toutes les guerres qui se font de Chrestien à Chrestien soient injustes ; nos Princes doivent estre tres-soigneux de leur milice, quelque inclination qu'ils ayent à la paix ; sçavoir parfaitement le mestier de la guerre, s'ils veulent jouïr d'un solide repos, & tenir toûjours leurs armes prestes, tant pour attaquer que pour se defendre, selon que les occasions se presentent de le faire, ou que la necessité de leurs affaires les y peut contraindre. Par où nous voyons qu'on n'a pas dit sans sujet, que les armes estoient l'une des principales colomnes de l'Estat. Nous en parlerons avec quelque ordre, si nous considerons en premier lieu le commencement d'une guerre ; ce qui doit estre pratiqué en suite pour la faire avec reputation ; & finalement son issuë en bien usant de la victoire, & establissant une bonne paix, qui est le but de toutes les guerres legitimes.

Les guerres sont de telle consequence, à cause des grandes calamitez qui les accompagnent ordinairement, qu'il n'y a rien dont l'entrepriſe demande une plus meure deliberation. C'est pour cela que les Anciens ont feint, que Pallas sous le nom de Bellone, conduisoit le chariot du Dieu des batailles, dont le nom Grec & Latin ne témoigne que malheur & confusion ; pour dire qu'on ne devoit jamais se mettre au hazard de tomber dans les disgraces de la guerre, que le Conseil

n'en eust judicieusement examiné, & ap- I.
prouvé les raisons. Aussi les Romains avoient pour loy fondamentale, de n'arrester jamais la prise des armes que dans leurs grandes assemblées, qu'ils appelloient *comices centuriez*, bien qu'ils peussent traitter de la paix, & la conclure, en d'autres beaucoup moins solemnelles. Ceux qui ne se sont pas gouvernez avec tant de prudence, ont eu quasi toûjours sujet de se repentir des guerres où ils s'estoient engagez mal à propos, & souvent pour des causes de trop peu de consideration. Car pour ne rien dire des desordres que fit cette fameuse pomme de discorde, ni de ce qu'une femme fut le sujet de la mort de tant de Grecs & de l'embrasement d'*Ilium*, veu que ce sont des choses qui tiennent trop de la fable; On peut voir dans Athenée comme l'enlevement de trois Courtisanes fit faire en partie la guerre Peloponnesiaque, & comme le pouvoir d'Aspasie Milesienne sur Pericles avoit déja mis toute la Grece en combustion, pour le different de ceux de Samos & de Milet; ce que Plutarque explique plus particulierement dans la vie de cette eloquent & philosophe Capitaine. Il seroit bien facile d'adjouster à cela des exemples plus recens, d'assez de guerres qui n'ont gueres eu de meilleur fondement. Mais afin de ne point approcher de trop prés les temps où nos passions nous rendent moins equitables, & peut-estre

encore moins clair-voyans ; Je me contenterai de remarquer que l'armement que fit contre les Suisses ce miserable Charles dernier Duc de Bourgogne, n'avoit pour principal pretexte qu'une charette chargée de peaux de mouton, qu'on les accusoit d'avoir prise au Comte de Romont. Cependant une chose de si peu de valeur commença la ruïne de ce Prince, & ces méchantes peaux mirent à la quenouïlle la Toison d'or. Pour éviter donc le reproche & le mal-heur, qui sont comme attachez à de si mauvais commencemens, il y faut estre tres-religieux ; & on ne doit jamais prendre la voye des armes, sans en avoir examiné les consequences, & sans s'estre assuré de la faveur du Ciel par la justice de leur cause. Quant aux consequences, elles dépendent entierement des temps, des lieux, des personnes, & des affaires particulieres qui les produisent, & qui pour estre toûjours differentes ne peuvent estre déterminées. On se peut servir neantmoins de la maxime generale d'Auguste, qui estoit de n'entamer jamais une guerre, qu'aprés avoir reconnu qu'il y avoit bien plus à esperer qu'à craindre dans l'evenement ; disant, que ceux qui hazardoient beaucoup en cela sur de petites attentes, faisoient aussi imprudemment, que si on vouloit pescher du poisson avec un hameçon d'or, où il y auroit toujours plus à perdre qu'à profiter. Mais à l'égard de

*Sueton. cap. 25.*

la juſtice des armes, encore qu'il ne ſoit pas facile de la reconnoiſtre, parce que chacun ſe flatte dans ſes intereſts, & porte ſes pretentions ſi loin, que la raiſon a bien de la peine à les moderer : Si eſt-ce qu'on a convenu de certains principes qui peuvent donner beaucoup de lumiere, pour reconnoiſtre ſi une expedition militaire eſt legitime ou non. Et premierement, Saint Auguſtin cite un paſſage du troiſiéme Livre de la Republique de Ciceron, qui porte, que toute guerre qui ne ſe fait pas pour le ſalut de l'Eſtat, ou pour l'obſervation de la foy donnée, eſt injuſte. Ces deux grands hommes s'accordent encore en ce poinct, que l'intention de celuy qui commence la guerre doit eſtre d'obtenir par ſon moyen une bonne paix. Et quand le meſme Docteur de l'Egliſe à voulu ſe renfermer là deſſus dans les termes du plus parfait Chriſtianiſme, il ne s'eſt pas contenté de dire, qu'une guerre pour eſtre juſte devoit eſtre neceſſaire, en quoi il a eſté ſuivi par S. Thomas & par toute l'Eſchole ; mais il a paſſé juſques-là, de ſouſtenir qu'il y avoit meſme des guerres juſtes qui eſtoient ſouvent à deteſter. Et ſans mentir, quelque bon droit que puiſſe mettre un Souverain du coſté de ſes armes, elles cauſent tant de deſaſtres qu'il n'en ſçauroit trop differer la priſe. Il faut qu'il tente tous les moyens de douceur auparavant, & il doit imiter les Spartiates, qui ſacrifioient aux

I.

*22. de Civit. Dei cap. 6.* Bel um ita ſuſcipiatur, ut nihi. aliud niſi pax quæſita videatur. *Cicer. 1. de offic.* Pacem debet habere voluntas, be lum neceſſitas. *D. Aug. ep 207. Athenée l. 13.*

Graces & à l'Amour avant que d'entrer au combat. Mais quand il seroit vrai que toute guerre juste ne seroit pas excusable, ce qui doit estre interpreté avec la mesme pieté qu'il a esté ecrit par Saint Augustin; on ne peut pas dire le mesme des guerres qui se font par pure necessité, pource que cette derniere condition les décharge de tout blasme. C'est sans doute qu'en ce cas là les maux de la guerre sont des corruptions inevitables, qui doivent estre souffertes comme celles qui tendent à la generation de la paix. Et quoique la ruïne de quelques particuliers se trouve dans ce fascheux passage, le Prince qui vise au bien public ne laisse pas de faire sa charge, comme la sueur d'un voyageur, ou l'alteration de quelque autre creature, n'empesche pas le Soleil de meurir la moisson, & de communiquer au reste du monde les influences dont il a besoin. Il arrive en cela dans la Politique, ce qui est ordinaire dans tous les ordres de la Nature, où le bien des choses singulieres est contraint de ceder à celuy du general. Les corps pesans tendent en bas, parce que c'est le seul lieu de leur repos; neantmoins pour éviter le vuide qui est le grand ennemi de l'estre mondain, ils sont contraints de remonter en haut contre leur naturelle inclination. De mesme nonobstant l'interest des hommes privez, qui ne trouvent leur contentement que dans la paix, la conservation de l'estre Politique

& de l'Estat, fait qu'ils souffrent des violences pendant la guerre, que la seule consideration que nous disons rend excusables. Or entre les necessitez qui nous peuvent obliger à prendre les armes, celle de nous defendre contre la violence qui nous est faite, a toûjours esté jugée la plus legitime. Aussi est-elle fondée tant sur le droit Naturel, par lequel il est permis à chaque chose de chercher sa subsistence où elle la peut trouver; que sur celuy des Gens qui justifie tout ce qui se fait pour le salut public. Mais il se trouve parfois bien de la difficulté à reconnoistre les guerres qui sont veritablement defensives. Car il n'arrive pas toûjours que celuy qui se met le premier en campagne soit en effet l'aggresseur; & l'on a veû souvent, que tel qui sembloit estre attaqué estoit l'auteur de la violence. Cela ne se peut mieux reconnoistre, que par les exemples dont l'Histoire est toute remplie; En voici quelques-uns tirez de l'ancienne & de la moderne. I.

Les deux premieres Republiques de la Grece vivoient dans le repos d'une tréve de trente ans, lors que les Lacedemoniens commencerent en apparence la guerre Peloponnesiaque. Thucydide fait voir pourtant qu'ils n'estoient que sur la defensive, parce que la grandeur démesurée des Atheniens avoit mis ceux-là dans l'absoluë necessité de s'opposer par les armes à cet accroissement. La guerre de Duraz, le

combat maritime où les vaisseaux d'Athenes furent pour ceux de Corfu contre les Corinthiens, & le siege de Potidée, ne furent que des pretextes à ceux de Sparte, non plus que l'instance qu'ils firent contre les excommuniez pour le crime Cylonien, comme le nomme Plutarque, qui estoit d'avoir tué des hommes sur les autels des Eumenides. Toutes ces choses n'estoient que de specieuses couvertures de leur dessein, & des moyens pour mettre l'interest de la Religion de leur costé, en faisant d'un mesme coup bannir leur grand adversaire Pericles, qui estoit envelopé dans ce crime du costé de sa mere. Car au fond, la cause essentielle de cette guerre estoit le pressant besoin de s'opposer aux progrés & aux invasions des Atheniens dont ils estoient menacez, & la necessité de les reduire au poinct où ils se virent aprés la victoire navale de Lysandre, lors qu'assiegez par mer & par terre, ils furent contraints d'abattre les murailles de leur ville, ce qui mit fin à cette guerre de vingt-huit ans & demi, selon la supputation de Xenophon.

*En la vie de Pericles.*

*Lib. 2. hist.*

Les Romains furent les premiers à declarer la guerre au Roy Philippe aussitost aprés la seconde Punique, mais le Consul Sulpitius maintint fort bien que les preparatifs maritimes & terrestres de ce Roy l'en rendoient auteur, ne leur ayant laissé que le choix de la faire dans l'Italie, ou dans la Macedoine, qu'ils

*Tite Live dec. 4. l. 1.*

éleurent pour leur champ de Mars, & y trouverent bien mieux leur compte qu'ils n'euſſent fait autrement. I.

Noſtre Charles Huitiéme eſtant preſt de courir ſus au Duc de Bretagne, envoya ſes Ambaſſadeurs vers le Roy d'Angleterre, luy ſouſtenir qu'il auroit tort de s'en meſler contre leur maiſtre, parce que la guerre eſtoit purement defenſive de ſa part, ayant eſté attaqué par le Duc, quand il avoit retiré chez luy celuy d'Orleans, premier Prince du Sang, & la ſeconde perſonne de France, puiſque ce ſont les premieres injures plûtoſt que les premiers coups, qui font nommer les guerres offenſives. *Bacon hiſt de Henri VII.*

Et s'il faut dire un mot de celle où nous ſommes preſentement contre les Eſpagnols, qui doute que leurs actions d'un long-temps avant la rupture de paix, dont nous ne croyons pas devoir faire ici l'enumeration, & la neceſſité de nous oppoſer à leurs deſſeins d'une Monarchie univerſelle, n'ayent rendu nos armes defenſives, encore que la generoſité du Roy ait eſté cauſe qu'il a le premier envoyé denoncer la guerre par ſes Herauts à nos ennemis,

Voilà pour monſtrer qu'il ne faut pas toûjours juger de l'aggreſſion par les premiers actes d'hoſtilité qui ont paru à découvert, & pour faire voir encore qu'une juſte crainte de quelque Puiſſance qui nous menace d'oppreſſion, peut rendre le-

gitime la prise des armes pour s'y opposer. C'est sur cela qu'est fondée cette importante maxime, conforme à la doctrine des Peres & des meilleurs Scholastiques, qui porte, que l'accroissement des Rois voisins est un sujet suffisant pour leur faire la guerre. Car la liberté est une chose que les droits divin & humain nous permettent d'aimer si cherement, que l'apprehension d'estre privez d'un si grand bien, justifie tout ce que nous faisons pour le conserver, quand nous courons fortune de le perdre. Mais à la verité, ce doit estre une peur bien fondée qui nous porte là, & comme on dit dans la Morale, qu'il n'y a que les justes craintes dont les hommes constans puissent estre touchez, il faut supposer de mesme dans la Politique, que de simples ombrages & de legeres jalousies d'Estat, ne sont pas capables d'estonner un Senat constant, ni un Souverain magnanime. D'où il s'ensuit que toute sorte d'apprehension n'est pas capable de rendre une guerre legitime, qui ne le peut estre qu'aux conditions que nous venons de representer. Il y en a qui ont creu que les Chrestiens estoient toûjours aux termes de cette juste crainte à l'égard des Turcs, qu'ils pouvoient par consequent attaquer quand bon leur sembloit, non seulement à cause de la puissance de ces barbares, épouventable à toute la Chrestienté; mais encore pource que leur loy porte, qu'ils peuvent en tout

temps, & sans estre provoquez, nous faire la guerre à toute outrance, ce qui nous donne un droit perpetuel de les prevenir. I. Il n'en est pas ainsi entre les Fideles, où toutes choses doivent estre interpretées autant que faire se peut en faveur de la paix, & où la seule necessité peut excuser les ouvertures de guerre. Et certes, si dans les conseils ordinaires des hommes qui ont l'autorité de juger de la vie des autres, on est obligé de suivre la voye de douceur, quand il n'est question que du salut d'une seule personne, toutes les fois que les preuves de son accusation ne sont pas bien claires; que ne doit-on point faire en consideration de tant de millions d'hommes, lors qu'on propose d'entrer dans une guerre où ils sont tous interessez de la vie & des biens? C'est à quoi doivent bien penser ceux qui sont appellez à de semblables deliberations, mais sur tout les Princes qui ont seuls l'autorité de resoudre ce qu'ils jugent le plus à propos. Car quant à leurs Sujets, Dieu ne leur a laissé en partage que la gloire de l'obeïssance; & l'opinion de Saint Augustin, suivie par nos plus graves Docteurs, porte qu'ils doivent aller à la guerre avec leur Roy, sans s'informer si son entreprise a toutes les conditions requises pour bien reüssir, & si elle est fondée sur la justice, ou non. Aussi les grands Monarques ont eu un tel égard à ces commencemens, qu'ils n'ont pas mesme agreé les victoires qui dépen-

*Ep. 22. contra Faustum.*

*Tite-Live dec. 1. l. 5. Florus l. 2. c. 11.*

doient d'un mauvais principe. Les Romains refuserent le grand avantage qu'ils pouvoient prendre sur les Falisques, par la trahison de leur Maistre d'eschole. Ils ne voulurent jamais accorder l'honneur du Triomphe à Manlius, qui venoit de subjuger nos colonies portant le nom de Gallogrecques, parce qu'afin d'avoir sujet de le faire, il leur avoit imposé faussement qu'elles s'estoient meslées d'assister le Roy Antiochus. Une autre fois leur Senat refusa d'approuver la victoire de Cepion, à cause que pour l'obtenir il avoit fait assassiner Viriatus. Et je ne doute point que Charlemagne n'eust la même pensée quand il fit graver son seau de Justice sur le manche de son poignard; donnant à entendre par là, que comme il appuyeroit toûjours de ses armes la Justice, aussi ne les employeroit-il jamais qu'avec equité, & en des occasions où la Justice favoriseroit ses bonnes intentions.

*Aurelius Victor.*

Si nous voulions examiner en suite tout ce que doit observer un Souverain en temps de guerre, nous estendrions ce discours beaucoup plus que mon premier dessein ne le souffre. Car il faudroit traitter des batailles, des sieges, des soldats, des confederations, de la diversité des armes, de l'artillerie, des stratagêmes, & d'un grand nombre d'autres choses, qui souffriroient chacune des discours separez d'aussi longue estenduë que tout celuy-ci. Ce seroit d'ailleurs une chose assez

sez superfluë, aprés tant d'Auteurs anciens & modernes qui ont écrit expressément sur ce sujet, & qui ont donné au public de si amples & de si beaux Commentaires sur toutes les parties de la milice. Je me contenterai donc de toucher sommairement quelques poincts principaux qui me semblent regarder de plus prés la personne du Prince, & que je crois devoir estre plus particulierement de son estude que les autres. I.

*V. G b. Naudæũ in syntag. de stud. mil.*

Et premierement on ne peut douter que l'art de faire camper les armées, de les ranger en bataille & de les faire combattre, ne soit tout-à-fait Royal; puisqu'Annibal n'eut point d'autre raison pour mettre le Roy Pyrrus devant Scipion, & immediatement aprés Alexandre, sinon qu'il avoit excellé en cette connoissance que les Romains nommoient castrametation. Aussi fut-ce luy qui leur en donna les premieres leçons, comme on a voulu dire qu'un si long-temps depuis les Italiens apprirent les fortifications des Turcs, aprés qu'ils eurent abandonné leurs travaux faits à Otrante. Philippe fils d'Amynte, pour ne pas nommer si souvent ce grand Monarque son fils, est aussi recommandé d'avoir esté tres-intelligent en cette science Tactique, jusques là qu'il inventa la Phalange Macedonienne, depuis qu'Iphicrates eut accourci le bouclier, & alongé la lance & l'épée des Grecs, à qui ce General Athenien donna encore des souliers

*Tite-Live dec. 4. l. 5.*

*L'an de Sal. 1420*

*Diod. Si. l. 15. & 16.*

*Julian. orat. 2.* militaires, nommez de luy Iphicratiques. A la verité, il semble qu'Homere attribuë la gloire de bien ordonner les armées, sur tous les autres à Nestor & à Mnestheus. Mais qui ne sçait que l'Iliade nous represente autant de Rois qu'il y avoit de Capitaines au siege de Troye? Et puisque la principale direction vient du Chef, n'est-il pas certain qu'il doit inspirer l'ordre & le mouvement à tous les membres, soit qu'il faille aller à l'escarmouche, soit qu'il soit besoin de donner une bataille, ou d'attaquer une place? Car à mesure que les occasions changent, il est tenu de diversifier ses commandemens, & de varier la forme de ses bataillons selon les lieux & le terrain où il se trouve. C'est pourquoi il doit de plus sçavoir reconnoistre une ville ennemie, afin de ne l'entreprendre que par l'endroit le plus commode & le plus foible, encore que Polybe ait fort bien observé que beaucoup se prennent par le costé le plus fort, comme fit Antiochus celle de Sardes. Au surplus, on peut donner aux esprits des jeunes Princes de grandes dispositions à toutes ces choses, en leur representant avec de petites figures de telle sorte qu'ils y prennent leur divertissement. On dit que le feu Prince d'Orange, le premier Maistre d'eschole militaire de son temps, se plaisoit quelquefois à reduire ainsi en peu d'espace ses plus grandes actions. Et si Auguste prenoit la peine, ou plûtost le

*Sueton. art. 64.*

plaisir, d'apprendre luy-mesme à ses petits fils à écrire & à chiffrer; il est à croire que nostre grand Louïs ne dédaignera pas de communiquer à son cher Dauphin, ce qu'il apprit de la sorte dés son bas âge, & qu'il a pratiqué depuis dans les veritables exercices de la guerre, avec plus d'art, de succés & de gloire, que Monarque qui s'en soit jamais meslé. I.

Il y a beaucoup de choses aussi qui concernent la soldatesque, dont un Roy doit estre informé, comme il y en a d'autres sur le mesme sujet qui ont esté autrefois de quelque consideration, & qui paroissent aujourd'huy assez inutiles. Car il n'importe pas bien fort qu'il sçache que les Romains furent trois cens cinquante ans sans donner de solde à leur milice, qui estoit toute de leur corps; & que ceux de Carthage au contraire, ne se servoient quasi que d'estrangers mercenaires, qui n'ont pas laissé de leur donner de tres-grandes victoires; puisqu'il est constant que nos Princes ne peuvent plus avoir de soldats qu'ils ne payent, ou qu'ils ne laissent vivre à discretion. Mais il est tres-necessaire qu'un Roy soit instruit avec quelle discipline ces anciens les ont tenus dans le devoir; de quelle façon ils les exerçoient continuellement, d'où vient le nom d'exercites qu'on donnoit à leurs armées, & comme un Grec fut estimé d'avoir retenu son bras prest à donner le coup de la mort à son ennemi, aussi-tost qu'il

*Tite-Live dec. 1. l. 4.*

*Diod. Sic. l. 5.*

ouït ſonner la retraite, la gloire d'un ſoldat eſtant bien plus dans l'obeïſſance que dans la victoire. C'eſt pourquoi nous voyons que Ceſar reprit aigrement ſes troupes qu'il menoit contre Arioviſtus, de ce qu'elles oſoient s'informer du lieu où on les menoit, de la qualité des chemins, & du ſujet de leur voyage, entreprenant par là ſur la charge de leur General. Il y en a eu de victorieuſes qui ont eſté punies pour avoir combattu contre les ordres donnez. On a mis des Centurions en croix, qui eſtoit un ſupplice d'eſclave, chargez de dépoüilles, & aprés avoir défait trois mille Sarmates, à cauſe qu'ils l'avoient fait ſans commandement. Et pour ce qui eſt de la licence du ſoldat, qui doit ſur toute choſe eſtre reprimée; l'Empereur Aurelian fit écarteler un des ſiens par deux arbres ployez pour cet effet, parce qu'il avoit abuſé de la femme de ſon hoſte. En de moindres fautes, on les obligeoit par ſerment à ne prendre leurs repas que debout. Bref, tout eſtoit ſi bien reglé de ce temps-là, qu'aprés le décampement d'une armée Romaine commandée par M. Scaurus, un pommier fut trouvé encore tout chargé de fruit, le ſoldat s'eſtant contenté d'en tirer l'ombre & le couvert. Noſtre Hiſtoire ne manque pas d'exemples de la diſcipline militaire de nos Rois. Clovis allant en Poictou contre Alaric Roy des Gots, fit defenſes à tous ceux de ſon armée de prendre autre choſe ſur le

*Lib. 1. de bello Gall.*

*Valc. Gall. in Avid. Caſſ. 6.*

*Vopiſcus.*

*Tite-Live dec. 3. l. 4.*

*Frontinus*

territoire de Tours, que des herbes & de l'eau. Il y eut un ſoldat qui enleva du foin avec violence de chez un païſan, s'excuſant ſur ce que ce n'eſtoit que de l'herbe. Gregoire de Tours écrit que le Roy ne laiſſa pas de le faire mourir auſſi-toſt qu'on luy eût rapporté le fait. Et pour monſtrer que nos derniers temps ne ſont pas plus incorrigibles que les autres, quand on veut faire obſerver les loix de la guerre: Je liſois il y a peu de temps la relation de ce qui ſe paſſa dans l'armée de Henri Second en l'Alſace, qui porte qu'on y vid des gendarmes pendus avec des oyes attachées à leur col, afin que chacun ſceuſt comme on puniſſoit les moindres larrecins. I. *Lib. 2. c. 37.*

Or ſi les Rois uſent ainſi de ſeverité pour reprimer l'inſolence du ſoldat, ils ne doivent pas avoir moins de diſpoſition à reconnoiſtre ſa valeur. Les Grecs & les Romains qui l'ont fait vivre ſi reguliere-ment, comme nous venons de le dire, ſe plaiſoient à inventer des prix d'honneur pour recompenſer ſa vertu; & ils avoient autant de ſortes de couronnes, qu'il pouvoit executer de belles actions. C'eſt ce que les Princes feront toûjours bien d'imiter, & d'uſer de tous les moyens qui ſe peuvent honneſtement pratiquer pour gagner l'affection de leur milice, n'y ayant rien qui les faſſe plûtoſt ni plus glorieuſement triompher. Les plus grands Empereurs ſe ſont ſervis à cette fin, du mot

*Cicer. 2. de Orat.*

de compagnons en parlant à leurs troupes. Cyrus nommoit outre cela, chaque soldat par son nom. Et ce Roy du Pont, le plus grand ennemi qu'ait eu le Peuple Romain, adjoustoit à ceci l'idiome de vingt & deux langues, qu'il parloit à autant de differentes Nations dont il avoit composé ses Legions. Il faut pour en user ainsi, avoir eu en don de la nature une prodigieuse memoire, d'où vient peut-estre qu'Homere a nommé l'Empereur des Grecs Agamemnon ; comme s'il eust excellé sur tout en cette partie de l'esprit. Mais au defaut de la posseder en si grande perfection, il y a mille traits d'humanité qui n'operent pas moins puissamment sur une multitude armée, quand son Souverain les sçait mesnager à propos. Alphonse d'Arragon Roy de Sicile, banda avec son mouchoir la playe d'un simple gendarme, & il attacha du mesme nœud le cœur de tous les autres à son service.

*Monach. Sangall. l. 2. c. 27.*

*Memoires de Villars.*

On demande s'il doit estre permis à un soldat d'user de luxe en ses habits & en ses armes. Car nous voyons que Charlemagne ni beaucoup de ses successeurs, ne se plaisoient pas à cela, & qu'ils defendoient à leur milice toute sorte de braveries & de dorures, qui ne sont bonnes quelquefois qu'à exciter les ennemis à la proye. C'est aussi une chose certaine, qu'au combat qui se fit entre le Duc de Nemours & le Marquis de Pescaire de quatre contre quatre, les François y penserent perdre l'honneur

de leur Patrie, pour ne s'estre couverts I.
que d'armes dorées, au lieu d'en avoir de fortes & à l'épreuve, comme les portoient les autres. Et Tacite parle de certains peuples d'Allemagne qu'il nomme Ariens, qui n'usoient que de boucliers noirs, & ne visoient qu'à se rendre horribles à leurs ennemis, tant s'en faut qu'ils songeassent à la politesse. D'autre costé, Cesar se plaisoit à voir ses soldats magnifiques, comme si cela eust esté capable de leur élever le courage, se vantant mesme que les plus parfumez d'entre eux ne laissoient pas de bien combattre. Et Polybe nous apprend que Philopœmen vouloit que les siens eussent un soin tres-particulier de la splendeur de leurs armes.

*De mor. Germ.*

*Lib. 11.*

La question touchant les volontaires, n'est pas moins sujette à la diversité d'avis. Car il est certain que les Romain n'en vouloient point dans leurs armées, & que leurs *volones* d'aprés la bataille de Cannes furent faits d'esclaves, comme ceux qu'Auguste nomma *voluntarios* de libertins, tant s'en faut qu'ils eussent quelque rapport à nos volontaires, qui sont ordinairement de la plus illustre Noblesse de ce Royaume. Sans mentir, le seul nom qu'ils portent, semble les rendre indisciplinables, & chacun sçait que l'obeïssance est si essentielle au mestier de la guerre, que ce fut une des raisons pourquoi Moïse en dispensa ceux qui avoient basti, planté quelque vigne, ou pris une femme de

*Ioſ. Antiq. Iud. lib. 4. c. ult.*

nouveau, ne croyant pas qu'ils peuſſent ſitoſt abandonner leurs inclinations, & ſuffiſamment renoncer à leur propre volonté, pour obeïr comme il faut à celle de leurs Generaux. C'eſt encore pourquoi les Juifs ne pouvoient pas bien ſervir de ſoldats en d'autres armées que les leurs, comme Joſephe le confeſſe, à cauſe des jours de Sabat, où la religion leur faiſoit refuſer quaſi toutes les fonctions militaires. Quoiqu'il en ſoit, le Prince Maurice avoit en fort peu de conſideration nos volontaires qui l'alloient trouver en Hollande, & on ne peut nier qu'ils n'ayent ſouvent prejudicié aux ordres des plus importantes batailles. Neantmoins il faut auſſi avouër, que c'eſt eux qui dans nos armées ſe portent avec une ardeur extraordinaire aux entrepriſes perilleuſes, & qui, n'ayant que la gloire pour objet, recherchent avec le plus de courage de ſe ſignaler aux occaſions. D'ailleurs, on peut dire que les grands Chefs doivent imiter les ouvriers excellens, qui ſçavent mettre tout en œuvre; & que puiſque le Lion de l'apologue ne chaſſa point de ſes troupes, ni l'Aſne ni le Lievre, celuy-ci devant luy ſervir de courier, & l'autre de trompette; à plus forte raiſon ne doit-on pas rejetter une valeur telle que nous venons de dire qu'eſt celle de nos volontaires, veu qu'eſtant bien ménagée elle peut produire de tres-bons effets.

*Lib. 14. c. 17. ib.*

Mais s'il y a quelque doute pour cela,

il

il n'en eſt pas ainſi à l'égard des ſoldats ſuppoſez, qu'on nomme Paſſe-volans; tout le monde convient que c'eſt la plus certaine ruine de toutes les armées, où l'on en ſouffre l'abus, & que s'il y a quelque crime qui doive eſtre tenu pour irremiſſible dans le Conſeil des Princes, ce doit eſtre ſur tous les autres celuy-là. En effet, l'Hiſtoire nous apprend que rien ne contribua davantage à la perte de cette funeſte bataille de Pavie; que le deſordre des ſoldats imaginaires dont nous parlons; le Roy François Premier s'eſtant perſuadé qu'il avoit toutes ſes troupes complettes ſelon les rooles, & que ce qui eſtoit couché ſur le papier ſe trouveroit ſur pied pour combattre quand il en ſeroit beſoin, comme il ſe preſentoit toûjours aſſez de mains lors qu'il eſtoit queſtion de la paye. I.

Ce ne ſeroit rien d'avoir d'excellens ſoldats, ſi le Monarque pour la fortune de qui ils expoſent ſi genereuſement leurs vies, ne les conduiſoit avec toute ſorte de prevoyance. La guerriere Pallas ſortit de la teſte de Jupiter; & le Palladium qu'il faut oſter aux ennemis pour les vaincre, c'eſt le bon conſeil, qui met tout l'avantage du coſté de ceux qui le poſſedent. Auſſi liſons-nous que le Senat de Carthage l'eſtimoit de telle façon, qu'il faiſoit mettre en croix ſes Generaux d'armées, quoi que victorieux, s'ils ne rendoient bon compte de leurs reſolutions. On n'enuſe

*Tite-Live dec. 4. l. 8.*

pas aujourd'huy avec tant de rigueur, & neantmois chacun ſçait que le Comte d'Egmond fut fort blaſmé par ceux de ſon parti aprés la bataille de Gravelines, où il défit nos troupes commandées par le ſieur de Termes, non pas tant pour avoir negligé l'ordre du Duc de Savoye ſon General, puiſque le Comte n'avoit fait que nous repouſſer, comme il le pouvoit faire dans ſon Gouvernement, qu'à cauſe qu'il avoit hazardé dans cette action tous les Païs-bas, qui couroient trop de fortune ſi elle ne luy euſt eſté favorable. Il y a des exemples ſans fin de ſemblables ſuccés qui n'ont pas eſté approuvez, quand l'inconſideration de l'entrepriſe eſtoit toute manifeſte.

*L. Cabrera l. 4. cap. 21.*

Or le bon conſeil & la prevoyance d'un Roy guerrier, s'eſtend ſur autant de choſes qu'il y en a qui peuvent prejudicier à ſes armes & à ſes deſſeins. Moïſe menant de grandes troupes en Ethiopie, preveut le mal qu'elles pourroient recevoir des ſerpens, & porta un grand nombre d'Ibis avec luy qui aſſurerent ſon paſſage, & le rendirent autant admirable aux Egyptiens pour ſa prudence, que pour les victoires qu'il leur fit obtenir. On ne ſçauroit au contraire excuſer Saül, de ce que le jour qu'il devoit combattre contre les Philiſtins, il ſe trouva qu'il n'y avoit que luy & ſon fils Jonathas, qui fuſſent garnis de lance & d'épée, tout le reſte de ſes Sujets n'eſtant armés qu'avec des inſtrumens de labourage.

*Ioſ. Antiq. Iud. l. 2. c. 5.*

*1. Reg. cap. 13.*

Mais c'eſt proprement le fait du Souverain, de voir s'il luy eſt plus avantageux d'attendre ſon ennemi que de l'aller trouver. Le procedé de Pericles, d'Agathocles, d'Annibal, & de Scipion, témoigne qu'il eſt ſouvent avantageux de porter la guerre chez autruy. Et il me ſouvient que Ceſar monſtre fort particulierement dans une harangue que luy fait prononcer Dion Caſſius, que jamais ceux de ſa Republique n'avoient mis à la raiſon aucun de leurs ennemis, qu'en leur faiſant reſſentir juſques dans leurs propres foyers toutes les miſeres de la guerre. Si le Rhodien Memnon euſt eſté creu par Darius, & qu'au lieu de donner la bataille du Granique, les Perſes fuſſent paſſez en Macedoine; vrai-ſemblablement, dit Diodore, on arreſtoit toutes les proſperitez d'Alexandre. Si le grand Antiochus euſt receu le conſeil d'Annibal, qui eſtoit d'attaquer les Romains dans l'Italie, au lieu de leur faire la guerre en Grece, il les euſt bien autrement eſtonnez. Et l'Empire des Mammelucs ne ſe perdit long-temps depuis, que pource qu'ils attendirent chez eux Mahomet & ſes Turcs, au lieu d'aller au devant d'eux. I.

*Lib. 38.*

*Lib. 17.*

*Appian. de bell. Syr.*

Il eſt pourtant quelquefois avantageux de recevoir ſon ennemi dans un païs fort d'aſſiette & de garniſons, où les plus grandes armées ne trouvant rien que de contraire, ſe ſont ſouvent ruinées d'elles-meſmes. Hercule ayant éprouvé qu'An-

tée estoit invincible dans son Royaume, il fit si bien qu'il l'en tira, & vainquit par ce moyen celuy qui estoit indomptable sur sa terre & dans son propre Estat.

Sur tout, il ne faut jamais qu'un Monarque, quelque puissant qu'il soit, entreprenne deux guerres à la fois s'il s'en peut dispenser. Ce seroit en vain qu'on en chercheroit un plus illustre exemple que celuy des Atheniens, qui furent si imprudens que nonobstant la guerre Peloponnesiaque où ils estoient embarquez, ils ne laisserent pas d'entreprendre la conqueste de la Sicile. Aussi en eurẽt-ils l'issuë que meritoit une telle temerité, aucun de ce grand nombre d'Atheniens qui estoit passé en Sicile n'ayant évité la mort ou la captivité. Nous voyons en nos jours le Grand Seigneur qui observe tres-exactement cette maxime, n'entamant jamais la guerre dans l'Europe ou dans l'Asie, que quand il est en tréve de l'un des deux costez. Et l'Histoire remarque, qu'en beaucoup d'endroits la seule division des forces, quoi qu'employées contre un mesme ennemi, a causé de grandes ruines. Le Duc de Saxe ne fut vaincu & fait prisonnier par Charles Quint, que pour avoir affoibli son armée, envoyant une partie de ses forces en Boheme sous Tumshern, & l'autre dans la basse Saxe sous Mansfeld, ce qui le rendit incapable de resister sur l'Elbe à l'Empereur. Ce fut aussi l'un des sujets de la disgrace arrivée à François

*Thucyd. l. 6. & 7.*

*Thuan. l. 4. hist.*

Premier devant Pavie, d'avoir fait marcher de ſes troupes commandées par le Duc d'Albanie vers le Royaume de Naples, au lieu de les retenir auprés de ſoy pour une ſi importante Journée. I.

Il y en a qui font paſſer encore pour une maxime de tres-grand poids, de ne continuer jamais la guerre contre de meſmes ennemis, quand on croit avoir de l'avantage ſur eux dans l'exercice des armes; parce qu'à la longue ils s'aguerriſſent, & vont du pair avec ceux qui les mépriſoient auparavant. Ainſi les Lacedemoniens apprirent aux Thebains le meſtier de Mars de telle ſorte, que ceux-ci en diſputerent la gloire aux premiers, & remporterent ſur eux de ſignalées victoires.

Mais la faute eſt bien plus importante, ne fut-ce que pource qu'elle eſt honteuſe à un Prince, quand par avarice ou autrement, il manque à faire tout ce qui eſt en ſon pouvoir pour obtenir l'avantage ſur ſes ennemis. Perſée le dernier Roy des Macedoniens, ne fut plaint de perſonne, quand on ſceut que pour épargner ſes threſors, il avoit renvoyé dix mille cavaliers avec autant de pietons Gaulois; & qu'il s'eſtoit mocqué de Gentius Roy des Illyriens, au lieu de luy fournir l'argent qu'il luy avoit promis, ſe contentant de l'avoir engagé dans la guerre contre les Romains. La victoire de ceux-ci les rendit poſſeſſeurs de toutes les richeſſes de Perſée, qui ne ſçavoit *Tite-Live dec. 5. l. 4.*

pas qu'en guerre le paradoxe eſt veritable, Que celuy qui dépenſe le plus y dépenſe le moins. Au lieu qu'un Eumenes ſoudoyant tout ce qu'il peut de milice, & n'épargnant rien pour reſiſter aux meſmes Romains, conſerva ſon Eſtat, & eut la victoire que ſon courage & ſon induſtrie meritoient.

*Exc. Conſtant. ex Appiano.*

Un Roy doit auſſi eſtre informé, qu'encore que rien ne puiſſe rendre ſes armes plus illuſtres que la clemence, il y a des lieux pourtant où il faut qu'il uſe d'une grande ſeverité, quand la punition de quelques-uns doit ſervir d'exemple à pluſieurs autres. Alexandre creut qu'en eſtonnant les Grecs par la deſtruction de Thebes, il les retiendroit tous dans l'obeïſſance. Son pere les avoit voulu intimider devant par la ruine entiere de la ville d'Olynthe. Ceſar ſauva ſon armée reduite en grande extremité, ſe ſervant de toutes les rigueurs de la guerre à la priſe de Gomphos petite ville de Theſſalie, pour donner de l'apprehenſion au reſte du pays qui ſe rendit en ſuite, & fut traitté fort humainement. Et les Romains deſolerent Carthage en Afrique, Corinthe en Achaïe, Numance en Eſpagne, & generalement toute la Macedoine, pour s'aſſurer la conqueſte du reſte du monde, dont ils vouloient faire une ſeule Monarchie. Car bien que leurs victoires ayent eſté ſouvent ailleurs accompagnées de beaucoup de douceur, ils ſe ſentirent obli-

*Id. ex Dion. Sic.*

*Dio. Caſſius l. 41*

gez d'en uſer alors de la façon ; Et Polybe a remarqué, qu'à la priſe des villes ils ont tué parfois tout ce qu'il y avoit d'animaux, juſques aux chiens, pour donner de la terreur aux autres places qu'ils devoient aſſieger. I. *Lib.* 10.

Que ſi un Souverain ſe diſpenſe d'aller luy meſme dans ſes armées, & que le bien de ſon Eſtat arreſte ſa perſonne ailleurs, il naiſt de ſon abſence une queſtion de tres-grande importance, s'il doit commettre à un ſeul le commandement abſolu de ſes forces, ou s'il eſt plus à propos de le diviſer entre pluſieurs Generaux. Car on allegue contre la multiplicité des Chefs que tant les Atheniens, que ceux de Lacedemone, ſe ſont preſque toûjours mal trouvez d'avoir donné la conduite de leurs troupes à plus d'un. C'eſt pourquoi ceux-ci firent une loy ſur la diſſenſion qui ſurvint entre Demaratus & Cleomenes, par laquelle il falloit que l'un des deux Rois qu'ils avoient, demeurât dans la ville de Sparte quand l'autre ſe mettoit en campagne. On attribuë auſſi la perte de cette memorable bataille de Cannes, à la jalouſie du Conſul Terentius, qui combattit contre l'avis de ſon Collegue Emilius, pour ne luy laiſſer rien à faire le lendemain qu'il devoit commander à ſon tour. Auſſi les Romains ont eu ſouvent recours à leurs Dictateurs, qui poſſedoient ſeuls le pouvoir des deux Conſuls dans les armes. Il y a des exemples ſans *Herod. l.* 5. *Polybe l.* 3. *Tite-Live dec.* 3. *l.* 2.

nombre de semblables succés arrivez en nos derniers temps, dont je me contenterai de rapporter quelques-uns du dehors, pour ne rien dire qui puisse offenser au dedans. Les Espagnols écrivent, que rien ne nuisit tant à leurs affaires lors du passage du Duc de Guise dans l'Italie en mil cinq cens cinquante-sept, que l'autorité égale que possedoient ces trois Chefs dans Milan, le Cardinal de Trente, le Marquis de Pescaire, & Jean Baptiste Castalde. Ils disent que depuis, Philippe Second fut contraint de bailler à Dom Juan d'Austriche le commandement souverain de son entrepriſe contre les Morisques, parce que la mauvaise intelligence qui estoit auparavant entre deux Generaux, le Marquis de los Veles, & celuy de Mondejar, la ruinoit entierement. Et les Turcs attribuent le mauvais évenement de leur grande expedition contre Malte en mil cinq cens soixante-cinq, à ce que Soliman n'avoit pas moins donné d'autorité à Mustapha, qu'à Piali son General de mer, qui contredisoit l'autre en tout, & eust esté bien faſché qu'il luy eust reüssi. Or nonobstant tout cela, c'est chose certaine que les plus grands Potentats se sont souvent repentis d'avoir comme consigné entre les mains d'un seul toutes leurs forces, & qu'au rebours on a souvent veû de tres-bons effets de la puissance égale de deux & de trois Generaux dans une mesme armée. Les Grecs & les Romains nous

*L. Cabrera l. 3. c. 3.*

*Id. lib. 9. cap. 7.*

en fourniroient plus d'exemples que nous n'en avons rapporté pour l'opinion contraire ; & ſi je ne craignois d'eſtre trop long en une choſe connuë de tout le monde, je monſtrerois que beaucoup des plus beaux faits d'armes que nous avons veus depuis peu, ſe ſont executez ſous la conduite de pluſieurs Chefs. C'eſt le fait d'un Roy d'en faire judicieuſement le choix, par la connoiſſance qu'il aura des perſonnes, du temps & des lieux où il les voudra employer. I.

Ce qui eſt le plus important de tout pendant la guerre, & dont il eſt tres-neceſſaire qu'un Prince reçoive dés ſes plus tendres années une bonne doctrine, c'eſt de ſçavoir non pas tant s'il doit faire la guerre en perſonne, que s'il eſt à propos qu'il l'expoſe au peril des combats, faiſant courir fortune à une vie de qui tant d'autres dépendent, & à la conſervation de laquelle celle de l'Eſtat eſt ſouvent attachée. Car encore qu'il ſemble que tous les peuples auroient droit de dire à leurs Rois, ce que firent les Iſraëlites à David, aprés qu'un Philiſtin l'eut penſé tuer, que reſolument il n'iroit plus à la guerre avec eux, de peur qu'en ſa perſonne la lampe ne fuſt eſteinte, dont tout l'Iſraël recevoit ſa lumiere. Et quoiqu'il y ait un proverbe, qui porte que le Romain obtenoit ſes victoires aſſis, parce que les ordres du Senat n'y contribuoient pas moins que la valeur de ſes Legions ; ce qu'on

Romanus ſedendo vincit.

peut dire encore de beaucoup de Monarques qui ont triomphé de leurs ennemis ſans ſortir de leurs chambres, par le ſoin qu'ils ont eu de bien faire reüſſir leurs entrepriſes : Si eſt-ce que c'eſt peut-eſtre l'une des plus veritables maximes de toute la Politique, que celuy qui n'eſt Roy que dans le cabinet, court grande fortune de trouver ſon maiſtre dans la campagne. Et d'ailleurs, ſi les femmes meſmes ont renoncé à toutes les delicateſſes, & à tous les privileges de leur ſexe, quand elles ont eſté Souveraines, pour paroiſtre comme telles à la teſte de leurs bataillons; quelle conſideration pourroit eſtre ſuffiſante pour retenir un Monarque genereux; de ſe trouver aux occaſions de témoigner ſon courage, la choſe du monde dont il doit eſtre le plus ambitieux ? Semiramis ayant eu nouvelle de la revolte de Babylone, comme elle n'eſtoit qu'à demi coïeffée, proteſta qu'elle n'acheveroit jamais d'accommoder le reſte de ſes cheveux, qu'elle n'euſt remis cette ville rebelle ſous ſon obeïſſance. Pour cet effet elle partit avec une armée qu'elle commandoit en cet equipage, & ſe rendant maiſtreſſe de Babylone, elle merita d'y eſtre repreſentée, ayant une partie de ſon poil épars, & l'autre ſerré & cordonné ; ce que toute l'antiquité a mis au rang des plus illuſtres trophées dont on ait honoré la memoire des demi-Dieux de ce temps-là. Je me veux taire des Amazones, & de tout ce qui peut

*Valer. Maxim. l. 9. c. 13*

eſtre douteux dans l'Hiſtoire ſur ce ſujet, I.
pour repreſenter ſeulement cette Zenobie *Trebellius Pollio.*
dont triompha ſi ſolemnellement l'Empereur Aurelien, qui non contente de combattre comme une Reine, faiſoit gloire de cheminer trois & quatre milles à pied avec ſon Infanterie. Et qui eſt le Prince qui ne rougiroit d'eſtre caſanier aprés cela; ſi ce n'eſt que la raiſon d'Eſtat le force parfois de s'arreſter aux lieux où ſa preſence eſt plus neceſſaire que dans les armées? On ne ſçauroit nier auſſi que ſa veuë n'opere de merveilleux effets ſur les cœurs d'une milice, qui le conſidere comme témoin de toutes les belles actions qui ſe feront. Il n'y a ſi chetif ſoldat qui ne ſe ſente animé par un ſi puiſſant aſpect; & c'eſt choſe connuë à mon avis de tout le monde, que l'œil d'un Monarque eſt capable d'inſpirer de la hardieſſe à ceux meſmes qui en auroient naturellement le moins. C'eſt pourquoi on a loüé un certain Roy d'Angleterre, de n'avoir jamais dit allez, mais toûjours venez, à ſes ſoldats. On n'a pas moins priſé noſtre Henri le Grand, de ne s'eſtre jamais informé de ſes ennemis, demandant combien, mais ſeulement où ſont-ils, en picquant vers eux des premiers. Et nous ſçavons que Saint Pierre eſtant en la preſence de ſon Maiſtre, oſa bien tirer l'épée contre une cohorte armée, & coupper l'oreille à un ſerviteur du Pontife, luy qui un peu aprés le renia par trois fois auſſi-toſt qu'il l'eut

perdu de veuë, n'eſtant preſſé que par la voix d'une ſimple femme. Je ſçai bien que ce ſont des myſteres qui ne peuvent eſtre penetrez humainement, & que nous ſommes obligez de conſiderer avec toute ſorte de reſpect. Mais cela n'empeſche pas que nous n'en tirions quelque ſens moral, & que l'action de ſaint Pierre ne nous découvre ce que peut la preſence d'un Souverain aux occaſions dont nous parlons. A la verité, la perſonne des Princes eſt ſi precieuſe, qu'il ſeroit à ſouhaitter qu'à l'exemple du Jupiter d'Homere & de ſon Neptune, qui contemploient les batailles des Grecs & des Troyens, l'un du haut de la montagne Ida, & l'autre de Samothrace, ils peuſſent voir combattre leurs armées ſans courir la fortune des autres hommes. Et s'il y avoit moyen qu'ils euſſent toûjours une place auſſi avantageuſe que Xerxes lors du combat naval de Salamine, qu'il regarda aſſis ſur le mont Ægalée, avec des Secretaires à ſes coſtez qui écrivoient le nom de ceux qui ſe comportoient vaillamment, c'eſt ſans doute qu'on les conjureroit ſouvẽt de s'y mettre, plûtoſt que de riſquer avec eux l'intereſt de tant de Provinces. Les mal-heureuſes captivitez d'un Empereur Valerien, de qui Sapor Roy de Perſe, ſe ſervoit comme de marche-pied pour monter à cheval; d'un Bajazet encore pirement traitté par Tamerlan; & ſans ſortir de chez nous, celles de ſaint Louïs, de Jean, & de Fran-

*Herod. l. 8.*

*Vict. Aurel.*

çois Premier, ont comblé leurs Estats de tant de miseres, qu'on ne sçauroit user de trop de precautions pour éviter de semblables inconveniens. Il faut avouër pourtant qu'il est impossible de les empescher tout-à-fait, & qu'outre qu'un grand Monarque peut estre moins forcé que personne d'abandonner les fonctions de sa charge; s'il ne donnoit en beaucoup d'occasions l'exemple aux autres de bien faire, il luy en prendroit tres-mal, & le nombre avec la gloire de ses triomphes diminuëroit de beaucoup. Si les troupes fuyantes de Sylla ne l'eussent veû se jetter au plus fort du combat d'Orchomene, criant à ceux qui laschoient le pied, qu'ils allassent dire à Rome comme ils avoient laissé leur Empereur combattant luy seul pour tous dans la Bœotie; il estoit indubitablement perdu & toute son armée en déroute. Si Cesar n'eust paru de mesme dans les premiers rangs de ses Legionnaires, comme nous l'apprenons de ses propres écrits, prenant le bouclier du premier d'entre eux pour ne pas demeurer à découvert, & pour les animer tous à faire comme luy; il n'eust jamais donné le nom aux premiers Empereurs du monde, & une seule partie des Gaules eust fini toutes ses conquestes, qui n'en fut que le commencement. Et si Alexandre n'eust monstré aux Macedoniens par autant de blessures quasi qu'il prenoit de villes, & qu'il donnoit de batailles, comme il ne demandoit rien de

I.

*Amm. Marcell. l. 16. Appian. de bello Mithr.*

*Lib. 2. de bello Gall.*

leur courage, dont le sien ne vouluſt partager avec eux les difficultez, il ne les euſt pas menez comme il fit, juſques ſur les bords du Gange, ni dans les ſolitudes d'Afrique, pour triompher d'autant de parties du Monde qu'il en eſtoit venu à ſa connoiſſance.

DIGRESSION SUR LE SUJET DU FEU ROY DE SUEDE.

C'EST CE QUI m'obligea d'écrire dans un diſcours fait ſur le ſuccés de la bataille de Lutzen, que le grand Guſtave y avoit trouvé glorieuſement ſes deſtinées, ſans qu'on luy peuſt imputer qu'un excés de valeur l'euſt porté dans des perils indignes d'une vertu heroïque comme eſtoit la ſienne. Et pource que j'ai veû depuis dans le travail d'une des plumes qui écrivent aujourd'huy le mieux, que ſous la couverture de quelque loüange de grandeur d'eſprit, qu'on ne pouvoit refuſer à ce Prince, on bleſſe par trop, ce me ſemble, ſa reputation, nommant ſa vaillance une pure temerité, & ſes plus belles actions des faveurs d'une Fortune qui ne ſe pouvoit ſeparer de luy; je ne ſçaurois m'empeſcher de reparer ici, autant que le lieu & mes forces le permettent, l'injure inſupportable que je penſe qu'on fait à ſa memoire. Je ſçai bien qu'un Capitaine Athenien dit à un autre qui tiroit quelque vanité de ſes bleſſures, que quant à luy ayant veû tomber à ſes pieds un traict ſorti d'une ville qu'il aſſiegeoit, il en eſtoit

demeuré tout honteux, s'appercevant qu'il s'eſtoit beaucoup plus avancé que ſa charge ne le permettoit. Je n'ignore pas non plus les loüanges que donne Polybe à Scipion & à Annibal, de ce que le premier allant à l'attaque de Carthagene, fit porter trois rondaches par autant de ſoldats, qui le couvroient contre tout ce qui venoit de la ville; & quant à l'autre, pource qu'il eſtoit tres-ſoigneux de ne s'expoſer pas inconſiderément aux perils. Polybe adjouſte, qu'Annibal blâmoit ſur cela Marcellus de s'eſtre fait tuer, au lieu de ménager ſa vie pour les neceſſitez de la Republique; & Appian fait dire au vainqueur, que l'autre avoit receu la mort dans une eſcarmouche en tres-courageux ſoldat, mais en fort mauvais General. Jules Capitolin accuſe ſelon ce ſentiment, Maximin de barbarie & de temerité; qui le pouſſoit, dit-il, ſans diſcretion parmi ſes ennemis, ayant penſé eſtre pris par les Allemans dans un marécage, parce qu'il ne croyoit pas qu'un Chef ſe peuſt diſpenſer de tirer l'épée en toute ſorte de rencontres. On a voulu reprocher de meſme à l'Empereur Julien; à cauſe principalement que ſelon la plus commune opinion il mourut de la main d'un Parthe fuyant, qu'une ardeur guerriere l'emportoit ſouvent au delà des termes que ſa condition luy preſcrivoit. Et c'eſt le jugement ordinaire du peuple, fort ſujet à ſe méprendre, autant de fois que la mauvaiſe fortu-

I.

*Lib. 10.*

*De bell. Annib.*

*Aurel.*

ne a pris plaisir à faire perir des hommes de cette eminence dans leurs plus genereuses actions. Mais nous sçavons aussi que la raison & le bon sens tiennent d'un autre costé leur bureau à part, & qu'ils prononcent sur cela, comme par tout ailleurs, des sentences bien differentes de celles du vulgaire. Pour donner quelque lumiere à un poinct de si grande controverse, il faut avoüer qu'il y a beaucoup d'occasions dans l'exercice de la guerre, où il seroit blâmable à un Chef de parti, de mettre sa personne dans le hazard, lors que celle des Capitaines qui sont au dessous de luy, suffit pour l'execution, & que l'entrepriſe n'est pas de si grande consequence qu'il s'y doive employer. En effet, un General est dans son armée ce qu'est l'esprit dans le corps qu'il anime, & par consequent elle ne peut éviter sa perte, s'il arrive faute de celuy qui la fait subsister. Il y en a qui se sont contentez de le comparer à l'œil qui guide le reste de nos membres; c'est pourquoi Demades dit gentiment, que l'armée des Macedoniens ressembloit par la mort d'Alexandre au Cyclope aveuglé. Cela estant ainsi, on ne peut pas nier qu'il ne faille sur toutes choses avoir égard à la conservation de ce qui importe si essentiellement; & que ceux-là ne soient dignes d'estre taxez de temerité, qui mettent en compromis une vie de si grande importance en des rencontres de petite consideration. Nos peres

*Demetr. Phal. tr. de Eloqu.*

res condamnerent justement l'action d'Alphonse de Corse, qui alla tout General qu'il estoit, tirer le coup de pistolet comme un simple volontaire, en un duel où il demeura prisonnier. Aux grandes occasions mesme, où ceux dont nous parlons sont, si je ne me trompe, obligez de coucher de leur reste, ils doivent user de toutes autres precautions que le commun, pour sauver avec eux l'esperance publique, & la fortune de leur parti qui est unie à leur personne. Louïs Onziéme revestit de sa cotte d'armes le Seneschal de Normandie à la bataille de Montlheri, où il fut tué pour le Roy qui sçavoit bien qu'on luy en vouloit. Monsieur de Guise usa du mesme stratageme à Dreux, son Escuyer qui fut percé de coups portant la casaque de son maistre. Et le Marquis de Nesle paya de la sorte pour le feu Roy à la Journée d'Yvri, habillé qu'il estoit exprés de la mesme façon que sa Majesté. Outre cela je leur permets encore de se sauver dans une déroute, comme en usa Varron en celle de Cannes, & de faire une judicieuse retraitte pareille á celle d'Antigonus, qui dit que sa fuite n'estoit que pour aller retrouver le bien public qu'il avoit laissé derriere luy. Mais je soustiens qu'aprés tout, quand il est question du salut de l'Estat, de l'interest d'une Couronne, & sur tout de quelque glorieuse & importante conqueste, quoiqu'il en puisse arriver, il n'y a point de Monarque qui ne I.

doive reſpandre ce qu'il a de ſang dans ſes veines, plûtoſt que de trahir ſon honneur, manquant à ce que tous les grands Princes ont eſtimé eſtre de leur devoir. Laiſſons-là les Agamemnons, & les Dieux meſme qu'Homere a fait combattre comme le reſte des Grecs. Ne diſons rien de ces Rois qui ſe ſont volontairement ſacrifiez, comme Codrus, pour la grandeur de leur Eſtat, & pour acquerir à leurs peuples une memorable victoire. Et conſiderons ſeulement dans la veritable Hiſtoire de toutes les Nations, comment ceux qui les ont gouvernées avec le plus de reputation en ont uſé. En verité, nous n'y en verrons point de ceux-là, dont je ne puiſſe produire les actions pour prouver ma propoſition. Mais parce que la choſe iroit à l'infini, & que les Grecs avec les Romains ſont ceux qui nous ont fourni les plus notables exemples; auſſi bien que les plus beaux preceptes des vertus Imperiales, contentons-nous d'adjoûter à ce que nous avons dit des Alexandres & des Ceſars; que ceux qui ont approché le plus prés de leur gloire, ne ſe ſont jamais éloignez à leur imitation des plus hazardeuſes entrepriſes. Nous pourrions apparier à Leonidas la pluſpart des Rois de Sparte, & nommer avec Epaminondas la meilleure partie des Generaux d'armées qu'ont eu Athenes, Thebes, & le reſte de ces glorieuſes Republiques de la Grece, ſi nous voulions entrer en compte ſur cela, & ſi

je ne prevoyois qu'on voudroit faire paſ- I.
ſeur ceux-ci pour n'avoir pas eſté de la conſideration de ces hautes Teſtes couronnées, dont le ſalut a toûjours eſté celuy de leurs Eſtats. C'eſt ce qui ne peut pas eſtre dit à l'égard de tant de puiſſans Rois de Macedoine, dont la ſeule valeur fonda la plus illuſtre de toutes les Monarchies. Toute la vie de ce grand Philippe ne fut qu'une continuelle inſtruction à ſon fils, de ſe meſler toûjours des plus avant parmi les ennemis. Demoſthene prend de là ſujet en pluſieurs lieux, d'encourager les Atheniens aux belles actions: Puiſqu'un Macedonien, dit-il, né d'une petite ville de Pelle, ne fait nulle difficulté de perdre l'œil, & de ſe laiſſer eſtropier des pieds & des mains, n'ayant partie ſur ſon corps où il ne ſe ſoit libremẽt fait bleſſer pour augmenter ſon Empire, & pour acquerir de la gloire, que ne doivent point faire ceux qui ſont ſortis de la plus illuſtre ville du monde? On peut voir dans Tite-Live un autre Philippe dernier du nom, qui fait des prouëſſes nompareilles de ſa main aux portes d'Athenes, où ſe jettant dans le plus épais des troupes ennemies; il dit aux ſiennes, que pour toute Cornette, & pour toute Enſeigne, elles, euſſent les yeux ſur luy, qui leur monſtreroit où il falloit combattre. Ce fut le meſme qui eut une autre fois un cheval tué ſous luy, & qui eſtoit perdu ſans l'aſſiſtance d'un Cavalier, lequel deſcen-

*Orat. ad Ph. ep. & orat. de Corona.*

*Dec. 4. l. 1.*

dit pour le remonter, & se sacrifia volontairement pour son maistre. Je remarquerai ici au sujet d'Alexandre, qu'encore que Patrice ait eu raison d'estimer beaucoup les dix honorables blessures de ce Monarque, il a eu tort neantmoins, ce me semble de luy soûmettre si fort Cesar, pource que nous ne lisons point qu'il en ait receu. Si ce que Patrice adjouste estoit veritable, que Cesar ne se fust jamais trouvé comme l'autre dans les premiers rangs de ses bataillons, il y auroit plus de fondement en ce qu'il soustient. Mais nous avons tantost monstré le contraire, & c'est une chose si constante qu'il a quasi toûjours esté des premiers aux perils de cinquante batailles rangées, où Pline témoigne qu'il s'est signalé, que depuis luy jusques à nous, on n'a parlé que de la vaillance de Cesar. On peut voir dans la vie du Connestable Lesdiguieres, que je ne crois pas faillir de nommer en ce lieu, comme ce grand guerrier ne fut jamais entamé du fer, ni de la bale, bien qu'il n'épargnast sa personne en aucune sorte de rencontres. Ce sont des faveurs de la Fortune, qu'on ne doit pas tourner au desavantage de ceux qu'elle gratifie; & il y a trop d'injustice de les employer contre Cesar, veu ce que nous en avons dit, & quand il n'y auroit que le seul témoignage de Florus, qui dans sa description de cette grãde Journée de Pharsale, où il s'agissoit de l'Empire du monde, assure que Cesar

*Nat. hist. l. 7. c. 25.*

*Lib. 4. c. 2.*

*Mutus*

I.

se fit voir quasi dans tous les lieux du combat, & qu'il s'y comporta autant en soldat qu'en General d'armée. Auguste combattit depuis au mesme lieu de Thessalie, & dans les mesmes champs Philippiques, contre Brutus & ces autres determinez defenseurs de leur liberté, où sa maladie ne luy permettant pas d'executer davantage, il se fit porter en litiere pour animer son parti de sa presence, plûtost que pour satisfaire au songe de son Medecin Artorius, comme le conte Valere le Grand. Les plus courageux de ses successeurs n'ont pas témoigné moins de generosité dans les armées. Josephe nous apprend que Vespasien fut blessé d'un coup de fleche à la plante du pied au siege de Jotapata. Lampridius dit, qu'Alexandre Severe vainquit Artaxerxes estant toûjours à la portée des fleches Persiennes, & faisant des merveilles de son bras; quoiqu'Herodien accuse Mammée sa mere, d'avoir empesché son fils de faire la guere en personne, ce qu'il soustient avoir pensé perdre l'Empire. Ammian Marcellin nous represente Julien, que le seul reproche d'apostasie empesche d'estre le premier des Cesars, faisant pour redresser ses troupes ébranlées par les Allemans, ce que nous avons tantost rapporté de Sylla. Il alla luy mesme pour enfoncer les portes d'une ville de Perse, d'où il retourna tout couvert de fleches ennemies. Revenant d'en reconnoistre une autre il tomba dans

in eo prælio Cæsar fuit, mediúsque inter imperatorē, & militem. *Lib. 1. c. 8.*

*Lib. 1. c. 8.* Cùm sub ictu telorum versaretur, manu plurimū faceret. *Lib. 6.* *Lib. 16.*

*Lib. 24.* *Ibid.*

*Ibid. Lib. 25.* des embuſches, d'où il ne ſortit qu'ayant couru fortune de la vie. Son Eſcuyer fut ailleurs bleſſé à ſes coſtez, auprés d'un chaſteau qu'il inveſtiſſoit. Et quand il fut frapppé à mort, pour eſtre couru ſans cuiraſſe à la premiere alarme droit aux ennemis, il n'eut pas moins de Philoſophie en ſes derniers propos, que de grandeur de courage, voulant retourner à la charge aprés le premier appareil de ſa *Lib. 31.* playe. Le meſme Marcellin nous fait voir l'Empereur Valens demeuré dans un combat ſans que ſon corps ſe peuſt retrouver, non plus que celuy de l'Empereur Decius que ſon cheval precipita dans un marais en une autre bataille; ſi tant eſt que le premier n'ait point eſté bruſlé vif par ſes ennemis, comme l'un des Scipions le fut dans une tour d'Eſpagne. Ce Scipion m'advertit de répondre à l'objection de Polybe que nous avons formée un peu auparavant, pource que ſon autorité me ſemble par tout de tres-grande conſideration. Or quand ſon texte ne porteroit pas expreſſément, qu'en loüant Annibal & Scipion de n'avoir jamais hazardé mal à propos leurs perſonnes, il ne blaſme que ceux qui le font inconſiderément, ce ſeroit par force qu'il luy faudroit donner cette interpretation. Car on ne peut nier qu'Annibal au ſiege de Sagunte, ne receuſt un coup de dard à la cuiſſe, voulant eſcalader la muraille avec trop peu de precaution, comme en *Dec. 3. l. 1.* parle Tite-Live, qui obſerve que cette

bleſſeure cauſa un ſi grand effroi parmi les Carthaginois, qu'ils penſerent abandonner tous leurs travaux, bien qu'elle fit ſeulement differer les attaques de la ville pour quelques jours. Le meſme Auteur nous fait voir comme ce grand Capitaine fut bleſſé dans un combat aſſez prés de Plaiſance, où il eſtoit allé pour ſurprendre quelque chaſteau. Voulant une autre fois reconnoiſtre de prés la ville de Locres avec ſa Cavalerie Numidienne, un coup de ces machines qu'ils appelloient Scorpions, luy tua à ſes coſtez l'un de ceux qui l'accompagnoient. Et dans cette memorable Journée qu'il perdit en Afrique, contre Scipion & le Roy Maſaniſſa, il les combattit tous deux l'un aprés l'autre, & de perſonne à perſonne, expoſant la ſienne en tous les lieux où il y avoit le plus de peril. Quant aux Scipions, ce n'eſt pas en vain qu'ils ont eſté nommez des foudres de guerre. Cneus Scipion eu la cuiſſe percée d'un coup de dard, dans une grande bataille qu'il gagna en Eſpagne auprés de la ville de Munde. Il ſe fit porter un peu aprés en littiere, à cauſe de ſa playe, dans un autre combat d'où il retourna victorieux. Et il fut tué depuis s'oppoſant des premiers aux ennemis, ou bruſlé dans une tour, comme nous avons dit, un mois aprés que ſon frere Publius eut receu dans une retraitte un coup de lance au coſté droit, dont il mourut. Scipion l'Africain fils de ce dernier, n'eſtant âgé que de dix-

I.

*Ibid.*

*Dec. 3. l. 9.*

*Appian. l. de bell. Pun.*

*Dec. 3. l. 4.*

*Lib. 5.*

sept ans delivra son pere des mains de ses ennemis, qui le venoient de blesser en un fait d'armes qui se passa auprés du Pau. Polybe qui nous conte ce bel exploit, comme l'ayant appris de Lelius l'intime ami de Scipion, dit, qu'il ne laissa jamais depuis passer aucun sujet digne de hazarder sa vie pour le bien public, qu'il ne le fist franchement ; & nous sçauons aussi que son courage luy faisant planter l'eschelle, & monter des premiers à l'assaut d'Illiturgis ; fut cause de la prise de cette ville. Il n'est pas à croire que le second Africain, ce renommé destructeur de Carthage, eust voulu ceder en valeur à ceux dans la famille de qui il estoit entré par adoption ; ni par consequent que Polybe eust voulu soustenir sur l'exemple d'Annibal ou d'aucun des Scipions, qu'un General ne deust jamais se trouver aux coups. Il maintient seulement qu'il ne le doit pas faire legerement, & que hors les principales & plus pressantes occasions, il est obligé de se ménager, sa perte attirant ordinairement celle de son armée, & de tout son parti. Mais quand il a esté question d'une entreprise d'importance, jamais les grands Capitaines n'y ont épargné leurs personnes, quelque chose qui en peust arriver ; & bien que le public se soit senti parfois de leur infortune, comme il recueille souvent le fruit de leur bon succés, ils ont esté plûtost plaints que blasmez, car ceux qui ont jugé sainement de leurs actions & des

*Lib. 10. hist.*

*Tite-Live dec. 3. l. 8.*

mouvemens

mouvemens legitimes de ces ames heroïques. C'eſt ce qui me fait eſtonner, qu'on veuïlle aujourd'huy ſi mal interpreter tout ce que le feu Roy de Suede a fait de genereux & de magnifique ; qu'on condamne de temerité le paſſage du Lek, l'attaque d'Ingolſtad, avec le reſte de ſes plus glorieuſes entrepriſes, ſans pardonner à ſa fin, la plus belle piece de ſa vie ; & qu'on nomme des inflammations de bile, & des débordemens de courage, la plus haute vaillance & la plus pure vertu, que le Nort euſt produit depuis pluſieurs ſiecles. Nous pourrions monſtrer que le paſſage de cette riviere à la veuë d'une armée Imperiale retranchée à l'un de ſes bords, a eſté tel en l'entrepriſe, en la conduitte & en l'evenement, qu'il va du pair avec tout ce que les Ceſars ont fait en de ſemblables rencontres. Si reconnoiſſant Ingolſtad la haquenée de ce grand Monarque eut la croupe enlevée d'un coup de canon, nous avons veû tantoſt qu'Annibal & Julien l'Empereur n'ont pas couru de moindres perils dans la meſme fonction militaire. Les autres hazards qu'il a tant de fois eſſuyez, luy ont eſté communs avec autant de grands Capitaines que l'Hiſtoire nous en fait admirer. Et quand il a rencontré ce que le Ciel avoit ordonné de luy dans la campagne de Lutzen, tant s'en faut qu'on doive appeller cela un abandonnement de la Fortune, qui le voulut pirement traitter qu'elle n'a fait Ceſar ni Ale- I.

xandre à la mort, que je ſouſtiens la ſienne beaucoup plus favorable, eſtant ſans comparaiſon plus glorieuſe que la leur. Veſpaſien prononça qu'un Empereur devoit mourir debout; & l'un de ſes ſucceſſeurs adjouſta, que ſa derniere heure devoit eſtre d'un homme ſain, & non pas d'un malade, ni d'une perſonne debile. Ceſar fut poignardé aſſis dans un Senat de Rome; & Alexandre perit d'excés de bouche, ou par poiſon dans Babylone; peut-on dire que ce ſoit finir à un Monarque plus heureuſement que l'épée au poing, le commandement en la bouche, & la victoire dans l'imagination, comme a fait noſtre grand Guſtave? Quant à moy, je le trouve plus fortuné en ce dernier acte de ſa vie, non ſeulement que Ceſar ni qu'Alexandre; mais, à parler humainement, que ceux meſme de cette condition, qu'une mort toute naturelle a trouvez dans un repos oiſif, comme elle fit Scipion l'aiſné des Africains dans ſa maiſon de campagne. Un champ de victoire eſt le plus beau lict d'honneur où puiſſe repoſer un grand Roy; & j'ai toûjours jugé la mort de celuy de Fez qui s'oppoſa ſi genereuſement à l'infortuné Dom Sebaſtien, l'une des plus honorables qui puiſſe arriver à une Teſte couronnée. L'Hiſtoire nous repreſente ce vaillant Moluc monter à cheval tout malade qu'il eſtoit, donner les ordres du combat, & n'eſtre retenu qu'à grande peine de ſe meſler parmi les enne-

*Suet. art. 24.*
*AElius Verus apud Spartia.*
*Conneſt. l. 2.*

mis, & de donner aux ſiens l'exemple de bien faire. Le mal le preſſant, & ſe ſentant finir, il commande qu'on tienne ſa mort ſecrette, & dans ſes dernieres pâmoiſons met ſa main ſur ſes lévres, pour ſigne du ſilence qu'il vouloit qu'on obſervaſt, afin que la victoire de ſes troupes ne fuſt point empeſchée par ſa perte. En verité, voilà l'iſſuë d'une ame vrayement royale, qui commande en partant, & dont le dernier mouvement eſt un ſignal d'obeïſſance à ſes peuples. J'adjouſterai ici que les meſmes qui diffament le Roy de Suede, ont bien raiſon d'accuſer de temerité celuy de Portugal dont nous venons de parler, comme ayant mal pris ſes meſures, & mal digeré une ſi grande entrepriſe qu'eſtoit la ſienne; mais que quant à ſa mort en cette memorable Journée des trois Rois, elle ne peut eſtre blâmée ſans injuſtice. Les Princes les plus guerriers ſe peuvent bien diſpenſer quelquefois d'aller aux coups, quand ils ne ſont pas occupez aux entrepriſes de grande conſequence, & que d'autres lieux ont beſoin de leur preſence. Mais il n'en eſt pas ainſi lorſqu'ils ſe ſont embarquez à la conqueſte des Royaumes eſtrangers; c'eſt la diſtinction eſſentielle de toute cette controverſe, où il faut mettre grande difference entre un Roy qui ſe contente de demeurer dans la poſſeſſion de ſes Eſtats, & celuy qui veut envahir le domaine des autres; & vous ne lirez nulle part qu'un Conquerant I.

ait eu la Fortune favorable, qu'autant qu'il a couché de sa vie, & payé de sa personne dans les combats. Si Alexandre, comme nous avons déja remarqué, n'eust fait le soldat dés les bords du Granique, & autant de fois en suite, que Darius & les autres Potentats de l'Asie se voulurent opposer à ses desseins, il n'eust jamais triomphé dans la plaine d'Arbelle, & force luy eust esté de se contenter du Royaume de Macedoine, au lieu de la Monarchie du monde qu'il affectoit. Si Gustave n'eust donné des preuves de sa valeur contre le Polonois & le Moscovite, & si attaquant la maison d'Austriche avec cette reputation acquise, il n'eust mené en personne ses Lapons & ses Finlandois, affronter les vieilles bandes de Tilly, jamais il n'eust traversé victorieux des extremitez de la Prusse au Rhin, & des Isles Vandaliques jusques aux montagnes du Tirol. Treize glorieuses blessures remportées de divers combats, luy firent le chemin jusques dans la campagne de Lutzen, où il receut les dernieres; & si je ne me trompe, les plus triomphantes de toutes. La mesme chose se peut dire de tous ceux qui ont eu des desseins aussi vastes que ces deux Monarques, ou approchant de là; & se plaindre d'un Conquerant, parce qu'il s'est trop exposé aux perils, & s'il faut parler ainsi, de ce qu'il s'est montré trop vaillant, c'est accuser le Soleil d'estre trop lumineux, le miel trop doux,

& comme on dit, la mariée d'eſtre trop belle. I.
Car de repartir là deſſus qu'Ariſtote veut qu'un honneſte homme priſe ſa vie, & n'en faſſe pas ſi bon marché qu'un autre du commun, c'eſt prendre plaiſir à ſe tromper ſoy-meſme, & ne ſe pas ſouvenir que ce Philoſophe a mis dans toutes ſes Morales, le poinct de la vaillance à mépriſer la mort, où il eſt queſtion de l'honneur. Vous ne ſçauriez la faire craindre tant ſoit peu à ceux dont nous parlons dans l'exercice de leurs charges, que vous ne les priviez en meſme temps de la vertu qui leur eſt la plus propre de toutes, & dont auſſi ils doivent eſtre le plus ambitieux. Les ſuccés differens ne changent pas la nature des cauſes, & ſi le Roy Sebaſtien, ou un autre, eſt tué dés le premier combat, ce n'eſt pas à dire qu'on doive blaſmer une action qui a le meſme principe de celles de Ceſar, ſans autre defaut que celuy d'une pareille fortune. Voilà ce que j'avois à remarquer touchant le Roy de Suede, à qui je crois qu'il n'ait manqué que ce qui touche la Religion, pour meriter la reputation d'un des plus grands Princes du monde. Si j'ai pris la liberté de ſouſtenir mon opinion contre les ſentimens d'un Ecrivain, dont je priſe beaucoup le merite, je ne penſe pas qu'il m'en doive ſçavoir mauvais gré, ni qu'on puiſſe s'offenſer d'une juſte defenſe, où il eſt permis de conteſter ſans violer les loix de l'amitié. Ce n'a pas eſté auſſi une digreſſion inutile,

ce me ſemble, à noſtre ſujet, puiſque nous ne traitterons peut-eſtre point de matiere qui le touche de plus prés, & dont les bonnes maximes ſoient plus neceſſaires à l'inſtitution d'un Dauphin de l'eſperance du noſtre. Paſſons maintenant du temps de la guerre, & des choſes qui s'y pratiquent, à ce qui ſe doit faire en ſuitte ſuivant noſtre diviſion.

Aprés avoir fait par la voye des armes ce qui eſt en noſtre puiſſance pour obtenir la victoire, il faut ſe ſouvenir, à quelque poinct que les choſes ſe reduiſent, qu'on n'eſt entré en guerre que pour arriver à une bonne paix. L'opinion de ceux qui tiennent qu'on ne la peut faire avec honneur aprés des ſuccés deſavantageux, n'eſt pas bonne, parce que l'intereſt eſtant le principe de tout le mouvement des Eſtats, il eſt certain qu'un traitté de paix ſera toûjours honorable à celuy des deux partis qui en tirera du profit, en quelque poſture qu'il ſe trouve auparavant. On peut voir un exemple fort illuſtre de cela dans Thucydide. Les Lacedemoniens eſtoient ſans difficulté les plus glorieux de tous les Grecs, & ſi c'eſtoit eux qui avoient donné commencement à la guerre Peloponneſiaque. Si eſt-ce que n'ayant pas eu la Fortune favorable les ſept premieres années, ils ne penſerent point ſe faire de tort, ni prejudicier à leur reputation, de demander alors les premiers la paix aux Atheniens, pource que s'ils l'euſ-

*Lib. 4. hiſt.*

I.

sent pû faire en ce temps-là, elle leur estoit fort utile, & par consequent honneste. Que si nous avons eu du bon dans le sort des armes, c'est en ce cas là qu'on se doit souvenir de la belle sentence que prononça Annibal à Scipion, Qu'une paix certaine est en beaucoup de façons preferable à une victoire douteuse. Diodore Sicilien blasme fort Attilius Regulus, de ce qu'il ne fit pas la paix avec les Carthaginois lors que les Romains les eurent battus, à faute dequoi ceux-ci tomberent depuis en d'extremes malheurs. A la verité, il y a des avantages en guerre qui ne veulent pas qu'on en demeure là. On reprocha à ce grand Chef Africain dont nous venons de parler, qu'il sçavoit assez vaincre, mais non pas se prevaloir de la bonne fortune de ses armes. Et Florus dit sur ce sujet, qu'au lieu d'user de sa victoire, il se contenta d'en jouïr, preferant le contentement qu'il en tira dans Capouë, à l'utilité qui estoit toute apparente, s'il eust suivi sa pointe contre la ville de Rome. Sur tout il faut éviter ce qui luy arriva alors pour avoir laissé morfondre la chaleur de ses troupes, & corrompre dans les delices du Royaume de Naples le naturel aguerri de sa milice. Le Roy Anthiochus tomba au mesme inconvenient, pour s'estre amusé durant un hyver à faire l'amour dans Chalcis, où son armée s'enerva par la bonne chere de ses nopces, ce qui perdit toutes ses affaires. Ainsi Ca-

*Tite-Live dec. 3. l. 10.*

*Exc. Constant. p. 267.*

*Lib. 2. cap. 6.* cùm victoria uti posset frui maluit.

Cappua

Annibali Cannæ. pouë ne fut pas moins funeſte à Annibal, que Cannes l'avoit eſté aux Romains; & Chalcis fit plus de tort à ce Roy, que toutes les forces de ſes ennemis. Mais ſi un Prince a eſté accompagné de tant de proſperité qu'il ait eu la victoire entiere, c'eſt à l'heure qu'uſant de la moderation qui rend les grands Monarques recommandables plus que toute autre choſe, il doit attirer ſur luy les benedictions du Ciel & de la terre. L'action d'Alphonſe d'Arragon triomphant dans Naples, eſt memorable ſur cela. Il refuſa la Couronne qui luy fut preſentée, diſant qu'elle eſtoit deuë à Dieu, ſeul autheur de ſa victoire; ce que Godefroy de Bouïllon avoit fait autrefois par un autre mouvement de pieté, lors qu'il entra dans Jeruſalem. Ces reſpects doivent eſtre accompagnez d'un témoignage d'amour envers les peuples, qui ne peut paroiſtre plus grand qu'en les remettant dans les douceurs de la paix. C'eſt celle ſans qui tous les autres biens ne ſçauroient ſe gouſter qu'imparfaitement, & je trouve meſme que le Poëte Comique Philemon a eu raiſon d'introduire un homme ruſtique, qui ſe mocque de toutes les diſputes des Philoſophes ſur le ſujet du ſouverain bien, ayant reconnu dans la culture de ſes champs, qu'il ne ſe pouvoit eſtablir qu'en la paix. Et certes puiſqu'elle eſt une tranquillité politique, qui maintient chaque choſe en ſon aſſiette, qui conſerve l'ordre par tout, & qui aſſeure à un

*Marian. l. 22. hiſt. c. 1.*

*In fragm. vet. comic.*

chacun ce qui luy eſt propre, je ne penſe I.
pas qu'on puiſſe rien trouver qui convienne davantage à la ſouveraine felicité de cette vie. On a dit pour cela, que les pieds de ceux qui apportoient les premieres nouvelles de la paix, eſtoient parfaitement agreables. Les pacifiques ſont mis au rang des bien-heureux, comme ayant merité le glorieux titre de Fils de Dieu. *Matt. c. 5. v. 9.* Et on peut adjouſter que la paix eſt ſi univerſellement recherchée, ce qui eſt de l'eſſence du ſouverain bien, que non ſeulement les Loups & les Tigres la conſervent entre eux, mais il ſemble que les Diables meſme s'accordent auſſi enſemble (quoique ce ne ſoit que pour le mal) & qu'ils vivent dans une apparence d'union & de paix pour nous faire la guerre. Ce ſeroit donc une choſe bien eſtrange, s'il ſe trouvoit des Souverains que la proſperité rendiſt ennemis de toute concorde, veu meſmement que le titre de Sereniſſimes dont on les honore, monſtre que leur plus grande gloire conſiſte à rendre toutes choſes tranquilles, & à mettre autant qu'il eſt poſſible, la ſerenité par tout. S'il y a quelque choſe qui doive apparemment éloigner un Prince victorieux de faire joüir ſes Sujets du bon-heur de la paix, c'eſt le deſir d'accumuler conqueſte ſur conqueſte, d'accroiſtre le nombre de ces belles filles d'Epaminondas, puiſqu'il nommoit ainſi ſes deux victoires de Leuctres & de Mantinée, & d'eſtendre ſes

trophées jusques aux extremitez du Monde, ou au delà, si son ambition égale celle d'Alexandre. Il faut opposer à des desirs si violens & si déreglez, les sages considerations de Cineas au Roy Pyrrhus qui estoit de cette humeur, & à qui ce sage Ministre fit voir accortement la vanité de ses pensées, puisqu'elles alloient à un bien fort difficile & fort éloigné, qu'il se pouvoit donner sans peine & sans retardement, en se contentant du present. D'ailleurs, comme la force & l'embonpoint du corps humain ne viennent pas tant de manger beaucoup que de bien digerer; la grandeur aussi d'un Estat, sa vigueur & sa puissance, ne consistent pas tant à faire tous les jours de nouvelles conquestes, qu'à conserver les premieres, & à les faire siennes par une paisible jouïssance. En effet, les plus grandes & les plus riches couronnes, sont aussi sans difficulté les plus pesantes, & qui travaillent davantage. Ce fut ce qui fit dire en riant au Roy Antigone, que les Romains l'avoient tiré d'un grand souci de luy avoir rendu son Royaume fort petit. Et peut-estre que l'Empereur Adrien n'abandonna volontairement aux Parthes tout ce qui estoit au delà du Tigris & de l'Euphrate, que sur cette consideration, encore que quelques-uns attribuent une action si extraordinaire à la jalousie qu'il portoit à Trajan. Quoiqu'il en soit, la generosité d'un Monarque paroist bien plus dans la moderation

de ſes paſſions vaſtes & indeterminées, que I.
s'il leur donnoit une plus libre carriere ; comme la force & la bonté d'un cheval ſe reconnoiſſent mieux à l'arreſt & à la bride, qu'à la courſe ou à l'eſperon. Mais ſur tous autres un Roy de France, qui uſe de ſes victoires avec retenuë, acquiert d'autant plus de gloire, qu'en ſe vainquant ſoi-meſme il ſurmonte le plus grand Potentat du monde. Il luy faut donc apprendre dés ſa jeuneſſe, qu'il n'y a rien de plus magnanime que de traitter de paix ſur ſon avantage, & de l'accorder à ceux qui la demandent. Nos Anciens Gaulois n'entroient jamais en deliberation pour la faire, qu'ils ne fuſſent armez ; nous les devons imiter en cela, afin de la donner plûtoſt que de la recevoir, comme il arrive quand les choſes ſont aux termes que nous repreſentons. Et pource qu'il n'y a point de paix qui ſoit de perpetuelle tenuë, qu'au contraire ſes jours ſont ordinairement d'auſſi peu de durée que ceux des Alcions, & que noſtre vie en tout ſens eſt une guerre continuelle ; il eſt de la ſageſſe du Souverain de ne deſarmer que de bonne ſorte, de demeurer toûjours dans ſes ſeuretez, & de tenir pour indubitable, que quelques articles de paix qu'il concluë avec ſes voiſins, il y aura toujours une clauſe ſous-entenduë de leur part, de ne les obſerver qu'auſſi long-temps que le bien de leur Eſtat le permettra. Je finis par là ce qui concerne la guerre ; & pource

*Tite-Live dec. 3. l. 1.*

que la repreſentation de Minerve avec ſon habillement de teſte, nous apprend qu'il n'y a rien dont la jonction ſoit plus utile ni plus agreable, que celle des lettres avec les armes; parlons à cette heure de la connoiſſance qu'il eſt à propos de donner à Monſeigneur le Dauphin des Arts liberaux, & de quelle lumiere de ſcience on doit éclairer ſon eſprit.

DES SCIENCES.

SI UN ANCIEN eut bien autrefois la hardieſſe de ſouſtenir, comme nous voyons dans Athenée, que pour exercer le vil meſtier d'un Cuiſinier, il falloit eſtre bon Aſtrologue, bon Medecin, bon Geometre, bon Architecte, & bon Capitaine; bref, exceller quaſi en toute ſorte de profeſſions, propoſant ſur cela ſept Cuiſiniers, qu'il oſe nommer, à cauſe de leur grande ſuffiſance, les ſept Sages de la Grece; il ne faut pas s'eſtonner ſi beaucoup de ceux qui nous ont voulu donner la figure d'un Prince parfait, luy ont attribué une connoiſſance quaſi univerſelle de toutes les Sciences. Et de verité, elles ont une ſi grande correſpondance entre elles, qu'à les conſiderer par là, on peut bien avancer cette propoſition, qu'il n'y a point d'Art au monde qui n'ait beſoin d'eſtre aidé par la pluſpart des autres. C'eſt pour cela que les Poëtes Grecs leur ont donné le nom de Muſes, qu'ils ont dit qu'elles eſtoient filles d'une meſme mere, & que

*Lib 7. & l. 9.*

μοῦσαι, quaſi, ὁμοῦ σὺν εἶναι.

danſant enſemble elles ſe tenoient toutes par la main. Mais pource que cette dépendance ne regarde bien preciſément que leurs principes, qui ſont comme enchaiſnez, & ſe communiquent d'une diſcipline à l'autre, juſques à ce qu'on ſoit parvenu aux premiers, qui ne peuvent plus recevoir de lumiere d'ailleurs, ayant dans leurs propres termes toute la clarté qu'il faut pour ſe faire comprendre; on ne peut pas dire ſimplement, que pour bien ſçavoir un Art, il ſoit beſoin d'obtenir des lettres de maiſtriſe dans tous les autres; ni qu'un homme, par exemple, pour eſtre bon Poëte, ou bon Rhetoricien, ſoit obligé d'entendre parfaitement la Medecine. C'eſt pourquoi de peur d'eſtre preſque auſſi ridicules que le Cuiſinier d'Athenée, nous ne maintiendrons pas que la Royauté ait abſolument beſoin de l'aſſiſtance de toutes les Sciences. Nous ferons voir au contraire, que beaucoup de Monarques ont eſté meſ-eſtimez pour s'y eſtre trop arreſtez. Et parce qu'il y a deux opinions là deſſus, que je croi également mauvaiſes, celle qui ne veut pas qu'un Roy ait la moindre teinture des bonnes Lettres, & celle qui le demande trop ſçavant, nous les toucherons un peu toutes deux avant que de paſſer outre.

I. *Vet ſchol. in Theog. Heſio.*

La premiere ſe fonde ſur ce que nous voyons que la vie des hommes de Lettres eſt trop delicate, l'eſtude ayant cela de propre, qu'en meſme temps elle amollit

le corps & l'eſprit également. De là vient qu'on prouve par un fort long dénombrement, que la pluſpart des Princes ſçavans n'ont pas bien reüſſi, & meſme ont eſté tres-malheureux ; le contraire ſe pouvant dire de ceux qui font le revers de leur medaille, je veux dire, qui n'ont eu que le naturel, ſans l'aide d'aucune de ces diſciplines dont nous parlons. En effet, on a obſervé que Neron eſtoit l'un des plus doctes de tous les Empereurs, & Trajan tout au rebours l'un des moins ſçavans, nonobſtant la grande ſuffiſance de ſon Precepteur. Palamedes qui fut ſi ami des Lettres qu'il en augmenta le nombre, ne laiſſe pas de nous eſtre repreſenté pour l'un des plus infortunez Princes de la terre ; & Philoſtrate nous fait reconnoiſtre ſon eſprit dans un autre corps ſi ennemi de la Philoſophie, à cauſe des diſgraces qu'elle luy avoit cauſé, qu'il n'en veut plus ouïr parler. Mais pour venir à ce qui eſt plus proche de noſtre temps, ſans toucher pourtant le preſent ; y a-t-il eu depuis Salomon un Roy plus ſçavant qu'Alphonſe Dixiéme Roy de Caſtille, celuy qui a tant écrit de l'Hiſtoire & de l'Aſtrologie ? Si eſt-ce que nous voyons, qu'outre qu'il ne ſceut pas ſe prévaloir de l'occaſion, prenant l'Empire lors qu'il luy eſtoit deferé, il fit cette ſeconde faute de le vouloir uſurper aprés à contre temps, quand toutes ſortes d'obſtacles s'oppoſoient à ſon deſſein. C'eſt une choſe certaine, que pour s'eſtre

*Lib. 3. de vita Apoll. c. 6.*

*Mariana l. 13. c. 9. 20. & ult. & l. 14. c. 5.*

trop amuſé à conſider le Ciel, il perdit la Terre, contraint de maudire ſon fils Sancho qui le dépoſſeda, & ſe rendit maiſtre de l'Eſtat, que le pere ne pouvoit pas gouverner avec toute ſa ſcience. Agrippine avoit donc raiſon d'avertir Neron, que la Philoſophie n'eſtoit pas propre à ceux qui eſtoient nez pour tenir l'Empire du monde. Et il ſemble qu'à ce conte les Gots ne ſe plaignoient pas ſans ſujet, de ce que la Reine Amalaſunte effeminoit le genie de ſon fils Atalaric, par des eſtudes trop contraires à la grandeur de courage qu'ils luy ſouhaittoient. Chacun ſçait quelle eſtoit l'opinion de noſtre Louïs Onziéme ſur cela, ayant declaré qu'il ne vouloit pas que ſon fils Charles ſceuſt plus de Latin que ces trois ou quatre mots, *qui neſcit diſſimulare, neſcit regnare.* Et veritablement, outre ce que nous venons de remarquer, il y a encore cela de deſavantageux en l'eſtude & au ſçavoir des Princes, qu'on tâche ſouvent de les rendre ridicules par là. Un Grec eut la hardieſſe de ſe mocquer dans Rome de Marc Antonin, pource que tout vieil qu'il eſtoit il alloit ſouvent viſiter le Philoſophe Sextus, reprochant à cet Empereur qu'Alexandre le Grand avoit conquis tout le monde à trente-deux ans. Avidius Caſſius prit ſujet de conſpirer là deſſus contre le meſme Antonin, le nommant un Dialogiſte, & encore avec plus de mépris, *Philoſopham aniculam.* Les Courtiſans de Conſtantius

I.

*Suet. art. 52.*

*Proc. l. 1. de bello Goth.*

*Phil. in vita Hero. Soph.*

*Vulg. Gal.*

Græcanicum literionem.

n'appelloient point autrement Julien qui luy ſucceda, que le petit Grec lettré par dériſion, & la Taupe babillarde, à cauſe du ſçavoir dont il faiſoit profeſſion, & quelquefois trop de parade. Bref, le mépris des Souverains ſtudieux a eſté ſi grand que la pluſpart d'entre eux ont eſté contraints pour s'en exempter, de témoigner une particuliere averſion contre les hommes doctes. Ainſi les Rois Antiochus & Lyſimachus chaſſerent tous les Philoſophes de leurs Eſtats. Les Empereurs Caligula & Domitian en firent autant. Et un autre qui vint depuis appellé Licinius, nomma les Lettres un poiſon & une peſte publique. En cela ils ne firent que renouveller les Decrets de ces fameuſes Republiques d'Athenes, de Sparte & de Rome. Et certes la premiere ne ſouffrit jamais de plus violens Tyrans, que ceux qui couvroient leur jeu du manteau de la Philoſophie. Comme l'on a obſervé ailleurs, que quand quelques Pythagoriciens, & avant eux quelques-uns des ſept Sages, ont eu le commandement abſolu, ils y ont eſté les plus intolerables de tous les hommes. Voilà à peu prés ce qui ſe dit en faveur de la premiere opinion.

*Athe. Deip. l. 11. & 13. Sueton, & Gell. l. 15. cap. 11.*

*Athe. Deip. l. 5. & 11. & Appian. de bell. Mithr.*

La ſeconde répond à cela, qu'il eſt tout apparent que la Science n'a rien de mauvais en ſoy, ni qui puiſſe prejudicier en quelque façon que ce ſoit à un Monarque; puiſque ceux dont nous avons les noms en la plus grande veneration, ont fort bien uſé

uſé du ſçavoir qu'ils poſſedoient, & qu'ils ont regné avec autant de bonne fortune, que de gloire & de reputation. Salomon, Alexandre & Ceſar, ſont des témoins ſans reproche là deſſus ; & chacun ſçait que le ſecond Roy des Romains, qui a plus que tous contribué à l'eſtabliſſement de leur Empire, eſtoit ſi Philoſophe qu'il a paſſé pour Pythagoricien, quoiqu'il ait precedé Pythagore de deux ſiecles. Pericles, Alcibiade & Epaminondas, n'eſtoient pas moins Orateurs & Philoſophes, que Generaux d'armée ; & ce dernier fut condiſciple de Philippe de Macedoine, pour lors en oſtage dans Thebes, où ils receurent enſemble de leur Precepteur commun le Lyſis de Platon, les precieuſes ſemences de cette heroïque vertu qu'ils firent ſi bien paroiſtre durant tout le cours de leurs vies. Pline aſſure que le premier Roy des deux Mauritanies Juba, ſe rendit plus conſiderable par ſes eſtudes que par ſon Empire. Annibal ſon voiſin, qui ne paſſe gueres que pour Capitaine, ſçavoit neantmoins au rapport de Dion, la langue & les diſciplines de la Grece. Il avoit eſtudié ſous l'Hiſtorien Soſile, & il compoſa entre autres ouvrages, une Hiſtoire en Grec qu'il addreſſoit aux Rhodiens. Et pour ne pas faire une plus longue liſte d'aſſez d'autres, le ſeul Hercule ſurnommé Muſagete, ou Conducteur & Protecteur des Muſes, monſtre bien que les Anciens n'ont pas creu que la ſcience fuſt ennemie

I.

*Diod. Sic. l. 16.*

*Lib. 5. nat. hiſt. cap. 1.*

*Exc. Conſt. p. 592.*

*AEmil. Probus in Ham.*

des conqueſtes, ni contraire à une grande Domination. Que ſi quelques-uns en ont mal uſé, ſi elle a enteſté quelques foibles eſprits, & s'il s'eſt trouvé des Princes qui l'ont perſecutée en la perſone de ſes Profeſſeurs, il n'y a nulle apparence de le luy vouloir imputer. Ce n'eſt pas merveille que la violence d'un peuple groſſier ſe ſoit quelquefois portée à faire des Decrets contre ceux dont il ne pouvoit ſouffrir le merite. Que des Tyrans, des Caligules & des Domitiens, ayent taſché de ruiner les hommes qui avoient ſeuls la hardieſſe de leur reprocher les crimes qu'ils commettoient: Et qu'un Licinius ait vomi de ſi grandes injures contre les Lettres, luy qui eſtoit tellement ignorant, qu'il ne ſçavoit pas ſeulement former ſon nom au pied de ſes Ordonnances. Il ſuffit d'ailleurs pour combattre l'opinion de Louïs Onziéme, ſi tant eſt qu'il l'ait euë ſi eſtrange qu'on dit, de luy oppoſer celle qui nomme les Souverains, tels qu'il vouloit rendre ſon fils, des Aſnes couronnez & parfumez d'ambre gris. Robert Roy de Naples n'eſtoit pas de ſon avis, quand il proteſtoit qu'il aimoit mieux ſes Livres que ſa Couronne, où qu'il luy eſtoit plus doux d'eſtudier que de regner. Et ces grands Ducs de Moſcovie ſont bien éloignez de ſon ſentiment, eux qui ne ſouffrent pas qu'aucun de leurs ſujets ſe puiſſe vanter de ſçavoir plus que leur Prince. Enfin il s'en faut tant que la ſcience jette toûjours les

*B. Egnat. l. 1.*

*Naudé addit. à l'hiſt. de Louïs XI.*

*Mariana lib. 16. hiſt. c. 11.*

Monarques dans le mépris, ni que la Philosophie les rende ridicules, qu'au rapport de Tacite, peu s'en falut qu'elle n'acquiſt à Seneque l'Empire du monde. Auſſi ne peut-on pas dire que ce ſoient des choſes contraires de regner & de philoſopher, veu qu'on a prononcé il y a ſi long-temps; que les Eſtats ne ſeroient jamais parfaitement heureux, que quand les Philoſophes regneroient, ou que les Rois philoſopheroient. N'a-t-on pas meſme reproché à ceux de cette profeſſion contemplative, qui declamoient avec le plus de vehemence contre le gouvernement public, qu'ils ne laiſſoient pas d'exercer une eſpece de tyrannie ſur leurs diſciples, & que ne pouvant avoir la ſouveraineté des hommes, ils ſe maintenoient le plus abſolument qu'il leur eſtoit poſſible dans celle des enfans; ce qui monſtre bien qu'il n'y a point d'antipathie formelle entre l'une & l'autre de ces fonctions. Puiſqu'il ne ſe trouve donc rien de vrai en tout ce qu'on avoit allegué contre la Science, il eſt aiſé de conclurre par ſa propre nature, qu'eſtant un bien qui de luy-meſme ne peut jamais cauſer de mal, c'eſt une erreur de croire qu'elle doive apporter quelque préjudice aux Princes, ni qu'ils puiſſẽt jamais eſtre rendus trop ſçavans. Au contraire, on peut ſouſtenir par la meſme doctrine, que l'ignorance eſtant non ſeulement une privation de bien, mais meſme ſouvent un mal poſitif, tout Potentat ignorant ne peut

I.

*Lib. 15. Annal.*

I. jamais estre heureux. Comme il s'ensuit encore du mesme principe, qu'un Estat gouverné par un Souverain dépourveu de sçavoir, quelque vaillant qu'il soit, est ce Royaume boiteux que l'Oracle dit à ceux de Sparte qu'ils devoient éviter sur toutes choses. Ce sont les raisons de la seconde opinion.

Je croi quant à moy, qu'il y en a une moyenne entre les deux, & que comme la Science peut apporter beaucoup d'utilité & d'ornement aux plus grands Empereurs, il s'en peut trouver aussi dont le bon naturel suppléera facilement à ce que les autres ne possedent que par acquisition. D'ailleurs, il faut faire grande distinction ce me semble, entre un Prince qui est appellé au maniement d'un Sceptre, estant déja assez fort d'années pour cela, & celuy qu'on instruit dés son bas âge pour l'en rendre capable. Car je pense qu'il n'y a point de science qui puisse nuire au premier, pour éloignée qu'elle soit de sa dignité, & dont il ne doive faire estat au moins pour son contentement, quand elle ne luy seroit pas de grand usage. Mais lors qu'il est question de l'institution d'un jeune Monarque, comme nous traittons ici de celle de Monseigneur le Dauphin, je soustiens qu'il ne faut pas occuper son esprit à toute sorte de disciplines; & qu'il y en a qui n'estant pas mauvaises d'elles-mesmes, le seroient neantmoins par accident, & à son égard, si elles tenoient la place de cel-

les qui luy conviennent mieux. En effet, l'ame des Rois eſt d'une capacité terminée, & ſa ſphere d'activité, pour parler en termes d'Eſchole, eſt auſſi bien limitée qu'aux autres hommes. Il la faut donc employer à ce qui luy eſt le plus propre, & la remplir des choſes qui avec l'honneſteté ont l'avantage de pouvoir ſervir à cette grande charge du gouvernement des peuples. Un exemple ſuffira pour me mieux faire entendre par ceux qui n'auroient pas aſſez compris mon intention. Ceſar venant à l'Empire y apporta une grande connoiſſance de la Grammaire, de la Poëſie, de la Juriſprudence, & de beaucoup de parties des Mathematiques. Car nous ſçavons qu'il compoſa eſtant encore fort jeune, quelques Poëmes, comme la Tragedie d'Oedipe; & qu'il parut des premiers dans le barreau de Rome, où il plaida des cauſes de grande importance. Il écrivit depuis deux Livres de l'Analogie, autant d'Anti-Catons, avec quelques traitez d'Apophthegmes, des Auſpices & de l'Aſtronomie. Voire meſme ſi nous en croyons Lucain, il obſervoit les Aſtres au milieu des combats, & dans les plus preſſans exploits de la guerre, ce qui ne pouvoit venir que d'un fonds d'eſtude qu'il avoit fait ſous ceux qui eurent ſoin de ſes premieres années. Or quoiqu'on ne puiſſe pas dire, que toutes ces choſes le rendiſſent moins propre à la direction de la plus conſiderable de toutes les Monarchies; ſi

I.

*Suet. art. 56.*

*Macrob. l. 1. Satur.*

*Lib. 10.*

faut-il avouër que ſes Precepteurs l'euſſent vrai-ſemblablement tout autrement inſtruit, s'ils euſſent creu former un entendement deſtiné à un ſi haut emploi, au lieu qu'ils ne jettoient les yeux ſur ſa perſonne que comme ſur un ſimple Gentilhomme Romain. Et de verité, outre que toutes ſortes d'eſprits ne ſont pas de l'eſtenduë de celuy de Ceſar, on peut dire que le ſien meſme euſt pû s'attacher à des matieres bien plus dignes de luy, s'il fuſt né dans la fortune qu'il laiſſa à ceux de ſon nom. Car peut-eſtre ignoroit-il aſſez de choſes dépendantes de la Morale, de la Politique, de l'Hiſtoire, de la Geographie, & je dirois encore de la profeſſion Militaire, ſi cela ſe pouvoit prononcer de Ceſar ſans une eſpece de blaſpheme, dont il luy euſt beaucoup mieux valu eſtre informé, que d'une ſubtilité de Grammaire, d'une gentilleſſe de Poëſie, d'un poinct de Droict, ou d'une ſupputation Aſtronomique. Mais pource que ſon education ne fut pas appropriée au perſonnage qu'il joüa depuis, on peut dire qu'il avoit tout plein de connoiſſances qu'il euſt avantageuſement échangées avec d'autres, ſi c'euſt eſté une choſe poſſible. Tant y a que quand il s'agit de l'inſtruction d'un Prince, je ferois grande conſcience de l'aſtreindre aux meſmes Rudimens de Grammaire, & au meſmes cours des diſciplines que font ceux qui doivent vivre du meſtier de les enſeigner, ne pouvant en cela eſtre de l'opinion

des Auteurs qui ont écrit devant moy sur ce sujet. Ce n'est pas que je ne tombe d'accord, que comme l'Orateur de Ciceron, & l'Architecte de Vitruve sçavent de tout, un Roy peut estre consideré de mesme, & qu'avec fort bonne grace, il peut souvent faire paroistre qu'il n'ignore pas tout-à-fait, nonobstant sa haute exaltation, les choses qui sont au dessous de luy. Mais il y a grande difference entre une legere teinture qui luy peut estre donnée comme en joüant, & la profonde impression qu'il doit recevoir des sciences qui servent au bon Gouvernement. C'est pourquoi je juge à propos de dire un mot separément des Arts ou des Sciences, qui peuvent apporter quelque ornement à la Royauté, aprés avoir remarqué en general, qu'il est de la grandeur aussi bien que de la bonté d'un Monarque, de les proteger toutes, & d'user de liberalité envers ceux qui excellent en chacune de leurs professions. Quant à la Philosophie, c'est une chose plûtost à souhaiter qu'à esperer, de luy voir porter le Diademe. Platon mesme qui a fait un si beau vœu, reconnoist au sixiéme de sa Republique, que les fils des Princes ne naissent jamais Philosophes, & que quand ils viendroient tels au monde, c'est à dire la disposition naturelle, & le temperament requis pour cela, on doit tenir pour asseuré qu'ils ne pourroient pas éviter une bien prompte corruption. Ce fut peut-estre là dessus que Prometheé, Empédo-

I.

*Proœm de Orat. l. 1. cap. 1.*

*Diog. Laert.*

cle, Heraclite & quelques autres, abandonnerent ce dit-on volontairement leur Couronne, pour vaquer à des contemplations Philosophiques. Quoiqu'il en soit, ce sage Roy Phraotes receut le Philosophe Apollonius avec toute sorte de deference, jointe à cette belle parole, Qu'il n'y a rien de plus Royal que la Philosophie, qui possede encore je ne sçai quoi de plus que la Royauté. A la verité, je ne pense pas qu'un Souverain, autre que des Brachmanes, doive passer jusques à cet excés d'honneur. Et je me souviens bien qu'Ammian Marcellin reprend l'Empereur Julien d'avoir commis une action indecente, quand il courut fort loin au devant du Philosophe Maximus pour le recevoir. Mais un Roy peut en beaucoup d'autres occasions témoigner tres à propos l'estime qu'il fait des hommes de cette condition, & de tous ceux qui sont eminens en la leur. Ainsi Pompée respectant la porte de Possidonius, fit une action qui n'estoit pas moins à la gloire de l'un que de l'autre. Marcellus est loüé d'avoir eu la volonté de sauver Archimede à la prise de Syracuse. Crates fut épargné au sac de Thebes, comme Protogene au siege de Rhodes. Et peut-estre n'y a-t-il rien qui ait davantage contribué à la reputation de Ptolomée surnommé Soter, & de Demetrius fils d'Antigonus, que la faveur qu'ils firent tous deux à diverses fois au Philosophe Stilpon, lors que la ville de Megare

τὸ δ' βασιλικώτερον σοφία ἔχειν

Lib. 22.

fut

fut reduite en leur puiſſance, & que Demetrius, demandant à Stilpon un memoire de ce qui luy pouvoit avoir eſté pris, eut pour réponſe de luy, qu'il ne penſoit pas avoir rien perdu de ce qui eſtoit veritablement ſien. Ce ſont des exemples à imiter par les Princes qui ont quelque ſoin de leur bonne renommé, eſtant certain qu'ils ne peuvent faire paroiſtre trop d'amour ni de reſpect envers ceux qui cultivent les Sciences avec cette haute reputation, & qui tiennent les premiers rangs en toute ſorte d'honneſtes profeſſions. I. *Diog. Laert.*

LE DESIR de ſçavoir eſtant ſi naturel à tous les hommes, on peut dire que c'eſt commettre un crime de Leze-Majeſté, d'oſter aux Rois la connoiſſance des Sciences, & de les priver en ce faiſant, du plus grand contentement dont noſtre humanité ſoit capable. Car ſelon qu'Ariſtote le repreſente excellemment à ſon diſciple, s'il n'y a rien de plus agreable que de voir des yeux corporels, que doit-ce eſtre des yeux de l'eſprit, que nous avons naturellement bouchez par l'ignorance, & que la Science ſeule nous peut ouvrir? Et ſi, comme il adjouſte, nous priſons tant la ſanté du corps, quelle eſtime devons-nous faire de celle de l'ame, qui conſiſte en la droite connoiſſance des choſes, que nous pouvons dire eſtre le fruit de la Science? Pour n'eſtre donc pas ſi injurieux envers

DES SEPT ARTS LIBERAUX.

*C. 1. Rhet. ad Alex.*

*Cic. 1. de fin. & Quint. 12. inst. cap. 2. Lib. 13.*

les Rois, qu'Epicure l'a esté ici à l'égard de tout le genre humain, & cet Hippon qui soustient dans Athenée, qu'il n'y a rien de plus vain au monde que de sçavoir beaucoup; nous n'interdirons pas les Princes de l'estude, ni de la connoissance des bonnes Lettres; mais nous dirons bien qu'il y en a de meilleures pour eux, & de plus appropriées à leur condition les unes que les autres. C'est pourquoi nous remarquerons les sciences que nous croyons qui leur sont les plus necessaires, & celles dont il est besoin de leur donner plus ou moins d'intelligence, selon qu'elles leur peuvent estre d'usage, ou donner de l'ornement à leur souveraine dignité. Et parce que les mots d'Art & de Science se confondent ordinairement, mesme par Aristote, comme nous avons fait jusques ici, nous les examinerons selon l'ordre de l'Eschole, dans la distinction qu'elle fait des Arts Liberaux, & de ceux qu'elle nomme Illiberaux & Mechaniques, où nous verrons beaucoup de sciences mises au rang des premiers. Il faut aussi noter qu'entre les Arts non Liberaux, il y en a qui sont sans doute bien plus dignes d'estre sceus par un Monarque, que d'autres qui passent pour estre plus nobles, à cause que leur contemplation est plus relevée. Car il luy est bien plus seant & plus avantageux, d'entendre ce qui est de la Chasse & de la Guerre, qui sont de la derniere classe, que les fractions de l'Algebre, les

subtilitez de la Geometrie, ou les divers systemes de l'Astronomie, qui entrent dans la premiere distribution. C'est ce qui nous obligera à parler des uns comme des autres, selon que nous croirons qu'ils conviennent à nostre sujet: & nous le ferons si sommairement, qu'il paroistra que nous n'y avons rien cherché, que ce qui peut servir à l'instruction de Monseigneur le Dauphin. I.

LA GRAMMAIRE est le premier des sept Arts Liberaux, & je croi qu'il faut commencer par elle à donner quelque lumiere des Lettres à un jeune Prince. Mais je ne conviens pas avec Mariana, & assez d'autres, qui veulent qu'on jette dans son esprit tous les fondemens de la langue Latine, & qu'on la luy face apprendre aussi regulierement, que s'il s'en devoit servir un jour sur les bancs à la prise d'un bonnet de Docteur. J'approuve bien qu'on luy donne, selon que son inclination le souffrira, quelque intelligence du Latin, à cause qu'il luy peut estre d'usage en beaucoup de rencontres. Mais de luy faire apprendre les regles de Donat & de Priscien, comme il se pratique d'ordinaire dans les Colleges, & avec la mesme longueur de temps, ce seroit à mon avis le luy faire employer trop bassement, & au prejudice de tout plein de choses qui luy peuvent occuper l'esprit plus utile-

DE LA GRAMMAIRE. *Lib. 2. de inst. Pr. c. 6.*

ment. Noſtre commune Nobleſſe fait ſouvent difficulté de ſe charger de tant de Latin, & avant la venuë des Ambaſſadeurs de Pologne ſous Charles Neufiéme, elle en avoit encore plus d'averſion ; quelle apparence y auroit-il d'aſſujettir le Genie d'un grand Roy, à ce que beaucoup de ſes Sujets croyent indigne du leur. Je me ſouviens ſur cela, de ce qu'on dit autrefois de Henri Troiſiéme à ſon retour de Pologne. Comme pluſieurs ſceurent qu'il s'amuſoit à prendre des Leçons de la Grammaire Latine, ils eurent bien la hardieſſe de s'en mocquer, & de dire que veritablement le Roy declinoit, faiſant allu-ſion au mauvais eſtat de ſes affaires. C'eſt donc mon opinion qu'on ne doit pas arreſter beaucoup ceux de cette naiſſance parmi les épines d'une ſcience, qui ſeroit capable de les rebuter de toutes ; outre la baſſeſſe de tant de queſtions Grammaticales, qui ne peuvent eſtre traittées avec eux, qu'en employant le Sceptre à remuer du fumier.

De la Rhetorique.

LA RHETORIQUE ſuit, qui apprend à bien parler, & qui eſt une faculté ſi Royale, qu'elle donne le commandement ſouverain parmi les hommes, à ceux qui la poſſedent. En effet, Pericles eſtoit plus abſolu dans Athenes par ſon moyen, que Piſiſtratus ; & l'Eloquence des Gracches ne pouvoit pas moins ſur le Peuple

Romain, que l'autorité de beaucoup d'Empereurs. C'eſt pour cela qu'on a comparé la langue au timon, qui pour eſtre la plus petite partie, ne laiſſe pas d'eſtre la plus importante du vaiſſeau, qu'elle tourne comme il luy plaiſt. Conſtantius ne parvint à l'Empire que par la force de ſon bien dire; comme beaucoup ne s'y ſont conſervez que par le meſme moyen, qui eſt quelquefois de plus d'effet que les plus violentes contraintes. Et pour monſtrer que l'union de l'Eloquence avec la Royauté eſt extrémement avantageuſe; l'Hiſtoire nous apprend que l'Empereur Gordien n'épouſa la fille de ce grand homme de Lettres Miſithée, que pource qu'il le jugea digne de ſon alliance, eſtant le plus eloquent homme de ſon temps. Je penſe donc qu'on doit cultiver ſoigneuſement ce qu'un jeune Prince peut avoir de naturel à l'Eloquence; ce qui reüſſira d'autant plus heureuſement, que n'y ayant gueres de perſonnes qui l'abordent qu'avec des diſcours premeditez, ou pour le moins ne ſe pouvant faire qu'il n'entende ſouvent les harangues de ceux de ſon ſiecle qui parlent le mieux, il eſt quaſi impoſſible qu'il ne ſe forme en luy une habitude à bien dire. Car ce qu'un vers Grec a dit de la ſageſſe ordinaire des Rois, à cauſe de leur frequente converſation avec les Sages, ſe doit trouver encore plus veritable en ce qui touche leur façon de s'expliquer, eſtant bien difficile qu'ils l'ayent

I.

*Aurel. Vict. de Cæſ.*

*Iul. Capitol.*

σοφοὶ τύραννοι τῶν σοφῶν σύνεδροι. *Eurip.*

mauvaise, veu que leurs oreilles ne sont quasi frappées que de discours fort polis & estudiez. Mais parce qu'il y a plusieurs especes d'Eloquence, je souhaitterois grandement deux conditions en la leur. La premiere, qu'elle fust concise, & comme les Anciens la nommoient Laconique, à cause que c'est la plus appropriée en toutes façons à la souveraine puissance. Car comme il y a un ancien proverbe qui veut que tout homme de commandement soit de peu de paroles; il s'en trouve un autre parmi nous, qui oblige ceux qui doivent entretenir les grands Seigneurs de parler à eux le plus sommairement qu'ils peuvent. Henri le Grand demanda de fort bonne grace à un Deputé qui le venoit d'importuner d'un trop long discours, si la Galerie où il luy avoit donné audience ne seroit pas belle quand elle seroit achevée. Le Deputé luy ayant répondu, qu'il ne luy manquoit que cela pour estre le plus parfait ouvrage qui se pouvoit voir: Vostre harangue l'eust esté aussi, repartit le Roy, si vous l'eussiez plûtost finie. La seconde des conditions que je demanderois volontiers, ce seroit que l'Eloquence d'un Monarque fust toûjours accompagnée de verité, ne trouvant point de plus glorieux surnom pour luy, que celuy de Verissime qui fut donné à Marc Antonin, ni de plus desavantageux que celuy de Chrestologue que receut cet autre Empereur Pertinax, parce que disant toûjours de fort bonnes

πᾶς ὁ ἀρχὸς μονογράμμος,

*Iul. Capitol.*

choſes il n'en faiſoit que de mauvaiſes. I.

Je ſçai bien que les Philoſophes ont permis à leur Sage de mentir quelquefois ; & que Platon ſoûtient au cinquiéme Livre de ſa Republique, qu'il eſt ſouvent neceſſaire à ceux qui gouvernent l'Eſtat de mentir pour le bien du peuple, qu'on doit abuſer à ſon avantage. Syneſius dit, ſelon ce ſentiment, que la verité a trop de lumiere pour les yeux du vulgaire qui ne la peuvent ſouffrir ; & que le menſonge luy eſt ſouvent plus propre, comme les tenebres à ceux qui ont la veuë debile. Mais ces Philoſophes parlent lors de certaines tromperies, ou innocentes, ou utiles au public, qui ne meritent pas, à le bien prendre, le nom de menſonge. Et cela n'empeſche point que hors de là, & generalement parlant, on ne puiſſe eſtablir cette maxime, Qu'un Prince qui ment, témoigne qu'il ignore la grandeur de ſa fortune, & qu'il ne ſçait pas aſſez ce qu'il eſt dans le monde. Car le menſonge eſt un vice d'eſclave, ou pour le moins d'un homme que l'apprehenſion fait parler contre ſa conſcience ; de ſorte qu'on ne ſçauroit concevoir autre choſe d'un Souverain qui trahit la verité en parlant, ſinon qu'outre qu'il mépriſe Dieu, il craint encore les hommes. Je voudrois donc le façonner à cette eloquence courte & vraye, qui paroiſtra toûjours avec plus de dignité que toute autre dans ſa bouche. Et s'il faut adjouſter quelque choſe ici en

*Ar. Epiſt. l. 4. c. 6. Quintil. l. 2. c. 17. & l. 12. c. 1.*

*Ep. 105. ad Fr. Evagr.*

faveur de cette maistresse absoluë de nos volontez, ce sera l'estime qu'il doit faire des personnes qui excellent en une si noble profession, se souvenant que rien ne mit tant le nom de Vespasien dans la gloire, que d'avoir le premier assigné sur le fisc des recompenses aux plus renommez Rheteurs de son temps, & aux plus Eloquens hommes en l'une & l'autre langue Grecque & Latine, qu'il favorisa durant tout le temps de son Empire.

*Sueton. ar. 18.*

DE LA LOGIQUE

IL NE SEMBLE pas que la Logique puisse estre si necessaire à un Prince que la Rhetorique, & neantmoins il sera fort à propos de l'accoustumer à ne parler jamais qu'avec de bonnes consequences, & de luy faire reconnoistre celles qui sont vicieuses, afin de les éviter. La nature nous a donné à tous une faculté discursive, pour user de ce terme de Classe, & une Logique qui est de là nommée naturelle, qui peut quasi suffire pour cela; & je ne croi pas qu'il soit besoin d'embarasser l'esprit d'un Monarque de toutes ces formes differentes d'argumentation, dont l'Eschole a fait des tables plus ingenieuses que profitables. Il suffira de luy expliquer quelques petites regles qui sont dans l'usage ordinaire, de luy monstrer comment on procede en cette sorte d'argumentation Socratique, qui s'appelle induction; & de quelle façon on compose

cette autre, qu'un Grec a nommée le Tri- I.
dent de la Philosophie, qui est le Syllogisme. S'il ne sçait pas se développer promptement de tous les sophismes qui luy pourroient estre proposez, tant s'en faut que ce luy soit une ignorance honteuse, que comme Quintilien a mis entre les vertus de son Grammairien, d'ignorer de certaines choses, je logerois volontiers au rang des vertus Imperiales, le mépris de ces petites subtilitez de College, & de Logique artificielle, qui ne peuvent estre bonnes qu'à ceux qui sont du mestier de les faire valoir. J'avouë que la Dialectique semble achever en nous ce que la Nature n'a fait que commencer, & qu'elle nous donne le moyen de nous servir si avantageusement de nostre raison, qu'un Ancien a creu que cet Art pouvoit suppléer à ce que la connoissance des Anges possede de plus que la nostre. Mais puisqu'il n'y a que ceux de cette profession qui en puissent connoistre toutes les finesses, quelle apparence y auroit-il d'occuper un jeune Prince à ce qui pourroit seul consommer tout le temps de sa vie ? Il luy suffira de sa Logique naturelle, pour peu qu'on la fortifie, comme nous avons dit, mesmement apres avoir receu quelques preceptes de la Rhetorique, puisqu'il y a si peu de difference entre l'une & l'autre, que Zenon comparoit celle-là au poing fermé, & celle-ci à sa main quand il l'avoit étenduë.

De l'Arithmetique.

L'ARITHMETIQUE estant l'Art de supputer, & la science des nombres, semble convenir mieux à un Marchand, ou à un Mathematicien, qu'à un Roy. Aussi comme les Grecs attribuoient aux Egyptiens l'invention de la Geometrie, à cause de la necessité où les mettoit le Nil tous les ans, de partager leurs terres aprés son inondation; ils tenoient de mesme les Pheniciens pour auteurs de l'Arithmetique, comme les plus renommez trafiquans de la terre, qui avoient eu besoin de cette science pour tenir leurs Livres de compte. Tant y a qu'encore que de deux parties des Mathematiques pures, elle soit la premiere qui considere la quantité separée, on ne peut pas dire pourtant qu'elle soit absolument necessaire à un Souverain. Car pource qu'il ne s'amuse gueres à calculer luy-mesme ce qui est de ses interests, une mediocre connoissance du jet ordinaire luy peut suffire, sans qu'il soit besoin qu'il sçache comment il faut se démesler des plus difficiles fractions de l'Algebre.

De la Musique.

ON PEUT DIRE qu'Homere a jugé que la Musique estoit une discipline Royale, quand il represente son Heros qui passe sa colere en chantant au son de sa Lyre, ce qu'il avoit appris de son Precepteur Chiron. Les exemples de David & de Salomon sont aussi fort exprés pour

2. *Reg. cap.* 23.

cela, car le premier se vante luy-mesme d'estre un chantre de consideration entre les enfans d'Israël, & l'Ecclesiastique dit du second, que l'excellence de ses chansons le firent admirer par toute la terre. Adjoustons à cela que la Musique n'est pas moins Martiale que pacifique, la pluspart des peuples de la terre s'en estant servis en guerre, & notamment ces braves Lacedemoniens, qui chantoient en marchant au combat, leur chanson appellée Castorienne; au son des aubois, comme on se sert encore aujourd'huy de beaucoup d'autres instrumens de Musique en de semblables occasions. C'est une chose certaine que les Grecs firent tant d'estat de cette charmante partie des Mathematiques, qu'ils nommerent ceux qu'ils voulurent taxer de stupidité, des hommes sans Musique; & mes-estimerent Themistocle d'avoir refusé de chanter en un festin comme les autres. Ce sont toutes considerations qui vont à la rendre digne de l'instruction de nostre Prince. Mais d'un autre costé Aristote remarque dans ses Politiques, que les Poëtes n'ont jamais fait chanter Jupiter, comme estant une action indigne de luy. Nous sçavons qu'Alexandre fut repris de son pere, qui luy demanda s'il n'avoit point de honte de bien chanter; & que son Precepteur Antigone luy rompit une fois sa harpe avec une fort severe reprimende. Enfin on oppose aux Achilles & aux Epaminondas, les Nerons

I.

cap. 47.

Plutar. tr. de la Musi.

ἀμούσους Cic. 1. Tusc. qu. Lib. 8. c. 5.

& les Heliogabales, qui ont voulu paroiſtre Muſiciens, avec autant de paſſion que d'infamie. Pour moy, je voudrois accommoder ce different, en permettant à un Monarque d'aimer la Muſique, d'en connoiſtre les graces, & meſme, s'il ſe trouvoit y avoir quelques diſpoſitions naturelles, de ſe recreer luy-meſme en chantant comme noſtre Hiſtoire porte que Charlemagne, Robert, & Saint Louïs, faiſoient aſſez ſouvent, & principalement à l'Egliſe. Car je ne penſe pas qu'on puiſſe excuſer de barbarie l'humeur de ce Roy Scythe, qui trouvoit plus agreable le hannissement de ſon cheval, que les plus douces chanſons d'Iſmenias. Et s'il eſtoit vrai, ce que quelques-uns ont oſé avancer, que ce fuſt un ſigne de predeſtination à la gloire, de ſe plaire à la melodie, il faudroit neceſſairement que c'en fuſt un autre de reprobation, de ne la trouver pas agreable. Mais mon avis ſeroit auſſi, qu'un Prince ſe ſouvinſt juſques en chantant, de ce qu'il eſt. Qu'il n'oubliaſt jamais le jugement de Pyrrhus ſur la conteſtation de deux Muſiciens, Python & Cephiſeus touchant l'excellence de leur voix, quand il prononça que Polypercon eſtoit le meilleur Capitaine, voulant dire qu'il ne ſe meſloit, comme Roy, que des ſciences dignes de luy. Et ſur tout, qu'il craigniſt de meriter la repartie d'un autre joüeur d'inſtrumens à l'un des Ptolomées, que ce ſont deux meſtiers bien differens

Aliud ſceptrũ.

de manier un Sceptre, & de conduire un archet. aliud plectrum. *Athen. lib. 8.*

## De la Geometrie.

LA GEOMETRIE, qui considere la quantité continuë, est la seconde partie des Mathematiques pures, & comme telle si fort contemplative, qu'aussi bien que l'Arithmetique elle en est moins propre aux hommes d'action, & par consequent à ceux qui sont destinez à la plus importante de toutes les actions, qui est celle du gouvernement Monarchique. C'est pourquoi j'accorderai facilement à quelques Philosophes, que nous ne pouvons rien concevoir de plus digne de Dieu, sinon qu'il exerce là haut la Geometrie. Mais je leur nie qu'elle convienne à ceux qui nous representent ici bas leur toute-puissance; & qu'un Roy qui doit tous ses soins à la conduite des peuples qui luy sont soûmis, doive vaquer aux recherches de la quadrature du cercle, ni aux raisons pourquoi le diametre n'est pas commensurable. D'ailleurs nous voyons dans Quintilien, que selon la pensée de quelques personnes, la Geometrie est si peu utile, qu'au lieu que le fruit de toutes les autres Sciences se reçoit quand on les possede, celle-ci ne sert qu'à aiguiser l'esprit en l'apprenant, & à le rendre plus capable de concevoir ce qu'on luy presente en suite. Si est-ce qu'Aristote nous donne le Geometre Hippocrate, pour avoir esté

*Lib. 1. Inst. c. 10.*

*7. Endē. cap. 14.*

auſſi excellent en ſon Art, qu'impertinent & ſtupide en toute autre choſe, ce qui monſtre bien que la Geometrie ne ſubtiliſe pas toute ſorte d'eſprits. Quoiqu'il en ſoit, on ne peut nier que la difficulté des demonſtrations Geometriques, n'ait rebuté les plus fortes teſtes couronnées. Seneque nous l'apprend au ſujet d'Alexandre le Grand, l'un des plus ingenieux Princes de toute l'Antiquité, qui pria ſon Precepteur de luy enſeigner quelque choſe plus facile à comprendre, que les leçons qu'il luy faiſoit de cette ſcience. Et le meſme arriva au Roy Ptolomée, demandant à Euclide s'il n'y avoit point de voye plus courte & plus commode pour arriver à la Geometrie, que celle de ſes Elemens; à quoi Euclide luy fit réponſe, qu'il n'y avoit point de chemin Royal qui conduiſiſt en ce païs-là, & qu'on n'y abordoit que par ces petits chemins, qu'il falloit ſurmonter, quelques difficiles qu'ils fuſſent. Ce n'eſt donc pas mon opinion, que la pourpre Imperiale doive eſtre tenuë long-temps parmi la pouſſiere Geometrique; ce qui n'empeſche nullement qu'un Prince ne doive faire tres-grand eſtat de ceux qui excellent en cette profeſſion, & qui ſont capables de remuer toute la terre, ſi on leur pouvoit aſſigner ailleurs un lieu de ſolide conſiſtance. Il eſt certain qu'Archimede ſeul tout vieil qu'il eſtoit, arreſta par ſes artifices l'armée Romaine devant Syracuſe, qui ne pût eſtre priſe que

*Ep. 91.*

*Pappus.*

*Polybe l. 8.*

par famine, pource que ſes inventions & ſes machines l'avoient renduë inexpugnable par la force. Et nous ſçavons combien ſont utiles tous les jours les Ingenieurs parmi nos armées, quoique dans une merveilleuſe diſproportion avec Archimede. Mais c'eſt aſſez à l'égard d'un Souverain, qu'il apprenne par forme de jeu ce que la Geometrie fournit à l'Art des fortifications & de la caſtrametation, ſelon que nous l'avons tantoſt expliqué aux diſcours de la guerre. I.

DE L'ASTRONOMIE.

NOUS NE pouvons pas douter de l'excellence de l'Aſtronomie, la hauteur jointe à la dignité de ſon objet la mettant au deſſus de toutes les connoiſſances; & Ariſtote qui a fait profeſſion plus que perſonne, de ſuivre la ſolidité en ſa façon de philoſopher, juſques à eſtre tenu trop materiel par beaucoup de Sectes differentes de la ſienne, reconnoiſt neantmoins que pour éloignées que ſoient de nous les ſubſtances immortelles, telles que ſont les ſuperieures que contemple l'Aſtronomie, elles ne laiſſent pas de donner plus de ſatisfaction à l'eſprit, qu'il n'en reçoit de toutes les choſes mortelles qu'il conſidere de plus prés ici bas. L'importance eſt de ſçavoir, s'il eſt à propos d'expliquer toutes ſes theories à un Monarque qu'on veut bien inſtituer; ou ſi eſtant une diſcipline qui demande tout l'âge & tout le

*1. de part. anim. c. 5.*

temps d'un homme, on la doit laisser pour ceux qui sont appellez à une vie moins agissante & plus contemplative. Il semble qu'on peut dire, que la science du mouvement des Cieux ayant esté souvent tres-utile à beaucoup de Souverains, il n'y auroit point d'apparence de l'interdire à ceux de cette qualité. Car personne ne peut nier qu'elle n'ait esté aussi avantageuse à Pericles, qui l'avoit apprise d'Anaxagore, qu'il fut préjudiciable à Nicias de l'avoir ignorée, d'où tant de calamitez arriverent à sa Republique. Alexandre assura ses soldats la nuit precedente la victoire d'Arbelle, leur expliquant les raisons d'une Eclipse qui les estonnoit. Palamedes avoit fait le mesme à l'égard des Grecs pendant le siege de Troye. Et nous sçavons que Christophle Colomb, dont je n'ai point de honte de mettre ici le nom aprés celuy des Anciens, prediſant aux Indiens du nouveau Monde, que la Lune, indignée contre eux à cause de leur barbarie, s'obscurciroit à l'heure qu'il leur designa, mit ses affaires en beaucoup meilleur estat parmi eux. Si nous en croyons Lucien dans son Traitté de l'Astrologie, elle a esté autrefois tellement du mestier des Rois, qu'Atrée & Thieste disputans de la Couronne, celuy-ci harangua le peuple sur le signe celeste du Belier, & Atrée l'entretint de beaucoup d'observations Solaires, pource qu'on avoit arresté que le Royaume appartiendroit au plus sçavant,

*Thucyd. lib. 7.*

*Ovid. 3. hist. c. 9.*

Hercule,

Hercule, Atlas, Bellerophon; Phryxus, Lyncée, Phaëthon, Uranus avec ſes enfans Helie & Selene, ſont tous noms de Rois & de Princes, dont les Anciens voulurent honorer la memoire à cauſe de leurs obſervations Aſtronomiques; ce que les Poëtes couvrirent du voile de leurs fictions ordinaires. Et quand tout cela ne pourroit paſſer que pour fabuleux, on ne ſçauroit douter que dans la veritable Hiſtoire, Ceſar n'ait autant eſtimé la gloire d'entendre & d'expliquer les Loix du Ciel dans ſon Calendrier que de donner les frennes à toute la terre. Je penſe neantmoins, que comme il eſt fort à propos qu'un Prince n'ignore pas beaucoup de choſes qui dépendent de l'Aſtronomie, ne fuſt-ce que pour connoiſtre mieux la poſition de ſon Royaume dans le monde, par le rapport qu'il y a des parties du Ciel aux climats de la terre; auſſi ne doit-on pas le jetter dans toutes les curieuſes recherches de cette Science. Le Roy Archelaüs vers qui Socrate refuſa d'aller, ou pour ne point recevoir de bien-faits qu'il ne puſt reconnoiſtre, ou pour ne ſe pas jetter dans une ſervitude volontaire, eſtoit ſi peu inſtruit de ce que nous diſons, qu'un jour d'eclipſe du Soleil, il fit fermer ſon Palais, & raſer ſon fils, ce qui ſe pratiquoit alors quand on eſtoit tombé dans quelque grande adverſité, & qu'on vouloit témoigner un deuïl extraordinaire. C'eſt mon avis, que ceux de ſa condition

I.

*Sen. l. 5. de benef. cap. 6.*

doivent estre mieux informez que celà des choses d'enhaut. Il y a mesme de belles leçons à prendre dans la conduite du Ciel pour celle de la terre. Car on peut dire, que comme le Soleil illumine l'une des parties du Monde, pendant qu'on s'imagine dans l'autre qu'il se repose; les Souverains doivent aussi veiller incessamment pour le bien de leurs Sujets, lors mesme qu'on croit qu'ils se divertissent ailleurs. Et l'on peut adjouster encore, qu'ainsi que tout iroit mal apparemment dans l'Univers, si ce bel Astre ne bougeoit de l'une de ses douze maisons; on ne verroit pas moins de desordres dans les Estats, si leurs Monarques se tenoient comme attachez dans une Province, sans se soucier des autres, qu'ils doivent de fois à autre honorer de leur presence. Mais je serois bien faſché pourtant de les voir s'amuser à supputer des Ephemerides, dresser des Horoscopes, & controller les differens systemes du monde, comme faisoit cet Alphonse dont nous avons déja parlé; au lieu de s'instruire de ce qui regarde la conduite de leurs Estats, ou d'apprendre ce beau mestier de Pasteur des peuples. Et pource que nous serons obligez de parler assez au long de l'Astrologie, quand nous examinerons les abus de la Judiciaire sur la fin de ce Traitté, nous n'en dirons rien ici davantage.

I.

De la Physique, Geographie, et Morale.

IE REMARQUERAI seulement avant que de passer aux sept Arts Mechaniques, puisque nous avons achevé nos conjectures sur les sept Liberaux, que comme nous avons crû qu'il n'estoit pas besoin d'arrester beaucoup l'esprit d'un Prince sur quelques-uns de ces derniers, par exemple sur l'Arithmetique, ni sur la Geometrie, nous voudrions bien aussi qu'on substituast en leur place d'autres sciences, telles que sont de certaines parties de la Physique, de la Geographie, & sur tout de la Morale. Ce n'est pas que je luy vouluſſe faire comprendre toutes les difficultez des principes & des causes naturelles, de la sorte qu'on en dispute dans les Colleges. Mais n'y ayant point de plus beau Livre au monde, ni de plus Royal que le Code de la Nature, je luy en voudrois interpreter les Chapitres qui seroient de sa portée, & qui peuvent estre expliquez avec facilité. La connoissance de la Geographie luy est necessaire, tant pour sçavoir sous quel climat sa domination est comprise, comme nous venons de dire, que pour avoir la mesme information du païs de ses amis ou alliez, & mesme de celuy de ses ennemis, afin de regler sur cela ce qu'il peut esperer, ou qu'il doit craindre dans toutes ses entrepriſes. Quant à la Morale, c'est la plus essentielle partie de nostre Philosophie; ses

preceptes ſont les Georgiques de noſtre ame ; & l'amour de la vertu qu'elle nous imprime, eſt le ſeul lien qui unit à Dieu tous les hommes de quelque condition qu'ils ſoient, & la vraye marque qui les diſtingue du reſte des animaux. On peut dire particulierement à l'égard des Rois, que ſans elle ils ne regnent qu'à demi, ſi c'eſt regner en quelque façon que de commander au dehors, & d'eſtre chez ſoy dans la ſervitude. Un des plus beaux mots que nous ayons de Diogene, eſt celuy qu'il dit à Alexandre lors de leur conference. Alexandre ſe croyoit le plus grand Monarque du Monde, & Diogene qui prenoit ſon plaiſir de tout, luy fit entendre froidement, que bien loin d'eſtre ſon inferieur, il avoit cet avantage ſur luy d'eſtre le maiſtre de ſes maiſtres. Sans mentir, ce Philoſophe avoit raiſon au ſens qu'il le prenoit, & s'il avoit veritablement dompté ſes paſſions ; puiſqu'Alexandre, comme tant d'autres, eſtoit eſclave des ſiennes nonobſtant toute ſa puiſſance. Il n'y a que la diſcipline des mœurs, qui nous apprenne comme il faut ſoûmettre à la raiſon de ſi dangereuſes ennemies. Sans ſon aide leur tyrannie n'a point de ſemblable ; elles ſont ces ſuperbes Geans qui attaquent Jupiter meſme dans ſon throne ; & il n'y a point de Potentat qu'elles ne precipitent enfin dans une infame captivité. Voilà pourquoi entre tous les hommes ceux de cette condi-

tion ont le plus grand besoin de la Morale, tant pource qu'ils doivent avoir en horreur toute sorte de servitude, qu'à cause que n'ayant, non plus que les autres, qu'une seule raison qui les guide souvent assez foiblement, il n'y en a point qui ayent de si fortes passions qu'eux, ni en si grand nombre, pour les égarer & les perdre. Il est donc necessaire qu'ils soient puissamment secourus d'ailleurs, ce qui ne leur peut venir, humainement parlant, que du costé de l'Ethique, capable de leur fournir de nouvelles lumieres, & des forces pour resister à toutes les violences, tant de la partie irascible que de la concupiscible. I.

DES SEPT ARTS MECHANIQUES.

COMME IL Y A des Sciences qui perdent quelque chose de leur dignité, par la mauvaise façon dont elles sont traittées; & des Arts Liberaux qui deviennent quasi mechaniques, en la main de ceux qui les exercent indignement : On peut dire aussi, qu'il n'y a point de connoissance si basse qu'un grand esprit ne releve, ni de mestier si peu estimé qu'une main Royale ne puisse rendre recommandable, quand elle luy fait l'honneur de s'y appliquer. Les Romains ont écrit, que leur terre s'estoit autrefois réjouïe de se voir ouvrir par une charruë couronnée de lauriers, & qu'elle produisoit au double se sentant cultiver par des Labou-

*Plin. lib. 18. hist. nat. c. 3.*

reurs chargez de triomphes. C'eſt pour cela que nous ne ferons point de difficulté de parler ici des Arts non Liberaux, en ſuitte des premiers ; joint qu'il s'en trouvera de ceux-là, ſelon que nous avons déja obſervé, qui ne ſeront pas peut-eſtre jugez moins dignes de l'occupation d'un Souverain que les autres. Or pour continuer le meſme ordre que nous avons déja tenu, qui eſt celuy qu'on ſuit ordinairement dans l'Eſchole, il faut que nous commencions par l'Agriculture.

De l'Agriculture.

Il y auroit lieu à dire d'abord beaucoup de choſes à l'avantage de la vie Ruſtique, dont je penſe neantmoins que je dois m'abſtenir, pour me reſtreindre à ce qui regarde particulierement la Royauté, & pour aviſer ſeulement ſi on doit donner à un jeune Prince quelque gouſt de la vie des champs, le dreſſant aux exercices & aux divertiſſemens de la campagne. Si les exemples ſont de quelque poids en cela, l'affirmative des deux opinions qu'on peut avoir là deſſus, produira pour elle des plus conſiderables Monarques de la terre qui ſe ſont addonnez à l'Agriculture. L'Eſcriture Sainte le dit d'Oſias Roy de Juda, qui regna puiſſamment cinquante-deux ans, remarquant qu'il prenoit particulierement plaiſir à peupler de vignes le Mont-Carmel. Le meſme texte

2. Par. cap. 26.

nous exposant la sagesse de Salomon, luy attribuë une connoissance exacte des plantes, depuis l'hysope, ou la mousse, jusques aux plus hauts Cedres du Liban, dont Josephe assure qu'il laissa bien trois mille Livres paraboliques. Je pense qu'on peut sans impieté passer des choses saintes aux profanes, parce que la fable mesme des Anciens contient des sens moraux qui ne sont pas à rejetter, & dont la pusspart des Peres de l'Eglise se sont librement servis. Or on voit les Rois dans Homere qui sont Laboureurs de bonne foy, & il leur fait mesme jetter du fumier sur le champ qu'ils prennent plaisir à faire valoir. Pline observe là dessus, que le Roy Augée fut celuy qui apprit à la Grece l'Art d'engraisser les terres, ce que depuis Hercule divulga dans l'Italie; & cela sans doute est le fondement de l'un des travaux de ce redoutable Heros. Les Romains pourtant mettoient entre les immortels le Roy Stercutius fils de Faunus, comme ayant esté l'inventeur de la stercoration & de l'engraissement des terres. Le mesme Pline nomme en un autre endroit quatre Rois qui ont écrit du mesnage des champs, Hieron, Philometor, Attalus & Archelaüs. On peut adjoûter à ceux-là l'Empereur Clodius Albinus, qui l'entendoit des mieux à ce que dit Iule Capitolin, & qui écrivit des Georgiques excellentes. L'occupation des Rois de Perse estoit l'Agriculture, si la guerre ne les divertissoit.

I.

*Lib. 8. Ant. Iud. cap. 2.*

*Lib. 17. hist. c. 9.*

*Lib. 18. cap. 3.*

*In Oecon. l. 2. de vit. Apol. c. 1.*

Le Cyrus de Xenophon, & le Phraotes de Philostrate, deux originaux faits exprés pour nous representer l'idée d'un Prince accompli, avoient le mesme soin de leurs Jardins que de leurs Provinces. Il y a eu des Empereurs & des Generaux de toutes sortes de Nations, qui ont preferé la culture des champs au maniment de l'Estat, & pris plus de contentement à ordonner de la disposition d'un verger, que de celle d'une armée. Sylla tenu pour l'un des plus heureux hommes de toute l'Antiquité renonça volontairement au commandement absolu qu'il exerçoit dans Rome, pour vacquer à la Chasse & à la Pesche dans sa maison de Cumes. Chacun sçait comme Diocletien vescut dix ans à Salone. Et Ciceron nous fait voir Lelius & Scipion dans des passions nompareilles pour les innocens plaisirs de la campagne. Avec tout cela je ne croy pas que hors l'exercice de la Chasse, & quelques autres passe-temps que les Grands ont accoustumé de prendre à la campagne, il y ait grande apparence de porter l'humeur de ceux pour qui nous écrivons, à preferer la solitude des bois, & les douceurs d'un sejour rustique, aux conversations civiles & aux assemblées, où leur presence autant que leur parole, doit inspirer l'obeïssance aux peuples. Si quelques Souverains se sont laissez emporter aux charmes de l'Agriculture, ç'a esté comme Sylla ou Diocletien, en renonçant au gouvernement; & à moins d'estre

*Appian l. 1. de bell. civil.*

*Lib. 2 de orat.*

stre un Roy des Brachmanes comme Phraotes, on ne s'amusera pas à planter des arbres à la ligne, au lieu de ranger des escadrons en bataille. Bien est-il vrai, que l'air des champs estant merveilleusement utile à la santé, & le travail de toute sorte de Chasse tres-propre à tenir le corps en vigueur, on peut faire prendre celuy-là aux Princes, & les exercer au reste quand ils ont besoin de ces divertissemens. Je pense mesme que leur premiere éducation seroit meilleure un peu à la mode des champs pour les rendre robustes, que si fort dans les delicatesses de la ville. Nous sçavons que le feu Roy Henri le Grand fut ainsi nourri par la Dame de Myossans dans le village de Coraze, où par le commandement du Roy de Navarre son pere, il alloit la teste découverte, & assez souvent les pieds nuds, pour l'accoustumer à tout, & luy faire contracter cette bonne complexion, qui luy fut si avantageuse pendant tout le cours de sa vie. A la verité, on peut rabattre quelque chose d'une si grande austerité; mais aussi doit-on éloigner ces Monarques naissans de toutes les tendresses ordinaires, qui ne sont bonnes qu'à debiliter leur temperament, le plus souvent assez foible de luy-mesme. Hors de cette premiere nourriture, & depuis qu'ils sont capables d'essayer le maniement d'un Sceptre, ils doivent renoncer à tout ce qui les peut rendre moins propres à cela. Et par consequent, on ne les sçauroit trop I.

nourrir dans l'assemblée des hommes, qu'ils doivent connoistre tant pour les bien gouverner, que pour se faire aimer d'eux. Si ce n'est qu'ils s'en éloignent par fois, afin de prendre ces petits ébats, que nous venons de dire; ce qui n'est pas capable de nous faire mettre l'Agriculture entre les Arts qui peuvent convenir à la Royauté.

DE LA CHASSE.

*Xenoph. lib. de venat.*

IE ME SUIS souvent estonné qu'on ait mis la Chasse au second rang des Arts non Liberaux, tant pour ce que les Anciens veulent qu'Apollon & Diane qui l'inventerent, en ayent accordé le premier usage à Chiron frere de Jupiter, de qui tous les renommez Chasseurs de l'Antiquité l'apprirent; qu'à cause qu'elle est encore aujourd'huy tellement l'exercice de la Noblesse, que l'usage en est interdit aux Roturiers, en beaucoup de lieux. Les Rois mesmes en sont parfois si jaloux, que nostre Histoire donne pour l'une des causes principales de tant de troubles, dont le Regne de Louïs Onziéme fut travaillé, la defense rigoureuse qu'il avoit faite de chasser, à toute la Noblesse. Et Gregoire de Tours rapporte un duel arrivé sous le Roy Gontran, qui témoigne que son humeur n'estoit pas beaucoup differente pour cela de celle de Louïs Onziéme. Il me souvient bien que Platon nomme servile quelque part la Chasse qui se fait des poissons, &

*Lib. 10. cap. 10.*

*Lib. 7. de leg.*

meſme celle des oiſeaux. Mais pour la troiſiéme eſpece, qui eſt des animaux terreſtres, j'ai de la peine à comprendre pourquoi on a voulu la rendre méchanique. La volerie meſme, de la façon qu'elle ſe pratique aujourd'uy avec des oiſeaux dreſſez à la priſe des autres, eſt tenuë pour la plus noble de toutes. Il eſt vrai qu'elle n'eſtoit peut-eſtre pas en uſage de la ſorte du temps de Platon. Pour le moins ſi l'opinion de quelques-uns, & notamment de Pencirolle eſt bonne, qui met cette façon de dreſſer des oiſeaux de Chaſſe entre les inventions modernes, qui ont recompenſé la perte de tant de choſes que les Anciens avoient plus que nous. Et neantmoins outre que le ſerment de nos anceſtres ſur l'Eſpervier & l'Eſpée, qu'on voit dans les Capitulaires de Charlemagne, monſtre que dés ſon temps cét oiſeau eſtoit eſtimé à cauſe du plaiſir de la Chaſſe: Et outre bien que quatre cens ans devant, Julius Firmicus a nommé ceux qui faiſoient meſtier de nourrir des Faucons, & d'autres oiſeaux ſemblables façonnez à ce paſſe-temps. Encore peut-on dire contre l'opinion de Pencirolle, que cette ſorte de Chaſſe n'eſtoit pas vrai-ſemblablement ignorée beaucoup de ſiecles auparavant, puiſqu'Ariſtote parle de certains peuples de Thrace, que Pline ſon tranſcripteur place au deſſus d'Amphipolis, qui chaſſoient de compagnie, & comme dans une eſpece de ſocieté; avec des Eſperviers; le

I.

*Lib. 5. cap. 8.*

*Lib. 9. de hiſt. ani. cap. 36.*

*Lib. 10. hiſt. c. 8.*

même ayant esté écrit par Ctesias des Aigles de l'Inde. D'où il semble qu'on puisse recueillir, que comme c'estoit une chose nouvelle parmy les Grecs, elle pouvoit aussi estre commune en Thrace & ailleurs. Voire mesme il y en a qui ont interpreté de la Fauconnerie, ce que dit le Prophete Baruch des Potentats de la terre, qui se joüent des oiseaux du Ciel, ce qui feroit voir qu'elle auroit esté un exercice Royal de temps immemorial. Or laissant ce point indecis puisqu'il touche moins nostre sujet, considerons si la Chasse en general peut estre mise au nombre des choses qu'un jeune Prince ne doit pas ignorer, pour estre instruit comme il faut. Il y a deux considerations qui la recommandent merveilleusement sur cela, sans parler des plaisirs honnestes, & des divertissemens souvent necessaires qu'elle luy peut donner. La premiere, qu'en rendant le corps robuste, & fortifiant la complexion, elle dispose les hommes aux fatigues de la guerre, dont elle est une petite image, & quelques-uns l'ont nommée pour cela un prelude du Dieu Mars. Surquoi on se peut souvenir de ce qu'écrit Trebellius Pollio, que ce brave Roy Odenat, & sa femme l'incomparable Zenobie devoient aux exercices de la Chasse tout ce qu'ils executerent d'admirable dans les armées. La seconde consideration est, que comme Xenophon a remarqué de son temps, & depuis peu Cyriaque Strosse au neufiéme Livre de ses

Qui in avibus cœli ludunt. *cap.* 3.

Politiques, elle fait reconnoistre tres-exactement les Provinces, n'y ayant perſonne qui ſçache mieux la ſituation des païs que les Chaſſeurs. Cela eſt ſi vrai, que Plutarque attribuë une partie des victoires de Sertorius, & ſur tout cette adroite façon de ſe ſauver de beaucoup de mauvais pas où ſes ennemis l'avoient reduit, à la grande connoiſſance des lieux qu'il s'eſtoit acquiſe en chaſſant. On peut adjouſter à l'honneur de la Chaſſe, que tous les Monarques du monde témoignent l'eſtimer également. Darius fit autrefois mettre ſur ſon tombeau, qu'il avoit eſté un excellent Chaſſeur; & encore aujourd'huy les Rois de Perſe ſes ſucceſſeurs, le Grand Seigneur, le Roy de la Chine, & le grand Cam de Tartarie, ne pratiquent pas moins cét exercice que nos Princes Chreſtiens, s'y portant meſme avec de plus grands appareils, & ſe ſervant de Lions, de Loups Cerviers, & de Leopars apprivoiſez, pour courir les beſtes ſauvages. Marc Polo dit, que le Tartare a des Aigles dreſſez à prendre les Loups, les Daims, & les Renards; ce qui ne revient pas mal à l'obſervation de Cteſias que nous venons de rapporter. J'ai leu dans quelques Relations, que le Mogol ſe ſert de Pantheres & de Cerfs, qui courent ceux de leur eſpece, & les arreſtent avec des filets qu'on leur attache aux cornes pour cét effet. Et certes le Roy de Portugal Emanuel fit preſent au Pape Leon

I.

*Euſt. cõm. ad Dion. de orb. deſcr. Ramuſio.*

*Lib. 2. c. 14.*

*Ind. Oriẽt. part. 12. p. 11.*

Dixiéme d'une de ces Pantheres chasseresses, qui luy estoit venuë d'Ormus, comme le rapporte Osorius. Ce general consentement de tous les Princes de la terre en faveur de la Chasse, ne luy est pas une petite recommandation; plusieurs d'entre eux ayant pris la peine d'écrire de cét Art, tant ils s'y affectionnoient, comme Frideric Second Empereur, Manfroy Roy de Sicile son fils, & nostre Charles Neufiéme. Voici ce qu'on a dit à son desavantage. Premierement, qu'elle fait plus de tort à l'esprit qu'elle ne profite au corps, rendant les hommes cruels & farouches, parmi le sang & la sauvagine. C'est pourquoi l'Escriture nous representant les mauvaises conditions d'Esaü, remarque qu'il estoit homme fort entendu en la Venerie. Secondement, que ses charmes sont si grands, qu'elle a souvent fait perdre aux Souverains le soin de leurs plus importantes affaires; de sorte que pour suivre avec trop d'ardeur leur proye, ils ont entierement abandonné le gouvernement de leurs Estats, dont d'autres ont trouvé cependant le moyen de s'emparer. En troisiéme lieu, que les Histoires sont pleines de funestes accidens arrivez aux Princes dans ce violent exercice. La nostre nous apprend que Clothaire premier gagna la pleuresie, dont il mourut en la cinquante-uniéme année de son regne, s'échauffant à la poursuite d'une beste dans la forest de Compiegne. Et que Theodebert fils de Theo-

*Lib. 9. hist.*

doric Roy de Mets, fut tué par un Taureau sauvage qu'il chassoit trop inconsiderément. On peut joindre à ceci la cheute de nostre vieux Roy des Gaules Saro dans la mer qui porte son nom, car Pausanias veut qu'il s'y soit precipité courant aprés un Cerf avec trop d'impetuosité. Basile le Macedonien Empereur de Constantinople, ayant regné vingt ans fort glorieusement, fut tué par un autre Cerf qui l'atteignit de son bois dans l'ardeur de sa fuite. Rien que la Chasse ne causa la mort à Theodose le Jeune, si nous en croyons Zonare. Et comme les hazards qu'on y court sont infinis, la seule peur qu'y eut Jean d'Arragon d'une Louve extraordinairement grande, quelques-uns veulent que ç'ait esté un Spectre, l'émeut si fort qu'il en mourut bien-tost aprés. Mais quoi, toutes ces disgraces ne sont-elles pas fortuites, & y a-t-il aucune des actions de la vie qui s'en puisse dire exempte? S'il s'est trouvé des Princes que la Chasse semble avoir effarouchez, & d'autres qui s'y sont addonnez trop serieusement, & au prejudice des Empires dont elle leur faisoit negliger la conduite; ne voyons-nous pas tous les jours que les meilleures choses & les plus honnestes, deviennent vicieuses par l'excés qui s'y commet? Est-ce à dire pour cela qu'il en faille interdire generalement l'usage, qui n'a rien de mauvais en soy, & qui peut estre tres-utile s'il est pris comme il faut? En verité, ce seroit estre trop déraisonnable, & je

I.

*Agath. l. 1. hist. In Corinth.*

*Bapt. Egn. lib. 2.*

*Mariana lib. 19. c. 5.*

ne voi rien qui doive empeſcher qu'on ne faſſe prendre à Monſeigneur le Dauphin, le plaiſir de toutes les Chaſſes qui ſe trouveront proportionnées à ſon âge, en y apportant les precautions poſſibles pour la ſeureté de ſa perſonne, & en luy faiſant comprendre ce qu'il y a de bon & de mauvais dans un ſi honneſte & ſi Royal exercice.

DE LA GUERRE.

LA GUERRE tient le troiſiéme lieu entre les Arts dont nous parlons, & pour ce que j'ai déja monſtré fort au long qu'elle eſtoit l'une des quatre colomnes de l'Eſtat, il n'y auroit point d'apparence d'en rien dire ici davantage. I'adjoûterai ce ſeul mot du feu Roy que je ne penſe pas avoir rapporté, afin que ſon petit fils y faſſe plus de reflexion, & qu'il le reçoive avec le reſpect & l'eſtime que merite un ſi grand Auteur. Cét invincible Monarque a ſouvent prononcé de ſa bouche la plus belle maxime qu'on puiſſe avancer ſur ce ſujet, Que les hommes vaillans eſtoient ordinairement les derniers à conſeiller la guerre, bien qu'ils fuſſent toûjours des premiers à l'executer. Paſſons au reſte.

*Dec. du Grain.*

DE L'ARCHITECTURE.

COMME ON NE peut pas dire que l'Architecture qui ſuit, ſoit un Art qui convienne à des mains Royales; auſſi

doit-on reconnoiſtre que les plus grands Princes n'en ont pas eſtimé les ouvrages indignes de leur nom ; & qu'ils ſe ſont pleus ſouvent à y contribuer leurs ſoins, leur autorité, & leurs richeſſes avec beaucoup de reputation. Ce n'eſt pas qu'on ne puiſſe ſouſtenir, qu'en ce qui touche meſme le travail actuel, ils ont voulu quelquefois imiter Apollon & Neptune, qui manierent la truelle ſous le Roy Laomedon. Car Suetone écrit, que Veſpaſien ayant entrepris le reſtabliſſement du Capitole, mit luy-meſme la main à l'œuvre, & chargea ſon col de materiaux qu'il falloit tranſporter, donnant courage & exemple de bien faire aux autres. On dit que Neron n'en fit pas moins quand il eut pris la reſolution de fendre l'Iſthme, & d'iſoler la Morée ; quoique Lucien ſe contente de luy faire donner trois coups de beſche contre terre, à peu prés comme font quelquefois nos Rois au commencement des grands baſtimens, ce qu'on nomme mettre la premiere pierre. Mais ce ſont des actions de parade plûtoſt que de travail, & cela n'empeſche point que l'Architecture, pour ce qui regarde l'exercice, ne ſoit un Art tout-à-fait indigne d'un Souverain. Il ne peut rien meriter en cela qu'en favoriſant les excellens Architectes, & en les employant à faire des ouvrages dont la magnificence ne puiſſe eſtre rapportée qu'à ſa generoſité & à ſa puiſſance. Ainſi la gloire de Salomon ne fut pas petite d'avoir fait

I.

*in Veſp. art. 8.*

*De Foſſ. Iſthm.*

*3. Reg. c. 5. & 7.*

baſtir ce miraculeux Temple, où cent cinquante-trois mille & trois cens perſonnes travaillerent ſept ans & demi durant. Et pour monſtrer combien cette occupation luy plaiſoit, nous voyons qu'il employa treize ans depuis à la conſtruction d'un ſuperbe Palais, & qu'il voulut avoir encore des maiſons de plaiſir au Mont Liban, dont il n'y avoit que luy qui puſt ſupporter la dépenſe, non plus que de cét autre Palais où il logea la fille de Pharaon ſa femme. Les Pyramides des Rois d'Egypte, & leurs Labyrinthes encore plus admirables, ſelon l'opinion d'Herodote, ne furent entrepris par eux que pour faire paroiſtre leur opulence. Ces autres Dedales d'Italie & de Lemnos, ces Obeliſques, ces Mauſolées, avec le reſte des merveilles de telle nature qui ſe ſont veuës dans le monde, dépendoient du meſme principe. Je ſçai bien que la pluſpart de ces ouvrages ont eſté deſtinez à ſervir de ſepulcres, & qu'Ammian Marcellin a creu que les Egyptiens avoient baſti leurs Syringes, ou Dedales ſouſterrains remplis de figures hieroglyphiques, contre l'apprehenſion d'un deluge qu'ils prevoyoient, afin que la memoire de leurs ceremonies ne puſt pas eſtre entierement abolie. Mais quoiqu'il en ſoit, c'eſt ſans doute que les Rois qui ont contribué leurs moyens, & uſé de leur autorité à faire que de ſi grands travaux peuſſent reüſſir, ſe ſont perſuadez qu'il y alloit auſſi de l'immortalité de

*Lib.* 2

*Lib.* 22.

leur nom. Or bien que cette penſée ſoit 1.
plûtoſt à eſtimer qu'autrement, dans l'eſprit de ceux de cette condition, à cauſe qu'elle ne leur peut donner que de genereux mouvemens ; je ſouhaitterois fort pourtant qu'au ſujet dont nous parlons, elle fuſt toûjours accompagnée de quelques circonſtances, qui la peuvent rendre ce me ſemble bien plus recommandable. Et premierement, je voudrois que leurs edifices fuſſent de plus d'uſage que n'eſtoient toutes ces Pyramides dont nous venons de parler, afin qu'on ne leur puſt pas reprocher comme aux Rois d'Egypte, de n'avoir baſti que par une vaine oſtentation, & ſans aucune utilité. A la verité, quelques-uns ont creu que leur principal deſſein eſtoit d'occuper par ce moyen leurs peuples pour les retenir mieux dans le devoir. Mais n'obtenoient-ils pas la meſme choſe en leur faiſant conſtruire des Amphitheatres, des Cirques, des Temples, des Baſiliques, & des Hippodromes, comme les Grecs & les Romains, dont le public euſt eſté orné & accommodé tout enſemble ? Il eſt certain que les deux Rois qui avoient deſtiné de ſe faire enterrer dans ces ſuperbes Pyramides, qui ſembloient eſtre des échelles pour monter au Ciel, ou pour ſervir aux Dieux à deſcendre en terre, ſelon la penſée d'un Ancien, n'obtinrent ni l'un ni l'autre cét honneur ; de ſorte qu'elles ne furent jamais d'aucun ſervice. Je ſerois donc d'avis qu'un Prince ſuiviſt en ce-

*Diod. Sic. lib. 1. Philo Byſ.*

la l'exemple des Romains, & j'oſe dire meſme des Turcs, qui égalent ceux-là quelquefois en la magnificence de leurs Moſquées, de leurs Hoſpitaux, & de leurs Caravaſſary. D'ailleurs, je ſouhaitterois qu'il ſe tinſt toûjours fort éloigné en ceci des actions de cét Empereur, qui eſt accuſé d'avoir excité l'embraſement de Rome, pour convertir ſes ruines & ſes lieux deſolez en un Palais, où il ſe donna des foreſts, des eſtangs & des campagnes, avec une veuë qui n'eſtoit retenuë que par ce qui ſervoit à la recréer. Sur tout je ferois eſtat de l'intention d'un Monarque qui viſeroit comme Veſpaſien à ſoulager le pauvre peuple, en luy faiſant gagner ſa vie dans ces magnifiques ouvrages. Un Ingenieur ſe preſenta devant cét Empereur, luy promettant de faire conduire de fort groſſes colomnes juſques dans le Capitole à tres-petits frais. Veſpaſien luy offrit la recompenſe que meritoit ſa bonne volonté & ſon invention, ſans pourtant s'en vouloir ſervir, avec ces belles paroles, qu'il le prioit de luy laiſſer le moyen de nourrir la populace. Et certes, s'il faut que le threſor public s'épuiſe en cette ſorte de dépenſe, elle ſera bien plus juſte quand le peuple en retirera quelque commodité, & qu'elle ne paſſera pas juſques aux excés qui ſe voyent dans l'Hiſtoire ancienne & moderne. Polybe dit, que les tuiles de la citadelle d'Ecbatane eſtoient d'argent. Caſſiodore aſſure, que Memnon baſtit la forte-

*Tacit. 15. an.*

*Id. in Veſp. art. 18.*

*Lib. 10. hiſt.*

reſſe de Suſe ſi ſomptueuſement, que l'or y ſervoit à la liaiſon des pierres. Si nous croyons les Relations recentes des meſmes quartiers, ſans toucher les merveilles du nouveau Monde, le Mogol a deux tours dans ſon Palais d'Agram, dont la couverture eſt toute de fin or, bien que la moindre ait dix pieds de diamettre. La demeure du Roy de Golconda, qui n'a pas moins de huit lieuës de tour, eſt ſi magnifique, que tout ce que nous faiſons ici de fer, les gonds, les verroüils, les ſerrures, & choſes ſemblables, y ſont d'or maſſif. Un Ambaſſadeur de Moſcovie, revenu de la Chine en mil ſix cens vingt, rapporte qu'il a veu au Cathai la maiſon du Roy, dont le toict eſt fait de pieces d'or en forme de tuiles. Les Lettres des Peres Jeſuites portent, qu'il y a un Temple ſur une montagne du meſme Royaume, qui eſt auſſi tout couvert de la ſorte. Ce ſont des profuſions que nous ſerions obligez de condamner ſi elles eſtoient imitables par deçà, où l'on a ſouvent dit, & quaſi toûjours tres-mal à propos, que la chaux & le ſable eſtoient détrempez avec le ſang du peuple, encore que les pierres des baſtimens n'y fuſſent pas cimentées avec l'or ni l'argent. Mais il y a encore d'autres ouvrages qui ſont du tout à l'avantage du public, & dont les Souverains ne laiſſent pas de retirer beaucoup de gloire. Tel fut le travail d'un Roy Arabe, qui tira du fleuve Coris trois canaux accommodez de

I.

*Ind. Orient. part. 12. p. 36. 51. & 104.*

*De l'an. 1624. p. 84.*

*Herod. lib. 3.*

cuir, par où il distribuoit l'eau dans trois lieux differens du desert, & éloignez de douze journées de distance. Tel celuy de l'Empereur Claude, qui fit travailler trente mille hommes onze ans durant sans intermission, à un autre canal qui servoit de décharge au lac Fucin. Et on peut adjouster ces belles conjonctions de mers par des fossez du Nil à la mer Rouge sous ceux qui ont possedé l'Egypte; de la mer Caspienne au pont Euxin, sous Seleucus Nicanor; du Rhin au Danube sous Charlemagne; & celles qui ont esté commencées chez nous en plusieurs lieux, & sous divers de nos Rois, depuis ce qu'y fit Vetus estant Proconsul aux Gaules, dont on a composé des Livres entiers. Les expeditions guerrieres de Darius & de Xerxes n'ont rien de plus memorable que le pont du premier sur le Bosphore Thracien, & les deux de l'autre sur l'Hellespont, car Herodote, ne se contente pas de luy en donner un. Soliman qui se faisoit lire les Commentaires de Cesar traduits en Arabe, voulut imiter l'Architecture de son pont basti en dix jours sur le Rhin la premiere fois, & depuis encore en moins de temps. Et veritablement il en fit un de plus d'une lieuë de longueur, & de quatorze coudées de l'argeur, en douze jours sur le Drave, par le travail continuel de vingt-cinq mille hommes. Mais ni l'un ni l'autre n'eurent rien de hardi ni de maghifique dans le dessein, comme celuy que

*Sueton. art. 20.*

*Scaliger.*

*Lib. 4. & 6. de bello Gall.*

Pyrrhus voulut faire, & depuis luy Marc Varron, de la Valona à Otrante, traverſant le golphe Hadriatique par cinquante mille d'Italie, ou vingt-cinq lieuës Françoiſes de pleine mer. Joignez à cela les Digues de Nabuchodonoſor, & d'Alexandre le Grand devant Tyr, celle des Romains au port de Lylibée, cette autre de Ceſar auprés de Duras, & la plus conſiderable de toutes, celle de Louïs le Juſte devant la Rochelle; pour ne rien dire des edifices maritimes de Luculle, qui le firent nommer le Xerxes des hommes de la robe. Il faut avouër que ç'ont eſté toutes entrepriſes dignes de puiſſans Monarques & qu'il ſera toûjours glorieux à leurs ſucceſſeurs de les pouvoir imiter. Si eſt-ce que d'autres ont eſté priſez, comme Scipion l'Emilien de n'avoir jamais rien baſti. Pline louë Trajan dans ſon Panegyrique d'avoir eſté fort retenu en cette partie; ſurquoi on ſe peut eſtonner qu'on l'ait nommé depuis l'herbe parietaire, à cauſe des frequentes inſcriptions de ſon nom. Tacite attribuë le meſme mépris des ſuperbes baſtimens à Tibere, comme il dit ailleurs que ſon beau-pere Agricola ne trouva point de meilleur expedient pour amollir les courages trop aguerris des Anglois, qu'en leur donnant le gouſt des grands edifices, & des belles maiſons, ce qui n'eſt pas à l'avantage de l'Architecture. Sans mentir, il peut y avoir de l'intemperance, ſi un Prince s'y affection-

I.

*Plin. l. 3. cap. 11.*

*De Hier. comm. in Ezech.*

*Ly. Curt.*

*Xerxem togatũ.*

*Plin. l. 9. cap. 54.*

*6. annal.*

*De vita Agr.*

ne par trop, ou lors que l'eſtat de ſes affaires ne ſemble pas le luy permettre. Lucien ſe mocque ſur cela du Tyran Megapenthes, qu'il repreſente priant Clothon de le laiſſer revivre, afin qu'il puiſſe achever le baſtiment de ſon Palais. Et tout le monde a pris en bonne part le peu d'eſtime que fit Alexandre d'un Architecte, qui luy offroit de tailler le mont Athos de telle façon, qu'il le repreſenteroit tenant en forme de ſacrificateur une taſſe en la main, d'où un grand fleuve ſortiroit arrouſant deux belles villes baſties, l'une à droite, & l'autre à gauche. Mais hors les excés qui ſont vicieux par tout, ſelon que nous avons déja obſervé ailleurs, on ne ſçauroit nier que l'Art dont nous parlons ne merite d'eſtre favoriſé par un grand Roy. Car outre qu'il aura toûjours plus de majeſté d'eſtre logé comme Menelaïs dans Homere, où Telemache demeure tout ravi de la beauté de ſon Palais; c'eſt encore une choſe fort conſiderable, qu'il peut ſouvent obliger le public par des ouvrages capables de rendre ſon nom immortel.

*In Cataplo.*

*Strabo 14 Geogr.*

DE LA CHIRURGIE.

LA CHIRURGIE, qui fait le cinquiéme des Arts Mechaniques, eſt ſi fort éloignée de la Royauté, que je ne la nomme que par force, & pour en remarquer la diſproportion. Tout ce qu'on peut dire qu'il y a de convenance entre elles, conſiſte

siſte en ce que comme le grand nombre d'inciſions, & la durée des playes, ſont ſouvent honteuſes à un Chirurgien; la multitude des ſupplices, & les longues maladies d'un Eſtat, ne ſont pas moins prejudiciables à la reputation d'un Souverain. I.

DE L'ART DES TISSERANS.

IL Y A ENCORE moins de rapport de la profeſſion des Tiſſerans à celle des Monarques, & du Sceptre à la navette. J'ai bien leû que le Grand Seigneur fait parfois de petits ouvrages de ſa main, auſſi vils que peuvent eſtre ceux de cet art, & qu'il les envoye vendre en plein marché. Mais c'eſt un acte d'humilité & de religion qui l'oblige à cela, & hors de cette conſideration, qui eſt loüable meſme dans ſa fauſſe creance, ce ſeroit repreſenter un Hercule filant, ou plûtoſt un Hippias de tous meſtiers, au lieu d'un Roy, ſi on vouloit que des choſes ſi baſſes fuſſent de ſa connoiſſance.

DE L'ART DES PILOTES.

LE DERNIER des Arts Mechaniques eſt celuy des Pilotes, dont il ſemble auſſi que les Princes ſe peuvent bien paſſer, puiſqu'outre qu'ils ont leurs Admiraux qui les déchargent de tout le ſoin de la Marine, il ne ſe peut preſenter d'occaſion où ils ne ſoient obligez de ſuivre l'avis des plus experimentez matelots, &

de ſe ſoumettre à leur conduite. Jaſon & le reſte des Argonautes abandonnerent à Typhis le gouvernement de ce renommé vaiſſeau. Enée laiſſa faire du ſien à Palinure comme il l'entendoit. Et il n'y a point de Potentat ſi abſolu, qui ne ſoit contraint de ſuivre les ordonnances de ſon Medecin eſtant malade, & de ſe remettre à la ſuffiſance de ſon Pilote quand il voyage ſur mer. Si eſt-ce qu'il ſe trouve beaucoup de choſes dans cette profeſſion, dont un Roy de France entre tous les autres doit eſtre particulierement informé. Car outre qu'il eſt bon qu'on luy faſſe ſçavoir en general, pourquoi Themiſtocle & Pompée ſouſtenoient que celuy qui eſtoit maiſtre abſolu ſur les Eaux, le devenoit facilement ſur la Terre, & que l'Empire de la mer donnoit bien-toſt celuy du monde; il le faut ſingulierement inſtruire des grands avantages que Dieu a donnez à cet Eſtat pour l'execution de toute ſorte d'entrepriſes ſur l'une & ſur l'autre mer. Sa ſituation entre l'Ocean & la Mediterranée, la longueur de ſes coſtes, le nombre, la ſeureté, & la capacité des ports qu'il y poſſede, ſont de merveilleuſes prerogatives de la Nature. Joignez à cela qu'il eſt tellement pourveu de tout ce qui ſert à la navigation, que ſes ennemis meſmes ſont contraints de le venir prendre chez luy. Nous ne leur fourniſſons pas ſeulement les voiles, les cordages, & quaſi tout ce qui entre dans la conſtruction & dans l'équi-

page de leurs vaiſſeaux ; nos Provinces maritimes leur donnent encore les meilleures gens de mer qu'ils ayent, & qu'on peut dire naiſtre avec le pied marin. Que s'il eſt permis de ſe prevaloir de ſes propres defauts, & de tirer quelque gloire de ce que tout le monde ſemble nous reprocher, nous adjouſterons ici qu'il n'y a point de nation ſi propre que la Françoiſe aux combats de mer, à cauſe de cette premiere impetuoſité qui nous rend plus qu'hommes d'abord, & que nos ennemis ont voulu baptiſer du nom de fureur. Noſtre impatience au travail, & aux autres incommoditez de la guerre qui ſe fait ſur terre, nous y a ſouvent portez à commettre de grandes fautes. Mais quand il eſt queſtion d'une bataille navale, qui ſe termine toûjours en peu d'heures, comme il ne ſe trouve point d'humeur plus prompte que la noſtre dans toute ſorte de perils, il n'y en a point auſſi qui faſſe alors paroiſtre tant de reſolution, ni tant de generoſité que nous avons toûjours fait. Ce ſont des obſervations que nos Monarques ne peuvent ignorer qu'à leur prejudice, non plus que la qualité & le nombre tant de leurs galeres, que de leurs vaiſſeaux ronds, avec ce qui regarde la ſubſiſtance de tous, & les moyens de dreſſer promptement une armée navale au beſoin. Et certes je ne puis lire ſans eſtonnement dans noſtre Hiſtoire, que Charles Sixiéme en ait aſſemblé une à l'Ecluſe, I.

composée de douze cens quatre-vingt sept navires de guerre, la Provence n'estant pas encore reünie à la Couronne, ni la Bretagne aussi qui avoit sa flote à part de soixante & douze vaisseaux; & qu'aujourd'huy nos forces maritimes soient si fort éloignées de là, que nous sommes du tout incapables de rien faire qui en approche. Polybe remarque une chose semblable en parlant des preparatifs que firent les Romains par mer, au temps de leur premiere guerre Punique, s'y trouvant si peu disposez, qu'on exerçoit leur chiorme sur terre à manier l'aviron, & à voguer d'un mesme branle. Car il assure que nonobstant cela, ils pouvoient mettre alors de plus grandes armées sur mer, que quand ils se furent depuis rendus maistres quasi de tout le monde. Je souhaiterois qu'il nous en eust expliqué les raisons au lieu de les promettre pour une autre fois, puisqu'il ne s'est pas acquité de sa parole; si ce n'est que nous les ayons perduës, avec le reste qui nous manque de ce judicieux Historien. Il est certain que les Romains n'employerent que soixante jours à couper le bois, & à fabriquer cent soixante vaisseaux qui faisoient cette premiere flotte. Pline dit que celle qu'ils dresserent quand ils eurent la seconde guerre contre Carthage, fut équipée, & mise à la voile en quarante jours, à compter du moment qu'on frappa le premier coup de coignée pour abatre les arbres dont elle estoit composée.

*Lib. 1. hist.*

*Florus l. 2. c. 2. Pline l. 16. c. 29. Lite-Live donne 45. jours à Scipion dec. 3. l. 8.*

Et il adjouſte que lors qu'ils armerent contre le Roy Hieron, ils jetterent de meſme ſur mer deux cens vingt navires en quarante-cinq jours ſeulement. En verité, leurs Hiſtoriens ont eu raiſon de recommander à la poſterité de ſi notables diligences, & il eſt tres à propos que nos Princes en prennent connoiſſance, afin qu'ils ſçachent ce que peut executer le bon ordre, & juſques où s'eſtendent leurs forces quand elles ſont bien employées, & qu'ils ſont ſervis avec fidelité. Les Venitiens firent voir à Henri III. qui paſſa par leur ville au retour de Pologne, une merveilleuſe promptitude à fabriquer une galere, dont ils avoient tous les materiaux preſts, & diſpoſez à luy donner ce contentement. Car le traittant dans leur Arſenal, il vit aſſembler les premieres pieces de cette galere au commencement de ſon diſner, & deux heures aprés elle eſtoit à tel point de perfection, qu'il ſe mit dedans, où le canon tira en le remenant dans ſon Palais. Il y a en cela quelque choſe de fort conſiderable, mais pource que tout dépendoit des preparatifs faits de longue main & à loiſir, on peut dire que ce fût plûtoſt une galanterie, & une eſpece de recreation qu'on voulut donner à ce Prince, qu'une action ſerieuſe qui puiſſe eſtre comparée à celle des Romains dont nous venons de faire le rapport. Quoiqu'il en ſoit, on ne ſçauroit nier que l'exemple de ces armemens de mer, comme on les appelle, executez

I.

*Thuan. l. 58. hiſt. & alii.*

si puissamment & si subitement, ne merite bien qu'un Souverain y fasse reflexion. D'où il s'ensuit qu'à cet égard, & de tout le reste concernant la navigation, ce dernier des sept Arts non liberaux ne doit pas estre entierement rejetté de l'instruction de celuy, qui doit tenir en sa main le gouvernail de nostre Monarchie. Si nous adjoustions ici l'importance des voyages de long cours, & de cette noble marchandise que les Rois des Indes & celuy de Perse ne font pas difficulté d'exercer, il paroistroit davantage combien les choses de la Marine touchent de prés la Royauté. Mais dautant que nos Monarques vivent autrement que ceux-là, nous ne nous y arresterons pas davantage, & nous terminerons ce discours en rapportant le mot qui fut dit autrefois, Que les Royaumes ont cela de commun avec les vaisseaux, de ne se pouvoir partager sans se perdre.

*Piet. della Valle hist. di Xa Abas*

Comme nous avons tantost substitué en la place des Mathematiques pures, quelques parties de la Physique & de la Morale; je pense estre obligé de dire aussi quelque chose de certaines occupations, dont nous n'avons point encore parlé, où se porte parfois l'esprit des Princes, & qui leur conviennent bien plus que ces dernieres professions dont nous venons de traitter. Car la Poësie & la Peinture sont des divertissemens bien plus tolerables en ceux de cette condition, que la

Chirurgie, ou l'Art qui consiste à manier de la laine. Et puis il y a beaucoup d'exercices & de passe-temps dont la jeunesse des Rois ne doit pas estre privée, non plus que celle des autres hommes; de sorte que nous manquerions à ce qui est de nostre sujet, si nous obmettions de remarquer ceux qui peuvent estre utiles à l'institution de Monseigneur le Dauphin, ou qui sont capables de donner quelque grace & quelque addresse plus grande à sa personne. I.

CEUX QUI VOUDRONT faire passer la Poësie pour une occupation absolument indigne de l'esprit d'un Souverain, seront toûjours fort empeschez à répondre aux exemples qui combatent cette maxime. Moïse qui avoit la saintеté conjointe à la grandeur de sa Monarchie, n'eut pas plûtost passé la mer rouge, qu'il en rendit graces à Dieu par un Hymne qu'il composa en vers hexametres, selon que nous l'apprenons de Josephe. Ceux de David sont encore aujourd'huy les plus fideles interpretes envers Dieu du cœur des fideles. Et Salomon aussi renommé pour sa sagesse, que pour la dignité de sa Couronne, n'écrivit pas moins de trois mille paraboles en cinq mille vers. Que si l'on pense recevoir avec exception ces Poësies comme divines, il sera aisé de monstrer que beaucoup des plus renom-

DE LA POESIE.

*Antiq. Iud. l. 2. c. 7. 3. Reg. c. 4.*

mez Monarques n'ont pas moins fait pour le Parnasse, que ceux-là pour le Mont de Sion. Dés le temps de l'ancienne Grece, Pisistrate, qui estoit l'un de ceux qu'elle nommoit alors Tyrans, aimoit si fort la Poësie, que ce fut luy qui mit les Livres d'Homere dans l'ordre auquel nous les avons. Ce fameux Denis de Syracuse avoit plus de passion pour ses Tragedies, que pour sa Souveraineté, & souhaittoit avec plus de vanité d'estre mis au rang des bons Poëtes, qu'en celuy des grands Princes. De fait, comme il envoyoit aux carrieres ceux qui faisoient mine de ne pas approuver ses vers, il mourut quant à luy de joye, & d'excés de bouche qu'il fit, à la nouvelle d'une victoire de theatre, où l'une de ses pieces avoit emporté le prix par corruption dans Athenes sur celles qui valoient beaucoup mieux. On attribuë à Scipion l'Africain les Comedies de Terence. Jules Cesar se mesla de versifier n'ayant point de genie à cela. Auguste fit luy-mesme en vers l'epitaphe de Drusus. Germanicus décrivoit les combats aussi poëtiquement qu'il s'y portoit courageusement, & il laissa des Comedies Grecques de sa façon. Titus avoit tant de naturel à la Poësie, qu'il dictoit des Poëmes sur le champ. Son frere Domitien, par dissimulation, comme veut Tacite, ou autrement, s'y addonnoit aussi. Et Gratien nous est representé avec ces deux qualitez d'excellent Poëte, & de tres-bon Archer.

*Cic. 3. de Orat. & Diog. Laert. in Sol. Phil. l. 1. de vit. Soph. in Antiph. Diod. Sic. lib. 15.*

*Quint. l. 10. cap. 1. & l. de cl. orat. Suet. in Claud. art. 1. In Calig. art. 3. In Tit. art. 3. Lib. 4. hist. Paulus Diac. lib. 11.*

Nous

Nous avons entre nos Rois un Chilperic qui cultivoit les meſmes Muſes, quoique Gregoire de Tours reconnoiſſe que ces vers eſtoient un peu licentieux en la quantité. L'Egliſe, comme j'ai remarqué dés le commencement de cet Ouvrage, chante tous les jours ceux du Roy Robert. Et les rimes de Charles Neufiéme ont ſouvent provoqué celles de Ronſard. On pourroit cotter des Princes ſans nombre entre ceux des autres nations, qui n'ont pas dédaigné cet ébat ſpirituel; je me contenterai de nommer deux de nos voiſins dont parle Mariana dans ſon Hiſtoire. Le premier eſt un Thibaud Roy de Biſcaïe, qui avoit accouſtumé d'expoſer ſes Poëſies au public, afin que chacun diſt librement ſon avis. L'autre eſt un Jean Roy d'Arragon ſi paſſionné pour la Poëſie, qu'il envoya des Ambaſſadeurs en France demander au Roy des Poëtes Limouſins, qui paſſoient alors pour les favoris d'Apollon. Tous ces Monarques n'ont pas creu ſe faire tort en touchant la harpe de ce Dieu du Parnaſſe, de la meſme main dont ils manioient leur Sceptre. Et tant s'en faut qu'un chacun ait penſé que la Poëſie fût honteuſe à la Royauté, que Jules Scaliger, qui ſe diſoit venu de Souverains, a bien oſé preferer la premiere à celle-ci, quand il proteſtoit qu'il eût mieux aimé avoir compoſé deux Odes d'Horace, dont il eſtoit particulierement admirateur, que d'eſtre reconnu Roy d'Arragon. Mais d'un autre coſté l'on

I.

*Lib. 5. hiſt. c. 45.*

*Lib. 13, cap. 9.*

*Lib. 18. cap. 14.*

fait des instances contre l'honneur de la Poësie qui meritent bien d'estre considerées. Car cette fureur, & cet enthousiasme dont elle doit estre toûjours accompagnée, ne s'accordent gueres bien avec les qualitez qu'on desire ordinairement en ceux qui gouvernent. Les Atheniens condamnerent Homere & Tyrtée de folie, qui estoient les Dieux de cette profession. Et Horace reconnoist luy-mesme aprés Democrite, qu'un homme sage n'est pas propre à grimper sur ce fabuleux Helicon. Il paroist bien que les Poëtes estoient en fort mauvaise estime parmi les Romains, puisque Caton reprocha comme une chose honteuse à un Senateur, d'avoir mené Ennius avec luy s'en allant exercer la charge de Consul hors d'Italie. Et nous voyons dans Juvenal combien la Poësie fut depuis particulierement odieuse chez eux en la personne d'un Souverain, lors que ce Satyrique pour mieux representer les defauts de Neron, diminuë ceux d'Oreste, & dit entre autres choses qu'il ne s'amusoit pas à faire des vers sur ce qui s'estoit passé devant Troye, taxant Neron de s'y estre trop bassement occupé. Aussi peut-on remarquer dans la vie de Marc Antonin, comme cet Empereur se louë du conseil d'un de ses maistres nommé Rusticus, qui l'avoit diverti de s'appliquer à la Poësie; & comme un peu aprés il attribuë à un singulier bien-fait des Dieux, de ne luy avoir donné aucune aptitude pour

*Diog. L ert. in Socr.*

*Cic. 1. Tusc. qu.*

*Troïca non scripsit. Sat. 8.*

*Lib. 1.*

cela. Que s'il faut apporter quelque exemple des mauvais effets que peut produire la Poëſie dans l'eſprit d'un Prince, l'Hiſtoire des Empereurs de Conſtantinople nous en fournira un ſi illuſtre, qu'il ne ſera pas beſoin d'en rechercher davantage. Michel ſurnommé Parapinace à cauſe d'une grande famine ſurvenuë de ſon temps, s'amuſoit à compoſer de beaux vers avec ſon Precepteur Pſellus, qui ſeul le poſſedoit, l'entrenant dans cette humeur Poëtique, cependant que les Turcs attaquoient de tous coſtez ſon Eſtat. Cela le rendit ſi mépriſable à tous les peuples, que Nicephore Botaniate n'eut pas grande difficulté à ſe mettre en ſa place, l'enfermant avec ſa femme & ſes enfans dans un Monaſtere, où chacun le jugea plus digne de la couronne monachale, que de celle qu'il avoit auparavant. Voilà ce qui ſe dit par ceux qui ne peuvent ſouffrir qu'un Monarque s'amuſe à meſurer les pieds d'un vers, au lieu de ranger des bataillons en bonne ordonnance. Je penſe qu'on peut accommoder ce different, en accordant d'une part que ce n'eſt pas le fait d'un Souverain de s'affectionner ſi fort aux lauriers de Parnaſſe, qu'il mépriſe ceux qui croiſſent dans le champ de Mars, & dont ſon front ne peut eſtre couronné avec reputation que par les mains de la Victoire. Mais auſſi que quand il s'en trouve quelqu'un à qui la Nature a donné cette veine Poëtique de l'Empereur I.

Titus, & cette facilité que poſſedent les perſonnes qu'on dit qui naiſſent Poëtes, il n'y auroit point d'apparence de luy vouloir interdire un ſi honneſte divertiſſement, & une recreation que les plus ſaints Rois & les plus grands Potentats de la terre n'ont pas mépriſée. Ce ſera à ceux qui auront le ſoin des premieres années de Monſeigneur le Dauphin, de reconnoiſtre là deſſus l'inclination & la portée de ſon Genie, afin qu'en ménageant ſes forces & ſon naturel, il ne s'attache à rien qui le puiſſe peiner, ni le divertir de ſes principales occupations.

De la Peinture.

QUANT A LA PEINTURE, perſonne ne doute que les Princes ne puiſſent avec fort bonne grace témoigner de l'affection pour les pieces excellentes de cet Art, & qu'ils ne doivent meſme favoriſer un Raphael ou un Titian, un Giuſeppin ou un Lanfranc, quand il ſe preſente quelque occaſion de le faire. Demetrius ſurnommé le forceur de villes, a eſté loüé de toute l'Antiquité d'avoir pardonné volontairement à une ville de l'Iſle de Rhodes, comme le conte Gellius, ou laiſſé paſſer l'occaſion de prendre la capitale meſme; qui a donné le nom à cette Iſle, comme dit Pline, en faveur d'un tableau fait par Protogene, qu'il ne voulut pas perdre en bruſlant le lieu où il eſtoit. Mais l'importance eſt de ſçavoir ſi le pin-

*A. Gel. l. 15. cap. 3. Plin. l. 35. cap. 10.*

ceau n'a rien d'indigne de la main d'un Roy, & si l'exemple des Empereurs Adrien, Valentinien, Marc Antonin le Philosophe, Alexandre Severe, & Gordien, qui ont tous peint fort excellemment, suffit pour dire que ceux de cette condition peuvent bien les imiter. C'est une chose certaine que le Roy René de la Maison d'Anjou, estoit l'un des plus excellens Peintres de son siecle, & l'on voit encore à Aix en Provence des pieces qui sont de sa façon. Il representoit une Perdrix quand on luy apporta la nouvelle de la perte du Royaume de Naples, ce qui ne luy fit pas quitter son ouvrage tant il y estoit affectionné. Et neantmoins quoique je trouve bien à propos qu'on apprenne à un Prince à juger de la Peinture avec plus de connoissance que ne font ceux qui n'en ont jamais ouï parler. Et bien que je souffre qu'il sçache combien une copie est moins à estimer qu'un original, ou qu'il puisse mesme discerner les manieres differentes de ceux qui ont travaillé avec le plus de gloire dans cette profession : Je ne serois pourtant jamais d'avis qu'on le laissast s'y engager jusques à broyer les couleurs, & à faire de sa main ce qui est d'un mestier de si peu de rapport au sien, que je n'y voy de convenance, sinon en ce qu'on dit, que toutes choses sont permises aux Peintres & aux Poëtes aussi bien qu'aux Souverains. S'il se trouvoit pourtant qu'un Roy eust le mesme instinct I.

*Hist. Aug. script.*

pour la Peinture, qu'on remarque parfois en quelques particuliers, qui peignent quaſi naturellement, il n'y auroit rien que de loüable quand il ſuivroit aucunement ſon inclination en cela, & qu'il ſe joüeroit du pinceau le prenant pour l'un de ſes divertiſſemens. Ces Monarques que nous venons de nommer en uſoient vrai-ſemblablement ainſi; & ce que nous diſons ici à l'égard de Monſeigneur le Dauphin, n'eſt que pour empeſcher qu'il ſe portaſt trop ſerieuſement à une choſe, qui ne le doit pas détourner de ce qui eſt bien plus important. Je croi que pour obvier à cet inconvenient, & à beaucoup d'autres ſemblables, on luy pourroit donner fort utilement quelques leçons de la retenüe que les Grands doivent obſerver plus que perſonne en toutes leurs actions, & de l'intemperance que les Rois peuvent avoir comme les autres hommes, en s'affectionnant par trop aux rares pieces de la Peinture. Henri Troiſiéme fut blaſmé de faire des deſpenſes indiſcretes en des enluminures, & en de petits chiens de Lyon, lors que ſes affaires eſtoient au plus mauvais eſtat par le deſordre de ſes Finances. Cela dépend d'une maxime generale, qu'il faut uſer de moderation juſques aux meilleures choſes.

*Thuan. l. 85. hiſt.*

I.

POURCE que nous vivons plus par le ſpirituel & le raiſonnable, que par le vegetable & le ſenſitif, il eſt ſans doute qu'on doit avoir plus de ſoin de la culture de l'eſprit que de celle du corps. C'eſt pourquoi je n'ai quaſi conſideré juſques ici que ce qui touche le premier, comme font les Sciences, & la pluſpart des Arts dont il a falu dire quelque choſe. En effet, ſi on ne fournit à cette partie ſuperieure qui eſt en nous, dequoi s'occuper, ſa grande activité luy devient prejudiciable, & il luy en prend comme au moulin, qui ſe gaſte lors que ſa meule tourne à vuide & ſans grain. Pour le moins ne ſçauroit-on nier qu'à faute de meilleur emploi, noſtre eſprit ne ſe rempliſſe ſouvent de chagrin, ou de mauvaiſes penſées, de meſme que noſtre eſtomach reçoit quantité de mauvaiſes humeurs ſur qui il emploïe mal à propos ſa chaleur, ſi on ne luy donne de bons alimens. Mais le corps a beſoin à ſon tour qu'on prenne garde à luy, & puiſque l'homme eſt un compoſé de deux parties, ce ne ſeroit rien faire d'en tenir l'une en bon eſtat, quoique principale, s'il arrivoit faute de l'autre pour eſtre trop negligée. Une belle ame dans un corps infirme, ou mal conditionné, n'a pas moins à ſouffrir qu'un excellent Pilote dans un méchant vaiſſeau; où ſouvent toute ſon induſtrie ne le ſçauroit garantir de faire naufrage.

Il eſt donc à propos que nous parlions en ſuite de quelques exercices corporels, qui ſemblent faire partie de l'inſtitution de Monſeigneur le Dauphin, laiſſant le ſoin de ſa nourriture & de ce qui touche plus preciſément ſa ſanté, aux Medecins qu'on tient particulierement pour cela auprés de ſa perſonne. Or ayant déja traitté des divertiſſemens de la campagne, & principalement de celuy de la Chaſſe, d'où le corps peut tirer de grands avantages ſi l'on évite les excés qui s'y commettent ſouvent, il faut à preſent examiner un peu les autres exercices qu'on fait ordinairement faire à un jeune Prince, comme ſont ceux de monter à cheval, de faire des armes, de danſer, de nager, & de quelques jeux inventez exprés pour rendre le corps adroit, & pour le tenir en haleine.

DE L'ART DE MONTER A CHEVAL.

OUTRE QUE l'aſſiette de l'homme à cheval, & ce que les Latins ont nommé equitation, eſt fort ſaine, elle eſt encore ſi neceſſaire aux Souverains en tout temps, qu'on ne peut douter qu'ils ne doivent ſçavoir ce que l'art du Manaige enſeigne de beau & d'avantageux pour eſtre bien à cheval. Ainſi nous voyons Aſcanius s'exercer dans l'Italie à ces jeux de Troye qu'on repreſentoit à cheval, & qui ont vrai-ſemblablement donné le nom & la forme à nos

Tournois. L'Hiſtoire d'Alexandre le fait paſſer pour le nompareil ſur ſon Bucephale. Ceſar avoit de meſme ce beau cheval au pied preſque humain qu'il dompta le premier. Et les Pegaſes des Fables avec les Bayards de nos Romans n'ont eſté inventez que pour nous faire comprendre l'adreſſe des Princes qui les montoient. Je penſe pourtant qu'il eſt beſoin d'empeſcher qu'ils ne tombent dans de certaines extremitez qui ſeroient vicieuſes. On s'eſt mocqué des Sybarites qui faiſoient danſer leurs chevaux au ſon des inſtrumens, (ce que nous avons veû en quelques carrouſels) & à qui des violons de Crotone firent perdre toutes leurs ordonnances en un jour de bataille. L'amour qu'eut Caligula pour un cheval fut auſſi tout-à-fait ridicule, quand non contenu de luy donner un logement, une famille, & des ameublemens Royaux, il commandoit le ſilence à tout le voiſinage de peur qu'on troublaſt ſon repos, & paſſoit meſme juſques à cette folie de luy deſtiner le Conſulat. De plus Hippocrate aſſure que beaucoup de defluxions ſur les cuiſſes & ſur les jambes viennent d'eſtre trop long-temps à cheval ; & il veut que les Schytes ſoient moins propres aux femmes que les autres hommes pour cette meſme raiſon. Mais il faut ſur tout ſe ſouvenir, que comme on a fort bien dit que les Rois n'apprennent rien ſi parfaitement qu'à monter à

I.

*Suet. in Iul. art. 61.*

*Athen. deipn. l. 12.*

*Suet. in Cal. art. 55.*

*Lib. de vëre, locis, & aquis.*

cheval, à cauſe que cet animal ne les flatte pas comme font les hommes; auſſi courent-ils alors de ſi eſtranges accidens, qu'on ne peut uſer de trop de precaution pour les éviter. Henri de Bourbon Marquis de Beaupré, fils unique âgé de quinze ans ſeulement, eſtant tombé dans une courſe de cheval, fut tué par celuy du Comte de la Marc qui le ſuivoit. Je ne veux rien dire de la fin calamiteuſe de Henri Second. J'aime mieux remarquer dans l'Hiſtoire de nos voiſins comme Jean Roy de Caſtille mourut en ſa trente-troiſiéme année d'une cheute de cheval qui broncha au milieu d'une carriere. Et comme Alphonſe Prince de Portugal fut tué de meſme en pouſſant un genet, dont le mauvais pied luy couſta la vie. Cela ſuffit pour faire comprendre ce qu'on doit apprehender ſur ce ſujet, dont la ſeule imagination peut donner du trouble à nos plus douces eſperances.

*Thuan. l. 27.*

*Mariana l. 18. c. 13. & l. 25. c. 14.*

DV MANIEMENT DES ARMES.

ENCORE QU'IL ſemble qu'on n'apprenne gueres aujourd'huy à faire des Armes que pour s'en prevaloir aux Duels, & par conſequent que la condition des Rois les exemptant de cette ſorte de combats, il ne ſoit pas beſoin qu'ils ſçachent un meſtier qui enſeigne à tuer artificieuſement des hommes: Si eſt-ce qu'outre qu'il n'eſt pas vrai que les Souve-

rains ne combattent jamais ſeul à ſeul, il y a je ne ſçai quelle addreſſe de corps, que monſtrent les maiſtres d'eſcrime, avec une certaine habilité à manier les Armes, qui rend leur échole digne d'avoir de tels diſciples. Dés le temps de l'ancienne Grece Pittachus qui eſtoit un de ſes Roitelets, & l'un des ſept Sages dont elle a tant parlé, fit ce celebre duel où il jetta finement un ret au col de ſon ennemi, l'enveloppant de telle ſorte qu'il le perça de coups comme il voulut. Je ne ſçai pas s'il fut l'inventeur de ce ſtratagéme; mais on peut voir dans la deſcription que fait Herodote des troupes menées par Xerxes contre la Grece environ un ſiecle depuis, qu'il y avoit des peuples Nomades de Perſe qui eſtoient armez de filets ou de rets ſemblables, avec quoi ils attiroient à eux & hommes & chevaux. L'Empereur Heraclius convint d'un autre duel entre luy & Coſdroës Roy de Perſe, qui mit laſchement un de ſes Colonels en ſa place. Heraclius qui croyoit avoir à faire à ſon égal s'en défit auſſi ſubtilement que Pittacus de ſon adverſaire. Car ſe plaignant à luy de ce qu'il eſtoit ſuivi contre ce qui avoit eſté arreſté entre eux, il l'obligea de tourner la teſte pour voir ce que s'eſtoit, ſurquoi l'Empereur prit le temps de luy porter un coup, dont il luy trencha la teſte. Et pour venir à ce qui s'eſt paſſé de la memoire de nos peres, François Premier défia Charles Quint de

I.

*Diog. Laer. & Strabo 3. Geogr.*

*Lib. 7. hiſt.*

*Chron. Fredeg. cap. 63.*

perſonne à perſonne, & peu s'en falut qu'ils n'en vinſſent aux mains. Mais quand il y auroit toûjours autant de difficulté à arreſter un champ de bataille entre deux Souverains, qu'il s'en trouva entre ces derniers, on ne ſçauroit nier que dans les combats generaux on n'ait ſouvent veu deux Monarques s'affronter, & terminer enſemble leurs differens : L'Iliade & l'Eneïde ſont pleines de ces monomachies, comme elles eſtoient nommées par les Grecs. Cyrus entreprit le Roy Artaxerxes ſon frere & le bleſſa meſme dans le fort de leur bataille, qui fut terminée par la mort du premier. Alexandre en voulut faire autant contre Darius de qui il abatit le cocher ne pouvant atteindre juſques à luy. Et noſtre grand Clovis tua Alaric Roy des Gots de ſa propre main, tellement meſlé parmi les ennemis ſur les bords du Clin, que deux le frapperent au coſté comme il faiſoit ce bel exploit, & l'euſſent tué ſans la bonté de ſa cuiraſſe. Voilà pour monſtrer qu'il n'y a point de Potentat qui ne puiſſe avoir beſoin d'entendre le maniement des armes. Je ne voudrois pas pourtant le rendre competiteur de la gloire d'un infame Gladiateur, ni faire que ſa vaillance conſiſtaſt en un mouuement de poignet, ou en quelque tour d'eſcrime eſtudié ſous un maiſtre du meſtier dont nous parlons. Mais il me ſemble auſſi tres à propos d'appuïer ſa vertu de cette ſcience guer-

*Xenoph.*

*Geſta Reg. Fr. c. 17.*

riere, de luy faire connoiſtre le bel I.
uſage des armes dont il ſe doit ſervir ſi l'occaſion s'en preſente, & de former ſon corps de bonne heure aux exercices militaires, qui ne peuvent que rendre ſa Majeſté beaucoup plus auguſte. Domitien tiroit ſi parfaitement de l'arc qu'il faiſoit paſſer ſes fleches entre les doigts d'un jeune garçon ſans l'offenſer, ſe ſervant de ſa main en guiſe de but. C'eſt en ſçavoir trop pour un Prince qui doit mieux employer ſon temps & ſa curioſité que cela. Suetone dit que cet Empereur ne ſe plaiſoit qu'à cette ſeule ſorte d'armes; où il faiſoit paroiſtre une addreſſe du tout inutile; & moy je croi qu'il ne faut gueres occuper la jeuneſſe des Rois qu'aux choſes dont ils peuvent un jour recevoir quelque profit, comme de ce que nous diſons, qui leur peut eſtre avantageux en mille rencontres, s'ils ſont obligez de hazarder ſouvent leurs perſonnes ſuivant les exemples que nous venons de rapporter, & ce que nous avions déja ſoûtenu en parlant de la guerre. *Art. 19.*

De la Danse. *Cic.* Nemo ſobrius ſaltat. *Aem.*

IL Y A des humeurs ſi auſtères qu'elles croyent la Danſe incompatible avec la ſobrieté; & à plus forte raiſon avec la Majeſté ſouveraine, où ſe trouve l'union de tant d'autres vertus. A la verité, nous liſons dans le ſecond Livre des Rois, que Michol ſe moqua de David pour l'avoir

veu danſer ; & Joſephe adjouſte qu'elle luy reprocha que ſes ſervantes avoient veu pendant qu'il ſautoit des parties de ſon corps qui doivent eſtre tenuës couvertes. Mais outre que nous ſçavons que David ne fit nul eſtat de ce que luy dit cette fille de Saül, nous pouvons voir dans toutes les Hiſtoires que les plus grands Heros de l'antiquité, un Theſée, un Achille, un Pyrrhus, un Epaminondas, un Scipion, & un Alexandre, n'ont fait aucune difficulté de danſer, & d'aſſujettir leur corps militaire & triomphant, comme parle Seneque, au nombre & à la cadance des inſtrumens. Les Philoſophes meſmes de la plus haute eſtime en ont donné l'exemple aux autres. Socrate fait cét exercice dans le ſympoſe de Xenophon, auſſi bien que dans Diogene qui a écrit ſa vie, & nous voyons dans Athenée qu'il aimoit ſur tout une danſe qu'on nommoit alors Memphitique. Pythagore ne s'eſtoit pas moins donné de liberté que luy pour ce regard, ſi nous en croyons Malchus. Et Ariſtippe fit gloire de bien prendre la cadance devant ce Roy de Sicile que Platon ne voulut pas contenter en cela, bien qu'il ait avoüé au ſecond Livre de ſes loix, qu'on peut nommer un homme ſans diſcipline, & ſans ſcience, qui ne ſçait ce que c'eſt de la danſe. Pourquoi ſe fuſſent-ils abſtenu de ce qu'ils croyoient convenir non ſeulement à leur Apollon, mais encore à ce grand Iupiter, que la Theologie de ce temps-là

*Probus 7. hiſt. cap. 6. Lib. 7. ant. Iud. c. 4.*

*Lib. 1. de tranqu. c. ult.*

*Lib. 1. Deipn.*

*Athen. ibid.*

ne rendoit pas ennemi de cét exercice ? Que s'il faut parler plus ſerieuſement que ne fait la Fable, nous remarquerons qu'il n'y a point aujourd'huy de Monarques dans l'Europe qui ne prennent parfois ce divertiſſement. Et nous obſerverons particulierement dans noſtre Hiſtoire, que le Roy Louïs Douziéme ſe trouvant à un bal dans Milan, les Cardinaux de Narbonne & de Saint Severin y danſerent deuant ſa Majeſté. C'eſt donc mon opinion que ſans parler de la Danſe militaire que les Anciens nommoient Pyrrhique, la commune eſt ſi propre à dreſſer le corps, à former la grace, & à relever l'action d'un jeune Prince, qu'on ne doit nullement obmettre de luy en faire prendre des leçons, de la façon dont on a accouſtumé de les donner à ceux de ſa naiſſance.

I.

*Hiſt. du Cardinal d'Amboiſe p. 185.*

PUISQUE PLINE met entre les loüanges qu'il donne à Trajan, celle de ſçavoir bien nager ; que le Poëte Stace priſe ſon Achille de la meſme choſe ; & que Eginard a dit auſſi que Charlemagne eſtoit le meilleur nageur de ſon temps : il faut bien croire que c'eſt une qualité qui a toûjours eſté tenuë pour fort convenable à un Prince, & dont un Monarque peut tirer beaucoup de recommandation. C'eſt pourquoi Suetone obſerve comme une choſe merveilleuſe, que Caligula qui avoit appris avec facilité aſſez d'autres exerci-

DE L'INDUSTRIE A NAGER.

*In Calig. art. 54.*

ces, ignoraſt celuy-ci. En effet, ſi Ceſar ne l'euſt ſceu en perfection, il eſtoit perdu devant Alexandrie. Les ſoldats de Cyrus perirent tous pource qu'ils l'ignoroient; les Perſes de meſme en la bataille de Salamine; & horſmis environ cinquante Siciliens qui ſe ſauverent en Italie à la priſe de Meſſine par Imilco Carthaginois, une infinité d'autres ſe noyerent ne pouvant paſſer à nage le deſtroit. Ce n'eſt donc pas ſans ſujet qu'on voit entre les loix de Solon celle qui commande que les enfans ſoient inſtruits de bonne heure aux lettres, & à nager. Qu'Auguſte prenoit la peine d'enſeigner luy-meſme ces deux choſes à ſes petits fils. Et qu'Alexandre s'écria devant la ville de Niſe, qu'il eſtoit bien miſerable de n'avoir pas acquis une habitude ſi neceſſaire qu'eſt celle de nager. Il n'eſt pourtant pas beſoin qu'un Prince la poſſede au point d'un Glaucus, d'un Cola ſurnommé le Poiſſon, ou d'un Scylias qu'Herodote dit avoir eſté le meilleur nageur du temps de Xerxes. Le meſtier d'un Souverain n'eſt pas de peſcher des perles, ni de faire les fonctions de ceux que les Anciens nommoient Urinateurs. Et s'il eſt queſtion de ſe hazarder à quelque grande & perilleuſe traverſe d'eau, comme l'eſtoit depuis peu celle de l'Iſle de Ré à la grande terre, il ſe trouve d'autres perſonnes à qui on en donne la charge. Mais il eſt bon qu'il ſçache de cét art ſuffiſamment, pour tirer ſa perſonne

*Xeno. in exp. Cyri. Herod. l. 8. Diod. Sic. l. 14.*

Melius natare quàm notare. *apud Suet. Alex. ab Alex. l. 2. c. 21.*

*Lib. 8. hiſt.*

sonne d'un peril, s'il se presente, & pour éviter qu'à faute d'une centaine de brassées il ne coure quelque mauvaise fortune. C'est une chose qu'il pourra fort seurement & fort facilement acquerir, pour peu qu'il y ait de disposition naturelle, en usant de deux precautions que doivent soigneusement observer ceux qui auront l'œil sur ses exercices. La premiere, qu'il ne se baigne que dans des eaux saines, & qu'il ne fasse pas comme Alexandre, qui s'alla jetter tout échauffé dans une qui estoit si froide qu'il en pensa mourir. L'autre qu'il soit toûjours accompagné de bateaux, & de fort bons nageurs, afin de ne pas tomber dans l'accident de l'Empereur Frideric Barberousse, qui se noya dans une riviere où il se baignoit par recreation, aprés avoir conquis l'Armenie, & s'estre rendu si terrible à Saladin & aux Turcs, que sa perte peut estre mise au rang de leurs plus grandes prosperitez. I.

NOUS POURRIONS encore traitter de beaucoup d'autres exercices corporels, que font les jeunes Princes d'autant plus volontiers, qu'ils sont de pur passe-temps. Tels sont les jeux de la paume, du mail, de la course, de la lutte, & quelques autres semblables : car pour le disc, & le ceste ou le gantelet des Anciens, ils ne sont plus en usage. Or je pense que

DE LA PAUME, DU MAIL DE LA COURSE, &c.

c'eſt aſſez de remarquer en general, que comme il faut prendre garde aux inclinations particulieres, qui rendent ſouvent une perſonne plus propre à l'un de ces exercices qu'à l'autre; auſſi doit-on ſoigneuſement empeſcher qu'ils ne ſe faſſent jamais avec trop de violence. Les ſueurs de l'Empereur Maximin qu'il recevoit dans des vaſes, & dont il rempliſſoit quelquefois deux & trois ſeptiers, ſont de mauvais exemple, n'y ayant point de plus dangereuſes maladies de jeuneſſe, que celles qui viennent de ces grandes échauffaiſons. Il faut auſſi faire en ſorte, s'il eſt poſſible, que les Rois ne prennent jamais leur divertiſſement dans des jeux qui ne le ſont que pour eux, & qui donnent de l'affliction aux autres. Othon couroit par les ruës de Rome la nuit, auparavant qu'il fuſt Empereur, & ne trouvoit point de plus grand plaiſir que de berner ceux qu'il rencontroit. Outre l'injuſtice de tels paſſe-temps, ils peuvent cauſer de ſi grands accidens, qu'on n'en ſçauroit donner aſſez d'averſion à ceux qui croyent pouvoir tout ce qu'ils veulent. On doit éviter ſur toute choſe qu'ils ne ſe portent avec trop d'animoſité à ces exercices de chaleur & d'impetuoſité. François de Bourbon Duc d'Anguien, ayant defendu un chaſteau de neige que le Dauphin attaquoit avec grande opiniaſtreté dans la Roche-Guyon, celuy-là fut tué un peu aprés comme il ſe repoſoit, par la cheute d'un coffre qui luy fut jetté d'u-

*Iul. Capitol.*

*Diſtento fago impoſitum in ſublime jactare. Sueton. art. 2.*

*Thuan. l. 2. hiſt.*

ne feneſtre, ſans qu'on oſaſt rechercher les auteurs d'une ſi mauvaiſe action. Elle ſuffit pour monſtrer combien grandes ſont les conſequences des jeux de cette nature, quand on les entreprend avec trop d'ardeur. Celuy de la paume ſemble plus reglé, l'agitation neantmoins en eſt fort grande, & il n'eſt pas propre pour toute ſorte de complexions. Le mail au contraire eſt fort repoſé, & ſi il a cela de propre, qu'il eſt d'entretien, & ſouffre la conference dans les intervales d'un coup à l'autre. Je me ſouviens d'avoir leu que le Roy de Perſe & ceux de ſa Cour y joüient à cheval, ayant des montures dreſſées à courir aprés la boule auſſi-toſt qu'on l'a frappée. Quant à la courſe, elle s'eſt veuë autrefois plus eſtimée qu'aujourd'huy, pour le moins parmi nous, & principalement à l'égard de ceux dont nous parlons. Les Anciens ont fort priſé un Alcidamas de ce qu'on ne le voyoit jamais que commencer ou achever ſa courſe, paroiſſant toûjours à l'un ou à l'autre bout de la lice, & jamais au milieu, tant il le paſſoit viſtement. Ce ſeroit à preſent un gentil Baſque, & un excellent valet de pied, s'il n'alloit en ce païs de Libye, où l'Hiſtorien Nicolas Damaſcene aſſure qu'on élit pour Roy celuy de tous qui eſt le plus promt à la courſe. La lutte & tels autres exercices ſont encore moins de nôtre ſujet, & en tout cas ils ſe peuvent regler par les maximes que nous venons de I.

donner. Mais si celuy-là disoit vrai, que c'est un grand mal-heur aux Souverains de ne pouvoir jamais converser avec leurs semblables, & d'estre reduits à se voir toûjours parmi leurs serviteurs; on peut bien voir qu'ils ne sont pas moins infortunez ici, n'y ayant personne qui osast leur prester fidelement le collet, ni qui vouluſt avoir employé tout à bon ses forces & son addresse contre celuy qu'il craint comme son Maistre, & qu'il est obligé de respecter comme un Dieu sur terre.

DES CARTES, DES DEZ, DU TRICTRAC ET DES ESCHETS.

LES AUTRES JEUX qui n'ont esté inventez que pour la recreation de l'esprit, & où il n'entre rien qui regarde la satisfaction du corps, comme sont ceux des cartes, des dez, du trictrac, & des échets, ne meritent pas ce me semble d'estre considerez, & la pluspart mesme paroissent indignes d'estre connus par ceux de qui la haute naissance ne peut souffrir qu'ils s'appliquent à des choses si basses. Car quant aux premiers, & tels autres qui n'ont pour but que le gain, sans parler des loix qui les ont souvent condamnez, puisqu'elles ne peuvent lier celuy qui en est l'auteur qu'autant qu'il luy plaist, il est aisé de voir quel tort se fait un Roy qui témoigne de vouloir gagner le bien de ses Sujets, & combien il se met par cette action au dessous de sa fortune. Sa preten-

tion eſt que la vie des peuples & tout ce I.
qu'ils poſſedent dépendent de luy, & cependant il taſche de tirer à ſoy par le moyen du jeu ce qui ſe trouve dans la bourſe de quelques particuliers. En verité, ou il faut qu'il faſſe paroiſtre une merveilleuſe indifference en de tels jeux, comme Suetone le dit d'Auguſte, auquel cas ils *Art. 71.*
perdent tout ce qui eſt cauſe qu'on les recherche & qu'on les aime ; ou il commet quelque choſe de repugnant à ſa condition, & qui bleſſe en quelque façon ſon autorité. Les échets ne ſont peut-eſtre pas ſi aſſujettis au gain, la fin de ceux qui s'y exercent n'eſtant ſouvent que d'obtenir une victoire d'honneur, & dont tout le prix conſiſte en la gloire d'avoir donné un échec-&-mat. Mais outre que ce jeu laiſſe le corps en langueur auſſi bien que les precedens, il a encore cela de mauvais qu'il eſt trop ſerieux, & qu'il ne fatigue pas moins l'eſprit que quelque importante affaire. C'eſt pourquoi le feu Roy d'Angleterre le defend preciſément à ſon fils dans ſon preſent Royal. Il eſt donc plus propre à ceux qui ſont obligez de faire reſidence en quelque lieu où ils demeurent ſans occupation, ſelon l'intention de Palamedes quand il inventa le tablier, qu'à des perſonnes qui donnent quaſi toutes leurs veilles au ſoin du gouvernement, & qui par conſequent ne ſe doivent jamais divertir qu'à des paſſe-temps qui leur recrecnt le corps & l'eſprit conjointement.

Je sçai bien que les échets passent pour un jeu fort Royal, & que Teixeira qui prouve par tous ses termes qu'il nous est venu de Perse, comme Gregoire Thoulousain le tiroit des Hebreux, rapporte de belles moralitez qui en dépendent. Car il assure dans sa traduction de Chroniques de Mircond, que les Indiens envoyerent avec deux Livres de Philosophie un jeu d'échets à ceux de Perse, pour leur donner à comprendre l'inconstance des choses du monde sujettes à une guerre continuelle, dont on ne se peut tirer avec avantage qu'en usant d'une tres-grande prudence: De plus, que les Persiens renvoyerent en échange & pour réponse aux premiers, un jeu de trictrac; qui vouloit dire, qu'encore qu'il fust vrai que la prudence estoit fort requise ici bas, on avoit pourtant besoin d'y trouver la Fortune favorable, dautant que sans elle rien ne pouvoit bien succeder, comme ils pourroient remarquer par cét autre jeu. Ce sont de belles leçons de Philosophie, dont je croi neantmoins qu'un Prince apprendra plus en un quart-d'heure de ceux qui l'en sçauront bien entretenir, qu'il ne feroit en joüant toute sa vie aux échets, tant s'en faut que je vouluſſe les luy conseiller sur cette consideration. Que s'il est vrai qu'un Magistrat Chinois perdit pour trois ans toutes ses dignitez, accusé de s'estre trop adonné à ce passe-temps des échets, selon que le Pere Trigault nous l'a laissé

*Lib. 1. cap. 35. Lib. 35. syntag. Iur. c. 4.*

par érit, c'eſt bien ſigne qu'on ne tient I.
pas dans tout l'Orient qu'ils ayent bonne grace entre les mains d'un homme de condition, & de grand emploi, nonobſtant toute leur myſterieuſe ſageſſe. Il eſt certain que ceux qui ſont auprés des Souverains eſtudient ordinairement leurs humeurs, pour ſe prevaloir des momens favorables à leurs pretentions, & qu'ils ne manquent jamais de les prendre aux bonnes heures du jeu s'ils les y voyent fort affectionnez, où ils obtiennent d'eux quelquefois plus que la raiſon ne voudroit. Ainſi nous voyons dans l'Hiſtoire, que les Courtiſans de Theodoric Roy des Gots attendoient qu'il fuſt dans le gain, & qu'il euſt eu le dé favorable, pour luy demander des graces; comme ceux de Veſpaſien qui avoient le meſme deſſein, ſe preſentoient à luy quand il paſſoit pour aller au bain. Or ce n'eſt pas peut-eſtre un petit deſavantage à un Prince, d'avoir ainſi des inſtans d'une bonté extraordinaire, qui luy fait accorder des choſes dont ſouvent il ſe repent aprés. Où il y a de l'inégalité, on y preſuppoſe volontiers quelque foibleſſe. Iupiter eſt toûjours le meſme, à ce que diſent les Poëtes. Et je croi en effet, que moins un Monarque fera paroiſtre de ces facilitez à donner en un temps ce qu'il refuſeroit en un autre, à quoi le jeu luy donne parfois trop d'inclination, plus ſa Majeſté en ſera reſpectée, & plus ſes gratifications en rece-

vront de prix, outre qu'il évitera le regret que peut causer une faveur faite aucunement par precipitation.

DES IEUX DE PURE RECREATION.

MAIS ENCORE qu'il deust s'abstenir de tous ces jeux, où l'on ne s'applique jamais sans quelque desir de gagner, ce n'est pas à dire pourtant qu'on luy doive interdire l'usage de beaucoup d'autres qui ne paroissent pas plus relevez, bien que ceux de sa sorte y cherchent parfois quelque relasche à leurs esprits. Et certes puisque Dieu mesme & la Nature ne font rien qu'en joüant, selon la remarque de Platon, quand il nous exhorte si gentiment à la recreation au septiéme Livre de ses loix; & puisque, comme il adjouste, l'homme qui est le chef-d'œuvre du Tout-puissant, n'a esté fabriqué par luy qu'en s'ébatant; ce n'est pas merveille si ceux qui ont tant de sa ressemblance, l'imitent encore en cela, & s'ils se laissent aller quelquefois à cette inclination naturelle qui porte tout le monde à aimer le jeu. Je pense qu'il ne sera pas hors de propos de monstrer ici, que les plus grands hommes de tous les siecles, & de toutes les nations, se sont souvent portez aux moindres passe-temps pour y trouver du divertissement, puisqu'au dire de Xenophon leurs petites actions ne sont pas moins instructives, ni en effet moins à observer, que celles qu'ils font fort se-

*In Sympos.*

rieuse-

rieusement, & avec toute sorte d'éclat. I.
On ramasse les miettes d'ambroisie qui tombent de la table des Dieux, comme parle Damis dans Philostrate sur ce sujet, & beaucoup ne considerent nulle part tant les Princes, que dans leurs plus basses recreations, parce qu'ils croyent les y voir plus à nud. Déja, les Grecs nous representent Hercule joüant avec les petits garçons. Et le Roy Agesilaüs aussi bien qu'Alcibiade furent surpris au milieu d'eux folastrant de mesme. Pour le Philosophe Socrate, il en faisoit gloire; & Heraclite, qui quitta le soin du gouvernement public pour vacquer à la Philosophie, s'amusoit à joüer aux osselets avec les enfans d'Ephese. Les Catons, que nous faisons passer pour les plus severes de tous les Romains, ont esté veus souvent joüant aux dez. On eust creu que Scipion & Lelius fussent retournez en enfance, comme dit Ciceron, à leur voir ramasser des coquilles de mer au rivage de Gayette & de Laurentum. Auguste passoit assez de fois le temps à joüer aux noix avec ses petits fils, & on a dit depuis peu le mesme du grand Cosme de Medicis. L'Empereur Claudius prenoit un tel plaisir aux dez, qu'il trouva moyen d'ajuster le tablier de sorte, qu'il y joüoit en carrosse par le chemin, & il prit mesme la peine de composer un Livre de ce jeu qu'il donna au public. Neron n'avoit rien plus à cœur, que de chanter sur un theatre. Do-

*Lib. 1. cap. 13.*

*Eurip. Sen. lib. 1. de tranq. cap. ult.*

*Diog. Laert.*

*Lib. 1. de Orat.*

*Volaterr. lib. 29.*

*Sueton. passim.*

mitien se reserva toûjours une heure de chaque jour, pour prendre des mouches qu'il perçoit d'un stilet ou ganif ; d'où vint le plaisant mot de Vibius Crispus, à qui on avoit demandé s'il y avoit quelqu'un avec l'Empereur, lors qu'il répondit qu'il n'y avoit pas seulement une mouche. Nous avons tantost nommé ceux qui se plaisoient à peindre, & Adrien entre autres qui reüssissoit sur tout à representer des citroüilles, dont il fut si bien raillé par l'Architecte Apollodore, à qui il en coûta depuis la vie. Caracalla estoit ravi de faire excellemment le Cocher, & Commodus le Gladiateur. Alexandre Severe se divertissoit au combat des barbets avec de petits pourceaux ; Valentinien à faire des images de cire ; & Gallienus des chasteaux de pommes. Que si nous voulons avoir autant de curiosité pour de semblables plaisirs que se sont donnez d'autres Princes, nous ne les trouverons pas moins pueriles, & comme on dit moins innocens que ceux que nous venons de rapporter de ces Monarques Grecs & Romains. Amasis Roy d'Egypte, qui alloit du pair en ce qui estoit de l'esprit avec les sept Sages de la Grece, se déguisoit quelquefois, & faisoit publiquement le fou. Attalus un des premiers Rois d'Asie, s'amusoit à fondre des statuës ; Demetrius dont nous avons déja tant parlé, à faire des machines de sa main ; & Denis le Jeune à fabriquer de petits chariots, des tables,

Ne musca quidem. *Hist. Aug. script.*

& d'autres utenciles de la sorte. Les Rois des Parthes s'occupoient volontiers quand ils estoient de loisir à aiguiser des javelots. Antiochus Cyzicenus Roy de Syrie cherchoit sa recreation dans cét art que les Anciens nommoient Neurospastique, c'est à dire qui fait joüer des marionettes. Et l'Histoire de Macedoine nous apprend qu'un de ses Rois nommé Æropus passoit son temps à faire des lanternes. Pour approcher plus prés de nostre siecle, le Grand Seigneur des Musulmans, selon nos precedentes observations, travaille dans son Serrail, & a parfois envoyé exposer en vente ses ouvrages dans les marchez de Constantinople. Le grand Duc de Moscovie Theodore, fils de Jean Basile, ne bougeoit des Eglises à sonner les cloches, pendant que son beau-frere Boris prenoit de là occasion d'envahir son Estat. Nostre Roy Henri Troisiéme s'enfermoit quasi de mesme dans son cabinet, pour y coller contre les murailles les plus excellentes enluminures qu'il pouvoit recouvrer, au mesme temps que la Ligue faisoit revolter ses Provinces. Et pour finir par un aussi grand exemple qu'aucun de ceux que nous avons rapportez, le feu Roy de Suede, ce puissant fleau de la Maison d'Austriche, s'est souvent égaié dans son particulier à joüer avec ses Colonels au jeu de Colinmaillart, parmi ses plus grands triomphes. Je sçai bien que tous ceux que je viens de nommer, ne sont pas égale-

I.

*Diod. Sic. in exer. Const.*

*Thuan. l. 85. hist.*

ment à imiter, & qu'une partie mesme des choses que nous avons rapportées passeront pour des extravagances, & pour de ces inégalitez d'esprit, que les Espagnols nomment fort proprement *alzibaxos*. Mais tant y a que le tout ensemble fait voir comme les plus grands Potentats de la terre n'ont pas toûjours esté sur le serieux, & qu'ils ont pris souvent plaisir à se divertir aux moindres choses où ils estoient portez de quelque inclination. Ce qui doit estre soigneusement observé dans l'institution de Monseigneur le Dauphin, qui seroit sans doute traitté avec trop de rigueur, si on luy vouloit defendre ces petits jeux innocens où ceux de sa naissance trouvent quelquefois davantage de satisfaction, & de relasche, qu'aux autres qui sont accompagnez de plus de contention d'esprit. Que s'il arrivoit qu'il se vouluſt addonner à quelqu'un, qu'on jugeast peu convenable à sa haute dignité, on ne luy sçauroit faire une plus belle, plus courte, ni plus importante leçon, que celle du Philosophe Menedemus au jeune Antigonus, qui parloit de se trouver en je ne sçai quel festin de débauche: Souvenez-vous, luy dit-il, que vous estes fils de Roy. La condition d'un Dauphin, heritier necessaire du premier Royaume de la Chrestienté, est telle qu'on n'y peut penser sans élevation d'esprit, ni faire la moindre reflexion dessus, qu'avec un extréme mépris des cho-

*Diog. Laërt. in Mened. & Hesych.*

ſes baſſes. J'avoüe qu'il y a des Sardanaples qui naiſſent dans l'écarlate, que les vers meſmes s'engendrent dans la pourpre, & qu'il y a des Teignes qu'on peut nommer Porphyrogenetes. Mais nous ne ſçaurions rien augurer de ſemblable à l'égard d'un Prince que le Ciel ſemble avoir accordé à nos prieres pour nous donner une marque certaine de ſon amour; & il ſort d'une ſi excellente tige de tous coſtez, que les ſeuls principes de la Nature pourroient le rendre vertueux, quand les ſoins d'une bonne education n'y contribueroient pas tout ce qu'ils feront; & que les graces ſurnaturelles n'acheveroient pas de le perfectionner. Il me reſte à donner une regle generale pour toute cette ſorte de jeux de pur plaiſir, c'eſt qu'on ne s'y doit jamais porter, que pour acquerir par leur moyen, & par leur repos, une nouvelle diſpoſition au travail, & aux choſes ſerieuſes. Ariſtote poſe ce fondement en divers lieux de ſa Morale & de ſa Politique, comme le tenant d'Anacharſis, & il ſouſtient que c'eſt une choſe non ſeulement enfantine, mais encore abſurde tout-à-fait, de travailler à ce qui eſt important afin de joüer aprés, parce qu'on renverſe par là l'ordre raiſonnable, on fait d'un acceſſoire le principal, & on prend pour la fin ce qui n'eſt qu'un moyen & un acheminement pour y parvenir. Car puiſque nous ſommes nez pour l'action où conſiſte la vertu Morale, & puiſ- I.

*Ethic. Nicom. lib. 10. c. 6. & Polit. l. 8. c. 5.*

que le jeu eſt tellement un repos du corps & de l'eſprit, que les ſueurs meſmes de la danſe du Dimanche rendent le païſan plus frais à la beſongne du lendemain, qui ne voit que les jeux & les paſſe-temps ne doivent eſtre pris que pour acquerir une nouvelle habitude à bien faire, & pour reprendre la diſpoſition vigoureuſe aux fonctions de nos charges, que le travail continuel pourroit avoir diminuée ?

Voilà, MONSEIGNEUR, ce que j'avois à dire non ſeulement des Arts & des Sciences, mais encore des jeux & des exercices dont j'ai creu que la jeuneſſe de Monſeigneur le Dauphin pourroit tirer du profit. Il m'a ſemblé que les derniers meritoient bien d'eſtre conſiderez comme nous avons fait, & je les ai meſlez avec les ſciences, afin de temperer en quelque façon la rigueur de celles-ci, dont les racines ſont toûjours tres-ameres ſelon le dire d'Ariſtote, bien que les fruits qu'elles produiſent ſe trouvent fort doux. En effet, comme Philoxene jugeoit qu'il n'y avoit point de chair plus delicieuſe au gouſt, que celle qui paroiſſoit le moins chair; ni de poiſſon plus friand que celuy qui tenoit le moins de la nature du poiſſon. On peut bien auſſi eſtablir cette maxime, qu'il ne ſe fait point d'eſtude ni plus douce, ni plus utile, que celle où l'on ſe porte quaſi ſans deſſein d'eſtudier,

& qui eſt meſlée avec quelque ſorte de recreation. La navigation la plus agreable de toutes, eſt celle où le vaiſſeau va toûjours terre à terre; & il n'y a point de promenade qui nous plaiſe davantage que quand nous la prenons le long du rivage de la mer. Il en eſt de meſme des choſes ſpirituelles, & noſtre entendement ne s'occupe jamais avec plus de ſatisfaction & de profit aux matieres ſerieuſes, que quand il le fait par maniere de paſſe-temps, & qu'il croit eſtre, s'il faut ainſi dire, dans les limites du jeu. Athenée aſſure ſous l'autorité de Theophraſte, que Parrhaſius ne peignoit gueres qu'en chantant, & que cela rempliſſoit ſes ouvrages d'une certaine gayeté qui donnoit un merveilleux contentement à la veüe. Si nous l'imitons en ceci, & que les operations de noſtre ame ſoient accompagnées de plaiſir, outre noſtre propre avantage, ce qui en viendra paroiſtra ſans doute plus beau, & perdra cét air de ſeverité qui eſtonne bien ſouvent ceux qui s'approchent des ſciences. Cela vient de ce que les choſes retiennent neceſſairement je ne ſçai quoi de la nature de leurs cauſes, de ſorte que ce qui eſt conçeu, & produit en ſuite avec difficulté, en a toûjours quelque impreſſion qui ſe fait ſentir meſme au dehors. Quoiqu'il en ſoit, la pluſpart des Sciences ont beſoin d'eſtre ainſi que nous diſons adoucies par les divertiſſemens du jeu, ſi on les veut faire I. *Lib.* 12. *p.* 543.

gouſter à de jeunes Princes, dont le naturel eſt tel, qu'ils ſe rebutent facilement de ce qui ſemble eſtre d'un travail exceſſif. C'eſt pourquoi je n'ai jamais pû approuver la reprimende que fit Pline le Vieil à ſon Neveu, qui avoit donné quelques heures à la promenade. Tu pouvois, luy dit-il, ne pas perdre ce temps de la façon. Comme ſi tout celuy qui ne ſe donne pas à l'eſtude pouvoit eſtre nommé temps perdu ! & comme ſi un homme devoit eſtre toûjours attaché à un livre, ainſi qu'un eſclave à la cadene ! Si Pline le Jeune avoit rendu ſon corps plus robuſte par cette promenade, & ſi ſon eſprit s'y eſtoit recreé de telle ſorte qu'il y euſt acquis de nouvelles forces pour ſes operations ſuivantes, on ne doit pas douter qu'il n'euſt beaucoup mieux employé le temps, & plus utilement, qu'on ne ſçauroit faire en quelque lecture que ce puiſſe eſtre. Mais il y a encore quelques Sciences qui ſont manifeſtement ſi éloignées de la condition des Souverains, & de plus ſi auſteres & ſi épineuſes, que ce ſeroit ſe moquer d'eux de les vouloir obliger à s'y appliquer. Car comme nous appellons de certains arts ſordides, parce qu'ils conſomment, ou corrompent le corps dans leur exercice ; j'oſe dire auſſi qu'il ſe trouve des Sciences qui chargent l'eſprit, le fatiguent, & l'abaiſſent de telle façon, qu'on les peut en quelque ſens nommer illiberales, ce qu'Ariſtote meſme avoüe au ſecond Chapitre du

*Lib. 3. ep. 5. ad Marcum.*

huitiéme Livre de ſa Republique. Quelle apparence y auroit-il de vouloir reduire un de ces jeunes Monarques dont nous parlons, à connoiſtre toutes les formes differentes d'argumentation que l'Eſcole enſeigne ſous le titre des Modales? & que ſeroit-ce ſi on le vouloit aſſujettir à prendre les leçons d'un Jean Haſelbac, ou de quelque autre auſſi importun que luy, qu'on dit qui employa vingt & un an dans Vienne ſur l'interpretation du premier Chapitre d'Iſaïe qu'il n'avoit pas meſme achevé lors qu'il mourut? En verité, outre que ce ſeroit une choſe tout-à-fait ridicule, elle auroit de plus bien de l'impertinence, & de l'injuſtice, ſuppoſant pour veritable cette maxime de Platon, Qu'il eſt impoſſible à la nature humaine de ſçavoir exactement bien deux ſciences, ni de reüſſir avec perfection en deux profeſſions. Car puiſque le meſtier des Rois eſt, comme nous avons remarqué, l'un des plus importans & des plus difficiles tout enſemble qui ſe puiſſe exercer, comment pourroient-ils vaquer à tant de differentes connoiſſances, ſans faire un notable prejudice à celle qu'ils doivent prendre du gouvernement des peuples? Et n'eſt-ce pas aſſez qu'on leur faſſe comprendre ce qu'il y a d'utile à la Royauté dans les Sciences qui luy ſont les plus propres, & que nous avons taſché pour cela de ſpecifier tantoſt, en les diſtinguant des autres qui ſemblent n'avoir rien qui luy convien- I.

*Lib. 8. de leg.*

ne ; Il ſuffit qu'ils témoignent d'eſtimer celles-ci, honorant de leur protection ceux qui excelleront en l'exercice de chacune. Quant aux moindres diſciplines, on peut dire qu'il leur ſeroit en quelque façon honteux d'y eſtre fort habiles, & je ne voi rien de ſi indigne dans toutes les actions de Neron, que d'avoir voulu paſſer pour le meilleur Muſicien de ſon temps. Quelques Mathematiciens luy avoient predit qu'il couroit fortune d'eſtre privé de l'Empire, il prit ſujet ſur cela d'apprendre à jouër de la harpe en perfection, & il ſe promit qu'avec ce bel inſtrument, & ſa voix, il paſſeroit avantageuſement en quelque lieu & en quelque condition qu'il ſe trouvaſt, prononçant cette ſentence notable des Grecs, Qu'un bon artiſan trouve ſa ſubſiſtence par tout le monde. C'eſtoit une penſée ſi baſſe pour luy, & ſi fort au deſſous du rang qu'il y tenoit, qu'elle eſtoit ſeule capable de le jetter dans le mépris, & de luy en faire perdre la Monarchie. Il y a meſme des arts de ſi peu de conſideration & qui conſiſtent en des ſubtilitez ſi inutiles, que les Princes ont fort bonne grace de les ignorer, & ne doivent pas ſeulement en faire eſtat, ni reconnoiſtre ceux qui y ont mis toute leur eſtude qu'avec des recompenſes auſſi legeres que ſont leurs ouvrages. Un homme ſe preſenta devant Alexandre, ſi adroit à faire paſſer un pois chiche par le trou d'une aiguille, qu'il en jettoit d'une aſſez gran-

*Sueton. in Ner. c. 40.*

*Τὸ τέχνιον πᾶσα γαῖα τρέφει.*

*Quintil. l. 2. inſt. c. 20.*

de distance beaucoup l'un aprés l'autre sans y manquer. Alexandre recompensa son industrie en luy faisant distribuer un boisseau de ce mesme legume. Cét exemple suffit pour prescrire la regle de ce qui doit estre pratiqué par tous les Souverains en de semblables rencontres. L'Histoire d'Espagne donne à un Alphonse Roy de Castille le surnom de main-percée, & dit que ce fut sa grande liberalité qui le luy acquit. Nous avons monstré ailleurs combien nous croyons que cette vertu bien pratiquée pouvoit estre avantageuse à ceux de sa naissance; & je soûtiens ici que si les largesses de ce Prince estoient aussi profuses & aussi peu judicieuses que le terme de main-percée semble signifier, l'Histoire a eu tort de le louër sur cela, & de prendre pour un titre d'honneur ce qui marquoit un defaut en sa conduite. Venons maintenant du discours general des Sciences, à traitter particulierement des trois dont j'ai promis un discours plus estendu au commencement de ce Livre; & que vostre Eminence me permette, selon la priere que je luy ai déja faite, de chercher le salut d'une infinité d'hommes privez, que l'Astrologie judiciaire, la Chimie, & la Magie tiennent comme enforcelez, dans ce que j'écrirai pour l'instruction de Monseigneur le Dauphin, puisque ces trois vaines occupations d'esprit sont la plus certaine ruïne des Princes, & de leurs Sujets qui s'y addonnent. L'interest des pre-

1.

*Mariana lib. 9. c. 8.*

miers se trouve toûjours en ce qui importe si essentiellement à leurs peuples ; & je sçai, MONSEIGNEUR, que si vous affectionnez extremement ce qui peut estre utile à nostre jeune Monarque, vous n'avez pas moins de passion pour tout ce qui touche le bien public.

DE L'ASTROLOGIE IUDICIAIRE.

NOUS AVONS DIT tantost jusques où nous pensions que les Rois devoient estre instruits de ce qui dépend de l'Astronomie ; & comme une legere connoissance du rapport qui se trouve entre les choses du Ciel & de la terre, leur pouvoit estre non seulement honneste, mais encore utile en beaucoup de rencontres. Il n'en est pas ainsi de l'Astrologie Judiciaire dont nous voulons à present parler. Elle est trop condamnée par toute sorte de loix divines & humaines, pour estre admise en un lieu de si grand respect. Et le mal qu'elle cause par tout où on luy donne le moindre accés est si grand, qu'on n'en peut trop defendre l'usage en general, ni trop l'éloigner du cabinet de ceux qui ne l'ont jamais si bien chassée d'une main, qu'ils ne l'ayent retenuë de l'autre. En effet, la vaine curiosité de l'avenir a tant de pouvoir sur nous, & elle tyrannise si fort l'esprit de ceux qui n'apprehendent que le futur, parce que le temps present semble dépendre de leur pouvoir absolu, qu'ils n'ont souvent banni les Astro-

logues qu'afin de les posseder tous seuls, & n'ont condamné la Judiciaire, que pour se reserver une connoissance qu'ils enuioient au reste des hommes, & dont ils craignoient les consequences. L'Histoire le dit bien precisément de Vespasien, qui fit sortir de Rome tous les Mathematiciens, comme on nommoit alors ceux qui se mesloient de predire l'avenir par les astres, & retint neantmoins auprés de luy les plus estimez de cette profession, au rapport de Dion; Tacite assurant de mesme qu'il se gouvernoit absolument par l'avis de Seleucus, l'un des plus renommez d'entre eux. Aussi peut-on bien juger de la creance que cet Empereur avoit en l'Astrologie, par le lieu de Suetone où nous lisons qu'il se moqua de son fils Domitien qui s'abstenoit de manger des potirons, comme de celuy qui devoit plûtost craindre le fer que le boucon, s'il eust bien sceu sa destinée. Ce n'est pas à dire pourtant que Vespasien ne fist mine de se tire aussi bien que les autres de cette pretenduë science. Car il se gaussa de ceux qui luy vouloient faire peur d'une Comete cheveluë, leur disant que si elle menaçoit quelque Souverain, ce devoit estre le Roy des Parthes qui portoit une grande perruque comme elle. Et il en renvoïa d'autres qui luy monstroient la nativité d'un Metius Pompofianus, comme si elle eust eu le vrai theme d'un Empereur, le creant Consul au lieu de le faire

I.

*Excerp. Const. ex Dione.*

*Lib. 2. hist.*

*In Domit. art. 14.*

*Id. in Vespas. art. 2. & 14.*

mourir, ce qu'executa depuis Domitien à cauſe du meſme horoſcope. Mais c'eſtoit que Veſpaſien taſchoit ainſi à couvrir ſon jeu, & à ne pas donner à connoiſtre ſa credulité, puiſque Suetone ayant rapporté tout cela, avouë au dernier chapitre de la vie de ce Prince, qu'il eſtoit ſi perſuadé des jugemens dreſſez ſur ſa geniture (ce mot eſt de l'art) & ſur celle de ſes enfans, qu'aprés beaucoup de conjurations contre luy, il declara un jour en plein Senat qu'on devoit tenir pour tres-aſſuré, qu'autres que ſes deux fils ne luy pouvoient ſucceder en l'Empire. Or pource que toutes les Hiſtoires nous apprennent qu'il y a eu peu de Souverains qui ne ſe ſoient laiſſez piper, auſſi bien que ce Monarque, aux impoſtures d'un art ſi trompeur; Et veu qu'en ce temps meſme il s'en trouve qui n'y deferent peut-eſtre pas moins qu'un Caracalla, qu'on dit avoir eu les genethliaques de tous les Grands de ſon Eſtat, ſur quoi il jugeoit de leur bonne ou mauvaiſe volonté en ſon endroit, élevant les uns, & deprimant les autres, juſques à en faire mourir beaucoup ſur ce malheureux fondement: J'ai creu qu'il eſtoit du tout neceſſaire de donner des preſervatifs contre une ſi dangereuſe maladie d'eſprit, & de deſabuſer en meſme temps les Princes & les peuples, qui ſe laiſſent d'autant plus aiſément ſurprendre par les Aſtrologues, qu'ils font profeſſion d'eſtre gens fort utiles à la vie, & de qui le public

*Id. in Domit. art. 10.*

*Exer. Conſt. p. 757.*

ne se peut passer. Car ils se gouvernent en cela comme ceux qui feignent de vouloir secourir une place, & qui sous couleur d'y faire entrer des provisions y font couler l'ennemi. La Medecine, disent-ils, l'Agriculture, ni la Navigation ne se peuvent bien exercer sans nous; & la Religion mesme a besoin de nos observations pour bien regler ses principales festes. C'est avec de si beaux pretextes qu'ils se sont glissez par tout, & qu'il n'y a partie du vieil ni du nouveau Monde, où les erreurs de la Judiciaire n'ayent esté mieux receuës, que les plus solides sciences que nous ayons. Il ne se trouve gueres de Relations des Indes Orientales, qui ne portent que les Astrologues y sont en tres-grande consideration par tout. Marc Polo écrivoit de son temps que la coste des Malabres, & la ville de Quinsay bien plus au Levant, en estoient pleines. Il remarquoit mesme qu'en la Province de Tanguth ils avoient une telle autorité, qu'on n'y brusloit point les corps des hommes de qualité, selon l'usage de ces lieux-là, sans avoir pris l'avis d'un Mathematicien, qui le donne sur l'horoscope du defunct, par une application de la Judiciaire qui seroit bien nouvelle par deçà. Le Roy de Tidor dit aux Castillans que luy fit voir ce renommé vaisseau de la Victoire, qu'il y avoit deux ans qu'on avoit preveû par les astres leur venuë. Herrera nous assure que toutes les grandes affaires du Royau- I.

*Massim. Transyl. dans Ramus.*

me de la Chine se resolvent sur des observations astronomiques, le Roy n'y faisant rien sans consulter son theme natal que luy dressent ceux du College Royal, à qui il est seulement permis d'estudier dans le livre du Ciel. Et il nous apprend ailleurs que les insulaires de Ternate aux Moluques pleurent aux eclipses du Soleil ou de la Lune, sur la creance qu'on leur a donnée, qu'elles doivent causer la mort du Roy, ou de quelque Grand. L'Inde Occidentale n'a pas esté trouvée exempte de cette sorte de superstition, puisque l'Histoire de la découverte du Perou porte que son Roy Atabalippa appercevant une Comette, s'écria qu'il mourroit sans doute dans peu de temps quelque grand Seigneur, ce qui fut depuis interpreté de luy-mesme. Voilà comme quoi toute la terre est imbuë de beaucoup de fausses opinions des choses du Ciel, dont le mouvement & la lumiere peuvent bien agir sur elle comme causes universelles, mais sans rien determiner aux sujets particuliers, & sur tout à l'égard des hommes, à cause de l'independante liberté de leurs actions, selon que nous l'expliquerons tantost plus precisément. Je pense qu'avant que de condamner un Art qui a tant de sectateurs, il est à propos que nous considerions un peu ce qu'ils ont accoustumé de dire en sa defense, & à leur advantage.

*Tom. 3. l. 13. c. 13.*

Outre ce que nous venons de remarquer

quer de la grande estenduë de l'Astrologie, qui montre l'estime qu'on en fait par tout, & de son usage en tant d'autres professions qui ne s'en peuvent passer; son utilité est encore toute manifeste, en ce que nous donnant à connoistre les biens qui nous doivent arriver, elle nous les fait gouster en quelque façon long-temps auparavant, & d'ailleurs nous diminuë le sentiment des maux dont nous sommes menacez, parce que c'est une maxime, que ceux qui sont preveus nous touchent beaucoup moins que les autres qui nous surprennent. C'est aussi une chose fort vraïe, que la contemplation des Astres, de leur situation, de leur cours, & de l'œconomie de toutes les Spheres superieures, a cela de propre qu'elle nous éleve au dessus de nostre humanité, & nous fait mépriser tout ce qu'il y a de bas & de trop abject dans la vie. L'Empereur Marc Antonin le reconnoist ainsi dans le septiéme Livre de la sienne, où il conseille pour cela qu'on jette souvent les yeux en haut, afin de faire moins d'estat des choses caduques d'ici bas. Et nous lisons dans une lettre d'Epicure à Pythocle, qui contient un discours des Meteores, que ce Philosophe voluptueux estimoit grandement la Theorie des Cieux, à cause de cette assiete d'esprit exempte de tout trouble & inébranlable qu'elle nous donne, & qu'il nomme du mot propre d'ataraxie. Il n'y a point eu aussi d'homme sçavant qui n'ait I.

*Diog. Laert. in Epic.*

mis l'Astrologie au premier rang des disciplines. Et Aristote qui passe pour le plus solide esprit de l'antiquité avouë dans ses livres du Ciel, qu'encore que nous n'ayons que de bien petites connoissances, & de fort grands doutes des choses superieures, on ne doit pas laisser d'en aimer la recherche, & qu'il n'est pas raisonnable d'accuser pour cela de temerité ceux qui s'y appliquent; Parce que non seulement il est utile, parlant en general, de raisonner sur les choses douteuses, selon qu'il l'enseigne dans une de ses Categories; mais de plus, comme il dit en un autre endroit que je croi avoir déja cité, l'excellence du sujet recompense ici le defaut d'intelligence, & fait que nostre esprit est plus ravi d'un peu de cette science celeste, que de toute celle qu'il peut acquerir en quelque autre sujet que ce soit. De mesme, adjouste-t-il fort à la Grecque, que nous recevons plus de contentement en touchant le bout du doigt des personnes que nous aimons passionnément, que si nous entrions en pleine jouïssance de celles que nous ne jugeons pas si dignes de nos affections. Et veritablement il arrive que cette grande distance des corps celestes, qui les rend moins comprehensibles à nos sens, augmente, au lieu de diminuer, le desir d'en acquerir la science. Cela vient de ce que nous avons naturellement plus de curiosité pour les choses éloignées que pour les autres. Car

*Lib. 2. cap. 12.*

*Cap. de relat.*

*Lib. 1. de part. ani. c. 5.*

nous faiſons ſouvent plus de cas de la moindre nouvelle des Indes, que de tout ce qui ſe paſſe ici de plus important. D'ailleurs, il ſemble que la Nature ne nous ait donné cette poſture avantageuſe, & cette élevation de tout le corps, mais principalement de la teſte, que pour nous exciter à la conſideration de ce qui eſt au deſſus de nous. Pythagore répondit ſelon ce ſentiment à celuy qui luy demandoit pourquoi Dieu avoit creé l'homme, que c'eſtoit pour contempler le Ciel & la Nature. Et Anaxagore dit de meſme à un autre qui doutoit s'il eſtoit plus avantageux de vivre que de ne vivre point, qu'il le prioit de regarder attentivement l'ordre & la beauté du Firmament, & puis qu'il ſe promettoit qu'on auroit de luy des doutes plus raiſonnables. Si eſt-ce qu'il y en a qui ne jettent les yeux au Ciel que comme le bœuf & le cheval, pour uſer des termes de l'Empereur Julien. Beaucoup ont creu ce qu'écrivent les Poëtes, que le Soleil ſe plongeoit tous les ſoirs dans l'Ocean. Et les Hurons de noſtre nouvelle France s'imaginent encore aujourd'huy, que la terre eſtant percée de part en part, le Soleil paſſe tous les jours par ce trou, & retourne ainſi d'une des extremitez de l'hemiſphere à l'autre. Ce ſont des groſſieretez communes à tous ceux qui negligent l'Aſtrologie, & qui prennent trop cruëment ce vieux dire de Socrate, que les choſes d'enhaut ne ſont pas de no-

I.

*Iambl. protr. c. 9.*

*Ariſt. l. 1. Ethic. Eudem. c. 5.*

*Orat 4. de Sole.*

*Relat. de Sagard. c. 18.*

ſtre portée. A la verité, quoique noſtre ame tire ſon origine du Ciel, il eſt vrai que le corps l'attache ſi fort à la terre, qu'elle a ſouvent bien de la peine à faire des operations qui ſe reſſentent du lieu de ſon extraction, & qui la luy puiſſent faire bien remarquer. Mais comme l'eau qui couleroit toûjours en bas, eſt capable de remonter auſſi haut que ſa ſource, ſi on la reſſerre dans des canaux; l'eſprit humain peut eſtre reporté de meſme vers ſa premiere patrie, & retourner au Ciel d'où il eſt venu, par le moyen des regles de l'Aſtronomie, & des preceptes qu'elle donne, qui l'élevent facilement juſques à cette connoiſſance. C'eſt par cette voye que tant de grands hommes de l'antiquité ont rendu leur nom immortel, & qu'il y en a encore de ce temps qui paroiſſent comme des Intelligences parmi le reſte des hommes. Heureuſes ames, qui avez ſurmonté tous les obſtacles de voſtre humanité; pour aller prendre une ſi particuliere information du mouvement des Cieux, & de toutes leurs differentes routes, que Ciceron a bien oſé prononcer de celuy qui en eſt le Createur, & qui leur a donné ce premier branſle ſi bien concerté, qu'il ne devoit avoir agi en cela que d'un eſprit égal au voſtre! Vous eſtes ces Dedales & ces Endymions de l'ancienne Poëſie, qui nous avez interpreté les Loix du Ciel avec une ſi exacte recherche, qu'à moins d'avoir eſté du conſeil de Dieu, &

*Lib. 1. Tuſc. qu.*

de posseder un esprit aussi vaste que toute la Nature, on ne sçauroit s'imaginer qui vous a revelé tant de merveilles. Et veritablement, nous pouvons voir dans le texte infaillible; comme Salomon confesse qu'il tient immediatement du Tout-puissant la connoissance du cours des années, & de la disposition des Estoiles. Ce seroit donc une chose bien estrange, si on rejettoit une science qui nous vient de si bon lieu; & si on ne faisoit pas une merveilleuse estime des jugemens de l'Astrologie, qu'elle fonde sur des principes de la certitude dont nous sçavons que sont ceux du Ciel. Car puisque les choses d'ici bas reçoivent si sensiblement les influences d'enhaut; & veu que la face de la Terre est soumise à celle du Ciel, comme parle Ptolomée dans son Centiloque; nommant ailleurs Athées, les Juifs & Idumeens, à cause qu'ils ne reconnoissoient pas les astres pour des Dieux; qui ne void qu'en connoissant la cause on peut predire les effets, & que par le signe il est aisé de prevoir les choses signifiées? La Philosophie d'Aristote tient pour constant que rien n'arrive jusques à l'entendement qui n'ait passé par les sens. Or est-il que les sens comme materiels dépendent des corps superieurs, qui operent puissamment sur tout ce qui est sublunaire. On ne sçauroit donc nier que l'entendement ne dépende en quelque façon des Cieux; & par consequent aussi la volonté, puisque celle-

I.

*Cap. 7. Sap.*

*Terrestres vultus vultibus cælestibus subjiciuntur. Tetrab. II.*

ci ne fait rien que par la direction du premier. Cela eſt ſi vrai que Saint Thomas en eſt tombé d'accord, ſe contentant de dire que les corps celeſtes ne cauſent pas les actions humaines directement, mais ſeulement indirectement, entant qu'ils agiſſent ſur la matiere qui compoſe l'organe des ſens. En un autre endroit il avouë que les Aſtres produiſent de certaines diſpoſitions, & nous donnent des temperamens tels, que comme Ptolomée aſſigne la barbarie des Scythes au triangle Septentrional où domine Saturne & Aquarius, ce Docteur Angelique veut de meſme que ceux qui naiſſent ayant Mercure dans l'une des maiſons de Saturne, ſe trouvent doüez d'un eſprit excellent. Et il attribuë ailleurs la longue ou la courte vie de l'enfant, à la force qu'ont les Planetes dans ſon horoſcope. Mais outre les raiſons & l'autorité d'une infinité de grands perſonnages qui ont tous fait beaucoup d'eſtat de l'Aſtrologie Judiciaire, il y a tant d'experiences qui la confirment, & on peut produire tant d'exemples du ſuccés de ſes predictions, que les plus opiniaſtres contre elle en pourroient eſtre convaincus, s'ils y apportoient autant de docilité & d'attention que la choſe le merite. Nous en reciterons quelques-uns dont il nous ſouvient, afin de montrer combien ils ſont exprés, & avec quelle évidence ils prouvent ce que nous diſons. Diodore Sicilien rapporte que les Aſtrologues de Chal-

*Pr. ſec. qu. 9 art. 5.*

*Lib. 3. contra Gent. c. 86. & 92.*

*Comm. in 2. l. Ariſt. de gen.*

*Lib. 7. hiſt.*

dée avoient tellement persuadé Alexandre de ne point entrer dans Babylone, à cause qu'il estoit menacé par les Astres d'y trouver ses dernieres destinées, que sur leur avis il s'en estoit détourné de deux cens stades, aprés s'en estre approché de trente. Quelques Philosophes Grecs & notamment ceux qui suivoient les principes d'Anaxagore en ayant esté advertis, furent trouver ce Prince, & obtinrent de luy qu'il ne laissast pas d'aller dans Babylone, luy faisant mépriser toutes les predictions des Chaldeens, qui reüssirent neantmoins comme chacun sçait. Cela me fait souvenir de ce qu'un de cette profession nommé Jean Spirink dit au dernier Duc de Bourgogne, que s'il alloit contre les Suisses selon qu'il s'y preparoit, il y periroit. Le Duc s'en moqua, & luy répondit conformément à cette humeur altiere dont il estoit dominé, que la fureur de son épée vaincroit facilement le cours du Ciel. Personne n'ignore quel en fut le succés. Il faut que je rapporte encore là dessus ce qu'on voit dans Connestaggio quand il parle des preparatifs du Roy Dom Sebastien pour passer en Afrique l'an mil cinq cens soixante & dix-sept. Il dit que le neufiéme de Novembre du mesme an, on vit en Portugal une Comete que beaucoup prirent pour un mauvais presage. Les Courtisans de ce Roy secondant son inclination l'interpreterent au contraire pour un signe de favorable entre-

I.

*Liv. 1. de la conqu. de Port.*

priſe, & dirent que Dieu ſembloit prononcer par cette Comete à leur Prince, *acometa*, qu'il aſſailliſt hardiment, & qu'il n'avoit rien à craindre ayant le Ciel pour auteur de ſon expedition. Mais on reconnut depuis qu'ils n'avoienr pas bien pris l'écriture de celuy qui oſte le jugement à ceux dont il eſt reſolu de chaſtier les offenſes. Toute l'Hiſtoire Greque & Romaine eſt pleine des évenemens preveus par les Chaldeens, ce mot eſtant pris par tout pour celuy d'Aſtrologues, comme ailleurs le nom d'Arabe ſignifie larron, & celuy de Chananeen paſſe pour Marchand. Agathias rapporte comme les Perſes ſe fioient tellement aux predictions des Mages qui eſtoient leurs Aſtronomes, qu'ayant eſté aſſurez par eux que la veufve d'un de leurs Rois eſtoit groſſe d'un fils, ils ne firent nulle difficulté de couronner le ventre de cette Reine, & de proclamer Roy ſon Embryon, pour uſer des termes d'Agathias, le nommant Sapor long-temps avant qu'il vinſt au monde. On peut voir particulierement dans Suetone, que Domitien ne pût jamais éviter le jour ni l'heure de la mort qu'ils luy avoient predite long-temps auparavant qu'elle arrivaſt: Ni empeſcher que le Mathematicien Aſcletarion ne fuſt déchiré par les chiens ſuivant ſa prophetie, bien qu'on le fiſt bruſler pour tâcher de le rendre menteur. Tacite apprendra auſſi de quelle façon Tibere éprouva un certain Traſulle qui s'apperceut

*Lib. 4. hiſt.*

*Lib. 6. annal.*

perceut dans le theme de sa propre genit. 1.
ture du peril où il estoit : Comme cet Em- *Et l. 4.*
pereur estant sorti de Rome, tous les Judiciaires assurerent qu'il en estoit parti dans une telle position du Ciel, qu'il n'y devoit jamais mettre le pied ; ce qui fut cause de la mort de plusieurs personnes qui le creurent proche de sa fin, quoiqu'il vescut onze ans depuis, sans toutefois entrer dans la ville, dont il se contenta de venir souvent jusques aux portes. Et com- *Et l. 14.*
me Agrippine ayant eu advis des mesmes Chaldeens que son fils Neron devoit bien succeder à l'Empire, mais qu'il estoit aussi pour faire mourir sa mere, répondit avec la plus prodigieuse ambition qu'on se puisse imaginer, Qu'il la tuë tant qu'il voudra pourveu qu'il soit Empereur. Spartian écrit qu'Adrien estoit luy-mesme *In Hadr.*
si bon Mathematicien, qu'il avoit accoustumé de noter de sa main le premier jour de Janvier ce qui luy devoit arriver le reste de l'année ; mais qu'en celle où il mourut, on trouva que ses predictions n'alloient que jusques à l'heure de son trépas. Il n'est pas seul qui a preveu sa fin de la sorte. De la memoire de nos peres *Thuan.*
le President Ranconnet qui se fit mourir, *l. 23 hist.*
dans la Bastille s'estoit apperceu de l'infortune qui luy arriva, par la Judiciaire qu'il avoit estudiée avec Cardan. Dudi- *Id l. 96.*
thius manda par une lettre à l'un de ses amis qu'une eclipse de Lune prochaine devoit estre le dernier terme de sa vie,

comme le premier s'eſtoit rencontré dans une pareille eclipſe ; ce qui fut veritable. Et on trouva dans la pochette du Capitaine de la Caſe, fort ſçavant en l'Art dont nous parlons, le prognoſtique de ſa mort avec ſon epitaphe qu'il avoit dreſſez. Aſſez d'autres ont predit la bonne ou mauvaiſe fortune de leurs amis. Porphyre aſſure que lors qu'il eſtoit en reſolution de ſe tuer, Plotin leut ſon intention dans les aſtres, & l'en détourna. Richard Cervin reconnut dans le genethliaque de ſon fils Marcel, qu'il devoit arriver aux plus hautes dignitez de l'Egliſe, ce que Luc Gauric mit dans ſon Livre des Genitures, imprimé à Veniſe trois ans avant que Marcel fut Pape. Pierre Louïs Farneſe, ſouche des Ducs de Parme, avoit eſté averti par ſon pere qu'il ſe gardaſt du quatriéme des Ides de Septembre où il fut aſſaſſiné. Abdelmon More ſceut d'un Aſtrologue, qu'encore qu'il ne fuſt venu que d'un Potier, il ne laiſſeroit pas d'eſtre Roy auſſi bien qu'Agathocles par la force de ſa nativité. Le Preſtre Armenien qui retira Iſmaël Sophi âgé lors de treize à quatorze ans ſeulement, le traitta comme devant eſtre un jour quelque puiſſant Prince par les regles de la Judiciaire dont il ſe meſloit. Elles avoient obligé longtemps auparavant le pere putatif d'Artaxares, qui rendit aux Perſes l'Empire que les Parthes avoient occupé, de preſter ſa femme à un Saſanus ſon hoſte,

*Aubig. tom. 2. hiſt. l. 2.*

*Thuan. l. 15. hiſt.*

*Id. l. 4.*

*Mariana l. 11. hiſt. cap. 1.*

*Ramuſ. tom. 2. f. 86.*

*Agathias l. 2. hiſt.*

qu'il prevoioit devoir engendrer quelque grand Monarque. La Reine Catherine de Medicis voulut avoir le jugement de ce Gaulic dont nous venons de parler, qui estoit alors Mathematicien de Paul Troisiéme, sur le theme de son mari Henri Second; le discours qu'elle en receut portoit qu'il devoit estre tué en duel, & d'un coup dans l'œil. Le Lantgrave de Hesse, l'un des plus entendus de son siecle en cette doctrine celeste, donna charge à Baradat de dire au Roy Henri Troisiéme qu'il se gardast d'une teste rasée. Et on a veû des Almanachs imprimez devant le miserable assassinat de Henri Quatriéme, qui designoient sa fin en rapportant son horoscope. Enfin je veux finir le recit de ces exemples par celuy que je croi le plus considerable de tous, pource qu'il va directement contre le plus grand adversaire qu'ait jamais eu l'Astrologie. C'est le sçavant Jean Pic de la Mirande, qui a écrit douze Livres contre elle avec tant d'animosité. Cependant un Lucius Bellantius Sienois luy predit qu'il ne passeroit pas la trente-troisiéme année de son âge, & l'évenement monstra qu'il avoit fait sa supputation sans méconte. Que si l'on veut alleguer contre ces experiences d'autres exemples contraires de certaines predictions qui se sont trouvées fausses, il sera fort aisé d'y repliquer. Car c'est une chose tres-évidente qu'il se commet beaucoup d'erreurs dans tou-

I.

*Thuan. l. 22. hist.*

*Id. l. 96.*

te ſorte de profeſſions, qu'on n'impute qu'à ceux qui les ont mal exercées. La Medecine, la Iuriſprudence, & meſme la Theologie, ne laiſſent pas d'eſtre eſtimées, encore qu'il y ait des charlatans, des chicaneurs, & des heretiques qui ſemblent les diffamer. Et s'il falloit condamner les choſes à cauſe des abus qui s'y commettent, les meilleures ſe trouveroient à rejetter, les yvrognes feroient arracher la vigne, & les diables nous mettroient en défiance des Anges de lumiere. C'eſt à mon avis en ſubſtance ce que les Aſtrologues diſent de plus ſpecieux pour autoriſer leur meſtier, il eſt temps de venir à la réponſe.

Encore qu'on confonde ſouvent l'Aſtronomie & l'Aſtrologie, je commenceray neantmoins par la diſtinction que met l'Eſchole entre l'une & l'autre, la premiere eſtant une ſcience qui rend raiſon autant que faire ſe peut de la grandeur & du mouvement des Cieux, & des Planetes; & la ſeconde une diſcipline qui s'attache particulierement aux effets de ces corps ſuperieurs ſur les choſes d'ici bas. Or il ne faut point douter que toutes les loüanges que nous avons rapportées des Anciens, ne regardent principalement celle-là, & que les Aſtronomes ne ſoient ces grands Legiſlateurs du Ciel, qui ont merité que leur nom y demeuraſt gravé des meſmes charactetes dont ils y ont tracé tant de belles figures. Ce n'eſt pas à dire

pourtant que l'Aſtrologie ne puiſſe rece- I.
voir aucune ſorte de recommendation ; elle a des parties tres-utiles à beaucoup de profeſſions, ainſi que nous avons dit ; & lors qu'elle ſe contente de conſiderer le Ciel comme une cauſe univerſelle, donnant ſes jugemens generaux des temps, des ſaiſons, & des diſpoſitions que reçoit toute la matiere, ſans rien determiner de particulier, ni de neceſſaire, ſur tout aux ſujets qui ont la liberté d'agir comme il leur plaiſt, elle ne peut certes eſtre trop eſtimée. Mais quand elle ſe vante de predire les choſes ſingulieres & contingentes; de juger des deſtinées des Eſtats auſſi bien que des Religions ; & d'annoncer aux hommes qui ſont aſſez ſimples pour l'écouter, la bonne ou mauvaiſe fortune qui leur doit arriver ; c'eſt alors qu'on la doit rejetter comme un art plein d'impoſture, luy faire la guerre comme à une impie, & monſtrer, ce que nous allons taſcher de faire, que les raiſons qui la condamnent ſont auſſi ſolides, que celles qui leur ſont oppoſées ſe trouveront legeres ou tout-à-fait de nulle conſideration. Et veritablement, il n'y auroit point d'apparence d'interpreter en faveur de l'Aſtrologie Judiciaire, ce que ces grands hommes de l'antiquité ont prononcé de glorieux touchant la ſcience des Cieux, puiſqu'ils n'ont jamais parlé de cette vaine connoiſſance dans toutes leurs œuvres, & que le ſeul nom de la Judiciaire n'y ſçau-

roit estre remarqué. Platon auroit eu souvent occasion d'en traitter, s'il en eust fait quelque estat, & notamment dans son Timée, où il explique tout ce qui est de la Nature. Aristote seroit inexcusable de n'en avoir pas prononcé le moindre mot, dans tant de Problemes où il y a une si grande quantité de questions des Mathematiques; dans sa Morale, où il discourt des prosperitez ou adversitez qui dépendent de la Fortune; & principalement dans ses Livres du Ciel, & des Meteores, où il faloit par necessité qu'il en dist son sentiment; s'il eust creu qu'elle eust merité quelque rang parmi les sciences. Et pour ne rien rapporter des autres interpretes Grecs de ce Philosophe, Alexandre Aphrodisien ne seroit-il pas bien impertinent, d'avoir écrit un Livre du Destin, dedié à l'Empereur Severe, sans faire la moindre mention de la Judiciaire, si elle est capable de nous reveler nos destinées comme le pretendent ceux qui se meslent de la defendre. Entre les Arabes mesmes il n'y a eu que les plus ignorans, comme un Abenragel, & un Aboasares qui se soient arrestez à ses predictions. Car pour Averroës & Avicenne, non contens de s'en moquer, ils les ont condamnées en beaucoup de lieux. Ce n'est donc pas pour l'Astrologie Judiciaire que tant de beaux eloges ont esté dressez, & tant s'en faut que Marc Antonin ait voulu parler d'elle en cet endroit, où

il conseille d'élever parfois son esprit à la consideration du cours des Astres, que dés le commencement de sa vie il remarque, comme par l'avis de son Precepteur Rusticus, il s'estoit abstenu d'y estudier, Quant à Ciceron, il ne faut que voir son second Livre de la Divination, pour sçavoir au vrai ce qu'il pensoit de la doctrine des Chaldeens. Il les nomme des monstres d'hommes qui ont des resveries si estranges, qu'elles ne doivent estre distinguées de la folie que par le nom seulement. Il assure que ce sont des imposteurs quand ils se vantent de posseder des observations faites en Babylone de quatre cens soixante & dix mille ans. Et il se moque d'un L. Tarutius Firmanus grand disciple des Chaldeens, qui dressa une nativité de la ville de Rome comme l'on fait celle des hommes, & cela, comme nous l'apprend Plutarque, sur un memoire que luy fournit Marc Varron de la vie & des mœurs de Romulus, d'où il se persuadoit d'avoir facilement reconnu l'heure de la fondation de cette ville. Ce seroit aussi une chose bien ridicule de vouloir establir la Judiciaire par l'autorité de Salomon, veu que la sainte Escriture est pleine d'une infinité de passages, rapportez par tous ceux qui ont écrit sur ce sujet, qui la condamuent tres-expressément. Les Peres, les Canons de l'Eglise, les Conciles ont tous fulminé contre elle. Et celuy de Trente, avec la

I.

*In vita Rom.*

Bulle de Sixte Cinquiéme, prononcent si formellement anatheme sur ceux qui s'y addonnent, qu'il leur est plus aisé d'en rejetter les textes, que de leur donner quelque favorable interpretation. Mais ne nous contentons pas de les confondre par là, & puisqu'ils veulent combattre par raisons, monstrons la nullité de celles dont ils se servent, avant que de proposer les autres qui détruisent tout-à-fait ce miserable mestier. Il me semble que deux ou trois syllogismes, & une induction prise des experiences, comprennent tout ce qui a esté dit en sa faveur.

La premiere instance se fonde sur ce que les choses d'enhaut sont manifestement la cause de ce qui se fait ici bas. Or est-il que la connoissance des causes donne tellement celle des effets, qu'en bonne Philosophie on ne sçait rien de bien que ce que l'on connoist par sa cause. Par consequent celuy qui possedera la science du Ciel, comme fait l'Astrologue, connoistra les effets de ce qui se passe en terre dans leur cause; d'où il s'ensuit qu'il les pourra predire avec certitude. Il est aisé de répondre à cela, en considerant la nature & les genres differens des causes, dont les unes sont generales, les autres particulieres, les unes éloignées, les autres prochaines, & les unes necessaires, les autres accidentelles. Car puisque le Ciel ne peut estre pris que pour une

cauſe univerſelle & éloignée, on ne peut I.
pas dire qu'il nous fera prevoir avec aſſurance des effets ſinguliers, qui dépendent d'autres cauſes plus prochaines, & ſouvent fortuites; attendu que par la doctrine de l'Eſchole on ne doit jamais attribuer preciſément un effet particulier qu'à ſa cauſe particuliere, ni un effet univerſel qu'à une cauſe univerſelle. Ce qui fait voir que tout ce qu'on peut obtenir de ce premier raiſonnement, c'eſt que ſi on connoiſſoit bien cette cauſe univerſelle du Ciel, on pourroit predire par ſon moyen les effets univerſels & de ſa nature, comme ſont les differentes ſaiſons de l'année, les eclipſes, & meſme les Cometes, ſi tant eſt que l'art des Chaldeens ſe ſoit eſtendu juſques là, comme l'aſſure Diodore Sicilien en deux lieux differens de ſon Hiſtoire. Mais à l'égard des choſes ſingulieres qui ſont infinies, & qui dépendent de pluſieurs cauſes qui concourent en leur production, c'eſt s'abuſer lourdement de croire que nous en puiſſions lire l'éuenement dans les Cieux. Cela ſera prouvé, & ſe comprendra encore mieux par ce que nous diron ſuite. *Lib. 2. & l. 15.*

L'argument pris des principes Peripatetiques procede de la ſorte. L'eſprit n'agit que par les ſens. Les ſens comme corporels dépendent des aſtres. L'eſprit en dépendra donc auſſi quant à ſes operations. Et par conſequent la ſcience de l'Aſtrologie s'eſtendra ſur les operations de l'en-

tendement, & de la volonté, qui ſont des parties de l'eſprit; ſi bien que les jugemens de la Judiciaire, en ce qui touche meſme les actions humaines, auront un fondement raiſonnable, tant s'en faut qu'ils puiſſent eſtre convaincus de temerité. Tout cela ſe reſout par la conſideration des agens libres tels que nous ſommes, qui ceſſerions de l'eſtre ſi nous pouvions eſtre forcez dans le libre arbitre que Dieu nous a donné, d'où procede toute la bonté ou la malice morale de nos actions. Le Ciel peut bien donner de certaines diſpoſitions à la matiere, qui nous inclineront au bien ou au mal, ſelon la doctrine de ſaint Thomas: Mais toutes ſes influences ne nous ſçauroient forcer à quoique ce ſoit, n'ayant autre pouvoir ſur nous que de nous émouvoir ſimplement. Et par conſequent la plus parfaite ſcience des Cieux qu'on ſe puiſſe imaginer, dont nous ſommes fort éloignez, n'eſt pas capable de preuoir la moindre des actions qui dépendent de noſtre volonté. Ce qui fait voir que puiſque la ſcience ſelon les Philoſophes n'eſt que des choſes neceſſaires, la Judiciaire qui ſe meſle de traiter des contingentes; n'eſt pas une ſcience, mais une pure impoſture.

Quant à l'induction qui ſe forme ſur l'experience de tant de predictions Aſtrologiques qui ſe ſont trouvées veritables, il me ſemble qu'il ſuffiroit pour la refuter de répõdre avec Phavorinus, que ce que la

temerité & l'artifice de ces dreſſeurs d'horoſcopes leur fait dire avec ſuccés, n'eſt pas la milliéme partie de ce qu'ils prononcent tous les jours fauſſement, dont nous donnerons tantoſt aſſez de connoiſſance dans les exemples d'une induction contraire. Cependant afin de monſtrer que ceux meſmes qui ont eſté propoſez pour eſtablir la Judiciaire, recevroient aſſez d'autres réponſes ſi on s'y vouloit arreſter, examinons-en trois ou quatre des principaux, qui ſerviront à faire reconnoiſtre la vanité des autres. I.

L'autorité de Tacite eſt ſi grande, que nous ne ſçaurions rien choiſir de plus conſiderable que ce qui eſt écrit par cet Hiſtorien. Voici comme il rapporte le fait du Mathematicien Traſulle qui a fait tant d'impreſſion ſur de certains eſprits. Tibere, dit-il, eſtant de loiſir dans Rhodes voulut ſatisfaire ſa curioſité touchant l'Aſtrologie Judiciaire. Pour cet effet deſirant éprouver la ſuffiſance de ceux qui en faiſoient profeſſion, il ſe ſervit d'un lieu de ſa maiſon fort haut, élevé ſur des rochers expoſez à la mer, & où on ne pouvoit monter que par des precipices qui donnoient de l'apprehenſion. C'eſt en cet endroit où il faiſoit venir ceux qui ſe méloient de predire l'avenir, & ils y eſtoient conduits par un de ſes Libertins en qui il ſe fioit, homme auſſi puiſſant de corps, qu'ignorant de l'eſprit. Que ſi Tibere reconnoiſſoit que celuy à qui il avoit fait ſes

propositions n'estoit qu'un fourbe, & qu'il ne luy avoit répondu que trompeusement, comme c'est l'ordinaire de telles personnes, son conducteur ne manquoit pas, ayant receu le signal, de le precipiter dans la mer au retour, de peur qu'il n'allast reveler ce dont il avoit esté interrogé. Trasulle donc, fort sçavant en la science des Chaldeens, ayant esté mené comme les autres dans ce lieu écarté, assura Tibere qu'il seroit Empereur, & luy revela beaucoup de choses qui regardoient le futur. Sur cela Tibere luy va demander s'il sçavoit bien aussi ses propres destinées, & qu'il regardast sur son theme ce qui luy devoit arriver. Trasulle le dresse sur l'heure, s'estonne en suite, paslit, & plus il considere l'heure presente sur sa nativité, plus il témoigne de terreur, jusques à s'écrier qu'il estoit menacé par les Astres du dernier instant de sa vie. Tibere ravi d'aise & d'admiration l'assure en l'embrassant, & le tint depuis pour un Oracle le mettant au rang de ses plus intimes amis. Or sans parler de ce que tout ce discours sent son conte fait à plaisir; n'y ayant gueres d'apparence que beaucoup d'hommes peussent estre ainsi jettez dans la mer sans que celà fust sceu & reprimé par la Justice, qui en eust au moins informé Auguste; Je dis que quand le faict seroit veritable, il ne faudroit pas trouver fort estrange que Trasulle qui avoit consideré l'assiette du lieu où il estoit, & les mauvais pas où il falloit

retourner, entrast en quelque soupçon sur la demande de Tibere. Il n'y a gueres de personnes si grossieres à qui il n'en fust arrivé autant. L'air du visage de Tibere, celuy du conducteur, & peut-estre quelque signal donné en mesme temps, mirent sans doute le pauvre Mathematicien en doute de sa vie. C'est ce qui luy fit jouër le jeu qui luy reüssit, feignant d'appercevoir dans le Ciel le peril où il estoit, & dont il se tira par la dexterité de son esprit. Car y a-t-il rien d'ailleurs de plus impertinent, que de croire qu'un homme puisse, selon la narration de Tacite, dresser son horoscope en un instant, faire ses jugemens, & reconnoistre si au juste ce dont il estoit menacé sur l'heure? S'il avoit travaillé autrefois à sa nativité, & vrai-semblablement tout à loisir, il devoit avoir preveu tout ce qui se presentoit alors. Que si c'estoit la premiere fois, comme il faut presupposer de necessité, pour ne se point estonner de son estonnement, en ce cas là il ne reste nulle apparence qu'il ait pû faire si subitement toutes les operations necessaires, pour entrer en une connoissance si precise du hazard qu'il couroit. On pourroit tirer beaucoup d'autres conjectures contre la vrai-semblance de cette histoire, que nous laisserons faire à ceux qui se donneront le temps de la lire avec attention, pour passer aux autres exemples qui sont encore moins croyables que celuy-ci; Aprés avoir observé que Dion Cassius, F.

tout credule qu'il eſt, s'empeſche bien d'en parler dans ſon cinquante-cinquiéme Livre comme a fait Tacite; Et que dans ſon cinquante-ſeptiéme il reconnoiſt que Tibere fit enfin mourir cét Aſtrologue, ayant reconnu que toute ſa ſcience eſtoit fondée ſur la Magie; ce qui monſtre aſſez le peu d'eſtat qu'on doit faire de ſemblables relations. Adjouſtez à cela que Traſulle avoit aſſuré Tibere qu'il vivroit dix ans plus qu'il ne fit, quoique Dion l'attribuë à fineſſe plûtoſt qu'à méconte.

*Lib.* 58.

Y eut-il jamais une pareille reſverie à celle de Porphyre, quand il a oſé écrire que Plotin le détourna du mauvais deſſein qu'il avoit, en ayant pris connoiſſance dans le Livre du Ciel? Je ſçai bien que les Rabins ſe ſont imaginez qu'il eſtoit plein de caracteres. Mais outre qu'on n'a jamais peû convenir s'ils eſtoient Hebraïques, Egyptiens, ou Arabiques, qu'on me nomme quelque Auteur d'eſprit raſſis qui ſe ſoit vanté d'entendre cette écriture. A la verité, Poſtel a écrit hardiment qu'il avoit leu là haut en caracteres d'Eſdras, quoique confuſément, & comme il parle implicitement, tout ce que contient la Nature. Auſſi ſuffit-il de répondre que ce ſont des viſions de Poſtel, & de Rabins, qui ſe ſont repeus de viandes ſi creuſes, que leur cervelle ne s'en eſt pas mieux portée. En effet, les Grecs ni les Latins, dans la plus grande licence de leur Poëſie, n'ont rien dit de ſi extravagant. Et quand

ils ont interpreté la lyre d'Orphée, du Ciel des Estoiles fixes qui avoit les sept Planetes comme sept cordes, dont les divers mouvemens rendoient cette agreable melodie, que les Philosophes, & principalement les Pythagoriciens, ont fait profession d'entendre, ils n'ont rien avancé qui ne peust estre favorablement interpreté. Je demanderois volontiers à ceux qui se fondent sur ce Rabinage, pour qui est fait ce bel Abecé des Cieux, puisque ce n'est pas le fait des hommes d'y apprendre à lire, ni de connoistre les temps & les momens de l'avenir, que Dieu, selon le texte de nos Evangiles, a particulierement reservez à sa connoissance. Qu'ils me cottent quelque Juif, ou quelque Arabe, qui aprés avoir estudié dans cét admirable Livre, nous ait donné une piece qui vaille le moindre traité de nos Philosophes. Mais c'est trop s'arrester à une chose vaine, pour interpreter ce passage de Porphyre, qui est en effet plus digne de mocquerie que de discussion. Il suffit de nier avec raison ce qui est dit effrontément, & sans preuve, par un Auteur suspect comme celuy-là. I.

Le pere du Pape Marcel qui ne voulut pas consentir au mariage de son fils, à cause que son horoscope luy promettoit de grandes dignitez Ecclesiastiques, ne fit rien en cela que ce que les Italiens pratiquent tous les jours en un païs où quasi tous les avantages de la vie se trouvent dans le

celibat. Je ne veux pas dire qu'il n'y ait eu d'abondant quelque aphorisme de la Judiciaire qui l'obligea d'en user ainsi, & qui se trouva veritable dans l'évenement; car il ne se peut faire que le hazard n'en fasse reüssir quelques-uns, qui se rencontreroient faux neantmoins dans une autre application. Pour ce qui est de la prediction de Gauric faite avant le Pontificat de Marcel, peu de personnes ignorent qu'il n'y a point de Cardinaux dans Rome à qui la succession de saint Pierre n'ait esté promise par quelques Astrologues, s'ils les ont voulu écouter. De sorte que ce n'est pas merveille si ceux qui y arrivent trouvent l'accompliſſement de l'une de ces propheties. Mais c'est bien une chose estrange, qu'on ne remarque que cette seule verité, entre mille mensonges sortis de mesme endroit, & qu'on ne laisse pas de vouloir faire passer indifferemment pour Oracles tout ce qui vient d'un lieu si trompeur.

L'Histoire des Rois Abdelmon, Ismaël, & Artaxares, n'estonnera pas ceux qui sçavent que la vie de tous les grands hommes n'a gueres esté écrite qu'avec de semblables embellissemens, qui n'ont jamais passé que pour fabuleux.

J'adjousterai exprés ce que nous avons dit du Lantgrave de Hesse entre les exemples proposez, afin qu'on considere combien il importe de les examiner dans toutes leurs circonstances, à faute dequoi l'on

l'on en tire ſouvent de fauſſes inductions. I.
L'Hiſtoire porte que ce Prince Alleman chargea un Gentil-homme François d'avertir de ſa part le Roy Henri Troiſiéme, qu'il ſe priſt garde d'une teſte raſée. Or l'Hiſtorien qui conte cela adjouſte fort judicieuſement, que la grande prudence du Lantgrave, qui jugeoit naturellement tresbien des affaires du monde, luy put faire donner cét avis, ou qu'il y fut porté par la connoiſſance des Aſtres, pource qu'il entendoit parfaitement la Judiciaire. Par là vous voyez qu'on ne peut pas dire determinément que ç'ait eſté un effet de cette ſcience, & que les Aſtrologues ont tort quand ils prennent ainſi les choſes douteuſes pour certaines, comme ils le font quaſi toûjours lors qu'elles ſont à leur avantage. Il y a beaucoup de choſes rapportées par les meilleurs Hiſtoriens, comme de vaines creances qui ne peuvent jamais paſſer pour veritables. Les bœufs & les arbres ont parlé dans Tite-Live; l'eau des rivieres s'y void convertie en ſang; l'air & le Ciel y paroiſſent pleins de ſpectres; & pluſieurs animaux, outre les hommes, y changent d'eſpece. Ce n'eſt pas à dire pourtant qu'il ait eu intention de faire croire ce dont il n'eſtoit pas luy-meſme perſuadé. Au contraire il debite tous ces prodiges de telle ſorte, qu'on void bien qu'il n'a eu autre but que de faire comprendre de quelles erreurs le peuple eſtoit alors buſé, les loix de l'Hiſtoire l'obligeant à

Sive innatâ prudentiâ, ſive ex aſtrorum ſcientia quam percalebat. *Thuan. loco cit.*

cela. Celle de ce temps devoit donc auſſi repreſenter ce qu'on avoit penſé de l'avis du Lantgrave, & comme beaucoup de perſonnes avoient pris ſon conſeil pour un effet de l'Aſtrologie dont il faiſoit profeſſion. Mais il ne s'enſuit pas neantmoins qu'on puiſſe fonder là deſſus des preuves de ſa certitude, ni qu'un doute doive eſtre receu pour une verité hiſtorique.

Pour ce qui touche la mort predite à Jean Pic de la Mirande, dont l'on fait le plus conſiderable exemple qui ſe puiſſe rapporter de la certitude des predictions Aſtrologiques; il ne ſe peut mieux refuter que par ce qu'en a écrit Jean François ſon neveu, qui dit expreſſément, que ſon oncle mourut comme il achevoit ſa trente-deuxiéme année, ce qui rend ridicule la conjecture de Bellantius. Elle eſtoit fondée ſans doute ſur la complexion bilieuſe de ce grand perſonnage, qui avoit fait aſſurer à d'autres Aſtrologues, qu'il finiroit ſa vie âgé de trente-ſix ans. Paſſons maintenant aux argumens qui monſtrent la nullité de la Judiciaire, & les expoſons le plus ſuccinctement qu'il nous ſera poſſible, tant pour accourcir noſtre ouvrage, qu'afin de les rendre plus penetrans, & plus faciles à retenir.

Si nous voulions coucher ici toutes les inſtances qu'on forme contre les Aſtrologues, il ne faudroit pas moins faire que de tranſcrire les douze Livres où ce ſçavant Pic de la Mirande les a ſi fortement

perſecutez, y adjouſtant ce que quelques autres ont fait depuis luy. Au lieu de cela, & ſans penetrer ſi avant, je me contenterai d'apporter de certains raiſonnemens, qui me ſemblent non ſeulement les plus preſſans, mais encore les plus ſenſibles, & ce me ſemble les plus aiſez à comprendre par ceux meſme qui n'ont pas fait une fort profonde eſtude en cette partie des Mathematiques dont il eſt queſtion. I.

En matiere de ſciences reelles & veritables, la contrarieté deſtruit la diſcipline. Or eſt-il qu'on ne void rien de ſi different que les principes que ſe ſont donnez les Aſtrologues chacun à ſa fantaiſie, ni de ſi contraire que leurs axiomes. Il n'y a donc point d'apparence de mettre l'Aſtrologie au nombre des Sciences ſolides, ni de s'en promettre rien de certain. La ſeconde propoſition eſt renduë évidente par beaucoup de preuves ; en voici quelques-unes.

Ceux de cette profeſſion n'ont encore pû convenir du calcul qu'il faloit ſuivre, ni s'accorder ſur les tables dont il valoit mieux uſer. Les uns approuvent les Prutheniques, les autres celles d'Alphonſe. Quelques-uns ſont pour celles de Blanchin, d'autres leur preferent celles de Royaumont. Et neantmoins la ſupputation des unes eſt fort differente de celle des autres ; Mercure direct en celles-ci, eſt retrograde en celles-là ; & il s'y trouve encore d'autres diverſitez qui font bien

voir qu'elles n'ont aucun fondement raisonnable, & que les erreurs y ſont en plus grand nombre que les eſtoiles errantes.

Les Hebreux font les figures du Ciel fort diſſemblables à celles des Grecs, & des Latins; & ſur tout n'en repreſentent jamais d'humaines, en quoi ils croient ſatisfaire à la Loy de Moyſe. Les Egyptiens & les Arabes ont eu leurs caracteres celeſtes à part. Les Chaldeens n'avoient qu'onze ſignes dans le Zodiaque, on en a fait deux du Scorpion, en y adjouſtant la Balance; Ils ne les faiſoient pas auſſi du meſme eſpace que leur donnoient les Egyptiens. La Sphere Barbarique, dit Firmicus, eſt bien differente de la Grecque, & de la Romaine. L'Indienne, la Perſique, & la Tartarique, ne ſont pas moins diſſemblables. Et les conſtellations des Chinois ſont encore plus éloignées des communes, outre que le Pere Trigault aſſure qu'ils en ont cinq cens plus que nous. Si eſt-ce qu'ils ſe croyent les plus grands Judiciaires du monde, comme remarque ce Pere, bien que la choſe eſtant ainſi, ils doivent avoir des axiomes tres-differens de ceux dont on ſe ſert par deçà.

Le ſexe des Aſtres n'a pû eſtre encore determiné. Alcabice, par exemple, & Albumaſar font Mercure maſle. Il eſt ſouvent femelle à Ptolomée, qui le conſidere comme un Androgyne au ſixiéme Livre de ſon Quadripartit. Et depuis que

Tiresias eut mis le premier cette difference de sexe entre les Planetes, d'où les Poëtes ont pris sujet de dire qu'il avoit l'une & l'autre nature, on n'a pû mettre d'accord les Astrologues sur ce sujet; ce qui monstre bien qu'ils ne conviennent pas de leurs influences. I.

*Lucian. tract. de Astrol.*

Les Fourriers d'une armée ne font pas tant de bruit qu'eux, quand il est question d'assigner les logis à leurs Signes. De là vient que les Trigones ou Triplicites, qui sont Orientales aux Arabes, sont quasi Occidentales à Ptolomée, ou tirant vers le Septentrion, & ainsi des autres. D'où l'on peut juger de leur doctrine, puisqu'elle regle les plus grands effets des Astres par les aspects de ces Triplicites.

Ils ont établi leurs douze maisons à cause de l'intersection de l'Horison & du Meridien, qui coupent l'Equinoctial en douze parties égales. Mais leur Architecture est bien differente, car outre qu'il y en a qui font ces maisons d'espaces inégaux, les uns les prennent par un bout, & les autres tout au rebours. Ceux qui mettent la premiere partie à l'Orient, l'ont nommée par excellence l'Horoscope, comme ayant le plus d'action sur ceux qui naissent. D'autres pretendent que par cette raison l'Horoscope devoit estre mis au haut du Ciel, d'où les influences viennent perpendiculairement, & d'un lieu plus proche de l'enfant que n'est l'Orient, qui n'envoye ses

rayons qu'obliquement, & par une ligne plus éloignée.

Ils ont trois moyens qu'ils appellent de correction, par lesquels ils rectifient & ajustent les nativitez. Le premier s'appelle la balance d'Hermes, le second l'Animodar de Ptolomée, & le troisiéme se pratique par la conference des principaux accidens qui se remarquent dans la vie de l'enfant. Mais outre que ces trois examens ne s'accordent pas souvent ensemble, ils ont encore cét inconvenient qui monstre leur faussetè, que le temps estimé, qu'ils appellent de la Geniture, se trouve ordinairement tres-éloigné du temps corrigé. Ceux qui les pratiqueront seront toûjours contraints de l'avouër.

Ce qui fait bien voir que toutes leurs regles sont Lesbiennes & trompeuses, c'est que comme elles ne vous conduisent jamais avec certitude vers une verité future; aussi quand il est question de les appliquer sur le temps passé, elles se ployent si facilement à tout ce qu'on veut; qu'il n'y a rien alors, ce semble, de plus exprés que les Canons de la Judiciaire. Cardan, Gauric & Tichon, se sont tous donné le dementi sur l'heure de la nativité de Luther. Et neantmoins, bien que les deux premiers aient travaillé sur des figures differentes de jour, & mesme d'année, ils ont également trouvé leur compte, & accommodé les accidens de sa vie à des themes contraires & supposez, par le moyen de leurs

beaux axiomes, à qui on fait dire, comme aux cloches, tout ce qu'on veut. Je puis dire ici avec verité, que des plus entendus de nostre temps en cette science, & que j'ai connus familierement, m'ayant voulu obliger de leur travail sans que je les en requisse; ils ont fait merveilles sur le passé de ma vie, qui ne leur estoit gueres moins connuë qu'à moy; mais à l'égard de l'avenir dont ils parloient alors, & qui est coulé depuis, à peine ont-ils rencontré en l'une de cent predictions, qui se sont trouvées aussi fausses, que les aphorismes dont ils les appuioient, estoient sans fondement. I.

Voilà des preuves suffisantes de la vanité & de l'incertitude de leurs principes, qui n'ont garde d'estre vrais dans la science, quand ils sont faux dans la nature, si ce n'est que le hazard le veuïlle de la sorte. Car il se peut faire quelquefois, qu'on arrive casuellement à la verité par le mensonge, comme on dit, que dans la Logique on peut tirer une conclusion veritable de deux fausses propositions, parce que la forme syllogistique, comme parle l'Eschole, le permet ainsi. Passons à d'autres instances.

La Judiciaire n'est fondée que sur les experiences. Or est-il que les Estoiles & les Planetes n'ont jamais eu deux fois une mesme disposition entre elles, puisque la grande revolution celeste ne s'acheve qu'en trente-six mille ans, ou mesme se-

lon quelques-uns en quarante-neuf mille pour ne rien dire des supputations de Copernic. Par consequent les Astrologues n'ont pû faire deux experiences semblables depuis la creation du Monde, qui n'est pas si vieil de beaucoup. Cét argument a esté trouvé si fort par Iunctin, l'un des plus grands Asserteurs de la Judiciaire, qu'il a esté contraint de recourir à la science infuse de nostre premierpere. Elle n'empesche pas pourtant, que les experiences dont se vantent les faiseurs de nativitez, ne demeurent ridicules; outre une infinité de réponses que reçoit cette solution qui changeroit leurs maximes en des articles de Foy, puisqu'elles nous seroient venuës du Ciel, ce qui est bien éloigné de leur creance.

Les jugemens de la Judiciaire ne peuvent subsister, si les hypotheses du Ciel qui les soustiennent ne sont veritables. Or est-il que les Chaldeens, les Arabes & les Egyptiens se trouvent avoir failli en leurs supputations, comme ceux qui n'estoient pas encore arrivez à une assez exacte connoissance de ce qui est si éloigné de nos sens, &, pour parler en termes de l'Art, à cause de l'incommensurabilité des Cieux. Leurs axiomes donc, desquels nous nous servons encore aujourd'huy, estant faux & pleins d'erreur, il ne se peut faire que toutes les predictions de la Judiciaire qui se font par leur moyen, ne reüssissent encore plus erronées.

Outre

Outre les fautes des premiers Aſtrologues, il y a encore de ſi notables changemens depuis leur temps en la diſpoſition des Cieux, que c'eſt une moquerie de penſer juger de leur influence par des regles qui ſuppoſoient une égalité de mouvement, qu'on a reconnu depuis n'eſtre pas veritable. L'Eſtoile du Nort, la derniere de celles qui forment la queuë de la petite Ourſe, eſtoit diſtante de douze degrez des Poles du Monde du temps d'Hipparche, qui a precedé d'un peu plus d'un Siecle celuy de JESUS-CHRIST. Elle n'en eſt à preſent éloignée que de quatre degrez, de ſorte qu'elle s'appelle plus proprement Eſtoile Polaire qu'elle ne fit jamais. La preceſſion des Equinoxes fait voir, que tous les ſignes du Zodiaque ont quaſi pris la place ſucceſſivement les uns des autres. L'apogée du Soleil ſe trouvoit du temps de Ptolomée, au cinquiéme degré & trente minutes des Gemeaux, qui n'eſt à cette heure qu'au ſixiéme de l'Eſcreviſſe ſelon Tychon, au ſecond ſelon Alphonſe, & dans l'onziéme ſelon Copernic. Le centre du Ciel de ce grand luminaire, eſtoit diſtant de celuy de la Terre de vingt-quatre de ſes diametres du meſme temps de Ptolomée, il ne l'eſt en nos jours que de dix-huit, ou de fort peu davantage. Kepler a découvert par les obſervations de Mars comparées au mouvement du Soleil, qu'il faloit par neceſſité que le Ciel de ce dernier, ou le cercle I.

de la revolution annuelle, n'euſt l'excentricité que de la moitié de ce que les anciens, & meſme les modernes, luy donnoient ; une partie de l'inégalité de ſon mouvement venant de la reelle haſtivité, & du veritable retardement qui ſe fait en certaines parties de ce cercle. On peut juger par ces differences de poſition, s'il eſt poſſible que les influences ſoient uniformes ; ſi elles doivent reüſſir les meſmes à preſent qu'elles eſtoient autrefois ; & ſi de ſemblables aphoriſmes peuvent ſervir en des ſyſtemes qui ont ſi peu de rapport.

Quand les obſervations faites par les anciens auroient eſté juſtes, & que rien ne ſeroit changé depuis leur ſiecle, encore peut-on dire qu'elles n'eſtoient pas ſuffiſantes, ni aſſez eſtenduës. Car ils ne faiſoient nul eſtat, hors de leurs mille vingt & deux Eſtoiles, diviſées en quarante-huit aſteriſmes ou conſtellations, d'une infinité d'autres Eſtoiles fixes de la meſme huitiéme ſphere, qu'ils nommoient tantoſt informes, & tantoſt nebuleuſes. Comme ſi Dieu & la Nature qui ne font rien en vain, & qui ont voulu que la moindre herbe de nos prez gueriſt ſouvent les maux les plus déplorez, pouvoient eſtre accuſez d'avoir creé quelques-uns de ces corps celeſtes pour eſtre inutiles. De plus, nous avons beaucoup d'Eſtoiles que les voyages de long cours vers le Midi ont fait découvrir, & qui n'avoient jamais eſté veuës de

ceux de qui nous tenons l'Astrologie, puis I.
que le Canobus estoit la plus meridionale de toutes celles que Ptolomée pouvoit observer d'Alexandrie. Les Planetes découvertes depuis peu, comme les Barbonniennes, & les Medicées, ne sont pas aussi sans influences. On a mesme reconnu dans le Soleil des taches, ou macules, qui le rendent plus obscur quand elles s'y trouvent, & dont il y en a qui doivent estre plus grandes que le corps de la Lune; comme aussi des facules, ou flambeaux, qui l'accompagnent quelquefois, & qui augmentent sa lumiere, n'estant pas moindres que toute la Terre. Or qui peut douter que toutes ces connoissances n'importent merveilleusement aux jugemens qui se font des choses du Ciel? Et partant que les maximes des anciens ne soient fort defectueuses, sur lesquelles neantmoins nos Astrologues fondent encore tous les jours leurs predictions.

Il y a si peu de commerce entre le Ciel & nous, que supposant mesme que l'Astrologie fust une science reelle, considerée en elle-mesme, c'est à dire, que les influences des Cieux peussent veritablement sur nous tout ce que les plus grands partisans de la Judiciaire leur attribuent, je nie neantmoins, qu'à nostre égard elle doive passer pour telle. Nous ne sçavons pas seulement, de science humaine, si c'est le Ciel ou la Terre qui possede le centre du monde; & si ce n'est point nous qui

faisons en vingt-quatre heures un bien moindre tour que celuy qu'on attribuë ordinairement à ce grand luminaire. N'y en a-t-il pas qui doutent encore de la pluralité des mondes de Democrite, & des intermondes d'Epicure ? La terre Antichthone de Pythagore opposée à celle-ci, & qui faisoit l'une de ses neuf Muses, est peut-estre plus ignorée que refutée. Et ceux qui considerent le Ciel comme un Ocean, qui a des Isles que nous nommons des Estoiles, pensent pouvoir faire revivre l'opinion des premiers Philosophes de la Grece. Adjoustez à ces doutes de l'esprit la tromperie de nos sens, avec la fausseté des instrumens, dont nous nous servons aux operations celestes, & vous serez contraint d'avouër qu'il n'y a que les Intelligences qui possedent cette science s'il y en a, la capacité des hommes ne s'étendant pas jusques-là.

μεταχόσμια. *Diog. Laërt. in Epic.*

*Malchus in vita Pytha.*

*Marc. Pal. in lib.*

Mais quelle apparence y a-t-il, d'attribuer au Ciel seulement tous les evenemens de la vie des hommes, s'il n'est pas seul la cause de leur estre ? Aristote a prononcé que le Soleil & l'homme en produisoient un autre, & nous admettons encore beaucoup d'autres causes subalternes en cela, outre la premiere qui est Dieu. Pourquoi donc n'y aura-t-il que le Ciel qui soit cause de tout ce qui arrive aux hommes ? Et s'il y a plusieurs autres causes qui cooperent avec luy en ce qui est de nostre bonne ou mauvaise fortune, comment se

pourroit-il faire que la seule connoissance des Astres nous donnast celle que disent les Judiciaires ? Il faudroit pour nous le faire croire, qu'ils nous monstrassent comme ils possedent un Art qui leur fait comprendre les choses singulieres quoiqu'infinies, & les contingentes quoiqu'incertaines. Celuy dont ils se meslent n'ayant rien de tel, & les influences des Cieux ne pouvant bien souvent pas tant sur nous que les Loix, la Philosophie, ou la moindre inspiration divine, sans parler de nostre libre arbitre, ils sont ridicules en ce qu'ils promettent, & nous trop simples de les croire. I.

Quand les Astres seroient aussi puissans qu'ils disent à l'heure de nostre nativité, pourquoi ne les considereroit-on principalement qu'en ce seul instant ? Car lors que les Planetes changent de position, il est certain que selon les regles mesme de l'Astrologie, leur aspect change aussi, & de bon se fait souvent mauvais. Comment n'alterent-elles donc point le sujet par ce second regard, & pourquoi une autre influence contraire à la premiere ne la corrigea-t-elle pas ? De mesme que les alimens nous transforment quasi, & nous rendent manifestement tout autres que nous n'estions, si nous en prenons de differente nature aux ordinaires ; il semble qu'une cause si agissante & si absoluë qu'est le Ciel dans la Judiciaire, devroit avoir encore plus d'effet sur nous, quand

il change ſes influences par d'autres aſpects, & par de differentes radiations, pour uſer des propres termes de la ſcience. Les faiſeurs de Genethliaques pourtant ne ſe fondent que ſur le theme de la nativité, & ils veulent ſans raiſon que tout le cours de la vie dépende de ce premier moment.

C'eſt ce qui faiſoit ſouſtenir au Stoïcien Poſſidonius que deux freres gemeaux ſujets à de pareils accidens de maladies, tenoient cette grande reſſemblance de ce qu'ils avoient eu un égal aſcendant, & une meſme face du Ciel en naiſſant. Mais S. Auguſtin trouve qu'Hippocrate le prenoit mieux que luy, attribuant cela à la conformité du temperament qui leur venoit de meſmes parens, & à l'éducation encore, où il ne s'eſtoit trouvé aucune diverſité. Car la façon de diſcourir du Medecin a en cela l'avantage ſur celle de l'Aſtrologue, que celuy-ci ne ſçauroit rendre raiſon de la varieté d'humeurs & de fortune qui ſe voit parfois en des gemeaux, tels que Jacob & Eſaü dans les ſaintes lettres, ou Proclus & Euriſthenes Rois de Sparte dans Ciceron, puiſqu'ils receurent une meſme influence d'enhaut en venant au monde. Pline remarque là deſſus aprés Homere, qu'Hector & Polydamas, eſtoient nez en une meſme nuict, qui eurent de ſi differentes deſtinées; & que les Orateurs Rufus & Calvus eſtoient auſſi d'un meſme jour ſans s'eſtre rencontrez dans aucune conformité de vie horſmis

*Lib. 5 de civ. Dei, c. 2. & ſeqq.*

*Lib. 2. de divin.*

*Lib. 7. hiſt. nat. c. 49.*

la profession. Or le Medecin trouvera fa- I.
cilement les causes de tout cela, remarquant dans les principes de la semence, & dans la matiere dont ces personnes estoient composées, des sujets de difference, outre que l'air, les alimens, & les exercices contraires sont autant d'autres causes probables de leurs diverses inclinations. Je sçai bien qu'on allegue là dessus la rouë du Mathematicien Nigidius, qui le fit surnommer le Potier, & qui monstre que le Ciel estant encore plus viste qu'elle sans comparaison en ses revolutions, il est impossible que deux freres sortent si promptement du ventre de leur mere, que les Astres n'ayent roulé cependant par une distance fort considerable. Et je n'ignore pas que beaucoup ont tellement approuvé cette réponse, qu'ils l'ont creuë suffisante pour contenter ceux qui demandent pourquoi de certaines personnes trouvent toûjours assez de facilité au commencement & mesme en la suite de toutes leurs entrepriſes, sans les pouvoir neantmoins conduire jusques à une bonne fin; comme au contraire d'autres y rencontrent ordinairement de grands obstacles d'abord, qui ne laissent pas de les faire reüssir à leur contentement. Cela vient, disent-ils, du long travail de la mere lors de son veritable accouchement, & de ce que la naissance de telles personnes a duré quelque espace de temps, pendant lequel le Ciel les a regardez de differens visages. Car ils veulent que

le commencement de l'iſſuë du ventre maternel regle le commencement de toutes les actions futures de l'enfant, que le milieu de ce temps-là donne la loy au milieu de ſes entrepriſes, & que la conſtitution du Ciel vers la fin influë ſur la concluſion de tout ce dont il ſe doit meſler pendant ſa vie. Or s'il y avoit en cela quelque choſe de veritable, & qu'un ſi petit intervalle peuſt cauſer de ſi notables diverſitez, qui ne voit que ce ſeroit par là qu'on pourroit le plus fortement combattre la Judiciaire, puiſqu'elle ne dreſſe point d'horoſcope où le moment de la nativité ſoit ſi curieuſement, ni ſi juſtement obſervé, que le ſuppoſe cette doctrine ? Il n'y a gueres d'hommes qui ſçachent l'heure de leur naiſſance autrement qu'à diſcretion, & ſelon que les horloges ordinaires, qui ne s'accordent comme point, l'ont appris à leurs parens. S'il s'en trouve quelqu'un, pour lequel on ſe ſoit donné la peine de prendre l'élevation du Soleil avec l'Aſtrolabe, ou de faire quelque autre obſervation aſtronomique, il ne ſe peut pas beaucoup plus aſſurer pour cela du veritable inſtant dont nous parlons, veu la tromperie ordinaire des inſtrumens, & le peu d'exactitude qu'il y a en toutes ces operations, dont pluſieurs faites à meſme deſſein, en meſme lieu, & à meſme temps, ne ſe rapportent quaſi jamais. Cependant les Aſtrologues pretendent dreſ-

ſer toutes leurs predictions ſelon le veritable aſcendant de celuy pour qui ils travaillent ; ce qui monſtre bien la fauſſeté de leurs maximes, ou la vanité de leurs promeſſes, ſi tout cela ne ſe trouve meſlé dans leur profeſſion. I.

Le Philoſophe Phavorin confondoit là deſſus les Chaldeens de ſon temps, leur faiſant voir que comme une infinité de perſonnes nées en meſme temps, ne laiſſent pas de vivre & de mourir fort differemment ; on en voit auſſi qui éprouvent de meſmes deſtinées ou dans un naufrage, ou à la priſe d'une ville, ou par la cheute d'une maiſon, quoiqu'ils ne conviennent ni d'âge, ni de païs, ni par conſequent de conſtellation. Tous ceux qui furent enſevelis ſous la montagne qui couvrit cette miſerable ville de Pivri en mil ſix cens dix-huit, & tant d'autres qui perirent depuis par l'incendie du Veſuve, & par les tremblemens arrivez au Royaume de Naples ſur la fin de l'année mil ſix cens trente & un, avoient-ils un meſme aſcendant ? Certes il faut eſtre bien déraiſonnable pour ne ſe laiſſer pas convaincre par de ſi forts argumens. *A. Gell. l. 14. c. 1.*

Mais quelle raiſon peut-on attendre de ceux qui diſent, qu'on ſe doit bien garder de prendre medecine lorſque la Lune eſt dans le ſigne du Taureau, parceque cét animal eſtant l'un de ceux qui ruminent, il eſt cauſe que la medecine remonte de l'eſtomac en haut, & qu'on

la rejette. Qu'il faut éviter quand on baſtit le quatriéme degré du Scorpion, dautant que la maiſon qui ſe feroit alors ſeroit ſujette à ſe remplir de ſcorpions. Que ceux qui naiſſent ſous le Capricorne ayant la couronne à l'Orient, ſont predeſtinez à eſtre Rois. Qu'Aquarius fait des Peſcheurs, Orion des Chaſſeurs, la Lyre d'Orphée des Muſiciens, & mille autres telles reſveries que je ſerois honteux de rapporter. En verité, il n'y a pas un grain de bon ſens en tout cela; ni le moindre fondement raiſonnable. Pourquoi eſt-ce, je vous prie, que Jupiter & Venus ſeront bien-faiſans, Saturne & Mars nuiſibles, & Mercure de nature commune, s'accommodant à l'humeur de ceux avec qui il ſe trouve; de ſorte qu'il fera du bien eſtant avec les bons, & du mal au contraire en la compagnie des mal-faiſans? Sur quel pretexte ces Meſſieurs attribuëront-ils à chaque Planete une ou deux maiſons propres dans le Zodiaque, voulant qu'elles ſe plaiſent en des lieux, & s'attriſtent en d'autres, ſans en apporter la moindre vrai-ſemblance phyſique, comme leur reproche ſi à propos le Philoſophe Sextus? Certes, je trouve qu'un Auteur de ce temps a eu bonne grace de dire, que les Aſtrologues traittoient à peu prés noſtre eſprit, comme les Poëtes feignent que Promethée fit Jupiter. Ils content que Promethée luy preſenta pour vi-

*L. 5. adv. Mathe.*

*Verul. lib. 3. de augm. ſc. c. 4.*

ſtime, un bœuf grand & beau à la verité, mais qui n'avoit que la peau, le dedans eſtant rempli de foin au lieu de la chair qu'il en avoir oſtée. Il n'y a rien auſſi de plus agreable que l'exterieur de l'Aſtrologie, elle fait à croire d'abord, qu'elle rendra compte non ſeulement de tout ce qui ſe paſſe au Ciel, mais en conſequence des moindres évenemens d'ici bas. Le malheur eſt qu'on ſe trouve bien trompé, quand au lieu de viandes ſolides on reconnoiſt qu'elle n'en donne que de creuſes; & que tout ce qu'elle debite n'eſt appuïé que ſur des fantaiſies de gens qui avancent tout ce qu'ils croïent bien imaginé, & ne prouvent rien, ſe contentans de remplir le Ciel & la terre de plus de fables, que ne firent jamais les Poëtes. I.

Que ſi les Judiciaires ſe meſloient ſeulement de dire des choſes ridicules, comme ſont celles que nous venons de rapporter, peut-eſtre ſuffiroit-il de s'en moquer. Mais quand ils paſſent juſques à déterminer, outre le contingent & le fortuit, ce qui dépend abſolument de noſtre volonté; & qu'en oſtant la liberté de nos actions, ils les privent de toute la bonté ou malice morale qu'elles peuvent avoir, c'eſt alors qu'on ne ſe doit plus taire, & qu'il faut declamer contre de ſi dangereuſes maximes, auſſi bien que contre leurs impietez. Je ſçai aſſez qu'ils ont accouſtumé de dire, que les Cieux ne font qu'incliner ſans forcer perſonne, & que

*Mariana l. 17. hist. c. 17.*

*Virtudes vencen señales*, selon le proverbe des Espagnols, qui me fait souvenir de ce qu'un Juif répondit à Pierre Roy de Castille, sur le reproche qu'il luy faisoit des fausſetez de l'Astrologie, que si l'on suë bien quand on veut en hyver dans une estuve malgré la rigueur du Ciel, ce n'est pas merveille qu'on luy puisse resister en assez d'autres choses. En effet, Ptolomée a reconnu luy-mesme que le Sage estoit capable de donner la loy aux Astres; adjoustant dans son Centiloque qu'on doit prendre les regles de la Judiciaire, comme tenant le milieu entre le possible & le necessaire. Mais toutes ces protestations ne sont faites que pour oster le scrupule à ceux qui feroient sans cela conscience d'écouter les Astrologues; & elles n'empeschent pas qu'en toutes occasions, & par tous leurs axiomes ils ne prononcent aussi resolutivement, que si au lieu d'animaux libres & raisonnables, nous n'estions, selon la conception de Phavorin, que de vrayes marionettes, attachées aux Astres par des influences comme par des cordes, de qui nous receussions tous nos mouvemens, sans en avoir aucun de propre. Et veritablement si le Ciel ne peut estre signe que des choses necessaires, & dont il est la cause, selon la doctrine de S. Thomas, puisqu'autrement ce seroit un signe trompeur; il faut ou nier absolument que les Astrologues voyent au Ciel les signes de ce qui nous doit arriver,

*A. Gell. l. 14. c. 1.*

*2. 2. qu. 95. art. 5.*

& de ce que nous devons faire; ou confesser I.
que le mesme Ciel est la cause de toutes nos actions, & que nous en sommes aux termes que disoit ce Philosophe Gaulois. Pour bien reconnoistre quelle opinion ils ont de ces signes, & s'ils les prennent seulement pour signes d'inclination & non de force, de choses possibles & contingentes, & non pas de celles qui sont necessaires, je coucherai ici quelques-uns de leurs aphorismes, qui nous osteront tout sujet d'en douter; & nous ferons voir avec combien d'impieté ils ont traitté les matieres divines, sous ce faux pretexte d'entendre mieux ce qui est du Ciel que le reste des hommes.

C'est la creance de tous ceux qui admettent un Paradis, que le merite des bonnes actions y trouve sa recompense, comme l'Enfer est pour la punition des mauvaises. Mais si nous en croyons les dresseurs de Genethliaques, la nativité y fait plus que tout le cours de la vie. Celuy qui naistra, dit Maternus, ayant Saturne dans la maison du Lyon, son ame ira droit en Paradis, quand il mourra.

Quiconque priera Dieu, adjouste Aponensis, lors que la Lune est conjonte à Jupiter dans le Lyon, quelque chose qu'il demande il est assuré de l'obtenir.

Il suffit, selon Albumasar, d'avoir en son theme la Lune jointe à Jupiter dans la teste du Dragon, pour estre assurez que Dieu ne nous peut rien refuser.

C'eſt mal fait que de ne pas chomer le Samedi, veu qu'à l'égard meſme des Chreſtiens, ce jour attribué à Saturne ne peut eſtre que malheureux. Telle eſt l'opinion de Roger Baccon, & je remarquerai ſur ce ſujet ce que quelques-uns ont écrit de cette Planete de Saturne, qu'elle eſtoit ſi fort apprehendée par les Chaldeens, qu'ils luy ſacrifioient les enfans ſous le nom de Moloch, ou Melech, c'eſt à dire Roy, & de Baal qui ſignifie Maiſtre & Seigneur en leur langue; d'où ils penſent que les Grecs & les Latins ont pris occaſion de mettre dans leurs fables que Saturne devoroit ſes enfans.

Nous devrions aux élections des Papes invoquer Mercure, ſi nous en croyons Bonat en ſa Preface ſur la theorie des Planetes: & ſi nous voulions extraire toutes les impertinences ſemblables, qui ſe trouvent dans la Somme Anglicane, dans Omar, Haly, Alcabice, Villeneufve, Schoner, & les autres Profeſſeurs d'une telle doctrine, ce ne ſeroit jamais fait. Voici qui fera voir avec quel reſpect ils ſe comportent au poinct de la Religion.

Si les Gemeaux, diſent-ils, aſcendans avec Mercure & Saturne dans le ſigne du Verſe-eau, rempliſſent la neufiéme maiſon, il eſt impoſſible qu'il n'en naiſſe un Prophete. Et Mars bien placé dans la meſme neufiéme maiſon du Ciel, donne le pouvoir de chaſſer les Demons du corps des

possedez. C'est pourquoi Tiberius Russilianus, & le Cardinal d'Ailli dit *Petrus de Alliaco*, aprés Albert le Grand, ont bien osé faire l'horoscope de nostre Seigneur, où Hieroſme Colombe trouve que toutes ses vertus sont visibles; Cardan, que son genre de mort y est tout écrit, dans une mauvaise position de Mars; & le Rabin Bechai, qui ne s'accorde nullement ici avec Cardan, que tout est plein de merveilles dans cette admirable geniture; tant ce que nous avons déja observé est veritable, qu'ils font dire à leurs aphorismes ce que bon leur semble. Le Juif Abraham se fondoit aussi sur cette belle Philosophie, quand il prediſoit la naissance du Messie en mil quatre cens soixante & quatre, assurant que puisque cette année auroit la mesme face du Ciel, qui se trouva lors que Moyse tira d'Egypte le peuple d'Israël, on verroit sans doute le Messie qui luy doit succeder, & qui n'estoit pas encore venu selon sa creance. Albumasar avoit déja assuré que la Religion Chrestienne finiroit quatre ans devant, à sçavoir en mil quatre cens soixante. Car toutes les Religions aussi bien que les Empires trouvent leurs destinées dans les Astres au compte des Judiciaires, dont il y en a qui font Saturne auteur de la loy Judaïque, d'où vient le jour du Sabat des Juifs au Samedi, & ce que nous les voyons sujets à tant de miseres. Venus parmy ces Astrologues a causé le Mahu- I.

metiſme ; c'eſt pourquoi le Vendredi y eſt reſpecté, & la luxure eſtimée la plus grande felicité de ce monde, & de l'autre vie. Pour la Religion Chreſtienne elle eſt fille du Soleil dans leurs Livres, ce qui fait que nous avons mis noſtre Dimanche au jour dominé par cette Planete, qui a rendu Rome, ville Solaire, ſa ville ſainte, & donné aux Cardinaux qui y reſident la couleur rouge qui eſt toute Solaire auſſi, tant ces reſveries que rapporte le Cardinal d'Ailli ont eſté inſolentes. Mais Cardan en diſcourt un peu autrement dans ſon Supplément des Ephemerides, où il ne convient que de Saturne pour cauſe efficiente du Judaïſme. Mars & la Lune, s'il en eſt creu, ont fondé la Religion Payenne ; le Soleil & le meſme Mars la Mahometane ; & Jupiter avec Mercure la Chreſtienne ; ſurquoi il dreſſe ſes jugemens temeraires de la durée de toutes. C'eſt ainſi qu'une ſcience imaginaire & trompeuſe a engendré de veritables & damnables erreurs aux choſes divines ; ce qui devroit eſtre ſuffiſant pour la faire deteſter, quand ſes predictions auroient d'ailleurs quelque certitude dans les autres matieres purement humaines. Il eſt temps de monſtrer par une induction contraire à celle dont elle s'eſt vouluë ſervir, qu'en tout ce que ſes profeſſeurs promettent, il y a toûjours de la fauſſeté ou de la fraude manifeſte ; ſi la Fortune ne les fait donner parfois dans quelque ſuccés veritable,

comme

comme des aveugles qui frappent hazardeuſement le but, & comme ceux qui rencontrent la nuict ce qu'ils vont cherchant à taſtons. I.

Tous ceux qui ont parlé contre la Judiciaire, ont tant remarqué de fauſſes propheties de cet Art, que je me contenterai de renvoyer ceux qui les voudront voir en grand nombre à ce qui en a eſté écrit, & notamment au Chapitre premier du Livre cinquiéme de Jean Pic de la Mirandole. Ce me ſera aſſez d'obſerver ici par quels moyens les Aſtrologues & leurs ſuppoſts ont taſché d'autoriſer leurs fourberies, rapportant des exemples ſur cela pris de l'Hiſtoire, tant ancienne que moderne, qui ſuffiront à mon avis pour former une induction plus forte que la leur. Déja c'eſt une choſe conſiderable, que beaucoup d'entre eux ont taſché de faire reüſſir leurs predictions par des voyes qui montrent bien qu'ils ne ſe fioient gueres en celles du Ciel, & qu'ils exerçoient leur meſtier comme une pure charlatanerie. Cardan ayant prognoſtiqué l'an, & le jour qu'il devoit finir, ſe laiſſa mourir de faim y eſtant arrivé, afin de conſerver ſa reputation, pour le moins a-t-on écrit que ce fut l'opinion commune de ce temps-là. *Thuan. l. 62. hiſt.*

Le jeune Noſtradamus qui ſe meſloit de parler de l'avenir comme Michel ſon pere, deſirant ſucceder à ſon credit, ſe hazarda de predire que le Pouſſin qui eſtoit aſſiegé periroit par le feu, & pour eſtre trou- *Aubigny tom. 2. hiſt. l. 2.*

vé veritable, on le vit lors de sa prise dans le pillage qui mettoit le feu par tout : ce qui fascha tellement le sieur de Saint Luc, qu'il luy fit passer son cheval sur le ventre & le tua. Il y en a aussi qui se plaisent à aider si bien aux Astrologues, qu'ils font tout ce qu'ils peuvent pour executer leurs resveries. Nous en avons une preuve notable dans Suetone, où il parle de ce merveilleux pont de vaisseaux que fit Caligule de Baïes à Poussole. Le Mathematicien Trasylle, dit-il, reconnoissant l'inclination de Tibere, qui luy faisoit souhaitter qu'un sien neveu luy succedast plûtost que Caligule, l'assura que celuy-ci traverseroit aussi-tost à cheval le golphe de Baïe, que de parvenir à l'Empire. Caligule estant Empereur, se souvint de ce que cet Astrologue avoit dit, & prit plaisir à faire ce pont, sur lequel il passa le golphe plusieurs fois à cheval & en caroſſe pour accomplir sa prophetie. Le mesme Auteur remarque qu'Othon fit toutes ses brigues pour entrer en la place de Galba, encouragé par un autre Mathematicien nommé Seleucus, qui luy fit concevoir cette grande esperance, comme telles personnes en donnent toûjours abondamment à ceux qui la peuvent recevoir. Spartian écrit que Severe épousa exprés une Julie, de Syrie, parce que les Chaldeens trouvoient sur son theme qu'elle devoit estre femme d'un Roy. Mais les interpretations violentes qu'on donne à la pluspart

*In Calig. cap. 19.*

*In Oth. cap. 4.*

*In Sev. & Geta.*

de leurs paroles, comme autrefois aux Oracles, quand il y a moïen de leur acquerir quelque couleur de verité, ſont celles qui les mettent dans la plus haute reputation. En voici quelques exemples, que je ne garantis pas pourtant de telle ſorte, qu'on n'en puiſſe prendre une bonne partie, comme faits à plaiſir & ſans fondement. Nous avons dans noſtre Hiſtoire que le Roy Dagobert chaſſa les Iuifs de France à la priere de l'Empereur Heraclius, qui eſtoit des plus addonnez à la Judiciaire, & qui les bannit de meſme de tout l'Empire. Et pource que quelque temps aprés Heraclius fut attaqué par les Sarrazins qui ravagerent ſes Eſtats, on dit qu'il avoit leu dans les Aſtres que le peuple circoncis luy cauſeroit tout ce malheur, ayant pour cela perſecuté les Juifs, au lieu qu'il ſe devoit prendre garde des Sarrazins. Un Mathematicien aſſura, voyant la nativité de l'Empereur Conſtans, qu'il mourroit dans le giron de ſa mere. Il fut tué dans un bourg aſſez proche d'Eſpagne, qui portoit le nom d'Helene, & d'autant que Conſtans avoit ſon ayeule du meſme nom, on voulut que l'Aſtrologue euſt fort bien rencontré. Un autre ayant répondu à cette infortunée Jeanne Reine de Naples ces deux paroles Latines *nubes alio*, elles furent interpretées des quatre maris qu'elle eut, André Prince de Hongrie, Louïs Prince de Tarente, Jacques Prince de Majorque, & I.

*In vita Dagob. c. 25. & Chron. Fredeg. cap 65. & 66.*

Othon de Brunſvic Prince Aleman, parce que les lettres capitales de leur nom ſe trouvent dans ce terme *alio*. Merlin ſe joüa des lettres de la meſme façon, prediſant au Roy d'Angleterre Edoüard Quatriéme, que l'un de ſes deux freres envahiroit le Royaume au prejudice de ſes enfans, & que le nom de cet uſurpateur commençoit par un G. Edoüard fit là deſſus ſuffoquer dans un tonneau de malvoiſie ſon frere George Duc de Clarence. Et il ſe trouva dépoſſedé par Richard Duc de Gloceſter ſon autre frere, qui tua ſes enfans, donnant grande vogue à la prophetie de Merlin. Alvaro de Luna cet abſolu favori de Jean Second Roy de Caſtille, dont il poſſeda trente ans entiers les bonnes graces, avoit eſté adverti par un Judiciaire *que ſu muerte ſeria en Cadahalſo*. Il creut qu'il retarderoit la mort dont il eſtoit menacé, en s'abſtenant d'aller en un ſien village vers Tolede qui porte ce nom de *Cadahalſo*. Mais ayant eu la teſte tranchée ſur un échaffaut, que les Epagnols appellent auſſi *cadahalſo*, on creut qu'il s'eſtoit equivoqué ſur le mot, & que ſa mauvaiſe fortune qu'il ne pouvoit éviter, ou plûtoſt ſa trop grande proſperité, ne luy avoient pas permis de le prendre en ſon vrai ſens. On avoit predit de meſme au Roy Ferdinand d'Arragon, que ſa fin ſeroit en Madrigal. Cela l'empécha d'y aller voir deux ſiennes filles naturelles fort bonnes Religieuſes, & qu'il

*Mariana l. 22. hiſt. cap. 13. &c. Sandou. lib. 1. c. 63.*

*Sandou. lib. 1. cap. 63.*

aimoit tendrement, jusques à ce qu'estant mort en Madrigalejo, chacun se persuada qu'il luy avoit esté impossible d'échapper sa destinée ; aussi bien qu'à Pompée qui fut tué dans une barque au pied du Mont Cassius, aprés avoir esté adverti de se prendre garde de Cassius, par un de ces anciens Oracles qui estoient pleins de semblables allusions. Antoine de Leve estant fort vieil, donna conseil à l'Empereur Charles-Quint d'entrer en France en mil cinq cens trente-six, s'en promettant la conqueste sur ce qu'un de ces Astrologues luy avoit assuré qu'il y mourroit, & seroit enterré dans Saint Denis. Il pensa là dessus qu'il chemineroit victorieux au moins jusques à Paris, & que ne pouvant recevoir de plus glorieuse sepulture que dans Saint Denis, où sont celles de nos Rois, il devoit porter son maistre à cette entrepriſe. En effet, il deceda en Provence par où il avoit commencé cette expedition, l'une des plus malheureuses de Charles-Quint ; & pour le reste de la prophetie elle eut son effet, en ce qu'il fut porté jusques dans Saint Denis de Milan, qui fut le lieu de son dernier repos. Nos peres virent la Reine Catherine de Medicis, qui fit bastir une maison hors de la Paroisse de Saint Germain où est le Louvre, & qui n'alloit que tres-mal volontiers à Saint Germain en Laye, ne s'y arrestant jamais, à cause qu'un Mathematicien luy avoit fait entendre qu'elle cour-

I.

*Dion. Cassius l. 42.*

*Sand. lib. 23. cap. 7. & 11.*

*Thuan. l. 94. hist.*

roit fortune de mourir à Saint Germain. Quelques-uns obſerverent en ſuite, que lors qu'elle rendit l'ame dans Blois, elle eſtoit aſſiſtée par l'Abbé de Charlieu, qui ſe nommoit Julien de Saint Germain, & ils firent paſſer cela pour un evenement fort à l'avantage de l'Aſtrologie Judiciaire. Cette Princeſſe avoit auſſi eſté menacée par quelque autre impoſteur des ruines d'une maiſon, dont il eſtoit à craindre qu'elle ne fuſt accablée. Cela a fait écrire, qu'elle dit en mourant à Blois, dans les confuſions que chacun ſçait ; Je ſuis accablée des ruines de la maiſon, faiſant alluſion à ce qui luy avoit eſté predit, dont elle voyoit aſſez l'accompliſſement.

*Aubign. tom. 3. lib. 2.*

N'a-t-on pas interpreté de meſme ce qu'on avoit promis au Duc de Savoye, qu'en l'an mil ſix cens il n'y auroit point de Roy en France ? comme veritablement il ne s'y en trouva pas, au grand regret du Duc, qui l'entendoit, ce dit-on, d'une bien differente façon. Et ne s'eſt-il pas rencontré des perſonnes qui ont voulu que la mort du Mareſchal d'Ancre fuſt conforme à toutes les differentes predictions qui en avoient eſté faites ? Car les uns trouvoient par ſa Geniture qu'il devoit eſtre pendu, d'autres qu'il ſeroit tué d'un coup de piſtolet, quelques-uns qu'il ſeroit noyé ; il y en avoit qui le menaçoient du feu, & il s'en trouva qui l'aſſurerent qu'il ſeroit mis en terre. Or tout cela, diſent-ils, s'eſt trouvé veritable en

*Thuan. l. 125. hiſt.*

*Bapt. le Grain 2. dec. l. 10.*

la fin de ce miſerable homme, où les quatre Elemens ont participé à ſa ſepulture, & où toutes ces choſes ont eſté executées les unes aprés les autres. C'eſt ainſi que les hommes ſont pour la pluſpart ingenieux à ſe tromper eux-meſmes, & que pour peu d'invention qu'il y ait dans un conte de cette nature, ils le reçoivent facilement pour une hiſtoire authentique. Car outre qu'apparemment il y a fort peu de verité en tout ce que nous venons de rapporter; encore peut-on dire, que bien qu'on en demeuraſt d'accord, il n'y auroit nulle apparence d'attribuer ces deſignations de noms propres, qui ont donné lieu à tant d'équivoques, à la ſcience du Ciel; ſi ce n'eſt qu'on y admette des characteres en toutes langues, ſemblables à ceux des Rabins dont nous avons tantoſt parlé. Mais ſi les Judiciaires ſont ridicules à vouloir faire valoir leur Art par ces predictions particulieres, ils ne le ſont pas moins en beaucoup de generales. Stoflerus & quelques autres, ſe meſlerent d'annoncer un deluge qui devoit eſtre en mil cinq cens vingt-quatre, & cependant cette année-là fut ſi ſeiche, que Cardan a obſervé qu'on ne vit pas ſeulement un nuage au Ciel pendant tout le mois de Fevrier, auquel cette inondation devoit arriver. Combien de fois nous ont-ils menacez de la fin du monde? Et ce qui eſt bien plaiſant, n'a-t-on pas veû l'un d'entre eux qui l'aſſuroit le plus, dreſſer

neantmoins des Ephemerides pour vingt-trois ans, par delà le terme qu'il avoit donné à la consistence des Cieux, & de la Terre? Un certain Arnaud Espagnol intimida tous ceux qui l'écouterent sur la venuë de l'Ante-Christ, qu'il tenoit pour indubitable l'an mil trois cens quarante-cinq; & il y en a qui se sont souvent fait regarder depuis en debitant de semblables marchandises, qu'on sçait estre expressément defenduës dans l'Evangile. Cambdenus a mis dans son Histoire, que les Mathematiciens d'Allemagne ne se contentoient pas de dire, que l'année mil cinq cens quatre-vingt huit seroit pleine de merveilles, mais qu'ils la nommoient la climacterique du monde. On les pourroit tous convaincre de vanité par un nombre infini de semblables impostures, s'il en estoit besoin. Je m'en abstiendrai aussi bien que d'en venir aux exemples particuliers de ceux qu'ils ont abusez; puisque, comme j'ai dit, ce sont choses déja faites par ceux qui ont traitté ce sujet plus au long que moy. Je ne puis pourtant m'empescher que je ne donne ici le témoignage de Ciceron, pour tout ce qui peut toucher l'Histoire ancienne. Il écrit que les trois plus grands hommes de sa Republique, Pompée, Crassus, & Cesar, avoient esté assurez par plusieurs Chaldeens, qu'ils ne mourroient que chez eux, comblez de gloire, de biens & d'années, & cependant ils perirent tous trois d'une

*Reg. Elis. l. 3.*

*Lib. 2. de Divin.*

d'une façon qui fit bien voir qu'on ne se doit jamais amuser à de si temeraires promesses. Seneque s'en moque gentiment, quand il introduit Mercure qui prie les Parques de souffrir qu'enfin les Mathematiciens ayent pû dire une fois la verité, aprés avoir faussement condamné à la mort Claudius, autant de fois qu'il s'estoit écoulé non seulement d'années, mais de mois, depuis qu'on l'avoit élevé à l'Empire. Pour ce qui regarde nostre temps, ce me sera assez de nommer, comme pour aller du pair avec ces anciens, un Charles-Quint Empereur, un François Premier, & un Henri Huitiéme, Rois de France & d'Angleterre, tous trois de mesme âge, & dont les nativitez furent faites par les plus celebres Astrologues de leur siecle, qui les menaçoient de mort violente; & neantmoins chacun sçait qu'ils ne l'ont euë que naturelle; ce qui monstre bien que la Judiciaire d'apresent n'est pas mieux fondée que celle du temps passé. S'il estoit besoin de cotter encore quelque chose de plus recent, je rapporterois ce que m'a dit, touchant le siege de Breda en mil six cens vingt-quatre, un homme de consideration, & que je nommerois si je ne craignois de luy déplaire. Il fut assuré dans Anvers par l'un de ceux qui font aujourd'huy profession de voir le plus clairement l'avenir dans les Astres, que le Marquis de Spinola avoit assiegé Breda sous une telle constitution du Ciel, qu'il

I.

*In ludo de morte Claud.*

luy estoit du tout impossible de la prendre. L'evenement fit reconnoistre à mon Auteur, qu'il se passoit beaucoup de choses en terre qui ne se voyoient pas bien distinctement là haut avec les lunettes de cet Astrologue. En verité, nous avons tous les jours tant de témoignages semblables de ceux de son mestier, qu'il y a dequoi trouver estrange que des esprits solides se puissent ranger de leur parti, & faire plus d'estat de deux ou trois predictions qui se sont rencontrées hazardeusement veritables, que d'un nombre innombrable de fausſetez qu'ils debitent par tout effrontément. Caton disoit qu'il ne pouvoit comprendre comment deux de ces Haruspices, ou de ces Augures de son temps, qui se mesloient d'annoncer les choses futures en considerant les entrailles des animaux, ou le vol des oiseaux, se pouvoient rencontrer par les ruës sans se mettre à rire, veu qu'ils sçavoient fort bien que toute leur profession n'alloit qu'à piper le monde. Je pense que nous avons sujet de nous estonner autant des Judiciaires, s'ils peuvent faire bonne mine en se voyant, & principalement aprés la confession de Cardan l'un de leurs coryphées, & celuy qui leur a seul plus fourni d'axiomes que tous ceux qui l'ont precedé. Il avouë dans son Livre de la Prudence civile, que des six choses qui luy avoient causé le plus de prejudice dans le cours de sa vie, l'une estoit d'avoir adjousté foy à l'Astrologie,

*Cicl. l. 2. de divin.*

C. 130.

Que si cette mauvaise creance a pû estre I.
tellement importante à un Medecin, chacun peut assez juger combien elle peut causer de maux à un Prince. L'Histoire d'Espagne porte, que rien ne precipita si fort Alphonse le sçavant Roy de Castille dans les malheurs dont il fut accablé; que de s'estre imaginé d'avoir reconnu dans le Ciel qu'on le dépossederoit. Car cette fantaisie le rendit d'abord si défiant, & en suite de cela tellement cruel, qu'on ne le put plus souffrir. Voici un autre exemple plus nouveau, qui fera voir aux Grands s'ils doivent avoir tant d'assurance en la Judiciaire. Vvalstein, ce General de qui la puissance fut mesme redoutable aux siens, receut avis de ne se pas tant fier comme il faisoit en Picolomini. Au lieu de profiter de ce conseil, il s'en moqua, & dit à son beau-frere, l'un de ceux qui le luy donnoient, qu'il avoit reconnu dans la nativité de Picolomini une disposition de Planetes si conforme à celle de son propre theme, qu'il n'estoit pas possible qu'une personne de cette naissance, & si unie à luy par les Astres, le pûst jamais trahir. Si est-ce que cette égalité d'horoscope n'empescha pas que Vvalstein ne receust bien-tost aprés, comme tout le monde à sceu, la peine de sa trop grande confiance.

Ce sont les exemples & les raisons qui me font croire qu'on ne sçauroit donner trop d'aversion à Monseigneur le Dauphin

d'une ſcience qui luy pourroit eſtre ſi prejudiciable s'il s'y arreſtoit tant ſoit peu, comme le mépris qu'il en fera peut au contraire ſervir merveilleuſement à ſes peuples. Il la luy faut de bonne-heure repreſenter comme l'une des filles de Cham, cet enfant maudit de ſon pere, qui en donna les premiers elemens au monde, & qui fut pour cela, ſelon l'opinion de quelques-uns, ſurnommé Zoroaſtre. Il luy faut faire comprendre que ſi les Aſtres ſont inanimez, conformément à la doctrine la plus receuë, ils ne peuvent agir que ſur les corps; & que quand ils ſeroient accompagnez de quelque intelligence, ce ne ſeroit jamais pour cauſer du mal à perſonne. Mais ſur tout il ne doit pas ignorer, qu'encore que Dieu ait privilegié le Ciel d'une quinte Eſſence, de meſme que les Rois ont accouſtumé de donner des prerogatives à la ville capitale de l'Eſtat, à cauſe qu'ils y font leur plus ordinaire ſejour: Si eſt-ce que toutes les influences des Cieux n'ont aucun pouvoir ſur la partie principale qui nous compoſe, & toute cette milice du Ciel, comme parle l'Eſcriture ſainte, ne ſçauroit forcer noſtre volonté, ni nous contraindre de faire contre noſtre gré la moindre action, qui n'auroit plus ni bonté, ni malice morale quelconque, s'il s'y trouvoit de la violence. Et pource que la Judiciaire a pretendu dés le commencement, qu'elle augmentoit le bien, & diminuoit le mal futur par ſes

predictions, je finirai en me ſervant encore d'un des argumens de Phavorin, qui prouve directement le contraire. Le bien, dit-il, qu'annoncent les Aſtrologues, nous fait deſeſperer s'il ne vient point, & quoiqu'il nous arrive enfin, l'attente en eſt ennuïeuſe, outre que l'eſperance qu'on a euë quelque temps a déja moiſſonné ce qu'il y a de plus ſenſible, & de plus pur, dans la joye qui accompagne un bien ineſperé. Que ſi c'eſt du mal dont ils nous menacent, l'imagination nous le fait reſſentir avant que de le recevoir, ſi tant eſt que leur conjecture ſe trouve veritable; & s'ils ſe ſont trompez, comme il arrive preſque toûjours, nous n'avons pas laiſſé de nous rendre miſerables ſans ſujet, par cette vaine crainte du mal, qui ne touche ſouvent pas moins que le mal meſme. Ce double dilemne eſt ſi precis, que nous ne pouvions terminer noſtre matiere par rien qui la touchaſt de plus prés. I.

*A. Gell. l. 14. c. 1.*

POUR PARLER maintenant de la Chymie, il faut d'abord que je m'arreſte un peu ſur la ſignification du mot, parce qu'à le prendre pour l'Art qui s'occupe à la diſſolution & à la coagulation des corps naturels, je penſe qu'il nous deſigne l'une des plus conſiderables parties de la Phyſique. La Chymie qui ſe contente de travailler, tant ſur les plan-

DE LA CHYMIE

tes, & les vegetaux, que sur les mineraux & les metaux, pour les resoudre autant que faire se peut en leurs premiers principes, n'a rien que de fort digne d'un esprit philosophique. Toutes les operations qui se font par son moyen, & selon ses regles, meritent autant d'attention qu'aucune autre qui dépende de quelque science que ce soit. Et ceux qui s'addonnent à cette sorte d'estude par une pure affection de s'informer des secrets de la Nature, découvrent tous les jours mille merveilles dans leurs fourneaux; qui ne se voyent point ailleurs, & qui outre leur rareté peuvent estre de tres-grande utilité à la vie. Mais pource que beaucoup n'estiment la Chymie qu'autant qu'elle s'applique à la transmutation des metaux, & qu'il y a des personnes qui ne nomment Chymistes & Philosophes par excellence, que ceux qui travaillent au grand œuvre comme ils parlent, & qui cherchent la Pierre Philosophale; je declare que ce n'est qu'à ceux-ci à qui j'en veux, & qu'il n'y a que cette derniere espece de Chymie dont je condamne la vanité, & contre laquelle je croye qu'on doive donner des preservatifs à Monseigneur le Dauphin. Car on ne peut pas dire qu'il n'y ait que de petits compagnons qui se plaisent à ce mestier, & qu'à cause qu'on ne voit gueres que des gens de basse estoffe qui se noircissent en soufflant & maniant le charbon, les grands Princes

ne soient jamais touchez du desir de posse- I.
der cette pierre imaginaire. Il y auroit peut-estre plus de Midas que de Salomons au monde, & plus de Souverains qui souhaitteroient ce threſor, que la Sageſſe, s'ils croyoient le pouvoir obtenir. Quoiqu'il en ſoit, nous ſçavons que l'Empereur Rodolphe dernier n'avoit rien de plus à cœur que cette inutile recherche. Cabrera confeſſe que Philippe Second emploïa de grandes ſommes d'argent à faire travailler les Chymiſtes aux converſions des metaux; qui luy fixerent & congelerent enfin du Mercure tranſmuable en argent, à ce qu'il dit, quoiqu'avec ſi peu de profit que l'invention en fut mépriſée. Et nous avons veû depuis peu des hommes aſſez inſolens, pour s'addreſſer aux premiers Miniſtres de cét Eſtat là deſſus, & pour impoſer aux yeux meſmes du plus grand Roy de la terre, comme fit autrefois Arnauld de Ville-neufve à toute la Cour de Rome, & ce fameux Bragadin au venerable Senat de Veniſe. Il eſt donc raiſonnable que nous taſchions de nous oppoſer à de ſemblables attentats, & que nous monſtrions, qu'ainſi qu'il n'y a rien de plus charmant, il n'y a rien auſſi de plus faux, que ce que promettent les Chymiſtes à ceux qui ſe donnent la patience de les écouter. Et veritablement, il ne faut pas s'eſtonner que leurs promeſſes ayent tant de pouvoir ſur ceux qui peuvent mieux que perſonne employer l'or

*Lib. 12. hiſt. c. 23.*

*Pencir. c. de Alch.*

& l'argent, & qui en ont auſſi le plus de beſoin, ſelon que nous l'avons fait voir tantoſt au diſcours des Finances.

*Iul. Capitol. Herod. lib. 3.* L'un des Antonins, ſurnommé le Pieux, diſoit que la Philoſophie, ni l'Empire, ne nous oſtoient pas les affections. C'eſt pour cela que les Princes reſſentent comme les autres hommes, ce deſir commun de poſſeder un metal, de qui les fourmis, les choucas, & les grifons nous envient la jouïſſance. Sans mentir, il y a peu de perſonnes qui croyent que les chaiſnes d'or ne ſoient que pour des eſclaves, comme le penſoit ce Roy d'Ethiopie dont parle Herodote. Pline n'a remarqué en toute la terre, qu'une miſerable bicocque ſur le Tigris où l'or fuſt mépriſé. Et nous ſçavons que les Philoſophes auſſi bien que les Poëtes, ont nommé les bons ſiecles des ſiecles d'or. Mais les grands deſſeins des Monarques, & la neceſſité de leurs importantes affaires, augmentent juſques à l'infini la paſſion des richeſſes, & ils en ſont touchez d'autant plus fortement; que leur condition eſt relevée pardeſſus celle des particuliers. Auſſi ſont-ils excuſables en cela, puiſque l'Hiſtoire de tous les Empires nous apprend, qu'ils n'ont eſté conſiderables, & ne ſe ſont gueres maintenus, que par le moyen des threſors quand ils ont pû s'en prevaloir. Tantale n'aſſura la Royauté dans la famille des Pelopides ſes ſucceſſeurs, que

*Ibid.*

*Lib. 6. nat. hiſt. cap. 27.*

*Sen. ep. 115.*

par le ſecours des mines du Mont Sipile de Phrygie, qui leur valoient infiniment. Celles de Pangée, qui eſt une autre montagne dans la Thrace, donnerent moyen à Cadmus ce fameux Roy de Phœnicie, d'executer tout ce qu'il fit. D'autres mines dont on voyoit encore des reſtes auprés d'Abydes du temps de Strabon, rendirent Priam le plus glorieux Prince de ſon ſiecle. Midas le fut du ſien, & eut la reputation de convertir tout en or, à cauſe de celuy qu'il tiroit du Mont Bermius. Bref, Gyges, Aliattes, & Crœſus, ſe virent dans l'opulence dont toute l'Antiquité a tant parlé, par le ſeul revenu des mines de Lydie ſituées entre les villes de Pergame & d'Atarnée. Diodore obſerve que les Carthaginois obtenoient toutes leurs victoires avec des armées compoſées de ſoldats eſtrangers, qu'ils levoient à prix d'argent, celuy qu'on tiroit des terres metalliques où ils faiſoient continuellement travailler eſtant ſuffiſant pour payer leur ſolde. L'Empire des Macedoniens doit ſon eſtabliſſement à l'or de Chryſite, dont Philippe ſe ſceut prevaloir ſi à propos, qu'ayant ſubjugué la Grece, il rendit toutes choſes faciles à ſon fils Alexandre. Et pour ne rien dire de celuy d'Ophir; qui fit renommer Salomon pardeſſus tous les Rois de la terre; qui ne ſçait que les richeſſes du nouueau monde donnerent l'ambition à Ferdinand

I.

*Lib. 14. Geogr.*

*Lib. 5. Hiſt.*

& à ſes ſucceſſeurs de ſubjuguer l'ancien, qu'ils pouvoient meſme acheter dans l'abondance où ils ſe virent, s'il eût eſté expoſé en vente, & ſi les Eſpagnols eſtoient capables de fonder une Monarchie univerſelle, ce que nous avons fait voir ailleurs n'eſtre pas de leur portée, ni du Genie d'une Nation haïe de toutes celles de la terre. Tant y a que ces remarques ſont ſuffiſantes pour prouver que les Souverains ont raiſon de rechercher avec plus de paſſion que perſonne, ces precieux metaux, puiſque leur ſon a le meſme pouvoir de reünir ſous leur puiſſance le reſte des hommes, qu'à celuy de l'airain de raſſembler des abeilles preſtes à ſe diſſiper. Je ne trouve donc pas eſtrange s'ils tentent toutes les voyes poſſibles pour recouvrer des Finances, & il ſemble que les Gouvry avoient pris un pretexte bien puiſſant pour attirer le feu Roy de la Grande Bretagne, qui ne l'eſtoit encore que de l'Eſcoſſe, au lieu de leur damnable conſpiration, lors qu'ils luy promirent de luy faire voir chez eux un threſor qui s'y eſtoit trouvé, & dont ils le vouloient mettre en poſſeſſion. Mais il faut que ceux de ſa condition prennent garde qu'on ne les repaiſſe pas de vaines eſperances ſur le ſujet que nous traittons, & que pour des choſes reelles on ne leur debite pas des chimeres; ce qui eſt non ſeulement injurieux, mais encore de conſequence, à cauſe des mau-

*Thuan. lib. 124. hiſt.*

vais effets qui en arrivent, & veu les dangereuſes ſuites qu'ont eu ſouvent de telles impoſtures. Rien n'engagea tant Neron dans les furieuſes dépenſes dont il penſa ruiner l'Empire, que la promeſſe qu'il receut d'un Chevalier Romain, de luy faire trouver dans de certaines cavernes d'Afrique les richeſſes immenſes que Didon y avoit autrefois tranſportées de Tyr, fuïant la perſecution de ſon frere. Or qu'y a-t-il de comparable en tout cela aux promeſſes de la Chymie, qui vont, comme chacun ſçait, au delà de tout ce qu'on ſe peut imaginer. C'eſt pourquoi elles ſont auſſi ſans comparaiſon plus à craindre que toutes les autres, ſi elles ſe trouvent trompeuſes. Voyons pour reconnoiſtre mieux ce qui en eſt, de quelles vrai-ſemblances ceux qui plaident pour elle accompagnent ordinairement leur diſcours. I.

*Suet. in Ner. art. 31.*

L'art de multiplier l'or eſt tellement ancien dans leurs Livres, qu'Eſdras ſi on les en croit a parlé de la poudre dont il ſe fait, qui eſt ſans doute cette poudre de projection des Philoſophes Chymiques. Pluſieurs ont penſé que Salomon n'envoïoit en Tarſis que pour ne pas donner à connoiſtre ce qu'il vouloit tenir ſecret, & pour en rapporter quelques raretez ſeulement, parce qu'en effet toutes ſes magnificences eſtoient fondées ſur la Pierre Philoſophale qu'il poſſedoit, & dont ils veulent qu'il ait parlé au ſeptiéme Cha-

*Lib. 4. cap. 8.*

pitre de ſa Sageſſe. C'eſt une choſe certaine, à leur dire, que la pluſpart des fables anciennes ne couvrent point d'autre myſtere ; & que tout ce que les premiers Poëtes, qui eſtoient les Philoſophes de leur temps, on dit de Vulcain, de Prothée, de la Toiſon d'or, du Phœnix renaiſſant, de la boëte de Pandore, des pommes d'or d'Atalante, ou des Heſperides, & de la deſcente meſme d'Orphée l'vn d'entre eux aux Enfers, ne peut eſtre mieux interpreté que des operations de la Chymie. Auſſi y a-t-il des Livres de Mythologie faits exprés, pour monſtrer que toutes les metamorphoſes quaſi du Paganiſme enſeignent celles des metaux, & ſe peuvent pratiquer dans les fourneaux des Chymiſtes. On ne peut pas nier non plus que toutes les nations de la terre n'aïent convenu de la realité de cet Art, puiſque les Livres Grecs, Latins & Arabes, le monſtrent ſi evidemment, & que juſques chez les Chinois, qui s'y addonnent des plus, au rapport du Pere Trigault, on y travaille par tout le Levant. Et que peut-on repartir aux experiences atteſtées par tant de perſonnes irreprochables qui ont veû des effets du grand œuvre, & des projections veritables par des gens qui ſe ſont plûs à contenter pour une fois leur curioſité. Mais parce qu'il y en a beaucoup qui ne s'arreſtent gueres aux autoritez, & qui font profeſſion de ne ſe payer que de raiſons, conſiderons vn peu ſi la Chy-

*Meyer. &c.*

mie en a ſuffiſamment pour les contenter. Déja puiſque ſelon l'opinion des plus anciens Philoſophes, tels qu'Anaxagore & Democrite, toutes choſes ſont tellement meſlées, qu'il n'y a rien qui ne ſe trouve par tout, ce n'eſt pas merveille que les Chymiſtes travaillent ſur des matieres differentes pour en tirer de l'or par le moyen de la chaleur du feu, qui a cette proprieté de reünir les choſes qui ſont de meſme nature. Et pour ce qui eſt de la generation ou tranſmutation des metaux où ils s'occupent, on ne ſçauroit nier qu'Ariſtote n'ait reconnu au cinquiéme Livre de ſa Phyſique, que comme il ſe trouve des morts violentes, qu'on oppoſe à celles qui s'appellent naturelles, il ſe voit de meſme des productions ou generations violentes & avancées par l'Art, qui abrege le cours ordinaire de la nature. Ainſi, dit Saint Thomas là deſſus, il y en a qui font naiſtre par artifice des grenoüilles & des ſerpens, & on contraint les plantes de pouſſer, & les arbres de produire leur fruit avant le temps, en les arrouſant d'eau chaude, ou par quelque autre artifice ſemblable, comme il ſe pratiquoit autrefois dans ces jardins d'Adonis dont parle Platon. Pourquoi donc ne pourra-t-on pas imiter la Nature en ſes autres ouvrages, & particulierement en celuy-ci de la production de l'or, puiſque par la meſme doctrine Peripatetique, l'Art non content d'arriver juſques où va la Nature, ſe

I.

*Ariſt 4. metaph. cap. 5. Omnia ſunt in omnibus.*

*C. dern.*

*In Phædro. & Plutar. de ſera num. vind. Lib. 2. Phyſic. cap. 8.*

plaiſt ſouvent à la perfectionner, & à la ſurmonter en beaucoup de façons. Cela eſt ſi faiſable & ſi conforme à la raiſon, que les Peres qui ont compoſé le College de Conimbre n'ont point heſité à conclure, lors qu'ils ont traitté cette queſtion, qu'encore qu'il fuſt tres-difficile de produire de bon or, par l'artifice dont ſe ſervent les Chymiſtes, ils ne jugeoient pas pourtant que ce fuſt une choſe impoſſible. Et ils ont ſuivi en ce point la doctrine d'Albert le Grand, de S. Thomas dont on voit méme des traitez de la Pierre Philoſophale, & de la meilleure partie des Philoſophes ſcholaſtiques, qui ont creu qu'on pouvoit tellement imiter la chaleur du Soleil en la generation de ce noble metal, par une autre chaleur qui fuſt équivoque à celle-là, qu'en travaillant ſur une matiere convenable on faiſoit en fort peu de temps, ce que ce grand luminaire n'accompliſſoit qu'en une longue ſuite d'années; ſi tant eſt qu'il en employe davantage, ſelon la plus commune opinion, à la production de l'or & de l'argent, qu'à celle des moindres metaux. Ce ſont des raiſons ſi fortes & ſi eſſentielles, qu'elles ne reçoivent point de réponſes ſuffiſantes au dire des Chymiſtes; nous leur en fournirons pourtant d'aſſez valables, pourveu que la fumée de leurs fourneaux ne les empeſche pas d'en bien juger.

*Al. 2. Phyſic. c. 1. qu. 7.*

Nous commencerons par l'examen de l'antiquité de la Chymie, qu'on a voulu prouver par les paſſages d'Eſdras, & de

Salomon ; qui n'ont neantmoins jamais penſé ni l'un ni l'autre à cela, ſi on en veut faire conjecture par les lieux qui ont eſté citez. Car Eſdras uſe ſimplement de cette comparaiſon, que comme il y a beaucoup de terre propre à eſtre convertie en vaſes de poterie, & fort peu qui produiſe de l'or ; il y a auſſi une infinité de perſonnes dont Dieu ne fait nul eſtat, & qui ſeront reprouvez, au lieu que le nombre des Eleus ſe trouvera tres-petit. Pour ce qui eſt du ſeptiéme Chapitre de la Sageſſe de Salomon, il la prefere à l'or, à l'argent, & à toute ſorte de pierre precieuſe, n'y ayant pas plus d'apparence de prendre cela à l'avantage de la Chymie, que de s'imaginer avec quelques reſveurs de Rabins, qu'il baſtit ce renommé Temple, ſon Thrône ſi ſuperbe, & ſes magnifiques Palais, par le moyen de la Pierre Philoſophale. Mais ne luy a-t-on pas meſme attribué des Livres qui en traittent expreſſément, avec la meſme impudence dont on le fait auteur de je ne ſçai quels autres qui parlent de l'invocation des Demons, comme eſt celuy qui a pour titre la Clavicule de Salomon ? En verité, ce ſont des impoſtures ſi groſſieres, qu'il y a dequoi s'eſtonner de la ſtupidité de ceux qui s'y laiſſent abuſer ; auſſi bien que la profanation de beaucoup d'autres qui prennent les plus hauts & les plus ſacrez myſteres de noſtre Religion, pour des figures du grand œuvre ; par le moyen duquel Saint Jean I.

l'Evangeliſte changeoit des branches d'arbres en or, ſi nous voulons recevoir la gloſe qu'ils font ſur ſon Hymne. J'avouë pourtant qu'encore que ce ſoit une choſe ridicule de vouloir appuyer l'Art Chymique ſur de ſemblables paſſages, qui ne contiennent rien de ce qu'on leur veut faire dire, il ne laiſſe pas d'eſtre fort ancien, & tel qu'il ne doit pas eſtre mis entre les nouvelles inventions de ces derniers ſiecles comme a fait Pencirolle. Si ce n'eſt qu'on trouve qu'il ait eu ſujet d'en uſer ainſi, à cauſe que l'Alchymie a eſté quelque temps comme morte, & ſemble avoir pris une nouvelle naiſſance en ces derniers ſiecles, où elle trompe plus de monde qu'elle n'a vrai-ſemblablement jamais fait. Car nous ne voyons point que les grands hommes, ſoit Grecs, ſoit Romains, l'ayent jugée digne de la moindre conſideration. Hippocrate, Platon, Ariſtote ni Galien, qui ont eu tant de ſujet d'en parler, n'ont pas ſeulement témoigné qu'ils en connuſſent le nom. Et Pline entre les Latins qui a cité tant d'Auteurs, & parlé dans ſon Hiſtoire naturelle de toute ſorte de profeſſions, ne ſe fuſt apparamment pas teu de celle-là, ſi de ſon âge elle eût eu quelque rang parmi les autres, ou s'il en eût leu quelque choſe dans les bons Livres. Je ſçai bien qu'il en court ſous le nom d'Hermes Triſmegiſte, de Democrite commenté par Syneſius, d'Orus, d'Olympiodore, & de quelques-

uns

ans encore de ces grands Genies de l'Antiquité. Mais je ſuis ſeur auſſi que la ſeule lecture de la pluſpart, & l'idiome quaſi de tous, en découvrent manifeſtement la ſuppoſition. Ceux, par exemple, qui ſçauront comme on parloit Grec du temps de Democrite, & long-temps aprés, reconnoiſtront facilement que ce traitté qu'on luy attribuë ne peut eſtre de luy, & ils s'appercevront meſme par beaucoup de dictions, que ſon veritable Auteur a eu connoiſſance du Chriſtianiſme. Les plus certains témoignages de la Chymie, & les plus éloignez de nous, à mon avis ſont ceux-ci. Premierement le chaſtiment dont Diocletien punit les émotions ordinaires des Egyptiens, en faiſant bruſler tout ce qu'ils avoient de Livres qui traittoient de cette pretenduë ſcience, afin qu'ils n'euſſent plus la hardieſſe de ſe rebeller, fondée, comme il preſumoit, ſur l'abondance d'or & d'argent qu'ils ſe promettoient de pouvoir tirer de leurs fourneaux Chymiques. Cela ſe lit dans les Extraits de Conſtantin, comme ayant eſté écrit par Jean d'Antioche; & dans Suidas, quand il explique le mot de Chymie. On voit auſſi un paſſage fort exprés de cét Art dans Julius Firmicus, qui aſſuroit il y a plus de douze cens ans, que la Lune placée avec Saturne dans la neufiéme maiſon de l'horoſcope d'une geniture nocturne, donnoit le temperament propre pour la ſcience de l'Alchymie; ce qui monſtre qu'elle eſtoit connuë

I.

*Pag.* 835.

*Lib.* 3. *Mathe. cap.* 15.

deſlors. Et nous pouvons adjouſter à ceci l'explication que donne ailleurs Suidas à la fable de la Toiſon d'or, quand il veut que le voyage des Argonautes n'ait eſté fait, que pour avoir un Livre couvert de peau de mouton, & qui enſeignoit à faire de l'or par la converſion des autres metaux. Vrai eſt que Suidas n'eſt pas un fort ancien Auteur, n'y ayant que ſix cens ans pour le plus qu'il écrivoit, & ſi il ne cite aucun garant de cette mythologie, qui demeure par conſequeut appuyée ſur ſa ſeule autorité. Voilà comme je croi ce qui nous reſte de plus ancien & de plus veritable touchant la Chymie; & quand elle ſeroit de beaucoup plus vieille datte, elle n'en pourroit pas pourtant tirer de grands advantages, puiſque c'eſt une choſe ſeure que le menſonge & l'impoſture ne ſont gueres plus jeunes que la verité dans le monde, & que les opinions erronées y ont eſté de tout temps auſſi bien receuës que les plus ſolides ſciences. Mais l'interpretation qu'a donnée Suidas à la fable de Jaſon, m'avertit de répondre au ſens allegorique qu'on a voulu apporter en faveur de la Chymie, ſur la pluſpart des autres fables Poëtiques. Et certes, il n'y en a gueres qu'on ne puiſſe appliquer de la ſorte à tout ce qu'on voudra. Car pour examiner celle-ci la premiere, je penſe que la conjecture de Strabon ſera trouvée bien plus vrai-ſemblable, lors qu'il remarque de quelle façon les peuples du païs de Col-

*In voce Æſon.*

*Lib. II. Geogr.*

chos ont accoustumé de recueillir l'or des torrens avec des peaux de mouton, d'où il juge qu'est venu le conte de cette Toison d'or ; en quoi il a esté depuis peu suivi par Belon, qui a eu tort de ne pas nommer Strabon pour auteur de cette opinion. Le mesme Geographe adjouste, que la quantité de metaux qui se trouve dans la Colchide, a peut-estre donné lieu à cette galanterie des Poëtes, comme ç'a esté le sujet pourquoi la Province a receu le nom d'Iberie, aussi bien que l'Espagne, à cause qu'elles sont toutes deux également metalliques. On pourroit dire aussi que l'abondance des troupeaux de ce païs-là, en quoi consiste la plus grande richesse des Anciens, a esté le fondement de la fable : comme il est certain que les Chevaliers de la Toison d'or furent ainsi nommez par les Ducs de Bourgongne, à cause des grands revenus qui leur venoient des laines du Païs-bas, au temps que le trafic & les manufactures passerent d'Angleterre dans la Flandre. Que si ce n'estoit point une chose inutile de s'arrester autant sur les autres fables qu'on veut appliquer à la Chymie, il seroit aisé de monstrer qu'on les peut bien ajuster ailleurs, comme nous venons de faire celle des Argonautes : voire mesme qu'on leur peut donner un sens tout contraire. Car qui m'empeschera de soustenir au sujet de Vulcain, dont les Chymistes s'attribuent principalement toutes les actions, que quand les

I. *Lib. 1. cap. 54.*

*Cambd. 1. hist.*

Poëtes ont écrit qu'il voulut forcer Minerve, & que d'un tel attentat nâquit ce monſtre d'Erichthonius, ils ont voulu ſignifier que les chercheurs de Pierre Philoſophale preſument mal à propos de forcer la Nature avec le feu de leurs fourneaux, parce qu'il n'en ſortira jamais que des productions imparfaites, & au lieu d'or & d'argent de bon alloi, une matiere propre ſeulement à faire de la fauſſe monnoye. En verité, je trouve cette adaption auſſi juſte que pas une de celles qu'on fait en leur faveur. Et que peut-on alleguer de plus precis pour l'expreſſion de leur vaine recherche, que la fable de ce Siſyphe, qui roule inceſſamment un rocher, tombant autant de fois qu'il penſe l'avoir élevé au lieu de ſon repos? N'eſt-ce pas une figure naïfve de ces miſerables enfumez, ſoit quand ils promenent inceſſamment dans leur eſprit le deſſein de cette pierre phantaſtique, ſoit lors qu'aprés mille travaux ils ſont contraints de recommencer leurs operations, qui ſe trouvent toûjours fauſſes au poinct de leurs plus grandes eſperances? Pour moy je penſe que ce ſont là les metamorphoſes qui leur conviennent le mieux, comme je croi que de toutes les tranſmutations qu'ils entreprennent, il ne leur en reüſſit point d'autre, que celle qu'ils font ordinairement de tout ce qu'ils ont de biens en des charbons, ſelon le proverbe des Grecs & des Latins.

Pro theſauro carbones.

L'eſtenduë de cette vaine occupation par l'Univers, ne luy peut pas eſtre plus glorieuſe que l'ancienneté dont elle a voulu ſe prevaloir, puiſque ce n'eſt pas le ſeul abus qui a cours parmi toute ſorte de Nations. Geber Grec & Chreſtien renié, qui vivoit cent ans depuis Mahomet, eſt celuy qui l'a miſe en vogue parmi les Arabes; & les mots d'Alchymie, d'Alcohol, d'Amalgame, avec beaucoup d'autres ſemblables, monſtrent aſſez que c'eſt d'eux que nous tenons ſes principaux myſteres. Or on ne ſçauroit mieux apprendre que de Leon d'Afrique, comme quoi ils reüſſiſſent en cette belle profeſſion. Il dit qu'une partie d'entr'eux s'occupe à la recherche de l'Elixir, & que le reſte travaille à la multiplication des metaux; mais que la fin ordinaire de tous eſt de falſifier la monnoye; ce qui fait qu'on voit un grand nombre de ces ſouffleurs dans la ville de Fez qui n'ont point de poing, pource que c'eſt la peine dont on y chaſtie les faux monnoyeurs. Quant aux Chinois, le Pere Trigault fait bien connoiſtre leur aveuglement en ceci, lors qu'il écrit que c'eſt une opinion commune parmi eux, qu'on peut convertir le vif-argent en bon argent, par le moyen d'une herbe dont ils croient que les Peres Jeſuites ſont en poſſeſſion. I.

Que ſi l'on allegue en ſuite le témoignage de ceux qu'on veut qui ayent poſſedé cét ineſtimable threſor, & qui en ayent

donné des preuves par de veritables projections : Je réponds, que tout ce qu'on en a dit n'eſt fondé que ſur des narrations fabuleuſes, de perſonnes qu'on fait paſſer comme des Juifs errans, ou des Roſe-croix, aprés avoir ébloui la veuë de quelque pauvre credule, ſi tant eſt qu'il y ait un ſeul mot de verité en tout ce qu'on en conte. Car ceux qui ſe meſlent de ce meſtier, aprés avoir eſté trompez par d'autres, prennent ordinairement plaiſir à faire les meſmes fourberies qu'ils ont ſouffertes, & taſchent bien ſouvent à ſe recompenſer par là. Tantoſt ils ont de faux & doubles creuſets, une autre fois le charbon dont ils les couvrent eſt plein de poudre d'or, & le plus couſtumierement ils imitent le trait de Brutus, qui porta de l'or au Dieu de Delphes dans un baſton qui le cachoit. On tient que Bragadin avoit une verge de fer pareille, au bout de laquelle un peu de cire arreſtoit la limaille d'or qui tomba dans le creuſet, auſſi-toſt qu'il eût feint de remuer ce qui eſtoit dedans. Arnauld de Ville-neufve ſe ſervit ſans doute de quelque tour de paſſe-paſſe ſemblable, ſi tant eſt qu'il ait fait dans Rome ce que nous avons dit qu'on luy attribuë. Mais la plus grande partie de ce qu'on veut faire paſſer pour hiſtorique ſur ce ſujet, n'eſt rien qu'impoſture, & une pure invention d'hommes qui ne ſont jamais ſi ingenieux, que quand il eſt queſtion de s'entreabuſer. Cét Arnauld de Ville-neufve, par exemple,

eſtoit un des plus renommez Medecins de I.
ſon temps, qui ſe ſervoit des remedes Chymiques fort heureuſement; & pour ce qu'il acquit par là de grands moyens auprés des Papes & des Rois de Sicile, il a laiſſé des meilleures maiſons de Provence qui portent ſon nom; ce qui a donné lieu à la creance commune qu'il ſçavoit faire la Pierre Philoſophale. Tout ce qu'on a écrit de Remond Lulle, de Jacques Cœur, de Nicolas Flamel, & d'autant qu'il y en a qu'on cite pour prouver que ce n'eſt pas en vain qu'on la cherche, puiſque ceux-là l'ont euë; & en ont fait des merveilles, peut eſtre interpreté de meſme; pluſieurs qui ſe ſont donnez la peine d'examiner l'hiſtoire de leur vie, ayant trouvé de meilleures cauſes de leurs richeſſes prodigieuſes, & de toutes leurs grandes actions, que ce qu'on allegue de cette pierre imaginaire.

Venons maintenant aux raiſons qui ſont pour elle, & que je reconnois franchement ne pouvoir pas eſtre refutées ſi facilement. Car pour ne rien dire des autres operations Chymiques, puiſqu'il n'eſt ici queſtion que de la production de l'or qui ſe fait par l'Art en imitant la Nature, j'avoüe que je n'ai point trouvé de raiſons Phyſiques qui monſtrent évidemment l'impoſſibilité de faire artificiellement de l'or. C'eſt pourquoi j'acquieſce à l'opinion des Peres Jeſuites, & de tous ceux qui ont tenu ce poinct problemati-

que, à demeurer dans les termes de la pure Physique, parce que, comme parle Saint
2.2.q.77. art. 2. Thomas, rien n'empesche l'Art de produire souvent de vrais & naturels effets par le moyen des causes naturelles dont il se sert. Mais il me semble qu'on a grand tort de vouloir que ce Docteur Angelique ait esté absolument pour l'affirmative, puis qu'on peut voir dans le propre lieu où il est allegué, qu'il n'a parlé que douteusement de ceci, & en ces propres mots, que si l'Alchymie faisoit de vrai or, il seroit licite de l'exposer comme celuy où il n'y a eu que la Nature qui ait travaillé, puis qu'il auroit les mesmes qualitez, & seroit d'aussi bon usage que celuy-ci. Encore ne s'est-on pas contenté de violenter de la sorte le passage de sa Somme, on luy a mesme attribué des traittez entiers de la Chymie, aussi bien qu'à son Precepteur Albert le Grand, qui ne sont apparemment non plus d'eux que ces autres supposez, dõt nous avons déja dit nôtre avis, & celui qu'on debite sous le nom de l'une des sœurs de Moïse nommée Marie, qui cite Democrite, Pelagius, & quelques autres Auteurs d'aussi grand rapport à son temps que ceux-là, pour bien confirmer ses opinions Chymiques. Si est-ce que de semblables Livres ne laissent pas d'avoir cours parmi des gens de cette profession, que je puis dire estre pour la pluspart les plus credules de tous les hommes, depuis qu'ils se sont une fois imaginé la possibilité

sibilité du grand œuvre. Je ſerai ſi équi- I.
table en leur endroit, que je ne la combattrai d'aucun des argumens de Phyſique qu'on fait ordinairement contre elle, pource que comme je viens de dire, il n'y en a pas un qui ſoit aſſez concluant, ce me ſemble, ni qui m'empeſchaſt de la croire, ſi les raiſons morales ne s'y oppoſoient, dont voici celles qui me perſuadent le plus. On ne ſçauroit douter que ſi la Pierre Philoſophale pouvoit être trouvée, elle ne l'eût eſté déja pluſieurs fois, depuis un ſi long temps, que tant d'hommes de toutes conditions ſouffient les charbons, travaillant nuict & jour pour cela; & il ſemble qu'on peut dire fort raiſonnablement, que s'ils ſe ſont penez juſques-ici en vain, ce n'eſt pas faire une action de prudence, que d'entreprendre une choſe qui n'a jamais reüſſi à perſonne, quoique beaucoup en ayent tenté le ſuccés. Or ſi cette bonne fortune eſtoit arrivée à quelques-uns, & qu'ils euſſent poſſedé enfin ce prix ineſtimable de leurs travaux, il eſt encore, à mon advis, plus vrai-ſemblable, & d'une conſequence plus neceſſaire, qu'ils auroient laiſſé des témoignages de leur felicité tels que toutes les Hiſtoires en parleroient, & que perſonne n'en pourroit douter. Car ſoit du coſté des richeſſes incomprehenſibles que donne la moindre poudre de projection, ſoit de la part du long âge, & de l'exemption de toute ſorte de maladies que cauſe cét Elixir de vie, & cette medecine univer-

*Témoin Artephius.*

selle, comme parlent quelquefois ceux de la cabale, qui osent mesme coucher ici d'une espece d'immortalité, il est certain qu'avec un tel avantage, & un si miraculeux present du Ciel, ils seroient comme des Dieux en terre, qui ne trouveroient rien pour tout qui leur pûst resister, ni qui les empeschast de faire universellement tout ce que bon leur sembleroit. C'est ce qui fit dire gentiment à un Chiaous du Grand Seigneur, qui entendoit parler à Venise, il n'y a pas fort long-temps, d'un certain Mamugna, comme d'un homme qui sçavoit l'art de faire de l'or: Si cela est, mon maistre ne peut éviter qu'il ne devienne son valet. Et veritablement il avoit raison, quiconque possederoit ce precieux metal de la sorte, se pourroit rendre facilement Monarque de toute la terre, de quelque condition qu'il fust auparavant. Il y a long-temps qu'on a dit que les richesses ordinaires donnoient les honneurs, les amis, la noblesse, & tout ce qu'il y a de considerable dans le monde. Pour peu qu'on porte son imagination sur celles dont nous parlons qui seroient inépuisables, & dont on jouïroit avec une vigueur d'esprit & une santé inalterable, on ne se figurera rien de moindre que ce que nous venons de dire. Combien les Histoires nous font-elles voir de personnes de basse naissance, qu'un peu de fortune a eslevées, autant de fois qu'elle a voulu se joüer de nous, aux plus hautes dignitez de la terre?

*Vie du P. Paul.*

Et qui ne voit que ceux-là seroient maistres de la Fortune, & de tout ce qui en dépend, qui tiendroient dans leurs mains ce pourquoi elle est recherchée, & ce qui luy a fait dresser des autels ? Nous n'ignorons pas la réponse qu'ont accoustumé de faire là dessus des hommes qui seroient bien faschez de se voir sevrer de la douce esperance d'un si grand bien. Ils assurent que dés l'heure qu'on en est entré en possession, on perd tout autre dessein, pour vaquer à celuy-là seul de se tenir couvert, & d'assurer sa felicité par le secret, n'y ayant point d'autre moien de se garantir de la violence des plus puissans, qui useroient des forces qu'ils ont en main, pour se rendre maistres de la vie & de la liberté d'une personne qu'ils croiroient capable de satisfaire à toutes leurs convoitises. Mais outre beaucoup de repliques que reçoit ce discours, & qu'on peut bien juger qu'en celant pour un temps une chose de si grande consequence, il seroit aisé de se mettre enfin hors des termes de pouvoir estre forcé, est-il possible d'ailleurs que tous ceux qu'on dit qui ont enfin trouvé la Pierre Philosophale, ayent esté de mesme humeur, & tous également dans la crainte ? Ne s'en est-il rencontré pas un qui eust un ami, qu'il vouluſt faire participant de sa science avant que de mourir ? Et n'y en a-t-il eu aucun qui fust pere, & par là touché du desir de rendre hereditaire dans sa famille un art suffisant

pour la laisser la plus glorieuse, la plus puissante, & la plus heureuse de toutes celles qui sont sur la terre ? En verité, il est tres-difficile de se persuader une telle inhumanité, & je tiens bien plus vrai-semblable de dire que pas un n'ait donné jusques à ce but, que de croire que ceux qui y sont arrivez ayent aussi-tost perdu toute sorte de sentimens naturels, comme s'ils avoient esté eux-mesmes metamorphosez en ce qu'ils cherchoient, & comme si cette Pierre Philosophale estoit une Meduse qui petrifiast tous ceux qui osent l'enviſager. Ces conjectures morales appliquées aux doutes physiques que nous avons dit qu'on peut avoir, ne semblent si puissantes, qu'aprés les avoir penetrées comme il faut, je ne pense pas qu'on doive plus tenir pour problematique la question proposée, ni faire difficulté de conclure, que comme la Pierre Philosophale n'a vrai-semblablement jamais esté trouvée, elle ne doit non plus jamais estre cherchée par ceux qui n'entreprennent rien sans raison. Adjoustez à cela que tous ceux qui se presentent tant aux Princes qu'aux particuliers pour l'enseigner, ou pour les rendre riches en la faisant, sont toûjours dans la necessité, n'y ayant peut-estre rien de plus ridicule que d'écouter ces imposteurs qui ont l'effronterie de promettre des mont-joyes de biens, à ceux de qui ils veulent tirer une piece d'argent. Ennius se moquoit de quelques Devins de son temps, qui demandoient

*Cic. l. 1. de Div.*

une drachme pour enſeigner des threſors cachez, leur diſant qu'il la leur donnoit de bon cœur à prendre ſur ce qui ſe trouveroit par leur moïen. Il faut renvoyer de meſme ces impudens ſouffleurs quand ils ſe preſentent ; & on ne ſçauroit aſſez faire comprendre à un grand Monarque, tel que doit eſtre Monſeigneur le Dauphin, qu'il eſt obligé d'avoir des deſirs mieux fondez, que ſur le fourneau d'arene des Chymiſtes, & que la Pierre Philoſophale ne peut eſtre qu'une pierre de ſcandale à ceux de ſa condition autant de fois qu'ils s'y arreſteront. I.

DE LA MAGIE

SI LA CURIOSITE' de ſçavoir l'avenir, nous porte avec tant d'ardeur à l'eſtude de l'Aſtrologie Judiciaire, & ſi l'envie de devenir riches nous fait deferer avec un tel aveuglement aux vaines promeſſes de la Chymie, ſelon que nous venons de le faire voir dans les diſcours precedens, il ne faut pas s'eſtonner que tant d'eſprits ſe laiſſent ſurprendre aux illuſions de la Magie, & qu'un Art qui ſe vante de donner luy ſeul, & ſans peine, tout ce que les autres ne font eſperer qu'aprés de longs travaux, attire à ſoy beaucoup de monde. En effet, il n'y a point de paſſion que la Magie ne flatte, & de quelque mouvement que nous ſoions tranſportez, elle ſe fait entendre qu'elle nous pourra ſatisfaire, & qu'elle a dequoi nous

combler de toute sorte de contentement. Car soit que l'Amour nous agite, soit qu'un desir de vengeance nous travaille, ou que quelque autre passion, telle que l'ambition, l'avarice, & le jeu, exerce son pouvoir sur nostre ame, la Magie ne veut qu'un tour de main, avec deux ou trois paroles mysterieuses pour les appaiser, & pour nous mettre en possession de tout ce que nous sçaurions souhaiter. Elle presume mesme de nous pouvoir rendre parfaits aux sciences, & si nous voulons croire de certaines personnes, nous dirons que Merlin, l'Abbé Tritheme, Albert le Grand, Jean Pic, & tels autres prodiges de sçavoir, tenoient d'elle leurs plus belles connoissances, & ce qui faisoit qu'on les regardoit avec tant d'admiration. Il est donc tres-necessaire de détromper les esprits de bonne heure d'un si grand abus, & de faire comprendre aux jeunes Princes, qu'outre l'offense envers Dieu qui condamne si expressément la Magie, elle ne peut rien faire de tout ce qu'elle promet, & qu'elle n'est souvent qu'un nom vain qui sert de couverture à toute sorte d'impostures. On peut juger par là que je n'entends pas parler ici de la Magie naturelle, ni de cette partie de la Philosophie qui est toute dans les secrets de la Physique, & qui par l'application de quelques agens dont elle connoist les proprietez occultes, fait beaucoup de choses qui paroissent surnaturelles. C'est la Magie

Goëtique & reprouvée contre qui je declame, & ce sont les conjurations des Diables, les malefices des Sorciers, avec les fourberies ordinaires de ceux qui se disent Negromantiens ou Enchanteurs, dont je desire donner de l'aversion. I.

A la verité, on ne peut pas estre Chrestien, & douter, comme a fait Pline, de l'art Magique. L'évocation de l'ame de Samuel par la Pythonisse, & ce que firent les Magiciens de Pharaon pour s'opposer à Moïse, sont des preuves suffisantes de sa realité dans le Vieil Testament. Et quand il n'y auroit dans le Nouveau que l'histoire de ce qui se passa entre Simon surnommé le Magicien, & Saint Pierre, on ne pourroit pas révoquer en doute qu'il n'y eust des sectateurs de cet art diabolique, condamné en tant de lieux de l'Escriture Sainte, & contre qui l'Eglise fulmine encore tous les jours. Aussi est-ce l'opinion de quelques Scholastiques, que Dieu permet exprés qu'il y ait des Magiciens, afin que les esprits libertins, & qui ne veulent point reconnoistre d'autre Dieu que la Nature, soient contraints d'avoüer qu'il y a des substances autres que materielles. Et Vasquez soustient mesme pour cela, que les Livres de Magie sont necessaires, afin que de semblables irreligieux, ou pour mieux dire Athées, soient convaincus par cette doctrine. Quoiqu'il en soit, la condamnation de la Magie par le consentement de toutes les nations, & dans

*Hist. nat. l. 2. cap. 4. Lib. 1. Reg. c. 28. Exod. c. 6. 8. &c.*

toute sorte de religions, ne monstre que trop son existence. Les Romains avoient dans leurs douze tables des loix expresses contre elle; celles de Platon ne luy sont pas plus favorables; & les Turcs mesmes l'ont en horreur par la doctrine de Mahomet, qui enseigne que Dieu s'estant reservé la connoissance des choses futures qu'il tient dans sa main, il n'y a point de divination qui ne luy soit desagreable.

Fruges ne excantato, &c. Lib. 11. de leg.

Mais comme on ne peut rien avancer de plus faux, que l'opinion de ceux qui soustiennent qu'il n'y a point du tout de Magiciens, puisqu'elle est contraire à la Foy; aussi peut-on dire avec raison, que la plus-part des choses que l'on rapporte d'eux ne sont que des fables, & que de cent contes qu'on en fait, à peine s'en trouve-t-il un, si on se veut donner la peine de les examiner, qui contienne quelque verité. Cela vient en partie de ce que la plus-part des hommes attribuent à Magie tout ce qu'ils voyent faire d'extraordinaire, & dont ils ne peuvent pas bien comprendre la cause. Ainsi il n'y a gueres de grands Ouvrages d'Architecture qui n'aïent esté achevez en un instant par les Demons, si on en croit le peuple. Celuy de Provence l'assuroit autrefois du pont d'Avignon, dont Baronius mesme fait un veritable miracle; & les Napolitains sont persuadez que la montagne de Pausilippe fut creusée par les conjurations Magiques de Virgile, quoiqu'on leur puisse dire

Ad. ann. 1177.

Naudé apolog. des Mag. chap. 21.

que des Auteurs autant ou plus anciens que ce Poëte, & Strabon entre autres, qui vivoit sous Auguste comme luy, en ont parlé comme d'un chemin fait long-temps auparavant qu'ils écrivissent. D'ailleurs la mesme ignorance meslée d'envie, a fait nommer Sorciers ou Enchanteurs les plus rares hommes de tous les siecles, puisqu'outre ceux que nous avons déja remarquez, Socrate, Pythagore, ni Galien, n'ont pû éviter cette médisance; & que JESUS-CHRIST mesme fut calomnié par les Juifs, de ne faire ses miracles que par le moien des Demons. Il y a aussi les animositez & les interests des particuliers aussi bien que des Princes, qui causent souvent le mesme effet. Apulée fut accusé de Magie par les parens de sa femme, qui s'estoient resolus de le perdre par là. Quelques Papes, comme Silvestre Second, & Gregoire Septiéme, ont esté décriez de mesme, le premier par ses ennemis, qui persuaderent aisément dans un siecle d'ignorance, que les Mathematiques où il excelloit estoient pleines d'inventions Diaboliques; & le second par les partisans de l'Empereur Henri Quatriéme, qu'il avoit excommunié plus d'une fois. Nostre France a bien eu de la peine à sauver l'honneur de la Pucelle Jeanne, que la fureur des Anglois fit brusler à Roüen, comme si elle eût esté une infame Sorciere. Et nous sçavons qu'aux païs tels que la Lorraine, où les Seigneurs de fief confis-

I.

*Id. ch. 20.*

quoient le corps & les biens de ceux qui estoient condamnez pour sortilege, on y en voyoit plus, il n'y a gueres, qu'en tout le reste de l'Europe. Ce n'est donc pas sans sujet que le Parlement de Paris procede avec grande retenuë toutes les fois qu'il connoist de ce crime, veu qu'outre les fausses accusations, on voit encore souvent de pauvres idiots, & de simples femmes qui avoüent des choses qui ne furent jamais. Car soit par le mauvais artifice de ceux qui les interrogent pour les opprimer seulement, soit par un dégoust de la vie qui prend quelquefois ces miserables, & qui ne doit jamais estre écouté, soit par une dépravation d'esprit que leur causent d'infames onctions & suffumigations, il s'est trouvé assez de fois des personnes convaincuës par leur propre confession d'avoir esté au Sabat, dont elles estoient neantmoins tres-innocentes. Acosta remarque dans son Histoire des Indes Occidentales, qu'il y avoit des Prestres dans la ville de Mexico, qui se vantoient de conferer souvent avec leurs Dieux, mais que ce n'estoit jamais qu'aprés s'estre frottez d'un certain onguent abominable qu'il décrit, & qui estoit si infect, que lors les bestes mesmes les fuyoient. Il avoit avec cela cette faculté de les rendre sans peur, de leur inspirer une cruauté extréme, & vrai-semblablement de leur donner ces visions de leurs faux Dieux, qu'ils disoient aprés avoir entretenus fort familierement. C'est à peu prés la mesme

*Lib. 5. cap. 26.*

choſe de nos Sorciers, & c'eſt ainſi que le I.
pere de Preſtantius aprés avoir mangé d'un fourmage maleficié, creut qu'eſtant devenu cheval il avoit porté de tres-peſantes charges, bien que ſon corps eût eſté toûjours veû dans le lict. S. Auguſtin qui rapporte cette hiſtoire dans ſa Cité de Dieu, interprete de cette façon tout ce qui a eſté écrit des merveilleuſes transformations que faiſoit Circé, & de toutes les Lycanthropies d'Arcadie, dont Platon meſme nous a laiſſé quelque choſe par écrit dans le huitiéme Livre de ſa Republique, où il recite cette fable des Arcadiens, pour nous faire comprendre la metamorphoſe d'un Roy en Tyran. Les Neures, dont parle Herodotè, qui devenoient Loups tous les ans pendant quelques jours, ne pâtiſſoient ſans doute qu'en la partie imaginative. Et tout ce qui ſe conte de nos Loups-Garoux, & de beaucoup de choſes ſemblables qui ont cours parmi le peuple, n'a point ordinairement d'autre fondement, ſi tant eſt qu'on y trouve parfois quelque choſe de plus que l'impoſture toute pure. Je ne veux pas dire que la malice des hommes ne ſoit tres-grande, & qu'il n'y en ait peut-eſtre une infinité qui ſeroient Magiciens s'ils pouvoient. Mais je nie que Dieu ſouffre en cela les effets de leur mauvaiſe volonté, & je ſouſtiens que ſans ſa permiſſion, quand le Diable meſme voudroit ſatisfaire à tous leurs deſirs, il ne peut rien executer de tout ce qu'ils luy ſçauroient demander. Quel-

*Lib.* 18. *c.* 17. & 18.

*Lib.* 4. *hiſt.*

le apparence, qu'autant de fois qu'une vieille voudra marmoter deux ou trois mots du Grimoire, & mettre un balay entre ses jambes, Satan soit tenu de la transporter par la cheminée où elle voudra ? Que Dieu, dont la toute-puissance n'outre-passe que rarement les Loix de la Nature, trouve bon que cét ennemi de sa gloire les viole tous les jours ; Et qu'il souffre qu'un Demon fasse pour un miserable Sorcier, le mesme miracle que nous lisons avec admiration dans l'Histoire des plus grands Prophetes, lors qu'ils ont esté enlevez par des Anges ; & dont Herodote mesme se moque en la personne d'Abaris, que la credulité Payenne faisoit voler par l'air, ayant au lieu de cheval Pegase, une fleche entre les jambes, de laquelle il fit present à Pythagore, si on s'en rapporte à Iamblyche.

*Ibid.*

*Cap. 19. de vita Pyth.*

Ce n'est pas que je ne reconnoisse franchement, que quand il arrive quelque chose de semblable, dont on a toutes les preuves que l'ordre judiciaire requiert, il faut captiver son jugement sous l'immense profondeur de la Sageſſe divine, qui seule sçait tirer le bien du mal ; & que nous ne pouvons pas douter en conscience de la possibilité d'un fait que l'Eglise a determinée. Mais il ne s'ensuit pas pourtant, qu'il faille recevoir pour constant tout ce qu'on a avancé sur cela inconsiderément ; ni que nous soions obligez de croire qu'il y eust dés le temps de Charles Neufiéme

*Iourn. de*

jusques à trente mille Magiciens dans Paris, pource qu'on a écrit qu'un qui passoit pour leur chef l'avoit declaré. Si cela estoit vrai, nous n'y en verrions gueres moins presentement que d'autres hommes, selon que le mal se multiplie, & que nous allons en empirant. Sans doute qu'il y en a qui prennent pour Enchanteurs tous ceux qui font quelque chose d'extraordinaire, ou qui ont des connoissances dont les autres ne sont pas capables; ce qui sert de beaucoup à en augmenter le nombre. Un Souverain Pontife deceda en un temps de si grande ignorance, qu'on fit difficulté dans Rome de le mettre en terre sainte, à cause d'un Livre plein de figures qui fut trouvé dans sa chambre, & qu'on prit pour estre de Necromance, bien qu'il ne traittast que des Mathematiques. Et nous avons veû accuser de Magie dans Paris le Sieur de Vatan sur la fin de l'année mil six cens onze un peu avant sa disgrace, à cause qu'il faisoit imprimer son Commentaire sur le dixiéme Livre des Elemens d'Euclide; ce qui épouventa si fort un nommé Genest qu'il avoit laissé pour avoir l'œil sur cette impression, qu'outre sa fuite il en mourut bientost aprés. Il n'y a Basteleur dont les subtilitez ne passent pour des sorcelleries auprés de beaucoup de monde; & les plus fins sont surpris d'estonnement, quand ils voient de certaines actions qui semblent exceder le pouvoir de la Nature,

I. *Henri III. p.* 220.

parce que les causes n'en sont connuës que de ceux qui font une particuliere estude des secrets de la Physique. Qui pourroit voir des brins de paille convertis apparemment en Serpens, sans l'attribuer à Magie ? Si est-ce que cela arrive quand on veut, en faisant brusler dans une lampe de la graisse de Serpent fonduë, au lieu d'huile selon le texte de Bonaventure & d'assez d'autres Philosophes. Pline écrit de mesme sous l'autorité d'Anaxilaüs, qu'en mettant dans la lampe ce qui degoutte de la nature d'une cavalle ou asnesse qui viennent d'estre saillies, tous ceux qu'on voit à cette lumiere paroissent avoir des testes de cheval ou d'asne. Et nous apprenons de l'histoire sacrée de Tobie, que le cœur d'un certain poisson rosti sur les charbons, chasse les Demons par la vertu de sa fumée. Supposant pour veritables tous ces exemples, ou en substituant d'autres en la place de quelques-uns, comme il s'en trouve une infinité de tres-certains, qui doute que ceux qui les reduiront en pratique ne soient pris aussi-tost pour des enfans du Sabat ? Les effets ordinaires de la pierre d'Aimant sont aujourd'hui si connus, que personne ne les admire plus. On ne laisse pas pourtant de faire beaucoup de choses par son moien, qui estonnent les plus ignorans ; & pour nous servir de ce seul exemple des plus communs, si vous en tenez une bien armée par dessous une ta-

*V. Conimbr. ad lib 2. de interpr. c. 1. qu. 5. art. 4.*

*Hist. nat. lib. 28, cap. 11.*

*Cap. 6.*

ble, vous ferez aller l'aiguille d'une bouſ- I.
ſole qui ſera deſſus comme vous voudrez; ce qui ſera trouvé fort eſtrange par beaucoup, & il ne faut point douter que cela n'euſt ravi les anciens en admiration.

En effet, je croi que ceux qui ont le plus de connoiſſance des ſympathies & antipathies naturelles, ou de ces proprietez occultes & ſpecifiques dont parlent tant de Philoſophes, ſont toûjours les plus grands Magiciens de tous dans l'eſprit du peuple. Il n'auroit jamais pour autre un homme qui ſe vanteroit de donner des couvertures propres à garder des coups de tonnerre. Cependant on tient que les peaux de Veau Marin ont cette vertu, c'eſt pourquoi les tentes de campagne en eſtoient autrefois couvertes, & l'Empereur Severe en fit pour cela eſtoffer le dehors de ſa litiere. Qu'on voye arreſter tout court un Taureau furieux avec une branche de figuier ſauvage miſe à ſon col, on ne manquera jamais de prendre pour Art Magique, ce qui n'eſt que l'effet de la vertu de cette plante. Et ſi Pline avoit écrit ſur ſes experiences, auſſi bien que ſur le rapport d'autruy, un œuf de Serpent, ou du ſang de Baſilic, vous donneroient la faveur des Princes, comme le cœur d'un Vautour vous preſerveroit de leur colere; ce que je ne rapporte qu'en forme d'exemple, où l'Eſchole dit que la verité n'eſt pas toûjours requiſe. Voilà comment la pluſpart des operations de la

*Rondelet l. 16. c. 3.*

*Pline l. 23. c. 7.*

*Lib. 29. c. 3. & 4.*

Magie naturelle ſont reputées des Sorcelleries, par ceux qui ne les penetrent pas. Que ſi vous adjouſtez ici toutes celles qui ſe font par beaucoup d'artifices, & entre autres par le moien des miroirs, & des autres inventions de l'Optique, vous vous eſtonnerez moins du grand nombre de Magiciens que le vulgaire croit eſtre dans le monde.

Et pource qu'il n'y a rien de plus propre à la Magie que la Divination, il faut encore remarquer ici avec Ciceron, que comme la ſemence contient en ſoi ce qu'elle doit produire, les cauſes des choſes futures les enveloppent tellement en elles-meſmes, que les meilleurs Devins de tous ſont ceux qui ſçavent le mieux reconnoiſtre ces cauſes (j'excepte ſeulement comme Chreſtien les ſaintes perſonnes qui ont une particuliere inſpiration du Ciel) ou pour le moins les ſignes & les marques qui ont accouſtumé de les accompagner. Ainſi Anaximandre advertit les Lacedemoniens qu'ils euſſent à ſe retirer de la ville, & du couvert des maiſons, parce qu'il alloit arriver un grand tremblement de terre, qui fut tel, qu'outre le bouleverſement de toute leur ville, l'extremité du mont Taigete fut enlevée de la meſme façon, dit cet Orateur, que la pouppe d'un vaiſſeau eſt quelquefois emportée par un coup de mer dans une grande tempeſte. Et Pherecydes ſurnommé le Phyſicien, ce grand Precepteur de Pythagore, ne predit-

*Lib. 1. de Divin.*

predit-il pas un autre tremblement de terre, par l'eau qui venoit d'estre tirée d'un puits, dont les qualitez luy firent connoistre l'orage futur ? Ceux de l'Isle de Ceos dressoient le presage de toute l'année au lever de la Canicule selon la mesme Philosophie, la clarté de cette Estoile leur faisant connoistre la bonté de l'air, comme son obscurité les menaçoit de maladies, & sur tout de pestilence. Et nous sçavons que toute la cabale de ces fameux Haruspices n'avoit point d'autre fondement, que de reconnoistre par les entrailles des animaux la bonté de l'air, des eaux, & de la terre où ils vivoient. Car les premiers instituteurs de cette sorte de Devins les establirent prudemment, non seulement pour faire choix des viandes & n'en manger que de bonnes, mais encore pour ne camper, ne bastir, & n'arrester jamais qu'en bon lieu, dont ils s'asseuroient par la science de ces sacrificateurs, qui ont esté les plus grands Prophetes de leurs temps, & qui passeroient pour d'infames Sorciers en celuy-ci. I. *Ibid.*

Il y a aussi outre cette sorte de predictions qui regardent le general, une autre façon de juger de l'avenir pour ce qui touche les particuliers, en considerant l'exterieur de leur personne. Elle n'a pas esté mépriſée des Philosphes, puisqu'Aristote mesme a fait un traitté de la physionomie; où la pluspart de ses jugemens sont fondez sur la ressemblançe des hom-

mes au reſte des animaux ; à l'imitation d'un Phyſionome dont il parle au quatriéme Livre de leur Generation, qui ne ſe ſervoit en pratiquant ſon art, que du rapport à la figure de deux ou trois animaux, ce que Baptiſta Porta a depuis peu merveilleuſement eſtendu. Voici comme y procede Ariſtote. Le col long & deliê eſt une marque de timidité, pource que les Cerfs qui ſont extrémement craintifs l'ont fait de la ſorte. Ceux qui l'ont au contraire fort court, ſont volontiers des trompeurs, ayant cela de commun avec les Loups. Les cuiſſes veluës témoignent de meſme de l'inclination à la luxure, à cauſe que les Boucs les ont fort couvertes de poil. Mais ſi on porte ce poil ſur la nuque du col, c'eſt un ſigne de liberalité, pource qu'il repreſente les jubes d'un Lion, pour uſer du mot Latin au defaut d'un François qui le vaille. Or quoiqu'on tire ainſi des conſequences de toutes les parties du corps, ſi eſt-ce que les plus fortes indications ſe prennent du viſage, ſelon la meſme doctrine Peripatetique, les moindres du ventre, & il y en a de moiennes que fournit l'inſpection de l'eſtomach, des pieds & des mains. Car bien que les diſeurs de bonne fortune ne ſe faſſent pas monſtrer le pied comme la main, ſi eſt-ce que beaucoup ont conſideré les lignes de l'un auſſi bien que de l'autre, & principalement dans le plus bas âge, avant qu'elles ayent eſté troublées,

*Cap. 3.*

*Libris 4. de hum. phyſ. Phyſiogn. c. ult.*

*Lib. 1. de hiſt. anim. c. 15*

ou effacées tout-à-fait en cheminant. I.
D'ailleurs Aristote a observé en un autre endroit, que ceux qui ont la plante du pied toute platte & sans cavité, de sorte qu'elle ne laisse point de vuide quand on marche, sont ordinairement d'esprit subtil & frauduleux. Pour ce qui est de la face, la Metoposcopie se fonde sur les passages de l'Escriture, qui disent que nous portons tous les marques sur le front de ce que nous devons devenir, & elle a ses regles par lesquelles ceux qui la cultivent ne font nulle difficulté de juger de toutes les personnes qui se presentent devant eux; témoin cet inconsideré qui prenoit Socrate pour le plus vicieux homme de son siecle, lequel tascha pourtant de luy sauver l'honneur le mieux qu'il pût. Quant à la Chiromance, on allegue en sa faveur cet autre endroit de Job, où l'un des amis de ce saint homme assure que Dieu a tracé dans la main de tous les hommes, des signes propres à leur faire connoistre ce qu'ils doivent faire; encore que ce verset bien entendu ne puisse aucunement recevoir une si vaine application. Mais de verité, la Chiromance est en quelque façon appuiée de l'autorité des Philosophes, qui veulent que les lignes qu'on voit dans la partie interieure de nostre main, témoignent la longueur ou la briefveté de nos jours. Le Prince du Lycée le dit en plusieurs lieux, & prononce cette maxime, que ceux à qui une ou deux

*Cap. 37. v. 7.*

*Lib 1 de hist. anim. c. 15. gr. l.*

sect. 10. qu. 48. & sect. 34. qu. 10.

de ces lignes fort visibles courent toute la paulme de la main, vivent ordinairement un grand âge. Ce sont toutes choses dont on peut rendre quelques causes naturelles, mais il y en a tant d'autres qui doivent concourir pour produire un effet, & tant d'accidens fortuits qui le peuvent traverser, que c'est une pure moquerie de vouloir predire avec certitude sur une seule consideration, ce qui dépend de tant de rencontres incertaines en elles-mesmes, & inconnuës à nostre égard. Que si quelqu'un touche le but par hazard en ses predictions, comme il se peut faire quelquefois, il passe incontinent pour Devin ou pour Sorcier envers le peuple, qui ne distingue rien, & qui met en mesme predicament tous ces divers Physionomistes, avec ceux qui tournent le sas, qui regardent sur l'ongle des enfans, qui jugent par des points de Geomance, ou qui font rostir la teste d'un asne sur les charbons, puisqu'il s'est trouvé des hommes assez asnes pour s'amuser à de telles sottises.

A en parler sainement, ce sont des resveries qui témoignent merveilleusement la foiblesse de l'esprit humain, & qui ne meriteroient que du mépris, si tant de personnes ne se laissoient aller à ce vain desir de sçavoir l'avenir par quelque voye que ce puisse estre, enquoi les Princes ne sont bien souvent pas moins blasmables que les particuliers. Car pour ne rien dire de Saül, ni des autres Rois de Judée & d'E-

gypte, dont l'Escriture Sainte nous fait voir la Cour pleine de Magiciens ; & sans parler de l'anneau du Roy Gyges, de l'armet de Pluton, des sorcelleries de Medée, ni de tout ce que les fables de la Grece nous donnent à entendre sur ce sujet ; ne voyons-nous pas dans toutes les Histoires, & dans la nostre mesme, comme ceux de cette condition se sont parfois miserablement abandonnez aux recherches de la Magie ? Les consultations secrettes de Numa avec la Nymphe Egerie, & le sacrifice où fut foudroié Tullus Hostilius, pour n'avoir pas bien observé les mysteres dont il faloit user en evoquant Iupiter surnommé Elicius, monstrent bien quelle opinion avoient les Romains de leurs premiers Rois. Mais l'observation que fait Ciceron là dessus, est tout-à-fait expresse, quand il monstre que chez eux & par tout ailleurs, l'Art de deviner avoit toûjours esté conjoint à la Royauté. Il le prouve non seulement par Amphilochus & Mopsus Rois des Argives, par Helenus & Cassandre enfans de Priam, par les Rois de Perse qui estoient toûjours pris du corps des Mages de ce païs là, & par nos Druides qu'on sçait avoir esté Souverains aux Gaules en l'Art de deviner comme en celuy de commander ; mais encore par ce qui s'estoit pratiqué de toute ancienneté dans Rome, où la Royauté n'avoit jamais esté separée de la dignité Augurale ; parce, dit-il, que la Divination n'y estoit

I.

*Lib. 1. de Divin.*

pa; priſe pour une choſe moins Royale, que le pouvoir abſolu. Or outre cette ſorte de Magie qui eſtoit alors en uſage, nous voyons que tous les Empereurs ne laiſſoient pas d'avoir recours à celle meſme qu'ils defendoient par leurs ordonnances. Et je trouve que Pline tire ſur ce propos une conſequence bien forte de ſa nullité, par le mépris qu'en fit Neron, aprés avoir eu des curioſitez pour elle inexprimables, & des paſſions de la poſſeder plus violentes ſelon ſon humeur, que perſonne ne les a peut-eſtre jamais reſſenties. Il n'épargna ni les threſors de l'Empire, ni ſon autorité ſupréme, ni ſes ſoins continuels pour ſe contenter là deſſus. De fait, il fit venir exprés le Roy d'Armenie Tyridates, eſtimé le plus grand Magicien de ſon temps, & qui menoit avec luy une troupe des plus experimentez Negromanciens qu'il eût pû trouver. On choiſit les jours les plus propres, auſſi bien que les lieux tels qu'on voulut pour les operations de l'Art; & pour le regard des victimes, cet Empereur prenoit un contentement nompareil de voir ſacrifier des hommes. Avec tout cela neantmoins, jamais il ne put eſtre ſatisfait en rien, ni avoir la moindre communication avec ces ames qu'il evoquoit inutilement, de ſorte qu'il fut contraint d'abandonner enfin cette trompeuſe recherche, & de ſe moquer le premier de tout ce qu'on appelle Magie. D'où Pline prend ſujet de conclure fort

*Lib. 30. c. 1. & 2.*

raiſonnablement, à parler ſelon la portée de noſtre eſprit, que hors quelques diſcours vrai-ſemblables dont on abuſe les plus credules, elle ne poſſede rien de ſolide que le venefice & les poiſons, qui la doivent rendre deteſtable à tout le monde. Ce bel exemple de Neron n'empeſcha pas pourtant Caracalla de ſe jetter entre les bras des Magiciens, pour y trouver quelque remede contre les fureurs d'eſprit que luy cauſoit le meurtre de ſon frere. Il rappella des Enfers, comme le conte Dion aprés le peuple, les ames de Commodus & de Severe; & il fut en effet le joüet de ceux qui abuſent de la facilité des Princes comme des autres hommes, quand ils peuvent avoir quelque accés vers eux. Nous le pourrions faire voir dans noſtre Hiſtoire auſſi bien qu'ailleurs, & notamment dans celle de la premiere race de nos Rois ſi la choſe n'eſtoit point trop odieuſe. Il me ſuffira de rapporter comme une fable, ce qu'on a écrit de Baſine de Thuringe mere du grand Clovis, qui procura à ſon mari Chilperic la premiere nuit de leurs nopces, cette viſion qu'on a interpretée des trois familles Royales de la Couronne de France. Et puiſque ce diſcours regarde principalement l'inſtruction de celuy qui en eſt heritier neceſſaire, je le conclurai par trois points principaux que je penſe qu'on doit faire comprendre à ce jeune Monarque, afin qu'ils luy ſervent d'autant de preſervatifs contre tous les charmes dont

I.

*Xiphil. ex Dio. l. 77. & Exc. Coſt. p. 751.*

la Magie se pourroit aider pour enforceler son esprit.

En premier lieu, j'ai déja dit qu'on ne luy en sçauroit donner trop d'horreur, la luy representant comme une reprouvée qu'elle est de Dieu, & abominée par tous les hommes à qui il reste la moindre teinture de pieté. Il sera besoin qu'il sçache de quelles foudres l'Eglise frappe ceux qui s'y addonnent, & comme il n'y a Loix divines ni humaines qui ne prononcent contre eux. Les miserables exemples de ceux qui se sont perdus dans sa recherche, luy seront en suite fort utilement rapportez. Et il sera tres-bon de luy en faire voir aussi de contraires, afin qu'il ait encore plus d'amour pour la vertu, que de haine contre le vice. On n'en pourroit pas prendre un plus illustre à mon avis, que celuy dont je me souviens d'avoir fait lecture dans l'Histoire d'un de ses ayeuls, & que je choisis exprés comme domestique, selon que j'en ai usé jusques ici. Philippes Second se trouvoit extremément travaillé du mal de la goutte, où les plus sçavans Medecins sont souvent contraints d'avoüer qu'ils ne voyent goutte. Le Duc de Najara Vice-Roy de Valence, creut estre obligé de luy envoïer un Morisque nommé Pachete, excellent herboriste, & qui avoit acquis la reputation de faire des merveilles en cette sorte de maladie. Mais aussi-tost que ce vertueux Prince eut sceu que Pachete avoit esté repris de l'Eglise

*Cabrera 12. hist. c. 23.*

sur

ſur une accuſation de Magie, & de recouvrer les ſimples qu'il emploioit par de mauvais moiens, il ne voulut jamais ſe ſervir de luy ; qui fut ſans doute une action tres-agreable à Dieu. F.

La ſeconde choſe dont je croi qu'on doit informer Monſeigneur le Dauphin, eſt l'impoſture ordinaire que nous avons remarquée qui ſe trouve en tous ceux qui ſe meſlent de la Magie. A peine pour cent menſonges leur ſort-il une verité de la bouche dans l'exercice de leur meſtier, encore dépend-elle purement du hazard, qui fait ſouvent reüſſir des predictions qui ont eſté faites ſans fondement, & comme à l'avanture, mais toûjours pour en profiter. Par exemple, cet Allemand qui ſe vid aux fers avec Agrippa, dont la Pourpre luy fit reconnoiſtre l'extraction, prit ingenieuſement l'occaſion de faire le Devin, & de tenter la fortune de ce coſté-là. Il s'approcha d'Agrippa, & luy dit qu'un Hibou qui eſtoit ſur l'arbre où il s'appuyoit, eſtoit un ſigne certain non ſeulement de ſa prompte delivrance, mais encore de la dignité Royale qui le regardoit, le conjurant de ſe ſouvenir de celuy qui luy annonçoit ces bonnes nouvelles, quand il les auroit reconnuës veritables. Je ſçay bien que cet animal qui eſt ici tenu par pluſieurs pour eſtre de mauvais preſage, eſtoit de bon augure parmi les Atheniens qui l'avoient conſacré à leur Deeſſe Minerve. Aga-

*Diod. Sic. lib. 20.* thocles en fit voler quelques-uns dont il avoit fait provision, pour encourager ses soldats contre les Carthaginois ; ce qui ne contribua pas peu à sa victoire. Et il est certain que les Tartares, de qui cet Allemand pouvoit avoir appris à estimer les Hibous, les ont en singuliere veneration. Mais nonobstant tout cela, & quoique Josephe rende ce conte le plus agreable qu'il peut par d'autres circonstances, la vanité de cette prophetie n'est-elle pas toute apparente, & la fourberie de l'esclave, qui cherchoit sa delivrance dans un evenement possible ? Ciceron se moque de ceux qui vouloient qu'il y eust une espece de fureur qui fist prophetiser, selon que les Grecs ont nommé la divination d'un mot qui tient de la fureur, & selon que (comme Pline a observé) ceux qui vouloient passer pour Devins beuvoient du suc d'halicacabus, afin d'avoir la bouche pleine d'escume, & de paroistre furieux. Quelle apparence y a-t'il, s'écrie cet Orateur Philosophe, que Dieu donne plûtost la connoissance des choses futures à un insensé, qu'à un homme sage ? Je dis de mesme au sujet ce cette histoire, & de toutes celles qui luy ressemblent, comment se peut-on imaginer que Dieu fasse dépendre la science de l'avenir du vol d'un oiseau ? ou qu'il souffre qu'un infame Magicien sçache le futur autant de fois qu'il luy plaira de se renfermer dans

*Antiq. Ind. l. 18. c. 8.*

*Lib. 1. & 2. de divin. μαντικὴ. Hist nat l. 21. c. 31.*

ſon cercle, s'il a denié cette grace aux plus gens de bien, & à ſes plus grands ſerviteurs ? Certes il faut eſtre bien malicieux, ou ſans raiſon, pour donner un tel avantage aux meſchans & aux furieux. I.

Quant au dernier poinct dont je penſe qu'on peut faire une importante leçon à noſtre cher Diſciple, c'eſt que ſuppoſant meſme que l'Art Magique puiſſe penetrer juſques dans les ſecrets de l'eternelle Providence, & que Dieu permette quelque fois que ceux qui s'en meſlent revelent aux Princes leurs Deſtinées, comme ils parlent, qui eſt la choſe de toutes celles que promet la Magie qui les y engage le plûtoſt ; ils ne doivent nullement rechercher une connoiſſance qui ne leur peut eſtre que deſavantageuſe. Cela ſe demontre aiſément par l'argument du Philoſophe Phavorin, que nous avons rapporté en parlant de l'Aſtrologie Judiciaire, & qui prouve que comme l'eſperance d'un bien le diminuë, l'attente du mal l'augmente, & le rend meſme preſent avant qu'il ſoit arrivé. Mais les Peres de l'Egliſe le font voir avec encore plus de certitude, par la conſideration de celuy du miniſtere duquel on ſe ſert en ceci, qui eſt l'auteur de tout ce qu'il y a de mal dans le monde, & qui ne fait jamais rien dont il puiſſe reüſſir quelque bien, parce qu'il agiroit contre ſa nature. J'adjouterai ce que Ciceron repreſen-

te à ce propos, faisant reflexion sur la vie des plus grands hommes de son temps, Crassus, Cesar & Pompée, qui n'eussent peut-estre rien executé de ce qui a rendu leur nom si glorieux, & qui eussent esté sans doute les plus miserables de la terre, s'ils eussent sçeu la fin qui les attendoit. Que si nous voulons appliquer cela aux Heros de nostre siecle, que pouvons nous penser d'un Henri le Grand, & d'un Gustave de Suede, s'ils eussent sceu où se devoient terminer tous leurs triomphes! La Magie n'a donc rien qui doive obliger un Monarque à sa recherche, veu que ce qui luy en pourroit donner quelque envie, n'est bon qu'à troubler les plus beaux jours de sa vie, & à le rendre malheureux au milieu de ses plus grands contentemens.

*Lib. 2. de divin.*

CONCLUSION.

JE pense Monseigneur, que j'ay maintenant satisfait au project que j'avois tracé dés le commencement de cet Ouvrage. Si je n'y ai pas apporté toute l'industrie que le merite du sujet, & le respect deu à vostre Eminence, eussent bien requis, je la supplie tres-humblement de vouloir pardonner à celuy, qui dans l'impuissance de mieux faire, a creu qu'il luy seroit moins desavantageux de paroistre temeraire, que de demeurer ingrat. Peut-estre que le bas âge de Monseigneur le Dauphin fera dire à quelques uns, que je ne me suis que trop hasté.

Ils considereront, s'il leur plaist, que je parle de lui & non pas à lui; qu'on ne peut estre trop prevoiant en une chose de telle importance; & que les soins de Platon se sont estendus jusques sur les enfans du berceau, prescrivant aux nourrices les fables honnestes & morales dont elles doivent les entretenir, au lieu de ces contes ordinaires qui ne sont bons qu'à leur troubler l'imagination. D'ailleurs Isocrate se plaignoit il n'y a pas moins de deux mille ans, que les Souverains qui avoient plus de besoin que le reste des hommes d'estre bien instruits, ne l'estoient quasi jamais, à cause que personne ne les osoit reprendre, depuis qu'ils devenoient un peu grands. Il est d'avis pour cela, qu'on leur dresse de bonne heure leur leçon, & dés leurs plus tendres années; lors qu'ils ne peuvent pas trouver mauvais ce qui leur est remonstré, & que personne ne sçauroit dire que cela se face à mauvais dessein. C'est aussi pourquoi d'autres ont écrit, que la lecture n'estoit point si necessaire à qui que ce fust, qu'à ceux de cette condition, parce qu'elle leur enseigne souvent ce que personne ne prend jamais la liberté de leur representer. Je n'ai donc rien fait avec precipitation en ceci, & qui ne soit conforme à l'avis des plus sages. A la verité, nos Princes Francois sont elevez aujourd'huy dans une si loüable discipline, qu'il n'y a rien à craindre en tout temps pour ceux qui

I.

*Lib. 2. de Republ.*

*Orat. ad Nicocl. regem.*

leur parlent franchement ; & l'affection que porte à son peuple Louïs le Juste, est si grande, qu'on se peut assurer qu'il n'obmettra rien de ce qui doit estre observé dans l'institution de son fils pour le bien de ses Sujets. Les triomphes de sa Majesté l'avoient bien rendu le plus glorieux de tous nos Rois ; mais vostre Eminence me permettra de dire, qu'on luy pouvoit preferer Henri le Grand en cela, que jusques ici il n'avoit point donné comme luy à la France un Successeur qui le pûst representer. Maintenant qu'il a osté aux plus heureux Monarques ce seul avantage qu'ils eussent osé pretendre sur luy, qui doute qu'il ne previenne mesme nos souhaits, & qu'il ne rende de tous points nostre felicité accomplie ? C'est beaucoup, puisque c'est le comble de nos vœux, d'avoir engendré un Successeur à l'Estat ; mais ce sera bien plus, de nous le donner capable de l'Estat. Sa naissance, sa suite, ses habits, & tout ce qui doit accompagner sa personne, le distingueront assez du reste des hommes ; mais la difference qu'y mettra sa bonne instruction sera bien plus illustre, si devant commander à tous, il apprend à le faire mieux que tous, & si estant le plus puissant Potentat de la terre, il se rend encore le meilleur qui soit sur la terre. Quand il feroit un jour traisner son carrosse comme Sesostris par quatre Rois, & quand on le qualifieroit

frere du Soleil & de la Lune comme ceux de Perſe, il n'obtiendroit rien par là de ſi éclatant, ni de ſi recommandable dans le monde, qu'eſt le titre de bon & de ſage Prince. Je ſçai, MONSEIGNEUR, que vous ne demandez rien à Dieu avec de plus ardentes prieres que vous faites cette benediction ; toute la France les accompagne d'une acclamation univerſelle ; & je prendrai la hardieſſe de témoigner là-deſſus mon zele en particulier par cet écrit, ſi Voſtre Eminence me permet qu'il ſorte ſous l'autorité de voſtre nom. I.

FIN.